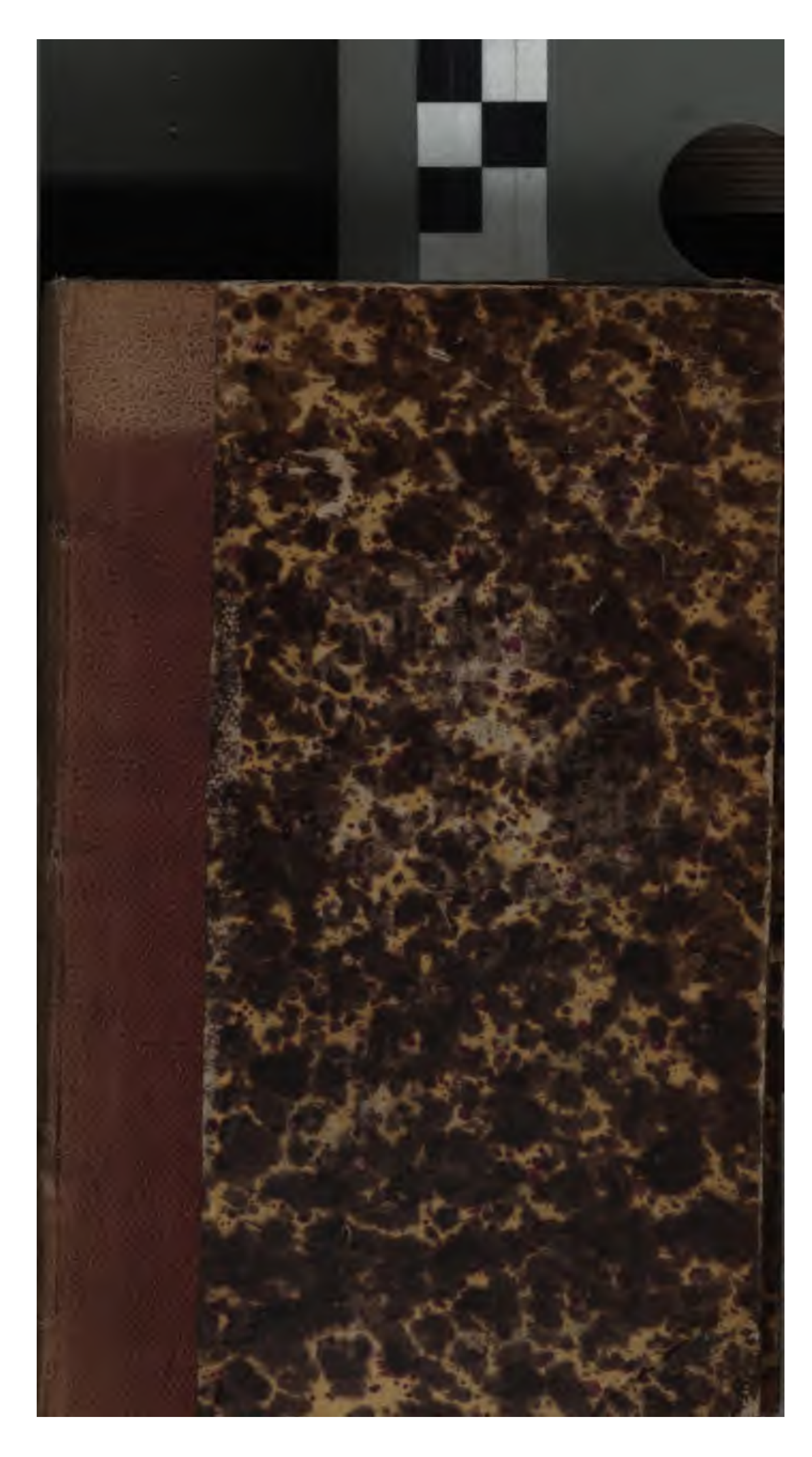



SE TAIRE ET FAIRE


G
80
.C774

HISTOIRE

GÉNÉRALE

DES VOYAGES

DE DÉCOUVERTES MARITIMES ET CONTINENTALES.

Bibliothèque-Charpentier.

OUVRAGES PUBLIÉS.

OEuvres du comte Xavier de Maistre, 1 vol.	3 50
Eugénie Grandet, par Balzac, 1 vol.	3 50
De l'Allemagne, par Mme de Staël, 1 vol.	3 50
OEuvres choisies de Benjamin Constant, contenant *Adolphe*, etc., etc., 1 vol.	3 50
Scènes de la Vie privée, par Balzac, 2 séries. Prix de chacune.	3 50
Delphine, par Mme de Staël, 1 vol.	3 50
OEuvres de la comtesse de Souza, 1 vol.	3 50
Le Lys dans la Vallée, par Balzac, 1 vol.	3 50
Le Vicaire de Wakefield, trad. en fran ais, par Mme Louise Belloc, 1 vol.	3 50
La Recherche de l'Absolu, par Balzac, 1 vol.	3 50
OEuvres de Jean Racine, 1 vol.	3 50
Scènes de la Vie parisienne, par Balzac, 2 séries. Prix de chacune.	3 50
Volupté, par Sainte-Beuve, 1 vol.	3 50
Physiologie du Goût, par Brillat-Savarin, 1 vol.	3 50
Corinne, par Mme de Staël, 1 vol.	3 50
Le Médecin de Campagne, par Balzac, 1 vol.	3 50
Obermann, par de Sénancour, 1 vol.	3 50
Le Père Goriot, par Balzac, 1 vol.	3 50
Théâtre de Goethe, trad. en français, 1 vol.	3 50
Scènes de la Vie de Province, par Balzac, 2 séries. Prix de chacune.	3 50
Manon Lescaut, par l'abbé Prévost, 1 vol.	3 50
Histoire des Treize, par Balzac, 1 vol.	3 50
Poésies complètes d'André Chénier, 1 vol.	3 50
César Birotteau, par Balzac, 1 vol.	3 50
Valérie, par Mme de Krudner, 1 vol.	3 50
La Peau de Chagrin, par Balzac, 1 vol.	3 50
Les Fiancés, par Manzoni, trad. en français, 1 vol.	3 50
Physiologie du Mariage, par Balzac, 1 vol.	3 50
La Messiade de Klopstock, trad. en français par Mme de Carlowitz, 1 vol.	3 50
Mémoires d'Alfieri, par lui-même, trad. par M. Antoine de Latour, 1 vol.	3 50
Poésies complètes de Sainte-Beuve, 1 vol.	3 50
Romans de Charles Nodier, 1 vol.	3 50
Nouvelles de Charles Nodier, 1 vol.	3 50
Poésies complètes d'Alfred de Musset, 1 vol.	3 50
Poésies de Millevoye, 1 vol.	3 50
Comédies et Proverbes, par Alfred de Musset. 1 vol.	3 50
Siècle de Louis XIV, par Voltaire, 1 vol.	3 50
Werther, et *Hermann et Dorothée*, par Goethe, trad. en français, 1 vol.	3 50
Messéniennes et Poésies diverses de Casimir Delavigne, 1 vol.	3 50
Le Koran, trad. nouvelle, par Kasimirski, 1 vol.	3 50
Contes de Charles Nodier, 1 vol.	3 50
Silvio Pellico (*Prisons* et *Devoirs*), trad. par Antoine de Latour, 1 vol.	3 50
Théâtre de Casimir Delavigne, 3 séries. Prix de chacune.	3 50
La Confession d'un Enfant du Siècle, par Alfred de Musset, 1 vol.	3 50
OEuvres de Rabelais, nouv. édition, 1 vol.	3 50
Le Faust de Goethe, trad. par Henri Blaze, 1 vol.	3 50
De l'Éducation des Mères de Famille, par Aimé Martin, 1 vol.	3 50
Moralistes anciens (Entretiens de Socrate. — Pensées de Marc-Aurèle. — Manuel d'Epictète, etc., etc.), 1 vol.	3 50
Histoire générale des Voyages, trad. de l'anglais, 3 séries. Prix de chacune.	3 50
OEuvres de lord Byron, trad. de B. Laroche, 4 séries. Prix de chacune.	3 50
Histoire de Thucydide, trad. du grec par Lévesque, 1 vol.	3 50
Diogène Laërce (Vies des Philosophes de l'antiquité), 1 vol.	3 50
Morale de Jésus-Christ et des Apôtres, 1 vol.	3 50

CHAQUE OUVRAGE EN UN SEUL VOLUME.

Chaque volume ou série, 3 fr. 50 c.

HISTOIRE

GÉNÉRALE

DES VOYAGES

DE

DÉCOUVERTES MARITIMES ET CONTINENTALES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

Par W. Desborough Cooley.

Traduite de l'anglais par Ad. Joanne et Old-Nick

TROISIÈME SÉRIE.

PARIS.

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

29, RUE DE SEINE.

—

1840.

TYPOGRAPHIE DE LACRAMPE ET COMP.,
Rue Damiette, 2.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES

DE

DÉCOUVERTES MARITIMES ET CONTINENTALES

DEPUIS

LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

LIVRE V.

CHAPITRE I.

PREMIER VOYAGE DE COOK.

Jeunesse de Cook. — Sa première promotion dans la marine. — Il visite le Saint-Laurent. — Il est nommé pour examiner Terre-Neuve. — Ses progrès dans les mathématiques. — Passage de Vénus. — Humeur intraitable de Dalrymple. — Cook est choisi pour le remplacer. — Ignorance des Portugais. — On essaie d'explorer la Terre de Feu.— Arrivée à Otahïti. — Le passage est observé. — Caractère des habitants. — Tupia s'embarque avec Cook. — Les îles de la Société. — Traditions concernant les vaisseaux européens.— Géographie des indigènes.— Ohétéroa. — On découvre les côtes orientales de la Nouvelle-Zélande. — Quelques indigènes sont faits prisonniers. — On les reconnaît pour cannibales. — Leurs arts. — Exploration d'une grande rivière. — Le détroit de la Reine-Charlotte. — Découverte du détroit de Cook. — On fait le tour de la Nouvelle-Zélande. — Côte orientale de la Nouvelle-Hollande. — Botany-Bay.— Naufrage imminent.— Découverte du détroit de l'Entreprise. — On prend possession de la Nouvelle-Galles du sud. — Mort de Tupia. — Retour de Cook.

L'intérêt de la science et l'accroissement des connaissances géographiques comptaient pour beaucoup dans les dernières navigations dont nous avons rendu compte. Mais la première expédition tout-à-fait importante, et dont l'objet fut exclusivement scientifique, est celle que l'on plaça sous les ordres du célèbre capitaine James Cook. Ce grand navigateur était

d'humble origine; son père, simple laboureur, avait mérité par sa bonne conduite que son maître lui confiât les fonctions de domestique en chef ou d'intendant subalterne. Comme il avait neuf enfants et une fortune peu considérable, il ne pouvait aider pécuniairement à leurs efforts pour se procurer une existence. James fut placé à treize ans comme apprenti chez un petit marchand de Straiths, petite ville de pêche, auprès de Whitby ; mais la prédilection du jeune Cook pour l'état de marin se manifesta bientôt avec cette force et cette obstination qui révèlent presque toujours une aptitude particulière. Il s'engagea pour sept ans au service de quelques armateurs dont les bâtiments étaient employés au commerce du charbon; et, lorsque son engagement fut expiré, il reçut de ses patrons le grade de second sur un de leurs navires. Le commerce du charbon, en Angleterre, se traitant sur une côte excessivement dangereuse, et demandant aux marins une vigilance incessante, est par cela même une excellente école de marine pratique. Cook, entré dans sa profession par un acte tout-à-fait volontaire, profita, sans aucun doute, de toutes les occasions qui lui furent offertes pour acquérir cette expérience positive, la plus sûre des qualités chez un navigateur. Enfin, en 1755, se trouvant sur la Tamise, dans un moment où la *presse* s'exerçait avec une extrême rigueur, il résolut d'aller au-devant de la nécessité qui le menaçait, et se présenta pour servir à bord de l'*Aigle*, bâtiment de guerre de soixante canons. Bientôt après les amis et les patrons de sa famille, dans le Yorkshire, ayant chaudement recommandé ses intérêts aux soins de M. Osbaldiston, membre du Parlement pour la ville de Scarborough, et le capitaine Palliser, qui commandait l'Aigle, ayant favorablement témoigné de sa conduite et de sa capacité, il fut nommé patron du *Mercure*, petit navire qui rejoignit bientôt après la flotte de sir Charles Saunders dans le golfe de Saint-Laurent. Là ressortirent bientôt les talents et le courage de Cook.

On jugea nécessaire que la flotte, afin de coopérer avec l'armée du général Wolfe, prît position le long du rivage, vis-à-vis le camp français ; mais, avant d'exécuter cette manœuvre, il fallait sonder le lit de la rivière. Cette tâche difficile demandait une intelligence et une intrépidité hors

ligne ; Cook en fut chargé. Durant plusieurs nuits, il poursuivit ses opérations sans être aperçu; mais enfin l'ennemi découvrit ses mouvements, et fit partir de nuit un grand nombre de barques qui devaient l'entourer et lui couper la retraite. Cook se sauva vers l'île d'Orléans, et fut si près d'être fait prisonnier qu'au moment où, de l'avant de sa barque, il sautait à terre, les Indiens lancés à sa poursuite grimpaient à l'arrière. Cette embarcation elle-même (c'était la pinasse d'un vaisseau de guerre) fut enlevée par l'ennemi. Cook néanmoins avait rempli sa mission, et remit à l'amiral de la flotte un relèvement de la rivière parfaitement exact et complet. Après la prise de Québec, il fut nommé pour examiner les portions les plus difficiles de la rivière Saint-Laurent, dont les Anglais connaissaient assez mal la navigation. Son zèle et ses talents le firent passer patron sur le *Northumberland* qui portait à Halifax le pavillon du commodore. Il eut sur ce navire tous les loisirs nécessaires pour vaquer à l'étude des mathématiques élémentaires, et pour développer les talents dont il avait fait preuve comme hydrographe pratique. Une occasion se présenta bientôt d'appliquer ses nouvelles connaissances en relevant une partie de la côte de Terre-Neuve. Cette île était depuis peu tombée au pouvoir des Anglais; et son importance comme station de pêche étant appréciée par sir Hugh Palliser, qui en avait été nommé gouverneur en 1764; il avait démontré au ministère la nécessité de faire dresser une carte exacte de ses côtes; en conséquence, Cook, recommandé par lui, fut nommé inspecteur maritime de Terre-Neuve et du Labrador; le schooner *Grenville* fut mis sous ses ordres avec cette destination. La manière dont Cook exécuta son travail confirma la haute idée que l'on avait déjà de son zèle et de son habileté. Un mémoire fort court qu'il communiqua à la Société Royale sur une éclipse de soleil observée à Terre-Neuve, et sur la longitude de cet endroit calculée d'après l'éclipse, lui donnèrent la réputation de mathématicien distingué.

Mais de plus hauts honneurs lui étaient réservés. Le passage de la planète Vénus sur le disque du soleil, qui devait avoir lieu en 1769, était attendu par le monde savant avec un puissant intérêt, et l'on désirait ardemment que l'u-

tilité dont pouvait être un phénomène si rare fût assurée par l'observation qui en serait faite dans les parties du globe les plus éloignées. Conformément à ce désir, la Société Royale présenta au monarque une adresse qui, après avoir établi l'avantage qu'on obtiendrait en étudiant le passage dans l'hémisphère opposé, démontrait qu'il était impossible à ce corps savant d'équiper une expédition spécialement consacrée à cet objet, et priait S. M. de faire partir, d'après les indications de la Société, un bâtiment pour la mer du Sud. On fit droit à cette demande. La personne d'abord désignée pour commander cette expédition fut M. Dalrymple, hydrographe en chef de l'Amirauté, non moins célèbre par ses connaissances géographiques que par son entêtement à affirmer l'existence d'un prétendu continent australien. Dalrymple n'avait jamais été commissionné sur les vaisseaux de S. M., et l'exemple du docteur Halley avait prouvé qu'en pareil cas on obtient difficilement l'obéissance des équipages soumis à la discipline maritime. L'orgueil professionnel refuse d'accepter l'autorité de ceux qui ne la doivent pas aux transitions graduelles de la hiérarchie. Dalrymple cependant refusa de diriger l'expédition s'il n'en avait le commandement en chef. D'un autre côté l'Amirauté ne voulait point lui conférer des pouvoirs qui l'auraient brouillé avec ses officiers. Même obstination de part et d'autre, et, tandis que l'affaire demeurait ainsi en suspens, Cook fut proposé. On s'enquit à cette occasion de son mérite, et tous ceux qui le connaissaient parlant favorablement de lui, comme on est assez porté à se confier aux talents des hommes qui se sont pour ainsi dire créés eux-mêmes, il fut choisi pour commander l'expédition, après avoir d'abord été promu au grade de lieutenant.

On peut regarder comme une preuve de la force de jugement par laquelle Cook se distinguait, que son intelligence ne porta jamais le joug de la routine, et qu'il fut toujours prêt à innover dans sa pratique toutes les fois que les mesures nouvelles lui parurent dictées par le bon sens et l'expérience. Au lieu de choisir pour son voyage une frégate ou quelqu'autre vaisseau de ce rang, il monta un bâtiment houiller avec les qualités duquel il avait déjà fait ample connaissance. Il

remontra avec raison qu'un navire de cette sorte était plus capable d'emporter les provisions nécessaires à un long voyage; qu'il était exposé à de moindres risques en courant des bordées le long des côtes, qualité essentielle dans un voyage de découvertes; que les courants avaient moins d'action sur lui, et qu'enfin, en cas d'accident, il pouvait, sans difficulté ni danger, se tirer à terre pour y recevoir les réparations convenables. Le bâtiment qu'il choisit portait trois cent soixante tonneaux, et s'appelait l'Entreprise (*the Endeavour*). L'Amirauté n'épargna aucun soin pour son équipement; et, comme les améliorations scientifiques étaient l'unique objet du voyage, les personnes qui pouvaient le mieux parvenir au but qu'on se proposait furent désignées pour faire partie de l'expédition. M. Green fut nommé comme astronome par la Société Royale; le docteur Solander, savant suédois et disciple de Linnée, partit comme naturaliste; M. Banks (depuis sir Joseph), gentilhomme très-riche et fort jeune à cette époque, qui dans la suite devait illustrer sa patrie en consacrant une longue vie et d'amples richesses aux progrès de la science, ouvrit alors son active et honorable carrière par un voyage autour du monde. Escorté de dessinateurs habiles, attaché lui-même depuis long-temps à l'étude de l'histoire naturelle, amplement pourvu de tout ce qui était nécessaire à la perfection de ses travaux favoris, doué en même temps d'un caractère vif, ouvert, généreux, intrépide, c'était pour Cook un compagnon non moins agréable qu'utile. Avant que les préparatifs fussent complets, le capitaine Wallis revint de son voyage autour du monde; et, lorsqu'on lui demanda de désigner un point de la mer du Sud convenablement situé pour l'érection d'un observatoire astronomique, il indiqua sans hésiter le Port-Royal dans l'île du roi Georges III.

Toutes choses étant alors en état, le lieutenant Cook partit de Plymouth le 26 août 1768. Il toucha à Rio-Janeiro : le gouverneur portugais qui commandait cette ville, non moins ignorant que soupçonneux, parut fort embarrassé de comprendre l'objet de l'expédition; après beaucoup de questions, il ne réussit à s'en faire aucune idée, si ce n'est qu'elle était destinée à constater le passage de l'étoile du nord au travers du pôle sud. M. Banks ne put se rendre à terre qu'à la dérobée, bien que la

nature multipliât sur ce rivage les objets favoris de ses recherches, et que de brillants papillons prissent plaisir à voltiger autour des mâts du navire. En quittant Rio, Cook suivit l'exemple de Byron, et navigua vers les parages où Cowley avait placé son île Pepys; mais sa tentative, restée inutile, dissipa toutes les illusions relatives à cette prétendue découverte. L'expédition se dirigea ensuite vers le détroit de Lemaire, se préparant à doubler le cap Horn. Les naturalistes qui accompagnaient Cook descendirent sur la Terre de Feu, où, après avoir traversé un marais et quelques bois taillis, ils gravirent l'éminence la plus élevée qui fût dans les environs. On était alors au milieu de l'été, dans cette région, et, pendant le jour, la température était à peu près tiède, mais, aux approches de la nuit, la neige se mit à tomber en abondance, et le froid devint excessif. Nos imprudents explorateurs, qui s'étaient avancés trop loin, ne purent retourner au rivage avant le coucher du soleil, et furent obligés de passer la nuit exposés à toutes les rigueurs du temps, dans un pays dépouillé qui ne leur offrait aucun abri. Le docteur Solander, que ses voyages au nord de l'Europe avaient familiarisé avec les funestes effets du froid, avertit à plusieurs reprises ses compagnons de résister aux premiers symptômes d'engourdissement, et d'éviter un sommeil qui pouvait leur devenir fatal; mais il fut le premier à ressentir la périlleuse torpeur contre laquelle il cherchait à les prémunir, et il supplia ses compagnons de le laisser s'étendre à terre pour se livrer au repos; ceux-ci, heureusement avertis par ses leçons, le forcèrent à marcher et lui sauvèrent ainsi la vie. Lorsqu'en descendant ils arrivèrent aux bois, ils allumèrent un feu autour duquel ils passèrent la nuit, et regagnèrent les vaisseaux quand le soleil fut levé. Par malheur, deux d'entre eux, domestiques au service de M. Banks, qui s'étaient malgré tout endormis sur la neige, furent retrouvés morts le lendemain.

Le voyage autour du cap Horn et l'entrée dans la mer Pacifique prirent environ trente-quatre jours, et Cook, dont le temps parut favoriser les efforts, semble croire que ce passage est préférable à celui du détroit de Magellan. Pendant sa traversée sur l'Océan, il signala quelques petites îles, dépendantes

du groupe qui avait été déjà visité par Wallis et Bougainville. Du reste, il se rendit directement à sa destination, sans se laisser détourner par des découvertes peu importantes. Enfin, il arriva à l'île du roi Georges III, nommée Otahïti par les naturels, et il jeta l'ancre dans la baie de Port-Royal qu'ils appelaient *Matavai*. Les habitants lui firent la réception la plus amicale, et, averti par les erreurs de ceux qui l'avaient précédé, il dressa, pour guider ses gens dans leurs relations avec les naturels, une sorte de réglement qui fait le plus grand honneur à son bon sens et à son humanité. Il changea de nom avec le chef de l'île, lui donnant ainsi une solennelle marque d'amitié fort usitée parmi les habitants des îles de la mer du Sud. On obtint sans beaucoup de peine la permission de dresser sur le rivage des tentes pour les malades ; un petit fort fut construit, et l'observatoire s'éleva. A mesure qu'approchait l'époque où le passage de Vénus devait être observé, une grande inquiétude commençait à se manifester parmi les officiers, qui redoutaient de voir le grand objet de leur expédition manquer par quelque circonstance imprévue, comme un brouillard de quelques heures, ou tout autre défavorable changement du temps. Du reste, un détachement fut prudemment envoyé à Ciméo, petite île éloignée d'environ vingt lieues, et un autre à Otahïti même, très à l'ouest de la baie Matavai, afin de diminuer par le nombre des observatoires les chances d'un insuccès complet. Enfin le grand jour arriva ; c'était le 5 juin, et le soleil se leva dans un ciel sans nuages. L'observation se fit heureusement sur les trois points, et nos voyageurs furent délivrés de leurs inquiétudes, le principal résultat de leur mission étant ainsi obtenu.

La douceur et la judicieuse conduite de Cook lui gagnèrent complètement la confiance des Otahïtiens, et le mirent à même de se former sur leur caractère une opinion plus exacte que celle de ses devanciers. Ils se montrèrent remarquablement affectueux, et leur attachement seul paraissait exempt de la légèreté caractéristique qui empêche leur attention de se fixer long-temps sur un même objet. C'est un peuple remarquable par sa beauté, l'élégance de ses formes, et la franche vivacité de sa physionomie. Son industrie est surtout remarquable par la fabrication d'une espèce de drap, ou pour

mieux dire de papier, qu'il façonne avec l'écorce intérieure de quelques arbres. Les vêtements, faits de cette étoffe, sont d'une rare élégance, et portés, surtout par les femmes, de façon à rappeler les draperies classiques de l'antiquité. Les habitations sont, à peu de chose près, des hangars élevés près des arbres sous lesquels, durant le jour, les naturels restent couchés et prennent leurs repas. Elles se multiplient dans les bosquets qui couvrent les basses rives de l'île. De hautes montagnes s'élèvent dans le fond, et de nombreux ruisseaux en suivent les pentes jusqu'au bord de la mer. A distance, ce tableau produit un effet enchanteur.

M. de Bougainville avait conjecturé que les habitants d'Otahïti étaient divisés en deux races; l'une d'elles réduite à l'esclavage. Cook, lui aussi, constate la supériorité des chefs, la distinction de leur figure et de leur costume, mais il ne va point jusqu'à faire dériver de quelque distinction d'origine ou de race cette différence après tout peu sensible. Il n'a point remarqué que le pouvoir exercé par ces chefs sur leurs vassaux fût absolument despotique, ainsi que l'avait prétendu le navigateur français. Il était en revanche évident que le roi, bien que traité par tous avec respect, n'avait qu'une autorité dérivant de l'attachement volontaire des chefs, dont il ne pouvait s'assurer l'aide et l'assistance qu'en les consultant sur chaque entreprise par lui projetée. Parmi ces sauvages, la loi de succession est tout-à-fait bizarre : le fils, dès qu'il est né, succède à l'autorité de son père, lequel aussitôt, si par exemple il s'agit du roi, n'est plus qu'un simple régent. Des associations d'une nature coupable existent chez ce qu'on peut appeler l'aristocratie de ces îles, et entre autres effets criminels, tendent à encourager l'infanticide; on comprend que la loi d'héritage, telle que nous l'avons rapportée, doit rendre fréquente la suppression d'un fils qui par sa naissance contrarie l'ambition de son père.

Au temps où Cook visita cette île, la souveraineté était échue à un petit garçon de sept ans, fils de Homai et d'Obéréa, cette femme que nous avons vu figurer comme reine de l'île dans la relation du capitaine Wallis. Elle vivait séparée de son époux, et, bien que traitée encore avec les égards accordés à la noblesse, elle ne jouissait plus au même

degré du pouvoir et de la considération qui avaient rendu son amitié si précieuse au commandant du *Dauphin*. Comme preuve du progrès déjà fait par les Otahïtiens vers la civilisation, il est digne de remarque que leurs femmes n'étaient pas condamnées au travail, ainsi que cela est ordinaire chez les nations tout-à-fait sauvages. Elles portaient à la vérité le faix de toutes les occupations domestiques, comme de faire les habits, de les teindre, de préparer les repas, etc.; mais bien qu'elles n'eussent pas le droit de manger en compagnie des hommes, elles étaient généralement traitées avec égard et respect.

Quand M. de Bougainville descendit à Otahïti, il avait trouvé les habitants déjà familiarisés avec l'usage du fer, qu'ils appelaient *aouri*, nom qu'il supposait leur avoir été appris par les Anglais qui l'avaient précédé ; mais le capitaine Wallis a remarqué que, déjà de son temps, ils connaissaient ce métal, bien qu'il n'ait pas su comment ils l'appelaient; en effet, aussitôt qu'on leur offrit des clous de fer, ils se mirent à les aiguiser, tandis qu'ils n'avaient point fait de semblable tentative à l'égard des morceaux de bronze et de cuivre qu'on avait mis dans leurs mains. Cook fit le tour d'Otahïti, et releva soigneusement ses côtes, auxquelles il trouva une circonférence d'environ trente lieues ; puis, après un séjour de trois mois, il se prépara à partir. En quittant ses bons amis les insulaires, il fait remarquer que, « pour le vor ils n'ont à craindre de comparaison avec aucun peupl de l'univers. » L'un d'eux, nommé Tupia, ancien ministre de la reine Obéréa, et parfaitement versé dans toutes les connaissances de son pays, offrit de partir avec les Anglais, ce qui fut à l'instant même accepté. Les Otahïtiens, à ce qu'il paraît, s'aventuraient quelquefois à deux ou trois cents milles en mer dans leurs canots sans pont, et Tupia connaissait vaguement près de quatre-vingts îles, dont il essaya de déterminer la position. Il avait aussi étudié les astres, et durant tout le cours de son voyage à bord de *l'Entreprise*, il put préciser la direction dans laquelle se trouvait son pays natal. A son départ d'Otahïti le lieutenant Cook visita les îles voisines, telles que Uliétéa, Borabora, Otahah, Huaheine et Raïataïa. Tupia racontait que du temps de son grand-père un vaisseau ami était venu dans cette dernière île, et qu'un autre avait fait

naufrage sur une île basse appelée Oanna. Ces vaisseaux étaient probablement ceux de l'escadre de l'amiral Roggewein, et Oanna peut bien avoir été l'île *Schadelyk*, ou *Dangereuse* de ce navigateur. A Huaheine, Cook contracta amitié avec Orée, le vieux chef de l'île, dont il mit à l'épreuve l'inépuisable affection, et auquel, en s'éloignant, il donna, parmi quelques autres présents précieux, un petit sac renfermant des pièces de monnaie et des médailles ; plus, un plat d'étain portant une inscription qui rappelait son passage dans cette partie du monde. Le vieux chef promit de conserver à tout jamais ces présents. Les habitants de Borabora avaient envahi quelques-unes des îles voisines, et leurs succès à la guerre les ayant fait regarder comme invincibles, ils étaient très-redoutés par leurs naïfs compatriotes. Tupia désirait que les Anglais voulussent bien abaisser l'orgueil de ces fiers conquérants, et témoigner de leur supériorité en tirant quelques coups de canon à Borabora. Enfin, pour calmer son importunité, on envoya un boulet vers cette île, lorsque le vaisseau en fut à peu près à sept lieues. Le lieutenant Cook désigna l'archipel qu'il venait de quitter sous le nom collectif d'îles de la Société (*Society islands*).

Quatre jours de navigation, à l'ouest et au sud-ouest, conduisirent nos voyageurs dans une île, pour la première fois visitée, et à laquelle Tupia donna le nom de Ohétéroa. Les naturels, rassemblés en foule sur le rivage, paraissaient vouloir s'opposer au débarquement des étrangers. C'était une belle et vigoureuse race, qui, du reste, dépassait beaucoup, par le luxe de ses costumes, les habitants eux-mêmes des îles de la Société. Leurs étoffes étaient peintes en dessins variés et de diverses couleurs, bien que le jaune vif parût y dominer. Leurs robes, retenues autour de la taille par une ceinture d'étoffe rouge, leur donnaient un extérieur leste et guerrier. Quelques-uns avaient des bonnets faits avec les plumes de l'oiseau du tropique, tandis que les autres portaient de petits turbans d'une forme tout-à-fait élégante. Leurs canots étaient bien construits, de même que leurs javelines, ciselées avec un goût et une adresse remarquables : mais on ne put trouver d'ancrage auprès de cette île, et comme les naturels, d'ailleurs, paraissaient animés de sentiments hostiles,

nos navigateurs renoncèrent à les connaître mieux, et continuèrent leur voyage.

Ils partirent le 15 août d'Ohétéroa, et dès le commencement d'octobre ils jugèrent à la couleur de la mer, aux plantes dont elle était couverte, au grand nombre d'oiseaux dont ils se virent entourés, que la terre devait être proche. En effet, le 6 de ce mois, ils l'aperçurent s'étendant fort loin à l'horizon; ils distinguèrent plusieurs rangées de collines s'élevant l'une au-dessus de l'autre ; et une chaîne de montagnes élevées à une énorme hauteur servait de fond à ce tableau. L'opinion générale fut d'abord qu'ils avaient découvert la *Terra Australis incognita;* mais ils s'aperçurent bientôt que ce qu'ils avaient sous les yeux était une partie de la Nouvelle-Zélande, ou Staten Land, découverte par Abel Tasman en 1642. Un détachement qui descendit à terre afin d'établir des relations avec les naturels n'obtint aucun succès. Ils étaient féroces et obstinément hostiles; mais nos navigateurs découvrirent avec plaisir et surprise que lorsque Tupia leur parlait son langage natal, il était parfaitement compris d'eux. A la suite d'une querelle, l'un de ces sauvages fut tué, et son costume, examiné avec soin, parut correspondre exactement aux dessins qui accompagnaient le voyage de Tasman. Jugeant impossible d'entretenir des rapports amicaux avec ces peuplades indomptées, on résolut d'avoir recours à la force, et, suivant la méthode adoptée par les premiers navigateurs espagnols, de faire d'abord les Indiens prisonniers afin d'avoir ensuite l'occasion de les traiter avec bonté. Ce plan de conduite peut difficilement se justifier aux yeux de la raison ou de la morale, et jamais il n'a été suivi de succès assez évidents pour compenser ou pallier ce qu'il a d'inique et de violent. On vit deux canots entrer dans la baie, et les chaloupes du navire s'avancèrent immédiatement pour leur couper le passage. Les naturels qui montaient le premier s'échappèrent à force de rames; mais ceux du second, — c'était un canot à voiles,— trouvant la fuite impossible, se préparèrent hardiment au combat. Sur sept qu'ils étaient, quatre furent tués par la première décharge de mousqueterie, et les trois autres, tous jeunes gens, sautant immédiatement par-dessus bord, essayèrent de se sauver en nageant; mais ils furent gagnés de vitesse et recueillis

par la chaloupe, non sans quelque difficulté. Ils s'attendaient à une mort immédiate; mais la bonté étudiée dont on usa vis-à-vis d'eux les ayant convaincus de leur erreur, leur consternation fit place à des transports de joie; ils s'entretinrent librement avec Tupia; et après avoir été gardés toute une journée à bord du vaisseau, ils furent renvoyés à terre.

Le compte que ces jeunes gens rendirent à leurs compatriotes du traitement qu'ils avaient reçu parmi les Anglais amena quelques rapprochements, mais sans aucun témoignage d'amitié solide. Les nouveaux Zélandais conservaient une attitude menaçante et dédaigneuse, agissant du reste avec si peu de concert que la conduite de chaque individu paraissait dictée par les sentiments les plus opposés. Au total, leur méfiance ne paraissait point apaisée, et il ne semblait ni sûr, ni utile de frayer avec eux. Ils essayèrent d'enlever Tayeto, l'enfant de Tupia, et ils réussirent presque; mais un coup de canon, tiré sur leur canot au moment où ils s'éloignaient à force de rames, effraya les ravisseurs, qui lâchèrent un moment leur prisonnier; celui-ci sauta aussitôt dans l'eau. Les nouveaux Zélandais firent de grands efforts pour le rejoindre; mais les chaloupes anglaises réussirent enfin à recueillir ce jeune homme, dont la terreur était accrue par la conviction récemment acquise que ces sauvages étaient des cannibales, et qu'ils regardaient même la chair humaine comme une gourmandise.

Cette baie, où l'on ne put se procurer de provisions, fut appelée la baie de la Pauvreté (*Poverty bay*). Nos voyageurs, en la quittant, longèrent la côte nord. Ils appelèrent la baie de Mercure (*Mercury bay*) un bras de mer où ils jetèrent l'ancre pour observer le passage de cette planète sur le soleil. A leur grande surprise, ils découvrirent que les naturels, nonobstant la férocité de leurs mœurs, connaissaient l'art de cultiver la terre; ils avaient des jardins où ils élevaient des courges et différentes espèces de fruits. On trouva aussi sur ce rivage les débris d'un canot ponté qui indiquait de grands progrès dans la construction maritime; les *Hep-pahs* ou hameaux des indigènes étaient de petits forts construits avec habileté sur des positions élevées, défendues par des fossés et des tranchées; accessibles seulement par une étroite et difficile montée. Ils ne connaissaient point le fer

quand nos voyageurs abordèrent pour la première fois chez eux, bien qu'un sable ferrugineux formât le lit de plusieurs ruisseaux. Les femmes étaient couvertes d'une couche épaisse d'huile et d'ocre rouge; les hommes, tatoués suivant la mode ordinaire des mers du sud. Ils étaient forts et actifs, ne manquaient pas d'intelligence, et se montraient susceptibles de sentiments généreux, malgré leur penchant à la cruauté nourri par l'habitude d'une guerre incessante. Tupia s'entretint souvent avec leurs prêtres, aux yeux desquels la supériorité de son instruction et la variété de ses croyances superstitieuses lui donnèrent des titres à un respect tout particulier.

Tandis qu'il continuait à suivre et à examiner la côte vers le nord, Cook pénétra dans un bras de mer terminé par une large rivière qu'il explora dans une étendue de quatorze milles. L'aspect général du pays, et l'étendue de la rivière elle-même, valurent à cette dernière le nom de Tamise. Les bois dont elle était bordée étaient d'une hauteur prodigieuse; on y voyait des arbres qui avaient vingt pieds de tour à six pieds du sol, et plus de quatre-vingts pieds de hauteur jusqu'aux branches. Lorsqu'il eut achevé d'examiner la côte nord-ouest de la Nouvelle-Zélande, Cook, bien que sous ces latitudes on fût encore au milieu de l'été, se vit en butte à de si rudes orages qu'en cinq semaines il n'avança pas de plus de cinquante lieues le long de la côte occidentale. Il atteignit enfin un port vaste et sûr qu'il appela le détroit de la Reine Charlotte (*Queen Charlotte's Sound*). Il prit alors possession du pays, et fit examiner avec soin le détroit. Le bois, l'eau douce, le poisson, y étaient dans la plus grande abondance; les naturels se montraient faciles à vivre, et sur le rivage on trouva des plantes anti-scorbutiques qui bientôt remirent les équipages en parfaite santé. Là plus qu'ailleurs nos voyageurs furent frappés par le délicieux ramage de certains oiseaux qui, pareils à nos rossignols, ne chantent que pendant la nuit.

En gravissant une hauteur voisine du détroit, Cook fut surpris d'apercevoir la mer au sud-est, et découvrit ainsi que cette terre, dont il n'avait pas soupçonné la division, était coupée en deux par un bras de mer. Traversant le détroit, auquel les géographes ont unanimement donné son nom, il dirigea sa course vers le nord jusqu'à ce qu'il arrivât

près du point même où il avait commencé à examiner ce pays. Il reprit alors sa route au sud-est, et suivit la côte de la plus méridionale des deux îles encore comprises sous le nom de Nouvelle-Zélande, revenant ensuite, du sud, au port de la Reine-Charlotte. L'île méridionale, ou, comme les naturels l'appellent, *Tavai-Poenammoo*, est un pays stérile, coupé par des montagnes d'une hauteur prodigieuse et que la neige recouvre pendant la plus grande partie de l'année. Les habitants aussi, quoiqu'ils ne soient pas plus féroces, sont plus grossiers que leurs voisins du nord. Leur dialecte diffère également de celui des habitants d'*Eaheinomauwe* (c'est le nom de l'île septentrionale). Dans cette dernière, de même que le climat est plus doux et le sol plus fertile, la population est beaucoup plus considérable, et les arts aussi bien que les institutions sociales y sont beaucoup plus avancés.

Cook avait une haute opinion des naturels de la Nouvelle-Zélande, nonobstant leurs mœurs cannibales, dont il acquit des preuves aussi nombreuses qu'incontestables. Il ne put recueillir parmi eux aucune tradition qui parût se rapporter à l'arrivée de Tasman sur leurs rivages, mais ils connaissaient par ouï-dire un pays nommé *Ulimarea*, situé au nord-ouest, dont les habitants mangeaient des pourceaux, et d'où quelques canots paraissaient être accidentellement arrivés chez eux. La navigation autour de la Nouvelle-Zélande fut la première grande découverte de Cook. Lorsque Tasman visita ce pays, il avait imaginé que c'était une portion de la Grande Terre Australe ou d'un continent qu'il croyait s'étendre vers le pôle sud. Notre navigateur se tint pour satisfait d'avoir détruit cette hypothèse, et comme la saison avancée ne lui permettait pas de continuer ses recherches sous des latitudes plus élevées, il résolut de diriger son voyage vers la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, alors tout-à-fait inconnue au monde savant.

Le 31 mars 1770, il quitta la Nouvelle-Zélande, et vingt jours après, à peu de distance du point où s'arrêtaient les relèvements de Tasman, il découvrit la côte de la Nouvelle-Hollande. En avançant au nord, il pénétra dans un bras de mer où son vaisseau navigua pendant quelques jours en pleine sécurité. On apercevait çà et là quelques habitants, mais, poltrons ou timides, on ne pouvait les décider à s'ap-

procher des étrangers ; ils semblaient plongés dans cet état qui rapproche l'homme de la brute, et le rend insensible aux appels de la curiosité la plus légitime. Le grand nombre de plantes nouvelles que les naturalistes de l'expédition recueillirent en cet endroit lui firent donner le nom de Baie Botanique (*Botany-Bay*). Cook ne découvrit aucune rivière le long de cette côte, qui cependant (on l'a vérifié depuis) en compte plusieurs, et de fort belles. Les naturels, toutes les fois qu'on les vit, manifestèrent la même répugnance pour les étrangers, et la même indifférence pour les bagatelles qu'on leur offrait. Au nord, le pays devenait plus montueux; la navigation de la côte, plus difficile et plus périlleuse.

Pas un seul accident n'avait encore troublé un voyage de deux mille milles sur des rivages encore inexplorés ; mais par le 16° de latitude sud, et en vue d'un haut promontoire, nommé dans la suite le cap des Tribulations (*cape Tribulation*), le vaisseau toucha, durant la nuit, sur quelque banc de corail avec tant de force, qu'il sembla mis en pièces. Les planchès qui formaient son doublage furent dispersées sur les flots, ceux-ci pénétrant dans le vaisseau avec une telle impétuosité, que, tous les hommes aux pompes, la voie d'eau pouvait à peine être combattue. A la chute du jour, on signala une terre éloignée de huit lieues, et sans île intermédiaire, sur laquelle les chaloupes pouvaient transporter l'équipage, si le vaisseau venait à couler bas. Les canons et toutes les provisions que l'on ne songeait plus à conserver furent jetés par dessus bord, tandis qu'on essayait de soulever le navire au-dessus des rochers, bien qu'on eût la crainte de le voir s'enfoncer en le quittant. La nuit suivante, néanmoins, il se retrouva à flot, et, à la surprise de tous, sans que la voie d'eau eût augmenté. Des efforts sans relâche et une persévérance déterminée amenèrent le navire dans un petit hâvre, découvert fort à propos sur la côte, le seul, parmi tous ceux qu'on avait rencontrés jusque là, qui pût venir en aide à nos marins. En examinant l'avarie, on découvrit qu'un gros fragment de rocher de corail, s'étant fait jour à travers la charpente, était resté retenu dans l'ouverture, et que, sans ce hasard tout providentiel, le bâtiment aurait coulé bas en se séparant du récif. La crique dans laquelle nos navigateurs trouvèrent

abri était située à l'embouchure d'un petit cours d'eau qui reçut le nom de *Endeavour river*. Là les indigènes parurent plus faciles à apprivoiser ; mais, sauf la nourriture, ils semblaient priser assez peu tout ce qui leur était offert. Se voyant refuser un morceau de tortue qu'ils avaient demandé, ils se vengèrent de cet affront en mettant le feu aux longues herbes qui croissaient près des tentes, ce qui faillit avoir d'assez désagréables conséquences. M. Banks et le docteur Solander trouvèrent dans ce lieu d'abondants matériaux pour leurs études : presque toutes les créations animales ou végétales y étant absolument nouvelles pour eux. Ces naturalistes furent surtout heureux de découvrir l'animal que les naturels appellent *kangaroo*. Ils en virent d'abord plusieurs dans l'éloignement, mais il s'écoula plusieurs jours avant que leurs balles en atteignissent un.

Le vaisseau se trouvant remis en état, nos voyageurs quittèrent le port, et, après bien des travaux mêlés d'inquiétudes sans nombre, aux prises depuis trois mois avec les récifs, ils parvinrent à regagner la pleine mer. Ils reprirent ensuite leur route vers le nord, et se flattaient d'avoir échappé au danger, lorsque, ~~le vent~~ ayant fléchi tout-à-coup, le navire se trouva entraîné vers les écueils qui bordaient cette côte dans presque toute son étendue, et sur lesquels les grandes vagues de l'Océan méridional déferlaient avec un ressac effrayant. Sa destruction semblait inévitable, lorsqu'on signala dans le voisinage un étroit chenal au travers de roches à fleur d'eau; et malgré de grands périls, le vaisseau, bien dirigé, parvint à s'y frayer passage. Ainsi entraîné pour la seconde fois en dedans des récifs, Cook résolut de persister, en dépit de toutes les difficultés, à naviguer le long de la côte, afin de ne pas laisser de côté le détroit qui sépare la Nouvelle-Hollande de la Nouvelle-Guinée, « si toutefois, dit-il avec réserve, ce détroit existe. » Il atteignit enfin une pointe de terre, d'où il put discerner une mer ouverte au sud-ouest, et alors il demeura convaincu qu'il avait bien réellement découvert le détroit en question. Descendu à terre, il prit possession, au nom de son souverain, de l'immense ligne de côtes qu'il avait découvertes, et à laquelle il donna le nom de Nouvelles-Galles-du-Sud (*New-South-Wales*). La petite

île sur laquelle cette cérémonie s'accomplit reçut le nom d'île de la Possession (*Possession-Island*).

L'équipage de *l'Entreprise* avait été éprouvé par tant de fatigues et de souffrances, qu'on ne jugea point convenable de prolonger le voyage en examinant les côtes de la Nouvelle-Guinée. En conséquence, le lieutenant Cook fit route vers Batavia, où il comptait rétablir son navire; mais le climat dangereux de cet endroit devint plus fatal à ses marins que toutes leurs misères passées : dix à peine restèrent en état de faire le service. Tupia et Tayeto, son malheureux fils, qui avaient été malades du scorbut pendant tout le voyage, furent les premières victimes des brises empestées de Batavia. Des germes de maladie restèrent comme attachés au navire longtemps après qu'il eut quitté l'île de Java; et, avant son arrivée au cap, il avait déjà perdu près de trente personnes, parmi lesquelles M. Green, l'astronome, le docteur Solander et le chirurgien de l'équipage; pendant quelque temps, on désespéra aussi de la vie de M. Banks. Le 10 juin, le même mousse qui le premier avait signalé la Nouvelle-Zélande, découvrit une terre, laquelle se trouva être le cap Lézard (1); et, le 12, Cook jeta l'ancre devant les Dunes, après avoir employé deux ans et onze mois à son voyage autour de la terre.

(1) Dans le comté de Cornouailles.

CHAPITRE II.

SECOND VOYAGE DE COOK.

Doutes sur l'existence d'un continent méridional.—Seconde expédition sous les ordres de Cook.— Le cap Circoncision. — Glace découverte au sud. — Aurore australe. — Arrivée à la Nouvelle-Zélande. — Voyage de l'Aventure. — Terre de Van-Diemen. — Animaux utiles laissés à la Nouvelle-Zélande. — Traversée au midi de la mer Pacifique. — Représentations dramatiques à Otahiti. — Omay et Oedidée s'embarquent dans les navires.— Iles d'Amsterdam et de Middleburg. — Leur agriculture. — Preuves des mœurs cannibales de la Nouvelle-Zélande. — Voyage sur les mers antarctiques. — Terre de Juan-Fernandez. — Ile de Pâques. — Description des statues. — Les îles Marquises. — Beauté des habitants. — Otahiti. — Commerce de plumes rouges. — Grande revue navale. — Nouvelle visite aux îles des Amis. — Etendue du groupe. — Examen des Nouvelles-Hébrides. — Découverte de la Nouvelle-Calédonie. — Iles Norfolk. — Voyage de la Nouvelle-Zélande au cap Horn. — La Thulé du sud ou terre Sandwich. — Arrivée de Cook en Angleterre. — Tristes événements dans le détroit de la Reine-Charlotte.

La première découverte importante due aux soins de Cook résulta de son voyage autour de la Nouvelle-Zélande. Lorsque Tasman avait décrit ce pays, il le prenait pour une portion de la *Grande Terre Australe inconnue*, s'étendant, selon toute probabilité, au sud de l'Océan Pacifique; mais l'expédition de Cook renversa tout d'abord cette théorie. Néanmoins, une opinion qui date de loin ne peut être en un jour détruite, encore qu'elle soit entièrement dénuée de fondement; et malgré les découvertes qui venaient de détruire tout rapport entre leurs théories et les faits jusqu'alors appelés à l'étayer, il se trouva encore bien des gens persistant à croire à l'existence d'un continent méridional. Il fallait donc une autre expédition pour vider à tout jamais cette lutte d'opinions, et le gouvernement anglais, continuant à mettre les ressources nationales au service de la science, résolut de continuer ces louables recherches. Le roi se montra favorable à ce projet, et le comte de Sandwich, alors à la tête de l'Amirauté, était un esprit assez intelligent et assez libéral pour seconder avec efficacité les désirs de son souverain.

Le capitaine Cook fut dès l'abord désigné comme l'officier

le plus capable de diriger l'expédition nouvelle. On équipa pour le voyage deux navires, la *Résolution* et l'*Aventure*, le premier de 462, le second de 336 tonneaux; et, afin que nulle occasion ne fût perdue pour la science, faute de personnes capables d'observer la nature sous ses divers aspects, des astronomes et des naturalistes d'une éminente capacité furent invités à accompagner l'expédition. MM. Wales et Bayley partirent au premier, Reinhold Forster et son fils au second de ces titres. Les navires furent amplement approvisionnés; on les pourvut, pour un long et pénible voyage, de liqueurs anti-scorbutiques, et de tout ce qui parut nécessaire à la santé des équipages.

Cook partit de Plymouth le 13 juillet 1772. A son arrivée au cap de Bonne-Espérance, cédant aux instances de M. Forster, il admit le célèbre naturaliste Sparmann à prendre part à l'expédition. Il fit ensuite route vers le sud, cherchant la terre que l'on disait avoir été découverte par le Français Bouvet; mais des vents impétueux l'emportèrent bien loin à l'est de la méridienne, où l'on supposait que cette terre était située. Après avoir lutté long-temps contre les vents contraires, il parvint enfin à la méridienne indiquée, quelques lieues au sud de la latitude attribuée au cap Circoncision. Ayant ainsi prouvé que la terre aperçue, disait-on, par Bouvet, si réellement elle existait, ne faisait point partie d'un continent méridional, il poursuivit sa route au sud et à l'est.

Le 10 décembre, nos navigateurs rencontrèrent pour la première fois des îles de glace, qui, les jours suivants, se trouvèrent sur leur chemin, plus considérables et en plus grand nombre. Quelques-unes avaient près de deux milles de circuit, et s'élevaient à soixante pieds de hauteur. Telle était cependant la force des vagues, que la mer venait briser au dessus d'elles. Au premier coup-d'œil, ce spectacle avait un éclat surprenant; mais le sentiment de plaisir qu'il procurait d'abord disparaissait bientôt dans l'effroi dont l'imagination était frappée par la contemplation d'un si grand danger. En effet, un navire qui approcherait de ces îles par un gros temps serait mis en pièces au bout de quelques minutes. Les obstacles que les îles de glace, se succédant sans relâche, opposaient à nos navigateurs, étaient compensés par l'avantage d'avoir

de l'eau douce en abondance. D'énormes morceaux de glace étaient recueillis et arrimés sur le pont ; l'eau qu'ils donnaient en fondant était parfaitement pure, et sans aucun goût désagréable.

Dès le 17 janvier 1773, nos navigateurs avaient atteint la latitude de 67° 15' sud, et ils virent les glaces s'étendant, de l'est à l'ouest sud-ouest, sans la moindre apparence de discontinuité. Il était dès lors inutile de maintenir plus long-temps leur course au midi, et comme ils couraient quelque danger d'être entourés par les glaces, la prudence leur ordonnait de se retirer vers le nord. Le 8 février, par un temps fort épais et brumeux, on s'aperçut que l'*Aventure* ne marchait plus de conserve avec l'autre navire. Cet accident était prévu, et le rendez-vous désigné pour le cas où il arriverait était le détroit de la Reine-Charlotte, dans la Nouvelle-Zélande : Cook partit aussitôt pour s'y rendre. Par le 62° de latitude sud, le 17 du même mois, entre minuit et trois heures du matin, on aperçut dans le ciel des clartés pareilles à celles que l'hémisphère nord voit se produire sous le nom d'aurore boréale. Le capitaine Cook n'avait jamais ouï dire qu'avant lui on eût observé l'aurore australe ; mais dans la suite de ce voyage le même phénomène se présenta à plusieurs reprises. Durant sa course à l'est, sous cette latitude élevée, il put, à l'aide de preuves plus que suffisantes, conclure qu'il n'existait pas de terre au sud, à moins qu'elle ne fût située à une très-grande distance. Enfin, après avoir été cent dix-sept jours à la mer, pendant lesquels il avait parcouru trois mille six cent soixante lieues sans être venu une seule fois en vue de la terre, il aperçut, le 25 mars, les rivages de la Nouvelle-Zélande, et le jour suivant il jeta l'ancre dans la Baie Sombre (*Dusky-Bay*). Nonobstant la longueur et les difficultés de son voyage, les maladies avaient respecté son vaisseau ; ses soins pour la santé des matelots, la propreté soigneusement maintenue, le navire préservé de toute humidité par des courants d'air bien distribués, et l'usage, judicieusement employé, d'un régime anti-scorbutique, lui avaient parfaitement réussi. Après avoir examiné la Baie Sombre, il se rendit au détroit de la Reine-Charlotte, où le capitaine Furneaux était arrivé avant lui.

L'*Aventure*, séparée de la *Résolution*, avait continué plus au nord, et suivi les côtes de la terre de Van-Diémen, dans la direction du sud et de l'est. Le capitaine Furneaux rapportait « qu'à son jugement, il n'y avait pas de détroit entre cette terre et la Nouvelle-Hollande, mais seulement une baie très-profonde. » Cook avait le projet de vérifier le fait, mais, le considérant comme suffisamment établi par l'opinion de son collègue, il résolut de poursuivre ses recherches à l'est, entre les 41° et 46° de latitude. Toutefois, avant de quitter le détroit de la Reine-Charlotte, il réussit à établir avec les naturels des rapports amiables et réciproquement avantageux. La première preuve qu'il leur donna de ses intentions favorables à leur égard, fut d'introduire chez eux plusieurs espèces d'animaux utiles ; il mit à terre une brebis et un bélier, plus un bouc et une chèvre. Il traça aussi un jardin, dans lequel il sema toutes les variétés de légumes, propres à la cuisine, qu'il jugea devoir prospérer dans ce climat.

Bien que la saison d'hiver fût arrivée, Cook résolut de ne pas perdre son temps dans une inactivité complète. Ses vaisseaux étaient en bon état, ses équipages bien portants ; il pensa qu'il pouvait, en toute sécurité, tenter d'examiner l'Océan méridional jusqu'au 46° de latitude, puis, après s'être rafraîchi dans quelqu'une des îles situées entre les tropiques, revenir en été pour continuer ses recherches sous une latitude plus élevée. Son voyage de la Nouvelle-Zélande vers l'est n'amena aucune découverte intéressante, et ne fut varié par aucun des accidents ordinaires de la navigation. Il jugea, d'après la nature des courants qui venaient du sud, qu'aucun continent de quelque étendue ne pouvait se trouver près de lui dans cette direction. Parvenu au nord de la route qu'avait suivie Carteret, il ne put pas nourrir plus long-temps l'espoir de trouver une terre semblable ; et cette circonstance, ainsi que les maladies auxquelles était en proie l'équipage de l'*Aventure*, le décidèrent à se diriger vers les îles de la Société. A cette époque de son voyage, il vit un grand nombre de ces petites îles basses qui composent l'archipel Dangereux de Bougainville.

Les vaisseaux faillirent être détruits en touchant sur les bancs de corail qui environnent Otahïti ; ils durent leur salut

à la décision du commandant et aux efforts infatigables des équipages. Le 24 août, ils jetèrent l'ancre dans leur ancienne station de la baie Matavai. Les matelots de la *Résolution* étaient en ce moment en parfaite santé; mais, en revanche, ceux de l'*Aventure* souffraient horriblement du scorbut, bien que les deux vaisseaux fussent équipés de même, et qu'un système analogue de précautions hygiéniques fût prescrit sur l'un comme sur l'autre; mais, pour que les ordres fussent efficaces, il fallait un grand zèle chez les officiers, et leur exemple était nécessaire pour encourager les marins à sacrifier de vieilles habitudes dans l'intérêt de leur santé.

Durant cette visite à Otahïti, nos navigateurs firent plus ample connaissance avec les naturels, et purent mieux juger leur caractère et leurs habitudes. On ne put concevoir qu'une idée fort vague de leurs doctrines religieuses; toutefois, il demeura certain qu'ils sacrifiaient des victimes humaines sur l'autel de leurs dieux. Les compagnons de Cook assistèrent aussi aux *héavas*, ou représentations dramatiques de ce pays, et ne les trouvèrent ni sans art ni sans délicatesse. Le drame, ordinairement improvisé, reposait sur quelques incidents tout récents, et dans lesquels nos navigateurs eux-mêmes jouaient habituellement le premier rôle. Otoo, qui régnait alors sur Otahïti, jeune homme d'une figure agréable, mais d'un caractère particulièrement timide, contracta avec le capitaine Cook une amitié tout-à-fait intime. Obéréa, personnage si important à l'époque où l'île avait été visitée pour la première fois par le capitaine Wallis, était maintenant réduite à une position fort humble, et vivait déchue de sa beauté comme de son rang. Chose remarquable, les Otahïtiens s'enquirent à peine de Tupia, qui avait accompagné Cook lors de son premier voyage, ou d'Aootooroo, que Bougainville avait emmené en Europe; mais s'ils parurent s'inquiéter assez peu du sort de leurs compatriotes, en revanche ils s'informèrent dans le plus grand détail de ce qui concernait M. Banks. A son départ d'Otahïti, Cook visita les autres îles qui l'entourent, et où il trouva de plus abondantes provisions. Orée, chef de Huaheiné, lui témoigna le plus affectueux respect. Omai, naturel d'Ulietéa, désireux d'accompagner les Anglais, fut reçu par le capitaine Furneaux à bord de

l'*Aventure*. Il n'était pas de la plus haute caste, et par conséquent on ne trouvait pas dans sa personne et dans sa mise un échantillon favorable des habitants de ces îles ; mais sa docilité, la convenance générale de sa conduite, justifièrent par bonheur le choix du capitaine Furneaux. Un jeune homme de Borabora, nommé Hété-Hété ou Oedidée (c'est ainsi que l'appelait le capitaine Cook) obtint comme faveur de s'embarquer à bord de la *Résolution*.

En quittant les îles de la Société, Cook se dirigea vers l'ouest, où, d'après les récits des naturels, il avait raison de croire qu'il restait beaucoup à explorer. Dans une île que Roggewein avait appelée Middleburg, il fut bien accueilli par un chef nommé Tioony. On le reçut tout aussi favorablement dans l'île d'Amsterdam. Le langage des habitants de ces îles différait peu de celui des Otahïtiens ; les uns et les autres étaient évidemment de même race. Quelques-uns des navigateurs européens trouvaient ces derniers beaucoup plus beaux ; mais les autres, et parmi ces derniers Cook lui-même, étaient d'une opinion tout-à-fait opposée. Les hommes se distinguaient par un maintien grave et fier ; les femmes, au contraire, douées d'une vivacité remarquable, babillaient sans cesse avec les étrangers, sans faire attention à cette circonstance fâcheuse, que ceux-ci ne les pouvaient comprendre. Au total, ces dernières peuplades différaient des naturels des îles de la Société par une adresse très-supérieure. L'île d'Amsterdam plus que toute autre frappa d'admiration le capitaine Cook et ses compagnons. La beauté du paysage et la richesse de la culture leur parurent dignes des plaines les plus fertiles de l'Europe : pas un pouce de terrain n'était perdu ; les routes ou sentiers n'occupaient que l'espace rigoureusement nécessaire, et les haies elles-mêmes n'avaient jamais plus de quatre pieds d'épaisseur ; encore le terrain sur lequel elles s'élevaient n'était-il pas entièrement sacrifié, car elles se composaient, en général, d'arbres ou de plantes utiles. Sur tous les points le tableau était le même, et la nature, aidée par un peu d'art, n'avait jamais revêtu ailleurs un aspect aussi splendide.

Cook, après cette visite, se dirigea de nouveau vers la Nouvelle-Zélande ; mais, comme il en approchait, les navires eu-

rent à supporter une série d'ouragans et de tempêtes qui séparèrent de nouveau, et cette fois pour toujours, l'*Aventure* de la *Résolution*. Le 3 novembre, ce dernier bâtiment jeta l'ancre dans le détroit de la Reine-Charlotte. L'hivernage n'avait point été inutile, puisqu'on avait ravitaillé les vaisseaux, restauré la santé des équipages, et acquis une connaissance plus exacte des îles intertropicales. Maintenant que l'été approchait, Cook avait l'intention de partir de la Nouvelle-Zélande, où l'on pouvait en abondance se procurer le bois et l'eau, pour explorer ensuite, de l'ouest à l'est, les hautes latitudes méridionales; il pouvait compter que, dans cette direction, les vents et les courants lui seraient favorables. Pendant que la *Résolution* était à l'ancre dans le détroit de la Reine-Charlotte, nos navigateurs acquirent la preuve irrécusable que les naturels du pays étaient cannibales : l'un d'eux, qui portait dans son canot quelques fragments de chair humaine, reçut la permission de les faire griller et de les manger à bord de la *Résolution*, afin de lever les doutes de quelques officiers. Oedidée, témoin de ce spectacle, en fut irrité au-delà de toute expression : il resta d'abord immobile comme une statue; mais cette horreur muette fit bientôt place à un accès de colère dirigée non-seulement contre le Nouveau-Zélandais, mais aussi contre les officiers qui l'avaient encouragé. On ne put le déterminer à toucher le couteau qui avait servi aux horribles apprêts du cannibale.

Le 26 novembre, Cook mit à la voile afin de poursuivre son examen des mers antarctiques. Son équipage était en bonne santé et en dispositions non moins bonnes, nullement abattu par la tâche difficile qu'il allait avoir à remplir. En peu de jours, ils parvinrent aux antipodes de Londres, sur le point du globe le plus éloigné de leur patrie. La première île de glace fut aperçue le 12 décembre, et le 30 de ce même mois, nos navigateurs étaient parvenus au 71° de latitude sud. Mais en cet endroit, la glace devint si compacte qu'il fut impossible d'avancer davantage; et il demeura évident que s'il existait un continent dans cette direction, il était complètement inaccessible. L'intention de Cook était d'hiverner encore en dedans des tropiques; toutefois, en y retournant, il voulut satisfaire sa curiosité au sujet de la terre méridionale que l'on disait avoir été

découverte par Juan Fernandez. La route qu'il suivit le conduisit assez près de la position géographique assignée à ce continent, pour l'assurer que ce ne pouvait être tout au plus qu'une île de grandeur moyenne. Après ce détour, il se mit à la recherche de la terre de Davis ou îles de Pâques, que Byron, Carteret et Bougainville avaient vainement essayé de retrouver. Cook néanmoins fut plus heureux, et descendit dans cette île le 11 mars 1774. Les indigènes se trouvèrent parler une langue parfaitement identique à celle d'Otahïti, langue qui règne ainsi sur l'Océan Pacifique depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'aux îles isolées dans l'est. L'île de Pâques était remarquablement stérile, mal pourvue d'eau, et complètement dépouillée de bois. Mais l'attention des Anglais fut attirée au plus haut degré par les grandes statues que Roggewein avait déjà vues dans cette île. A quinze verges environ du lieu de débarquement, se trouvait un mur perpendiculaire de pierres carrément taillées, d'environ huit pieds de hauteur, et long d'à peu près soixante; un autre mur parallèle au premier, et qui en était éloigné d'environ quarante pieds, s'élevait à la même hauteur; l'espace intermédiaire était pavé de pierres carrées en lave noirâtre. Celles des murs étaient agencées avec assez de soin pour en faire un durable monument d'architecture. Au milieu de l'espace compris entre les deux murs, se dressait une colonne composée d'une seule pierre haute de vingt pieds, et large de cinq, représentant la partie supérieure d'un corps humain. La main-d'œuvre était grossière, mais non pas décidément mauvaise; et les traits de la figure n'avaient rien de difforme, à l'exception des oreilles, allongées au-delà de toute proportion. Au sommet de la tête était placée, debout sur sa base, une grosse pierre de forme cylindrique, haute de plus de cinq pieds, et ayant à peu près autant de diamètre; cette espèce de bonnet, qui ressemblait à la coiffure de quelque divinité égyptienne, était taillé dans une pierre différente de celle qui composait le reste de la statue, et il s'y trouvait un trou à chaque extrémité, comme si on l'avait arrondie au tour. Il était aussi difficile d'expliquer comment, en si petit nombre, et sans autres instruments que des fragments d'os ou d'écailles, les naturels de l'île avaient pu sculpter de telles statues et les enlever en-

suite sur leurs énormes piédestaux, que de deviner le but de ce gigantesque travail; en effet, il ne paraît pas que ces images fussent des idoles; cependant, sur la côte orientale de l'île, elles se trouvaient en assez grand nombre pour que leur construction eût absorbé pendant bien des siècles les travaux de la population mâle. L'art avec lequel ces sauvages sont parvenus à sculpter se manifeste encore mieux dans les ornements de leurs canots, et dans de petites figurines de bois dont on a rapporté en Angleterre plusieurs échantillons curieux.

De l'île de Pâques, Cook se dirigea vers les Marquises, découvertes en 1595 par le navigateur Mendana; le 6 d'avril il aperçut une île appartenant à ce groupe, mais qui cependant était découverte pour la première fois, et qui prit le nom de l'officier par lequel elle fut d'abord signalée (*Hood's-Island*). Dans la suite, les autres îles vues par Mendana, telles que Santo-Pedro, Dominica et Santa-Christiana, furent à leur tour découvertes. En arrivant à cette dernière, le vaisseau jeta l'ancre avec beaucoup de difficulté dans le port de Mendana. Magdalena, la cinquième île du groupe, ne fut qu'entrevue à distance. Le capitaine Cook nous apprend que les naturels, pris collectivement, constituent la plus belle race de la mer du Sud; par l'élégance de la taille et la régularité des traits, ils surpassent peut-être tous les autres peuples. Néanmoins l'affinité de leur langage avec celui qu'on parle à Otahïti et dans les îles de la Société démontre leur communauté d'origine. Oedidée s'entretenait sans difficulté avec eux, bien que les Anglais ne pussent en venir à bout, et il était évident que leur langage se rapprochait beaucoup du sien. L'état de leurs arts et de leurs mœurs était analogue à ce qu'on avait pu observer à Otahïti, mais semblait accuser un moindre degré d'adresse et de raffinement. Des espèces de forts s'apercevaient sur le sommet des collines les plus élevées; toutefois les Anglais n'étaient pas assez au fait des coutumes indigènes pour se risquer à les aller visiter.

Après avoir ainsi retrouvé les Marquises de Mendana, Cook retourna vers Otahïti; et, rencontrant sur sa route un groupe d'îles auxquelles il donna le nom de Palliser (*Palliser's Islands*), puis quelques autres déjà vues par Byron, il jeta l'ancre le 22 avril dans la baie Matavai. A ce moment il

n'avait pas de malades à bord ; mais comme l'île paraissait regorger de provisions, notre navigateur y prolongea volontiers son séjour. Ses ressources d'échange étaient à la vérité bien près de s'épuiser ; mais il s'aperçut que les gens d'Otahïti attachaient un grand prix aux plumes de perroquets rouges dont il avait heureusement fait provision dans les îles d'Amsterdam et de Middleburg. Il apprit ainsi accidentellement une méthode de trafic aussi avantageuse que facile à mettre en pratique dans les parages de la mer du Sud.

Entre autres divertissements qu'on prodigua à nos voyageurs durant leur visite à Otahïti, ils virent figurer une grande revue navale. La marine de guerre consistait en cent soixante grands canots de cinquante à quatre-vingt-dix pieds de long. Ils étaient décorés de flammes et de banderolles, et les chefs, ainsi que tous les hommes placés sur les bancs de combat, étaient revêtus de leurs costumes guerriers. L'ensemble de la flotte avait une apparence de grandeur dont nos voyageurs n'avaient jamais vu de modèle, et qu'ils ne s'attendaient pas à rencontrer dans cette partie du monde. Outre les embarcations de guerre, il y avait cent soixante-dix petits canots doubles qui paraissaient destinés aux transports et à l'avitaillement des premiers. Sur chacun d'eux était construite une maisonnette ou appentis ; ils étaient munis d'un mât et d'une voile que n'avaient point les canots de guerre. En se basant sur des calculs modérés, le capitaine Cook estima qu'il n'y avait pas moins de sept mille sept cent soixante hommes à bord de cette flotte ; mais le nombre immense de naturels assemblés sur le rivage pour la contempler surprit les Anglais encore plus que sa magnificence, et leur étonnement s'accrut encore en apprenant qu'ils avaient sous les yeux les forces navales d'un seul des vingt districts qui partagent l'île. Sur ces bases équivoques, ils exagérèrent leurs calculs relatifs à la population d'Otahïti, qu'ils estimèrent monter au moins à deux cent mille âmes ; ils se trompaient néanmoins à peu près dans la proportion de dix à un.

D'Otahïti nos voyageurs allèrent visiter les îles de la Société, en débutant par Huaheine. Cook fut reçu avec affection par le vieux chef Orée, qui conservait encore précieusement les médailles, les monnaies et le plat d'étain avec l'inscription

dont nous avons parlé, que le commandant lui avait donnés lors de sa première visite. Oedidée, qui pendant sept mois n'avait pas quitté nos voyageurs, et qui avait fait avec eux le tour de l'Océan Pacifique, fut mis à terre à Ulietea. Il quitta les Anglais avec toutes les démonstrations d'un vif regret et d'un véritable attachement pour eux; rien n'aurait pu l'en séparer, si ce n'eût été la crainte de ne jamais revoir son pays natal. C'était un beau jeune homme, de dispositions obéissantes et humaines, et appartenant à l'aristocratie du pays, car il était parent d'Opoony, le formidable chef de Bora-Bora. Par malheur son inexpérience et sa connaissance fort imparfaites des traditions de son peuple empêchèrent qu'on eût de lui des renseignements étendus sur l'histoire de ses compatriotes.

Cook se dirigea de nouveau à l'ouest, et réitéra sa visite aux îles des Amis. Il avait donné ce nom à un groupe qui s'étendait sur trois degrés de latitude et deux de longitude; il comprenait Anamooka, que Tasman, après l'avoir découverte le premier, avait appelée Rotterdam, Tonga-Taboo ou Amsterdam, Eaoowéé ou Middleburg, et les îles Pylstart. Du reste, ce nom, auquel les îles en question avaient droit, tant à cause de l'harmonie qui semblait régner parmi leurs habitants qu'à raison de leur courtoisie pour les étrangers, pourrait peut-être s'étendre encore davantage, de façon à comprendre les îles Boscawen et Keppel, découvertes par le capitaine Wallis, et habitées par un peuple de mœurs assez douces.

En poursuivant leur route à l'ouest, nos navigateurs découvrirent, le 16 juillet, une terre qu'ils devinèrent être la *Terra Australis del Espirito-Santo* de Quiros. Après avoir exploré la côte pendant quelques jours, Cook vint jeter l'ancre dans un port de l'île de Mallicolo. Les habitants étaient la race la plus laide et la plus difforme que nos navigateurs eussent encore rencontrée, différant de tout point avec les autres insulaires de la mer du Sud. Ils avaient la peau noire, le corps ramassé, la tête longue, la figure plate et des physionomies qui rappelaient celle du singe. Leur langage également se trouvait n'avoir aucun rapport sensible avec celui qui se parlait dans les autres îles connues des Anglais. Du

reste, ce peuple était aussi à part de la grande race polynésienne par sa scrupuleuse probité que par son extérieur et son langage. Lorsque nos navigateurs partirent de Mallicolo, se dirigeant vers le sud, ils traversèrent un groupe que Cook appela les îles du Berger (*Shepherd's Isles*). Plus au sud encore, ils découvrirent une grande île qui, entrecoupée de pelouses et de bois sur toute sa surface, offrait le plus délicieux aspect. Le capitaine lui donna le nom d'île Sandwich (*Sandwich Island*), par égard pour le comte de Sandwich, son patron et son ami. Encore plus loin au sud, il vit une autre grande île connue des naturels sous le nom d'Erromango; il la côtoya durant trois jours, puis jeta l'ancre afin de se procurer une provision de bois et d'eau. Ceci pourtant ne put s'accomplir sans une violente querelle avec les indigènes à la fois traîtres et cruels. On observa qu'ils différaient des habitants de Mallicolo par la conformation physique et par le langage; ils étaient bien faits, et leurs traits étaient passablement réguliers; mais leur teint était basané et leurs cheveux crépus. De cet endroit, Cook fit voile vers une île qui lui avait été signalée quelque temps avant. Elle était appelée Tanna par ses habitants, qui apprirent aussi au capitaine les noms de trois îles voisines, Immer, Erronan et Anaton. On parlait deux langues à Tanna : l'une d'elles, qu'on disait venir d'Erronan, était à peu de chose près la même que celle des îles des Amis; l'autre, que nos navigateurs regardèrent comme particulière àTanna, Erromango et Anaton, différait de toutes celles qu'ils avaient jusqu'alors entendues.Les gens de Tanna étaient bien faits, mais point robustes. Ils avaient de jolis traits et d'agréables physionomies. Bien qu'actifs et passionnés pour les exercices guerriers, ils semblaient incapables d'un travail soutenu. Il paraît qu'ils pratiquaient la circoncision, et qu'ils se nourrissaient de chair humaine, encore que cet horrible usage ne leur fût point imposé par la nécessité, puisque leur île abondait en porcs, en volailles, et en fruits de toute espèce.

Le capitaine Cook consacra plus d'un mois à parcourir cet archipel dont les anciens navigateurs n'avaient qu'une connaissance très-superficielle. Les îles septentrionales avaient été découvertes en 1606 par Quiros qui les regarda comme des

portions du grand continent méridional; Bougainville, en 1768, repoussa cette idée, mais il omit d'examiner les îles près desquelles il naviguait; le premier de tous, le capitaine Cook, après avoir déterminé l'étendue et la situation des îles déjà connues, explora le groupe entier; aussi s'attribuant le droit de les nommer, il les comprit sous l'appellation collective de Nouvelles-Hébrides (*New-Hebrides*).

La saison approchait néanmoins où il devait reprendre ses recherches dans les hautes latitudes méridionales; aussi se hâta-t-il de retourner à la Nouvelle-Zélande, où il comptait rafraîchir ses gens et se préparer à une navigation de longue durée. Le 1er septembre, il fit voile des Nouvelles-Hébrides, et, le 4, il découvrit une terre, auprès de laquelle la *Résolution* vint, dès le lendemain, jeter l'ancre. Les habitants étaient d'une race forte, agile et belle; ressemblant à plusieurs égards au peuple de Tanna et aux habitants des îles des Amis; le même caractère mixte se retrouvait dans leur langage; ils n'avaient jamais vu d'Européens, mais leur conduite fut constamment obligeante et amicale; chose remarquable dans les mers du Sud, ils se montrèrent rigoureusement honnêtes dans toutes leurs transactions. Le capitaine Cook donna à cette île le nom de Nouvelle-Calédonie, et, bien que forcé à la quitter avant de l'avoir complètement inspectée, il en avait assez vu pour démontrer, qu'à l'exception de la Nouvelle-Zélande, c'est peut-être la plus considérable dans le sud de l'Océan Pacifique. Lorsque la *Résolution* quitta la Nouvelle-Calédonie, on découvrit une terre, qu'on reconnut en y abordant pour une île assez élevée et de cinq lieues environ en circonférence. Elle était déserte, et selon toute probabilité les navigateurs anglais étaient les premiers hommes qui jamais y eussent pénétré. Ses productions végétales avaient une grande ressemblance avec celles de la Nouvelle-Zélande; la plante à lin (*phormium tenax*) de ce dernier pays y florissait particulièrement; mais le principal produit de l'île était une espèce de pins, d'une telle grosseur qu'à hauteur de poitrine deux hommes pouvaient à peine en embrasser le tronc. Ce petit coin de terre fut nommé l'île Norfolk (*Norfolk island*). Ses belles forêts et la fertilité de ses champs y attirèrent quelques années plus tard une petite troupe de co-

lons anglais ; mais en fin de compte ils l'abandonnèrent, les côtes se trouvant à peu près inaccessibles.

Le 18 octobre, la *Résolution* jeta l'ancre dans le détroit de la Reine-Charlotte. C'était la troisième fois que, durant ce voyage, on touchait à la Nouvelle-Zélande. En cherchant une bouteille que Cook y avait laissée lors de sa dernière visite, et qui renfermait le récit de son expédition, on découvrit qu'elle avait été enlevée; d'autres indices firent également reconnaître que l'*Aventure* était venue dans ce port depuis que la *Résolution* l'avait quitté. Pendant le séjour qu'y fit ce dernier navire, ses rapports avec les indigènes devinrent de plus en plus intimes; le capitaine Cook continua ses efforts pour introduire chez eux des animaux utiles, et, dans ce but il ordonna de mettre à terre un verrat et une laie.

Le 10 novembre, il quitta la Nouvelle-Zélande pour continuer son voyage à l'est. Vers la fin de ce mois, il avait déjà atteint le 55° 48' de latitude sud, lorsque, jugeant inutile de chercher plus long-temps un continent dans cette direction, il fit voile vers le cap Horn, et le 17 décembre il arriva en vue de la Terre-de-Feu. C'est là le premier exemple d'une traversée tout entière accomplie dans le sud de la mer Pacifique ; il ne restait plus à nos navigateurs qu'à traverser aussi l'Atlantique méridionale, et à revenir de cette manière au point où leurs explorations avaient commencé. Lorsque le capitaine eut terminé son examen de la Terre-de-Feu et de Staaten-Land, il se dirigea vers l'est; et, après un voyage de dix jours, aperçut à distance une terre presque entièrement ensevelie sous la neige. En se rapprochant du rivage, on vit qu'en plusieurs endroits il se terminait par des rochers de glace perpendiculaires, élevés à une hauteur considérable. Des quartiers s'en détachaient de moment en moment, avec un bruit semblable à celui de l'artillerie, et disparaissaient ensuite emportés par la mer. L'aspect général du pays était aussi sauvage, aussi désolé que possible. Des rochers abruptes élevaient leurs cimes orgueilleuses jusqu'au sein des nues, et les vallées s'étendaient à leurs pieds, couvertes d'une neige éternelle. A la première vue, Cook avait supposé que ce pouvait être un continent, et il avoue qu'il ne fut pas très désappointé en reconnaissant son erreur. « En effet, dit-il

à juger de l'ensemble par l'échantillon, il n'aurait guère valu la peine qu'on aurait prise pour le découvrir. » Sous le 59° de latitude et environ 8° à l'est de la Nouvelle-Georgie (*New-Georgia*) — c'est le nom qu'on avait donné à ce rivage inhospitalier — on vit une terre qui présentait aux regards ses côtes élevées dont les sommets neigeux se perdaient dans les nuages. Cook désigna cette froide région sous le nom de Thulé du Sud (*Southern-Thule*), parce qu'elle était la plus méridionale qu'on eût encore découverte; mais, en quittant la côte, il laissa à tout le pays l'appellation générale de Terre Sandwich (*Sandwich-Land*), jugeant que c'était ou un groupe d'îles, ou l'extrémité d'un continent méridional. Du reste, l'énorme quantité de glaces qu'il rencontra lui fit croire à l'existence d'une vaste étendue de terre avoisinant le pôle sud. Il navigua ensuite vers la latitude assignée par Bouvet à ses prétendues découvertes, mais il ne rencontra aucun des symptômes qui indiquent la proximité d'une terre, et il fut désormais impossible d'admettre l'existence du cap de la Circoncision.

Cook venait d'accomplir le tour de l'Océan du sud dans ses latitudes les plus élevées, et il l'avait traversé de façon à démontrer qu'il n'existait pas de continent méridional, à moins qu'on ne le supposât voisin du pôle, et tout-à-fait inaccessible à la navigation. En faisant ainsi le tour du monde, depuis l'époque où il avait quitté le cap de Bonne-Espérance jusqu'au moment où il y revint, il avait parcouru plus de 20,000 lieues de mer. Le 13 juillet 1775, il descendit à Portsmouth après avoir été absent de l'Angleterre pendant trois ans et dix-huit jours. Dans ce laps de temps, et après tous les changements de climat qu'il avait subis, il ramenait tous ses hommes à l'exception de quatre : un seul de ces derniers était mort de maladie.

Nous avons raconté plus haut que le capitaine Cook, en arrivant pour la seconde fois près de la Nouvelle-Zélande, avait perdu de vue l'*Aventure* et n'avait jamais rejoint ce vaisseau. Le capitaiue Furneaux, qui le commandait, lutta d'abord vainement contre les vents contraires, afin d'entrer dans le détroit de la Reine-Charlotte, rendez-vous convenu entre les deux navires pour le cas où ils seraient séparés. La *Résolution* ne s'y trouvant pas ; le capitaine Furneaux et

ses compagnons commencèrent à craindre qu'elle ne fût perdue, mais, en descendaut à terre, ils aperçurent sur la souche d'un vieil arbre ces mots tracés au couteau : « Regardez dessous. » En conséquence ils creusèrent la terre, et trouvèrent bientôt une bouteille bouchée, cachetée, et qui renfermait une lettre du capitaine Cook racontant son arrivée le 3 novembre et son départ le 24. L'*Aventure* mit la plus grande activité à reprendre la mer; et le 17 décembre ses préparatifs étant achevés, M. Bowe, un de ses midshipmen, fut envoyé dans le cutter avec neuf hommes pour chercher une provision d'herbes sauvages à l'usage des matelots. Comme l'embarcation ne revint ni le même soir, ni le lendemain matin, et que le vaisseau était prêt à partir, M. Burney, le second lieutenant, partit à sa recherche dans la seconde chaloupe montée par son équipage ordinaire, et par dix soldats de marine. La chaloupe se mit en route, tirant comme signal des coups de fusil dans toutes les criques, mais on ne trouva aucune trace du cutter jusqu'à ce qu'on fut parvenu à la Baie du Gazon (*Grass-cove*). Là, on aperçut un grand nombre de paniers fermés et déposés sur la grève; en les ouvrant, on en trouva quelques-uns remplis de chair rôtie, et quelques autres renfermant des racines de fougère dont les indigènes se servent comme de pain. De plus amples recherches firent découvrir quelques souliers, et une main qui fut immédiatement reconnue pour celle de Thomas Hill, un des matelots du gaillard d'avant, qui y avait marqué les initiales de son nom avec un de ces instruments dont les Otahïtiens se servent pour tatouer. Les indigènes étaient rassemblés en nombre considérable autour de Grass-cove, poussant des cris et engageant les Anglais à s'avançer, mais dans des intentions évidemment peu amicales. Leur nombre, et les soupçons que leur conduite fit naître dans l'esprit de nos marins empêchèrent le lieutenant Burney de se risquer parmi eux, mais il continua son examen assez long-temps pour obtenir les plus tristes certitudes sur la destinée de ses infortunés compagnons. « Sur le rivage, dit-il, étaient deux paquets de céleri destinés à la cargaison du cutter; une rame brisée avait été enfoncée dans le sol, et les naturels y avaient attaché leurs canots, preuve que l'attaque avait eu lieu en cet endroit. Je

cherchai alors le long de la grève pour voir si le cutter y était encore. Nous ne l'aperçûmes pas, mais, à sa place, nous trouvâmes un tableau de carnage et de barbarie dont il est impossible de parler sans horreur : les têtes, les entrailles, les poumons de plusieurs de nos gens gisaient épars sur le sable, et, tout près de là, quelques chiens dévoraient encore d'autres débris de ce genre. » Les victimes de la cruauté des indigènes comptaient parmi les mieux portants et les meilleurs matelots de l'équipage.

L'*Aventure* fut retenue dans le détroit quatre jours après ce triste événement ; ce temps s'écoula sans qu'on aperçût les sauvages. Le 23 décembre, elle reprit la mer ; et en un mois et quelques jours elle atteignit le cap Horn ; cette navigation rapide fut favorisée par un fort courant venu de l'ouest, et par les vents qui durant l'été soufflent continuellement à l'est dans le grand Océan. Le capitaine Furneaux continua sa route jusqu'au cap de Bonne-Espérance, où il répara son navire et rafraîchit ses gens. Ensuite il fit voile vers l'Angleterre, et jeta l'ancre à Spithead le 14 juillet 1774.

CHAPITRE III.

TROISIÈME VOYAGE DE COOK.

Voyage de Surville. — Il découvre la Terre des Arsacides. — Il visite la Nouvelle-Zélande. — Découvertes du lieutenant Shortland. — Voyage de Marion Du Fresne. — Il touche à la Nouvelle-Zélande. — Sa fin déplorable. — Kerguelen découvre une terre dans le sud de l'Atlantique. — Sa réception à la cour. — Il met à la voile pour la seconde fois. — Sa disgrâce. — Honneurs rendus à Cook à son retour. — Nouvelles espérances de trouver un passage au nord-ouest.— Expédition de Phipps au pôle nord. — Cook est désigné une troisième fois pour le commandement d'une expédition. — Instructions qu'il reçoit.— Regrets d'Omai en quittant l'Angleterre. — La terre de la Désolation. — Terre de Van-Diemen. — Erreurs du capitaine Furneaux. — Vivres laissés dans le détroit de la Reine-Charlotte. — On découvre Mangeea.—Wateeo. —Exagération d'Omai.— Les insulaires naufragés.— Visite aux îles des Amis. — Générosité du roi. — Etendue de son empire. — Détails sur les îles voisines. — Chevaux débarqués à Otahiti. — Etonnement des indigènes. — Omai s'établit à Huaheine. — Autres détails sur lui.

En 1769, quelques importantes découvertes furent faites dans la mer du Sud par un aventurier français qu'y poussaient des intérêts de commerce. Deux navires équipés au Bengale par MM. Law et Chevalier, dans la vue de trafiquer avec le Pérou, furent placés sous les ordres de M. de Surville. Au moment où il se préparait à s'embarquer, le bruit courut dans l'Inde que les Anglais avaient découvert sur la mer du Sud à sept cents lieues du Pérou, et par le 27° de latitude sud, une île excessivement riche, habitée par des juifs. Cette histoire absurde, mais qui flattait les instincts avides de l'humanité, obtint en peu de temps le plus grand crédit; ceux-là même qui révoquaient en doute la circonstance relative aux juifs, ne voulant pas se refuser à croire que le pays récemment découvert était merveilleusement opulent. Surville, touchant aux îles Bashée, emmena trois des indigènes pour compléter son équipage; donnant ainsi un exemple remarquable de ces violences sans frein par lesquelles on a contraint universellement les nations faibles et sans civilisation à considérer les Européens comme leurs ennemis naturels. Au sud-est de la Nouvelle-Guinée, il découvrit une terre à laquelle il donna le nom de *Pays des Arsacides*, et qui n'é-

tait, en fait, qu'une partie de cette longue chaîne d'îles, déjà découvertes par Bougainville, par qui le nom de Louisiade avait été appliqué à la portion qu'il avait examinée. Surville, dans ses rapports avec les naturels, les trouva d'une humeur perfide, intraitable et cruelle, et ce fut pour les qualifier dignement qu'il les appela *Arsacides*, nom qu'il considérait comme l'équivalent du mot assassin. Il visita ensuite la Nouvelle-Zélande et jeta l'ancre dans une baie qu'il désigne sous le nom de *Lauriston*. Le capitaine Cook qui l'avait nommée la Baie-Double *(Double-Bay)*, était en même temps occupé à relever les mêmes côtes; cependant les deux navigateurs ne se rencontrèrent point, et n'eurent même pas connaissance l'un de l'autre. Le commandant français, ayant perdu sa chaloupe tandis qu'il était à l'ancre dans ces parages, descendit à terre avec un détachement de soldats afin de punir les indigènes, qu'il soupçonnait de l'avoir dérobée. Dans un court espace de temps il incendia plusieurs villages, et emmena un des chefs du pays. Cet outrage commis par les premiers Européens qu'ils voyaient fut ensuite puni par de cruelles représailles qu'exercèrent les habitants de la Nouvelle-Zélande. Le chef prisonnier mourut à Juan-Fernandez, et Surville se noya en descendant à terre près de Valparaiso. Le pays des Arsacides, dont il avait côtoyé les rives au nord-est, fut découvert de nouveau, en 1789, par le lieutenant Shortland de la marine anglaise, durant un voyage de Port-Jackson aux Indes orientales. Cet officier suivit la côte méridionale qu'il appela Nouvelle-Géorgie (*New-Georgia*), et traversa le détroit de Bougainville, donnant son propre nom à ce passage, dans l'ignorance où il était, apparemment, des découvertes déjà faites par les navigateurs français. La chaîne de grandes îles ainsi vues tour à tour, et partiellement, par Bougainville, Surville et Shortland, chaîne qui s'étend du nord-ouest au sud-est, entre la Nouvelle-Guinée et les Nouvelles-Hébrides, représente, sans aucun doute, les îles Salomon des premiers navigateurs espagnols. L'île Egmont, découverte par Carteret, qui cherchait les îles Salomon, et qui en approcha, sans le savoir, peut être considérée comme appartenant à cet archipel. Nous avons déjà dit que Bougainville avait ramené dans son pays un naturel d'Otahïti, nommé

Aootooroo. Lorsque la renommée des découvertes de Cook commença à exciter en Europe un intérêt général, le capitaine Marion Du Fresne, désireux de rivaliser avec le navigateur anglais, offrit de ramener à ses frais l'Otahïtien, de l'Ile de France à son pays natal. L'offre fut acceptée, et Kerguelen, marin assez renommé, fut chargé à la fois de ramener Aootooroo à l'Ile de France et d'examiner ensuite avec plus de soin qu'on ne l'avait fait jusque là la partie sud de l'Océan Atlantique. L'Otahïtien mourut à Madagascar; mais pour cela Marion n'abandonna pas ses projets, qu'il poursuivit au contraire avec l'ardent espoir de réaliser quelques importantes découvertes. Il arriva sans aucun accident à la Nouvelle-Zélande, et jeta l'ancre dans la baie des Iles (*Bay of Islands*), où ses gens vécurent familièrement, et en apparence sur le pied de la plus cordiale amitié, avec les naturels du pays; mais, à leur insu, ils offensèrent ces sauvages capricieux et livrés à leurs passions. Marion fut tué ainsi que seize officiers et matelots qui l'avaient accompagné à terre. Un autre détachement de onze hommes, occupés à couper du bois dans un autre district, était en même temps attaqué à l'improviste, et l'un d'eux seulement put retourner au vaisseau pour y raconter le sort cruel de ses compagnons. Lorsque les Français abordèrent pour recueillir les restes de leur infortuné commandant, les naturels leur crièrent avec insulte, à l'abri derrière leurs retranchements : « Tacowry (c'était le chef du district) a tué et mangé Marion. » Après ce triste accident les navires revinrent à l'Ile de France sous le commandement de M. Duclesmeur, tous projets de découverte demeurant abandonnés.

Sur ces entrefaites, Kerguelen partit de l'Ile de France au mois de janvier 1772, et, le 12 février, découvrit, sous les 50° 5' de latitude sud, une terre élevée sur la côte de laquelle il demeura six jours; dans cet intervalle il se trouva séparé de la corvette qui l'accompagnait. Il donna son nom aux rivages froids et stériles qu'il avait découverts, en prit formellement possession au nom de son souverain, et, à son retour en France, les décrivit en termes si pompeux que le roi Louis XV, trompé par ses récits, le décora lui-même de la croix de Saint-Louis. Néanmoins les ennemis de Kerguelen soutinrent qu'il avait vu la glace de fort loin et qu'il l'avait prise pour une

terre ; ils le sommèrent, comme preuve de sa découverte, d'exhiber quelques productions de ces nouvelles régions ; ils insinuèrent enfin qu'il s'était, à dessein, débarrassé de son camarade pour ouvrir une libre carrière à ses grossiers mensonges. Le roi cependant lui fournit les moyens de réfuter leurs accusations. Kerguelen partit de nouveau pour le sud de l'Atlantique, et, au mois de décembre 1773, il découvrit de nouveau la terre. Le 6 janvier suivant, il avait déjà relevé plus de quatre-vingts lieues de côtes ; mais c'était un pays stérile, inhospitalier et en général inaccessible, ne produisant rien qui pût faire apprécier par la nation française l'importance d'une telle découverte. Kerguelen, à son retour, fut accusé d'une indifférence coupable pour le salut de ses hommes et de ses officiers ; on alla même jusqu'à prétendre qu'il exposait à des dangers souvent réalisés ceux d'entre eux qui avaient eu le malheur de lui déplaire. N'ayant pu se disculper, il fut privé de son grade et jeté en prison.

Jamais expédition équipée pour les découvertes maritimes n'avait égalé celle que le capitaine Cook venait de ramener, par la grandeur de son but et les difficultés à surmonter ; aucune n'avait non plus répondu aussi complètement à ce qu'on attendait d'elle, et rempli sa mission avec aussi peu de pertes ou d'avaries. Le succès du voyage de Cook était particulièrement flatteur pour ceux qui avaient favorisé l'entreprise. Le comte de Sandwich présidait encore l'Amirauté, et se sentait naturellement disposé à récompenser généreusement l'homme dont le courage et l'habileté avaient si bien justifié sa confiance. Cook fut immédiatement élevé au grade de post-capitaine et obtint une marque plus décisive de la libéralité ministérielle en devenant un des capitaines de l'hôpital de Greenwich, ce qui lui donnait une pension considérable et le droit de se reposer après tant de travaux. Peu de mois après son retour, en février 1776, il fut nommé membre de a société royale ; le soir même de son installation, on y lut un mémoire sur les méthodes qu'il avait employées pour garantir la santé de son équipage pendant son voyage autour du monde. L'attention qu'il avait donnée avec tant de succès à cette importante partie de ses fonctions fut récompensée bientôt après par la médaille Copley, prix annuel déféré par

la société royale à l'auteur du meilleur mémoire écrit pendant l'année. Dans le discours que prononça en cette occasion sir John Pringle, président de l'académie, se trouvent les phrases suivantes :

« Quelles recherches peuvent être aussi utiles que celles dont l'objet est la préservation de la vie humaine? et où en trouverions-nous de plus heureuses que celles dont je viens de vous entretenir? ce ne sont point ici les vaines fanfaronnades d'un empirique, ni les théories ingénieuses et mensongères d'une vague doctrine; mais un récit concis, sans art, incontestable, des moyens à l'aide desquels le capitaine Cook a mené à bien un voyage de trois ans et dix-huit jours, accompli à la tête de cent dix-huit hommes, et sous tous les climats, depuis le 52° de latitude nord jusqu'au 71° de latitude sud, sans avoir perdu plus d'un homme par suite de maladie. Je demanderai maintenant à tout homme qui a l'habitude des tables de mortalité, si, dans les climats les plus sains, dans les meilleures conditions de l'existence, il a jamais trouvé, dans un pareil intervalle de temps, un aussi petit nombre de décès? Combien doivent être grandes notre joie et notre surprise, lorsque, après avoir parcouru l'histoire des premières navigations de long cours, où tant d'hommes périssaient victimes des maladies de mer, nous apprenons que l'air marin n'a aucune malignité propre; et qu'enfin un voyage autour du monde peut être accompli avec moins de danger pour la santé qu'une simple excursion en Europe! »

La grande question relative à l'existence d'un continent méridional se trouvait enfin résolue par les résultats de ce dernier voyage. Non pas qu'il ne pût exister dans le voisinage du pôle sud une immense agglomération de terres; mais les recherches de Cook bornaient le continent méridional, si d'ailleurs il existait, dans des latitudes tellement élevées, qu'il ne restait plus aucune des espérances qu'avaient fait naître sa richesse et sa fertilité imaginaires. Un grand problème divisait encore les géographes théoriques, et avait trompé tous les efforts tentés pour arriver à le résoudre par application. Le peuple anglais s'était toujours senti particulièrement intéressé à savoir s'il existait ou non un passage

au nord-ouest. Ses premiers pas et ses plus constants essais dans la carrière des découvertes avaient été dirigés vers les baies d'Hudson et de Baffin, pour y trouver une communication avec l'Océan Pacifique qui pût abréger les voyages en Chine et au Japon. Les disputes soulevées entre M. Dobbs et le capitaine Middleton sur la réalisation possible de cette voie, avaient assez récemment rappelé la question à l'attention publique, et, le gouvernement étant entré dans les vues du premier de ces deux antagonistes, le parlement avait voté une récompense de vingt mille livres sterling à celui qui découvrirait le passage désiré.

Le gouvernement britannique, séduit par la gloire qu'il pouvait acquérir au moyen des expéditions destinées à faire avancer la science, résolut alors de porter vers le nord-ouest ses tentatives nouvelles; et, comme mesure préliminaire, le capitaine Phipps (depuis lord Mulgrave) fut envoyé vers le pôle nord, pour vérifier à quel point la navigation était praticable de ce côté. Luttant obstinément avec les difficultés innombrables et les dangers que lui opposait l'énorme quantité de glaces dont il fut entouré, il se vit contraint à revenir sur ses pas, après avoir pénétré jusqu'au 80° 30' de latitude, à neuf degrés et demi environ du pôle terrestre.

L'espoir de trouver un passage entre les deux Océans ne fut pas néanmoins abandonné, et des conférences eurent lieu entre lord Sandwich, sir Hugh Palliser, et d'autres officiers expérimentés, relativement au plan qui devait être adopté pour l'expédition et au choix de l'homme propre à la commander. Le capitaine Cook avait acquis, par ses éminents services, le privilége d'un repos honorable, et nul ne songeait à lui imposer pour la troisième fois les dangers et les souffrances d'un voyage de découvertes autour du monde; mais, un jour, invité à dîner chez lord Sandwich, afin d'éclairer de son expérience les discussions auxquelles ce ministre présidait, il fut tellement enflammé par les observations qu'il entendit sur les avantages probables de la nouvelle expédition pour la science, la navigation et les rapports de peuple à peuple, qu'il s'offrit volontairement à en prendre la direction. Cette offre s'accordait trop avec les secrets désirs de lord Sandwich pour être rejetée par des motifs de simple délicatesse; et le

capitaine Cook fut promu au commandement de l'expédition dans le mois de février 1776. L'acte du parlement, passé en 1743, et qui assurait une récompense de 20,000 livres sterling aux vaisseaux *des sujets de Sa Majesté* qui feraient la découverte proposée, fut amendé de façon à comprendre également les vaisseaux appartenant à Sa Majesté. L'ancien acte se rapportait uniquement aux vaisseaux qui pourraient trouver un passage en traversant la baie d'Hudson ; on en modifia les termes de façon à ce qu'il s'appliquât également à toute autre direction. Ce dernier point était d'autant plus essentiel que les instructions données à Cook lui enjoignaient de parcourir la mer Pacifique, et de commencer ses recherches sur la côte nord-ouest d'Amérique, par le 65° de latitude, sans perdre de temps à explorer les rivières ou bras de mer avant d'être parvenu à cet endroit.

Les vaisseaux mis à sa disposition, pour ce voyage, étaient la *Résolution* et la *Découverte*, ce dernier sous les ordres du capitaine Edward Clarke. MM. Bayley et Anderson, qui tous deux avaient accompagné le capitaine Cook dans son dernier voyage, s'embarquèrent de nouveau avec lui, le premier en qualité d'astronome, le second comme naturaliste. Omay, qui, durant sa résidence en Angleterre, avait été traité avec beaucoup de soins, et que de toutes parts on avait comblé de présents, se prépara aussi à retourner dans son pays natal ; mais la joie qu'il ressentait à l'idée de se retrouver parmi ses compatriotes, maître de richesses inestimables (les siennes lui paraissaient telles, en effet), égalait à peine le regret qu'il éprouvait à quitter ces bords, où une existence nouvelle et heureuse venait de lui être, pour ainsi dire, révélée.

Le 12 juillet 1776, le capitaine Cook mit à la voile dans le détroit de Plymouth, pour son troisième voyage de découvertes. Dans la baie de la Table, près du cap de Bonne-Espérance, il fut rejoint par le capitaine Clarke, dont un concours inévitable de circonstances avait retardé le départ. Les deux vaisseaux se chargèrent en cet endroit d'un frêt vivant, qui consistait en vaches, chevaux, moutons et chèvres, destinés à enrichir les îles de la mer du Sud. Le 30 novembre, nos navigateurs quittèrent le cap de Bonne-Espérance, et, le 12 du mois suivant, deux petites îles furent signalées par

eux : Marion et Crozet les avaient précédemment découvertes ; mais comme ils ne les avaient point baptisées, le capitaine Cook leur donna le nom d'îles du prince Édouard (*Prince-Edward's-Islands*). Elles semblaient stériles et désolées, bordées d'âpres rochers derrière lesquels s'élevaient des montagnes dont les flancs et les sommets ruisselaient de neige. Bien qu'on fût alors en plein été dans l'hémisphère du Sud, le temps était tout aussi rigoureux qu'en Angleterre au plus fort de l'hiver.

Le 24, les hautes terres furent de nouveau aperçues : c'étaient justement celles qu'avait découvertes, peu de temps auparavant, le navigateur français Kerguelen. On trouva sur le rivage une bouteille qui renfermait un morceau de parchemin, avec une inscription écrite par lui, portant qu'il avait visité ce pays en 1772 et 1773. Cook écrivit sur le revers de ce parchemin le nom de ses navires, la date de son voyage, et le remit ensuite dans la bouteille. Aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, le pays environnant paraissait n'être qu'un grossier assemblage de rochers dépouillés ; on y voyait quelques rares herbages, mais pas un seul buisson ou un seul arbre. La verdure, qui, çà et là, vue de la mer, attirait les regards, se trouva, examinée de plus près, être produite par une petite plante assez semblable à la saxifrage, et qui, avec quelques espèces de mousses et de lichens, constituait les seuls produits végétaux de cette rive inhospitalière. L'eau douce y abondait d'ailleurs, et les rochers étaient couverts de pingoins et de phoques. Ces derniers étaient si peu accoutumés à être dérangés, qu'ils ne montraient aucune timidité ; on en tua tout autant qu'on voulut pour avoir leur huile ou leurs peaux. Cook découvrit que la terre de Kerguelen, au lieu d'un continent, comme celui-ci l'avait supposé, n'était qu'une île s'étendant du nord au sud sur une largeur d'environ cent milles. Il n'attachait pas d'importance à changer le nom qu'elle avait reçu ; mais celui qu'il suggéra comme lui étant tout-à-fait applicable, l'île de la Désolation (*the island of Desolation*), a été depuis généralement adopté sur les cartes anglaises. Bientôt après qu'ils eurent quitté cette côte déserte, nos navigateurs rencontrèrent les vents du nord, et furent entraînés par eux dans un brouillard si épais, que les navires

coururent plus de trois cents lieues dans une obscurité complète ; ils s'apercevaient rarement l'un l'autre, et il fallait sans cesse tirer des coups de canon pour prévenir les dangers d'une séparation. Enfin, le 26 janvier 1777, les vaisseaux jetèrent l'ancre dans la baie de l'Aventure, sur la côte sud de la terre de Van-Diemen. Leur premier soin fut d'y ramasser des fourrages pour les bestiaux, qui avaient beaucoup souffert de la rigueur du climat et des privations d'une longue traversée. Deux jeunes taureaux, une génisse, un bélier et plusieurs chèvres avaient péri pendant que les vaisseaux étaient occupés à relever la terre de Kerguelen.

Pendant le séjour des Anglais, ils furent visités par quelques-uns des naturels, qu'une misère abjecte, une indolence invincible et une stupidité profonde mettent de niveau avec les malheureux habitants de la Terre de Feu. Leurs habitations les plus commodes sont les troncs de quelques gros arbres creusés à l'aide du feu. Ils paraissent ignorer l'art de la pèche, et l'on ne vit pas un seul canot sur toute la côte. Leur principale nourriture consiste en petits oiseaux et en coquillages recueillis au bord de la mer.

Lorsqu'il eut ravitaillé les étables à bétail, le capitaine Cook quitta la terre de Van-Diemen, dont il dit, se fiant aux conclusions trompeuses du capitaine Furneaux, « qu'elle est bien reconnue comme la portion sud de la Nouvelle-Hollande. » Les vaisseaux jetèrent l'ancre, le 12 février, dans leur ancienne station du détroit de la Reine-Charlotte. A leur arrivée dans la Nouvelle-Zélande, les deux équipages ne comptaient encore que deux malades. Le capitaine Cook ne fut pas peu surpris de la timidité et de la méfiance manifestées par les naturels, dont il connaissait la plupart, et qui, lors de ses premiers voyages, n'avaient eu qu'à se louer de ses bontés ; mais il découvrit bientôt le sujet de leurs craintes : Omay était à bord de l'*Aventure* lors de son premier voyage sous les ordres du capitaine Furneaux, et l'on se souvient que dix hommes appartenant à l'équipage de ce navire avaient péri, victimes de la férocité des indigènes. Ceux-ci, retrouvant Omay à bord de la *Résolution*, pensaient bien que le capitaine Cook ne pouvait ignorer leur méfait, et redoutaient dès lors sa vengeance ; mais dès qu'il fut au fait de cette cir-

constance, il agit activement pour les convaincre de ses intentions pacifiques, les assurant qu'il n'avait nullement le projet de leur appliquer la peine du talion pour une attaque à laquelle il était étranger, et que, jusqu'à ce qu'ils se conduisissent mal à son égard, ils pouvaient le regarder comme leur ami. Un chef, nommé Kahoora, avoua franchement qu'il avait joué le principal rôle dans le massacre des gens du capitaine Furneaux, et qu'il avait tué de sa main M. Rowe, leur commandant. L'attaque, à ce qu'il semble, n'avait pas été commise avec préméditation; son origine était un vol consommé par les sauvages, et puni avec une violente précipitation par les matelots anglais. Lorsque le capitaine Cook eut déclaré sa volonté de pardonner, la confiance des sauvages lui fut rendue à l'instant même. Il donna un bouc et une chèvre à l'un des chefs, deux porcs à un autre. Il voulait aussi, dans le principe, laisser à ce pays quelques moutons, un taureau et deux génisses; mais, craignant que les chefs qu'il trouvait sur cette partie de la côte ne fussent pas assez puissants pour défendre les bestiaux contre l'ignorance des chasseurs indigènes, il changea de résolution. Les naturels lui apprirent que la volaille laissée par lui dans leur île avait notablement multiplié; les légumes, bien que négligés, avaient également prospéré, et quelques-uns d'entre eux (la pomme de terre, par exemple) s'étaient beaucoup améliorés par la richesse du terrain. A la requête d'Omay, le capitaine consentit à prendre avec lui deux jeunes Nouveaux-Zélandais, qui d'abord parurent fort joyeux de cette condescendance; mais lorsqu'ils eurent complètement perdu de vue la terre natale, ils furent saisis d'un violent chagrin, qui dura pendant plusieurs jours.

Le 25 février, les vaisseaux quittèrent le détroit de la Reine-Charlotte, et rien de remarquable ne leur arriva jusqu'au 29 du mois suivant. Ils découvrirent alors une île appelée Mangeea par les naturels. Le ressac rendit impossible d'y prendre terre. Les habitants parlaient une langue différant assez peu de celle des îles de la Société. C'était une race belle et vigoureuse, dont le teint avait une grande analogie avec celui des Espagnols. Ils se coiffaient de turbans blancs faits d'une étoffe pareille à celle d'Otahïti; leur *chaussure* consistait en une sorte de sandales tressées en

joncs. L'un d'eux qui s'était risqué à bord du navire, vint à rencontrer une des chèvres, et demanda immédiatement à Omay comment on appelait cet *oiseau?* On sera moins surpris d'une telle naïveté, si l'on veut bien réfléchir que le nom d'oiseau était peut-être la seule expression générique pour désigner les animaux dans cette langue primitive, et la seule, par conséquent, que le simple insulaire pût appliquer à une créature animée qui n'appartenait à aucune des espèces avec lesquelles il était familiarisé.

Quelques lieues au nord de Mangeea, on découvrit une autre île nommée Wateeo par les indigènes; nos navigateurs y descendirent et furent conduits par une foule émerveillée devant le chef du pays, qui leur fit un accueil hospitalier. Néanmoins on parut concerter un plan qui semblait tendre à isoler les Anglais et à les empêcher de revenir vers leurs navires; peut-être les Indiens l'auraient-ils mis à exécution, s'ils n'en avaient été détournés par les exagérations d'Omay, qui, racontant les merveilles de l'Angleterre, décrivit les canons comme des instruments de guerre si vastes que plusieurs hommes pouvaient s'asseoir dans leurs flancs, et qu'une seule décharge de ces redoutables machines précipiterait fort aisément une île dans les profondeurs de l'Océan. Questionné par les sauvages sur les canons qui étaient à bord du navire, il les représenta comme capables de détruire immédiatement toute la population de l'île, encore que les navires fussent à une distance considérable du rivage. On n'ajouta pas tout d'abord à ces récits une foi implicite; mais, prenant plaisir à exciter l'étonnement de gens encore plus simples que lui, il réunit ensemble quelques cartouches qu'il avait dans sa poche, et jeta sur elles des charbons embrasés; l'explosion qui en résulta parut assez extraordinaire aux sauvages pour confirmer toutes les relations d'Omay. En conséquence, ils se firent scrupule d'offenser les Anglais, qui purent le soir même retourner aux navires. Omay rencontra dans cette île trois de ses compatriotes, dont la surprenante aventure explique assez heureusement comment ont dû se peupler dès le principe les îles éparses sur le grand Océan. Environ vingt personnes des deux sexes étaient parties d'Otahïti en canots pour se rendre à l'île voisine d'Uliétea; elles ne s'étaient mu-

nies, pour cette courte traversée, que d'une médiocre quantité de provisions; survint une violente tempête qui les poussa au hasard pendant plusieurs jours. Ces malheureux n'avaient plus rien à boire ou à manger, et leur nombre diminuait chaque jour, la fatigue et la faim les moissonnant l'un après l'autre. Enfin, le canot chavira, lorsque quatre d'entre eux seulement vivaient encore, et la perte de ces derniers parut désormais inévitable. Cependant ils se cramponnèrent aux débris de leur embarcation, et, naviguant ainsi pendant quelques jours, ils furent poussés par le hasard vers l'île de Watéo, dont les habitants leur envoyèrent des canots et les ramenèrent au rivage. Un des quatre individus si miraculeusement sauvés était mort depuis; les trois autres se trouvaient si bien traités par leurs nouveaux compatriotes, qu'ils rejetèrent l'offre qu'Omay leur fit d'obtenir pour eux qu'on les ramenât dans leur île natale. Comme il arrive souvent que les habitants des archipels, dans le grand Océan, se mettent en mer avec leurs femmes et leurs familles pour passer d'une île à une autre, des accidents pareils à celui que nous venons de raconter, et qui transporta quatre individus à une distance de deux cents lieues, sont loin d'être sans exemple. Depuis leur départ de la Nouvelle-Zélande, faute d'ancrages favorables, et par suite d'autres circonstances, nos navigateurs avaient été déçus dans leur espoir de se fournir d'eau et de provisions dans toutes les îles qu'ils avaient découvertes. La saison cependant était fort avancée, et il eût fallu renouveler en grande partie les munitions avant de s'avancer vers les latitudes nord plus élevées. On dut, en conséquence, différer jusqu'à l'année suivante les découvertes à poursuivre dans cette direction, car il était beaucoup trop tard pour s'aventurer sur des mers inconnues avec la perspective de quelque succès important. Le capitaine Cook résolut d'employer les délais auxquels il était condamné en explorant plus en détail les mers intertropicales.

A cet effet, il fit voile vers les îles des Amis, et arriva, le 1er mai, dans celles d'Anomooka. Il y reçut les meilleurs traitements d'un chef nommé Fenou, à l'instigation duquel il se dirigea vers Hépacé, grande île ou plutôt groupe d'îles réunies l'une à l'autre par des récifs guéables durant les basses

marées ; elles sont situées au nord de cet archipel. Des provisions abondantes qu'il put se procurer à Hépacé confirmèrent les renseignements qu'il tenait de son ami Fenou. Il y rencontra aussi Poulaho, le roi des îles des Amis, qui traita nos navigateurs avec une générosité tout-à-fait royale. Tonga-Taboo ou l'île d'Amsterdam est le centre de ses possessions insulaires, qui s'étendent, au dire des naturels, sur cent cinquante îles. Plusieurs d'entre elles, à la vérité, ne sont que d'étroits rochers à fleur d'eau sans aucune sorte d'habitants. Les plus grandes sont au nombre de trente-cinq, et celles-là ont une étendue plus considérable qu'Anomooka, laquelle est rangée parmi les moindres. Il est probable que les îles du prince Guillaume, découvertes par Tasman, et les îles Boscawen et Keppel du capitaine Wallis sont comprises dans cette liste des îles soumises à Tonga-Taboo.

Lorsqu'on interrogea Poulaho sur la manière dont les habitants de cette dernière île avaient appris à connaître le fer, il répondit qu'ils l'avaient d'abord reçu d'une île voisine appelée Nééootabootaboo. Un vaisseau avait touché à cette île quelques années auparavant, et avait acheté à l'un des naturels une massue en échange de cinq clous, qui ensuite avaient été envoyés à Tonga-Taboo ; ce fut là le premier fer connu parmi eux, et on ne peut guère douter que le navire en question ne fût le *Dauphin*. Si l'on compare la description de cette île fournie par Poulaho avec le récit du capitaine Wallis, il paraît évident que Nééootabootaboo n'est autre que l'île Keppel.

Mais les plus considérables, parmi celles que connaissent ces peuples, sont Kamoa, Vavaoo et Féégéé. Les deux premières sont les plus étendues parmi celles que domine Tonga-Taboo ; et, d'après les renseignements que reçut le capitaine Cook, il paraîtrait que les habitants de Kamoa passent les autres insulaires en raffinement de mœurs et en développement d'industrie. Féégéé était en guerre avec Tonga-Taboo, et ses habitants étaient redoutés par ceux des autres îles des Amis, à cause de leur courage guerrier et de leurs habitudes cannibales. Malgré leur barbarie à cet égard, les naturels de Féégéé ne sont ni moins habiles, ni moins ingénieux que leurs voisins. Avant de quitter les îles des Amis, le capitaine Cook reconnut le bon accueil de Poulaho par des présents

d'une valeur inestimable qui consistaient en bétail, chevaux, vaches, moutons et chèvres. Les insulaires parurent apprécier ce don, et promirent de ne tuer aucun de ces animaux jusqu'à ce qu'ils se fussent considérablement multipliés. En touchant à Eooa, nos navigateurs se fournirent de navets, produits par les semences qu'ils y avaient laissées durant un premier voyage.

Après être demeurés dans les îles des Amis environ deux ou trois mois, et avoir acquis dans cet intervalle une connaissance approfondie de leur géographie et du caractère de leurs habitants, le capitaine Cook prit enfin congé d'eux, et le 12 d'août parvint à Otahïti. Il apprit qu'un vaisseau espagnol y avait touché depuis son départ, et avait mis à terre quelque bétail dont il ne survivait qu'un seul taureau. Il eut un grand plaisir néanmoins à augmenter les richesses de l'île de trois ou quatre génisses, sans compter un cheval et une jument destinés à être offerts au roi Otoo. Deux jours après leur arrivée, les capitaines Cook et Clarke firent à cheval le tour de la plaine de Matavai, non sans exciter une grande surprise chez les naturels, qui assistaient en foule à ce spectacle, et qui contemplaient les cavaliers avec autant d'admiration que des centaures pourraient en exciter chez nous. L'expérience faite d'abord par les deux capitaines fut répétée les jours suivants par tous les officiers du bord sans que la curiosité des Otahïtiens s'épuisât jamais. Ils prirent excessivement en gré cette nouvelle race d'animaux, lorsqu'ils virent à quel usage on les faisait servir. Parmi toutes les nouveautés que leurs hôtes européens avaient transportées chez eux, ce fut celle qui leur donna la plus haute idée des nations lointaines. Otoo ne se montra point ingrat pour les bienfaits dont il était l'objet; il offrit un petit canot double parfaitement travaillé qu'il destinait au roi Georges; et il manifesta plus énergiquement encore son respect, en exprimant le désir que les Anglais établissent dans son île une colonie permanente. Durant cette visite à Otahïti, le capitaine Cook eut occasion d'assister en personne aux cérémonies superstitieuses de ces malheureux insulaires, et d'observer par combien de sacrifices humains ils achètent la vaine protection de leurs idoles en cas de guerre ou de toute autre calamité publique.

Il ne restait plus qu'à établir Omay dans l'île de Huaheine, choisie par lui pour sa résidence.

Les chefs de l'île lui ayant accordé quelques pièces de terre, les charpentiers du vaisseau y élevèrent une maison de bois parfaitement commode. Tous les trésors qu'il rapportait furent descendus à terre, et les deux jeunes indigènes de la Nouvelle-Zélande se virent contraints à demeurer avec lui ; en sorte que sa maison se composa tout d'abord de douze ou treize personnes. Pour détourner les naturels de le traiter avec violence ou injustice, le capitaine Cook annonça son retour comme assez prochain. Omay ne jouit pas long-temps de son bonheur ; il ne paraît pas non plus qu'il ait eu à se plaindre de l'avidité ou de la convoitise de ses compatriotes. Les nombreux objets de fabrication européenne qui se trouvaient en sa possession faisaient de sa maison un splendide musée de curiosités pour les insulaires de la mer du Sud, et il est probable que sa vanité était singulièrement flattée des droits qu'il avait acquis à leur étonnement et à leur admiration. Il se conduisit prudemment, et gagna l'estime de ses voisins par l'affabilité avec laquelle il leur racontait ses voyages et ses aventures. Environ deux ans et demi après le départ du capitaine Cook, Omay mourut de mort naturelle ; et les Nouveaux-Zélandais ne lui survécurent pas assez long-temps pour pouvoir rendre aux navigateurs européens un compte détaillé de l'influence que son expérience et ses observations à l'étranger peuvent et doivent avoir excercée sur ses compatriotes.

CHAPITRE IV.

SUITE DU TROISIÈME VOYAGE DE COOK.

Cook découvre les îles Sandwich. —Son arrivée au détroit de Nootka. — Mœurs des habitants. — Inspection de la côte américaine. — La rivière de Cook. — Il détermine la distance entre l'Asie et l'Amérique. — Les vaisseaux sont arrêtés par la glace dans la mer Polaire. — Les Russes marchands de fourrures.— Entreprise de Lédyard.— Retour aux îles Sandwich.— Reconnaissance d'Owhyhéé.— Douceur des naturels.— Les vaisseaux quittent l'île, mais sont obligés d'y revenir. — Les naturels changent de conduite. — La barque volée. — Attaque fatale. — Mort de Cook. — Second essai de navigation dans la mer Polaire. — Mort du capitaine Clarke et d'Anderson. — Arrivée à Macao.— Conduite généreuse du gouvernement français. — Marché de fourrures à Canton. — Effets d'une richesse soudaine sur les marins. — Retour de l'expédition.— Talents de Cook.—Ses découvertes. — Ses études et ses observations. — Ses soins pour la santé de ses matelots.— Résultats de ses voyages. — Colonisation de la Nouvelle-Hollande. — Commerce dans l'Océan Pacifique.

Nos voyageurs quittèrent Borabora le 8 décembre et perdirent bientôt de vue les îles de la Société ; leur route les portait vers le nord, et le 18 janvier, par le 21° de latitude nord, ils découvrirent une terre, qui se trouva être une île d'une étendue considérable, et au-delà de laquelle on en aperçut bientôt deux autres. Comme les navires approchaient de la seconde, une multitude de canots quittèrent le rivage, et les Anglais furent aussi joyeux que surpris d'entendre les naturels parler le langage d'Otahïti. Quand ceux-ci montèrent à bord, ils exprimèrent l'étonnement que leur inspirait le grand nombre d'objets nouveaux offerts tout-à-coup à leurs regards, avec plus de vivacité que le capitaine Cook n'en avait jamais remarqué chez les nations sauvages. Ils paraissaient avoir quelque connaissance vague du fer, mais l'admiration et la surprise que leur causaient toutes les choses qu'ils apercevaient ne permettaient pas de douter qu'ils ne vissent pour la première fois des Européens. Lorsque le capitaine Cook descendit sur le rivage, la population se prosterna devant lui, rendant pour ainsi dire hommage à un être supérieur. L'île était amplement pourvue de toutes les choses nécessaires à la vie ; on pouvait y acheter à très-bon marché

des porcs, de la volaille et des fruits; le capitaine Cook ajouta du reste considérablement à la richesse de l'île en faisant descendre à terre quelques animaux domestiques. Entre autres articles mis en vente par les naturels se trouvaient des manteaux et des coiffures artistement faits avec des plumes rouges et jaunes. Ces insulaires ne le cédaient aux habitants des groupes plus méridionaux ni en industrie ni en dispositions bienveillantes; ils parurent au capitaine Cook moins légers et moins débauchés que les naturels d'Otahïti; moins sombres et moins silencieux que ceux de Tonga-Taboo; mais le penchant qu'il se sentait pour eux diminua lorsqu'il découvrit que de temps à autre, dans leurs festins solennels, ils mangeaient de la chair humaine. Cinq îles seulement du groupe que l'on visitait alors pour la première fois furent aperçues par le capitaine Cook, et en mémoire de son noble patron, le premier lord de l'amirauté, il leur donna le nom d'îles Sandwich (*Sandwich islands*).

Il ne restait plus qu'à accomplir l'objet spécial du voyage, c'est-à-dire à examiner la côte nord-ouest de l'Amérique et à essayer plus particulièrement de se frayer un passage dans l'Océan Atlantique en doublant l'extrémité nord de ce continent. Le 7 mars nos navigateurs arrivèrent sur la côte de la Nouvelle-Albion par le 44° 33' de latitude. Les habitants de ce pays portaient des vêtements de fourrures qu'ils offrirent en vente; ils se conduisirent avec civilité à l'égard des Anglais, mais se montrèrent remarquablement attachés à leurs droits de propriété, en forçant les étrangers à payer tout ce qu'ils prenaient à terre, même le bois et l'eau. Ils faisaient preuve d'une adresse réelle et connaissaient parfaitement l'usage du fer, mais ils préféraient de beaucoup le cuivre, et les marins anglais, pour acheter leurs fourrures, durent se dépouiller de tous leurs boutons. Entre autres articles obtenus de ces Indiens par voie d'échange se trouvèrent deux cuillères d'argent qui, dans l'opinion du capitaine Cook, leur avaient été fournies, aussi bien que le fer, par le commerce intérieur des Espagnols du Mexique ou des factoreries anglaises de la baie d'Hudson. Il ne savait pas que les Espagnols avaient relevé cette côte quatre années auparavant, et que pendant leur séjour les naturels avaient exercé à leurs dépens, avec d'assez grands

succès, leur penchant pour le vol. Il donna le nom de détroit du roi Georges *(King George's sound)* à cette partie de la côte; mais celui de Nootka, c'est ainsi que la désignaient les naturels, a toujours prévalu depuis.

En quittant le détroit de Nootka, la violence du vent le força de naviguer à une certaine distance du rivage, en sorte que, durant quelques degrés, il ne put, comme il en avait le projet, en opérer le relèvement; mais sous le 59° de latitude il pénétra dans un autre large bras de mer auquel il donna le nom de détroit du prince Guillaume *(prince William's sound)*, et là il fut surpris de trouver que les naturels avaient le même costume, le même langage, les mêmes singularités physiques que les Esquimaux de la baie d'Hudson. On obtenait d'eux, à très-bas prix et en abondance, les plus belles pelleteries. Encore plus au nord-ouest, on découvrit un large bras de mer qui, selon quelques officiers, pouvait être un détroit communiquant avec l'Océan du nord. En conséquence, on jugea convenable de l'explorer; mais quand les chaloupes furent arrivées à environ soixante-dix lieues de l'embouchure, c'est-à-dire par le 61° 34' de latitude, ce prétendu détroit sembla se terminer par une petite rivière. Les navires se dirigèrent alors à l'ouest, et, doublant le grand promontoire d'Alashka, atteignirent, le 9 août, l'extrémité la plus occidentale du continent américain, à treize lieues seulement du rivage opposé de l'Asie. Cook donna le nom de cap du prince de Galles *(cape prince of Wals)* à cette pointe de terre. Traversant ensuite le détroit jusqu'à ses rives occidentales, il vint jeter l'ancre près de la côte des Tshuktzki, qui s'étendait vers l'est à plusieurs degrés au-delà de la position que lui assignaient les cartes de cette époque. Il détermina ainsi d'une manière certaine la largeur du détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique; en effet, Behring l'avait déjà traversé, mais sans apercevoir les côtes de ce dernier continent et sans connaître, par conséquent, toute l'importance de sa découverte. Nos navigateurs avancèrent ensuite sur l'Océan du nord, mais ils ne tardèrent pas à rencontrer les glaces et ils commencèrent dès lors à soupçonner qu'il leur serait bientôt impossible de continuer plus loin leur voyage. Enfin, le 18 août, lorsqu'après des efforts répétés ils furent

parvenus au 70° 44' de latitude, ils virent devant eux, et aussi loin que leurs regards pouvaient s'étendre, un mur de glace compacte élevé d'environ six pieds. Ce mur était couvert d'une multitude de chevaux marins dont les matelots préféraient la chair grossière à leurs provisions salées.

Il était alors évidemment impossible d'aller plus loin, et Cook résolut en conséquence d'employer l'hiver à compléter son étude des îles Sandwich, pour venir ensuite pendant l'été renouveler ses tentatives dans l'Océan du nord. A son arrivée à Oonalashka il reçut par l'entremise des naturels un pâté de saumon et un écrit dont on ne put comprendre le sens, mais qui fut reconnu pour russe. Lédyard, le caporal de marine qui dans la suite entreprit des expéditions si audacieuses, parut pour la première fois sur la scène où il devait jouer un rôle si brillant, et s'offrit comme volontaire pour aller à la recherche des Russes hospitaliers : en conséquence il fut roulé entre les jambes de deux Esquimaux dans un *kajack*, ou canot couvert, et dans cette position peu commode emmené par eau à quatorze milles : le surlendemain il était de retour avec trois Russes marchands de pelleteries ; et peu de temps après arriva un autre marchand de la même nation nommé Ismiloff ; ce marchand montra au capitaine Cook deux cartes qui prouvèrent à l'illustre navigateur combien était imparfaite la connaissance que les Russes avaient de la côte nord-ouest de l'Amérique et combien on pouvait peu contester le mérite de ses propres découvertes.

Le 23 novembre, sous le 20° 53' de latitude, nos voyageurs découvrirent Mowéé, une des îles Sandwich, qu'ils n'avaient pas encore visitée, et, le dernier jour du même mois, une autre grande île, appelée Owhyhéé, qui attira leur attention par sa grandeur et son importance apparentes. Le capitaine Cook employa sept semaines à faire le tour de ses côtes et à les relever. Enfin, les vaisseaux vinrent jeter l'ancre dans la baie de Karakakooa, sur la rive méridionale. Les naturels arrivèrent en canots vers les navires, apportant des provisions abondantes, et si nombreux, que le capitaine Cook, dans tout le cours de ses voyages, n'avait jamais vu, disait-il, tant de personnes réunies en un même endroit. Ils nageaient par centaines autour des vaisseaux, comme des bancs de poissons. L'intéres-

sante nouveauté de ce tableau fit, en quelque façon, oublier à nos voyageurs le mauvais succès de leur expédition au nord. « Nous devions à ce désappointement, dit le capitaine Cook, le bonheur de revoir les îles Sandwich, et d'ajouter à notre voyage une découverte qui, bien que la dernière, paraissait à beaucoup d'égards être la plus importante de celles qu'ont faites les Européens sur toute la surface de l'Océan Pacifique. » C'est ainsi que se termine le journal de l'illustre voyageur.

Les rapports des Anglais avec les insulaires étaient, des deux parts, une série non interrompue de procédés bienveillants, et les penchants des indigènes pour le vol troublaient seuls et momentanément la bonne harmonie qui régnait entre eux. On se procura des provisions en grande abondance, et le capitaine Cook essaya de saler une grande quantité de porc, comme provision de mer, tentative qui réussit si complètement, qu'après le retour des navires en Europe, une bonne partie de la chair de porc préparée dans les îles Sandwich fut trouvée en état parfait de conservation. Une corporation de prêtres, qui participait au gouvernement de l'île, se montra surtout très-empressée à servir les Anglais et à leur procurer toutes les provisions dont ils avaient besoin. Ils leur en envoyèrent même, comme présent, une grande quantité. Térééoboo, le roi d'Owhyhéé, partageait le zèle amical de ses sujets; et, dans ses relations avec le capitaine Cook, il fit preuve d'un sincère attachement ainsi que d'une libéralité vraiment royale. Les insulaires avaient voué une affection particulière au lieutenant King, et ils le sollicitaient ardemment de rester parmi eux. Lorsqu'arriva le jour du départ, ils parurent inconsolables de la perte qu'ils allaient faire, et comblèrent les étrangers de tous les présents que l'île pouvait fournir. Telles étaient leurs dispositions bienveillantes, quand les vaisseaux sortirent, le 4 septembre, de la baie de Karakakooa. Le capitaine Cook se proposait de reconnaître complètement les îles Sandwich; mais avant qu'il se fût éloigné, un horrible coup de vent vint briser le mât de misène de la *Résolution*, et il fallut, pour le réparer, retourner dans la baie de Karakakooa. Lorsque les navires arrivèrent à leur ancien ancrage, ils trouvèrent cette baie presque entièrement déserte. La foule, qu'avait attirée le commerce ouvert avec les Anglais, était

rentrée dans l'intérieur de l'île ; et ce fut peut-être par suite de l'absence des chefs que les naturels encore admis à bord se permirent des larcins plus hardis que jamais. Le châtiment des voleurs donna naissance à des querelles, et les rapports établis avec les insulaires, bien qu'ils ne fussent pas devenus complètement hostiles, étaient sans cesse troublés par des disputes et des plaintes mutuelles. On envoya une barque à la poursuite d'un sauvage qui avait volé les pinces du forgeron ; mais l'équipage de cette embarcation et l'officier qui le commandait, désarmés par les insulaires, furent assez rudement maltraités. Bientôt après, un détachement de naturels enleva pendant la nuit le grand cutter de la *Découverte*, qui gisait à la bouée de l'une de ses ancres. Il n'était plus possible de fermer les yeux sur un pareil vol, et le capitaine Cook résolut d'avoir recours aux mesures les plus décisives pour recouvrer son embarcation. Durant ses voyages dans la mer du Sud, il avait souvent trouvé avantageux, en pareil cas, de faire prisonniers et de retenir comme otages les notables du pays ; cette fois, il voulut rendre Térééoboo lui-même responsable de ce crime. Les chaloupes, armées, furent placées aux deux extrémités de la baie, afin de couper le passage à tous les canots qui pourraient essayer d'en sortir ; pendant ce temps, le capitaine Cook lui-même descendit à terre avec un détachement de soldats de marine, ses matelots étant également pourvus d'armes et de munitions.

Lorsqu'il descendit à terre, les naturels accoururent au-devant de lui comme à l'ordinaire, se prosternant, et lui donnant les plus grandes marques de respect. Il avança ainsi jusqu'à l'habitation du roi, qui, après quelque résistance, se laissa persuader de se rendre à bord. Les naturels parurent voir de mauvais œil cette concession accordée aux étrangers ; cependant aucune violence ne fut faite au capitaine Cook pendant qu'il emmenait le roi et ses deux fils, au milieu de la foule, vers le rivage, où les soldats de marine étaient rangés en cas d'attaque. Le vieux roi suivait avec toutes les apparences d'une impassible soumission ; mais quand il arriva au bord de l'eau, ses femmes et ses parents l'importunèrent tellement pour l'empêcher de monter sur la chaloupe, qu'il s'assit à terre, et que le capitaine Cook dut renoncer au projet

de s'emparer de sa personne. Il régnait alors une grande fermentation parmi les naturels, rassemblés en nombre considérable le long du rivage. L'alarme que leur causait la tentative dirigée contre Térééoboo s'accrut encore par un événement malheureux, qui eut lieu à peu de distance : la chaloupe placée à l'extrémité occidentale de la baie, voyant venir à elle un grand canot qui semblait vouloir forcer le passage, lui tira un coup de canon pour arrêter sa marche, et le boulet tua par accident un chef de distinction nommé Karéémoo. Lorsque cette nouvelle fut connue, l'agitation des groupes rassemblés sur la plage du débarquement prit tous les caractères d'une aveugle fureur. Ils se revêtaient de leurs nattes de guerre, ramassaient de gros cailloux, brandissaient leurs couteaux, et montraient enfin de toutes parts les dispositions les plus menaçantes. Nonobstant l'imminence du danger, le capitaine Cook ne voulut point permettre à ses soldats de faire feu, espérant encore que l'affaire pourrait se terminer sans effusion de sang. Cependant un chef s'étant approché de lui avec des gestes agressifs, il lui tira un coup de fusil chargé seulement de petit plomb; mais la natte épaisse dont le sauvage était couvert le mit à l'abri de toute blessure, et cet acte de vigueur inutile ne servit qu'à augmenter sa fureur. A ce moment les soldats de marine et l'équipage de la pinasse dirigèrent sur la foule un feu bien nourri; mais les insulaires étaient en si grand nombre, qu'ils ne pouvaient pas facilement battre en retraite devant les balles; se ruant bientôt sur les soldats de marine, ils les repoussèrent jusque dans la mer, où quatre d'entre eux furent tués. La pinasse était encombrée par son propre équipage et par les hommes qui, du rivage, arrivaient en nageant vers elle. L'embarras des manœuvres empêchait que son feu fût bien soutenu, et le capitaine Cook, resté seul sur un rocher, n'en recevait qu'une imparfaite protection. « On le vit se diriger vers la pinasse, tenant sa main gauche derrière sa tête, pour la préserver des pierres, et portant son mousquet sous l'autre bras. Un Indien le suivait, mais avec une sorte de crainte et de précaution, comme s'il hésitait à l'attaquer; enfin, il se jeta sur lui à l'improviste, lui asséna un coup de massue sur le derrière de la tête, et s'enfuit ensuite à toutes jambes. Le coup sembla étourdir le

capitaine Cook ; il chancela quelques pas encore, puis tomba sur un genou et sur sa main, abandonnant son fusil. Comme il se relevait, et avant qu'il n'eût repris l'équilibre, un autre Indien lui plongea derrière le cou un poignard de fer. Alors il tomba dans l'eau, qui lui venait à peine au genou, et où d'autres sauvages, assemblés autour de lui, essayèrent de le noyer; mais luttant vigoureusement contre ses ennemis, il éleva la tête au-dessus de l'eau, et jeta un regard vers la pinasse, comme pour solliciter du secours. L'embarcation n'était pas éloignée de plus de cinq à six verges ; cependant, tels étaient l'encombrement et le trouble de l'équipage, qu'on ne put rien tenter pour sauver le capitaine. Les Indiens le renversèrent alors une seconde fois, mais dans une eau plus profonde ; il put néanmoins relever encore une fois la tête, et, presque entièrement épuisé par la lutte, il alla s'appuyer contre un rocher, où il était encore, lorsqu'un des sauvages lui asséna un coup de massue. On ne le revit plus vivant. Les Indiens hâlèrent son cadavre sur les rochers, et prirent un plaisir cruel à le déchirer de toute façon ; s'arrachant les poignards les uns aux autres, pour avoir l'horrible satisfaction d'ajouter une blessure à celles dont leur victime était couverte. »

Le lieutenant qui commandait la chaloupe était à peu de distance pendant toute la durée de cette horrible lutte, dont il demeura spectateur indifférent. Les funestes événements de la journée peuvent, en grande partie, être attribués à son manque d'intelligence ou de courage. Il est plus remarquable encore que, le feu des chaloupes ayant mis les Indiens en fuite, et les restes du capitaine Cook étant restés abandonnés sur la grève, le lieutenant revint au navire sans essayer de recouvrer le cadavre de son infortuné commandant. Ce fut avec des difficultés infinies, et à la suite de négociations et de menaces renouvelées à plusieurs reprises, que le capitaine Clarke obtint enfin la plus grande partie des os du capitaine Cook, débris précieux, qui furent confiés à la mer avec tous les honneurs maritimes, tandis que les équipages affligés faisaient entendre les plaintes les plus sincères.

Aussitôt que la *Résolution* eut reçu les réparations nécessaires, les vaisseaux se hâtèrent de quitter des lieux dont l'as-

pect rappelait à tous ceux qui étaient à bord un malheur trop grand pour qu'ils pussent encore se réjouir du succès de l'expédition. Le capitaine Clarke prit alors la place de son chef si regretté, et se substitua le lieutenant Gore dans le commandement de la *Découverte*. Après avoir quitté Owhyhéé, les vaisseaux touchèrent à l'île d'Atooé, que l'on trouva désolée par une guerre civile, née des prétentions respectives de plusieurs chefs à la possession des chèvres dont le capitaine Cook avait doté l'île. Ces pauvres bêtes étaient déjà au nombre de six, lorsqu'à leur sujet éclata cette guerre, dans le cours de laquelle elles furent toutes détruites. L'histoire de l'introduction des animaux utiles dans les îles de la mer du Sud nous fournirait au besoin plusieurs exemples semblables de l'aveuglement humain et de cette rapacité jalouse qui détruit volontiers un trésor, plutôt que de le laisser à un rival.

Le capitaine Clarke essaya dès lors d'exécuter les intentions de son malheureux commandant, c'est-à-dire de trouver un passage dans l'Océan du nord. Il toucha dans la baie d'Awatska, au hâvre de Saint-Pierre et Saint-Paul, où il fut traité par les Russes avec une hospitalité sans bornes; puis, traversant pour la seconde fois le détroit de Behring, il pénétra jusqu'au 70° 33' de latitude nord, où le même obstacle qui, l'année précédente, avait arrêté les navires, s'opposa, cette fois encore, à ce qu'ils allassent plus loin. Il y rencontra une solide barrière de glace de sept lieues plus éloignée au sud que celle qui avait empêché le capitaine Cook de continuer son voyage, et l'on résolut de revenir en Angleterre, après avoir ainsi rempli le principal objet de l'expédition. On regarda alors comme suffisamment démontrée l'impossibilité de trouver un passage au nord. Cette résolution des officiers répandit parmi les équipages, épuisés par les fatigues d'une route longue et pénible, une joie aussi vive que si, au lieu d'avoir encore presque le tour du monde à faire, ils eussent été déjà dans le canal Britannique. Au moment où les navires arrivaient au Kamtschatka, le capitaine Clarke mourut d'une maladie de langueur. Il avait déjà trois fois fait le tour du monde, d'abord sous les ordres du commodore Byron, puis sous ceux du capitaine Cook. M. Anderson, habile médecin et naturaliste de l'expédition, avait succombé, l'année précédente,

à Oonalashka, à une maladie pareille. Le capitaine Gore prit alors le commandement de l'expédition, et confia celui de la *Découverte* au lieutenant King. Leur voyage en Chine ne produisit aucun résultat géographique de quelque importance. En naviguant sur ces mers orageuses, ils se virent contraints de se tenir éloignés de terre, et le mauvais temps ne cessant pas, ils ne purent explorer les côtes du Japon.

Le 3 décembre, nos navigateurs arrivèrent à Macao, où, pour la première fois, ils apprirent les événements survenus en Europe depuis leur départ, et, entre autres, la guerre qui avait éclaté entre l'Angleterre et la France. Ils eurent en même temps connaissance de la conduite généreuse tenue par le gouvernement français. Au mois de mars 1779, le ministre de la marine avait adressé de Paris une circulaire à tous les commandants de vaisseaux au service de France, leur faisant connaître l'expédition et la destination du capitaine Cook, et leur enjoignant de traiter cet illustre navigateur, partout où ils le rencontreraient, comme l'officier d'une puissance neutre et alliée. Cette mesure, si honorable pour la nation qui l'adopta, était due, dit-on, à l'esprit éclairé du célèbre Turgot. Le docteur Franklin, qui résidait alors à Paris comme ambassadeur des États-Unis, avait, peu de temps auparavant, fait partir une sorte de réquisition par laquelle il recommandait avec chaleur aux commandants des vaisseaux de guerre américains de ne point considérer le capitaine Cook comme un ennemi; mais il ne disposait d'aucune autorité qui pût sanctionner ce simple avis, et son gouvernement n'eut pas la magnanimité d'en confirmer les dispositions.

Pendant que les vaisseaux étaient à l'ancre dans la rivière de Canton, les matelots ouvrirent, avec les Chinois, un commerce actif de peaux de loutres qu'ils rapportaient de la côte nord-ouest de l'Amérique, et qui chaque jour augmentaient de valeur. «Un de nos matelots, dit le lieutenant King, vendit sa provision seule 800 dollars, et quelques peaux de choix parfaitement propres et bien conservées furent vendues à raison de 120 dollars chacune. Le montant total, marchandises et argent monnayé, de ce qui revint aux deux vaisseaux en échange

de leurs fourrures dut s'élever à environ 2,000 livres sterling, et l'on supposait généralement que les deux tiers au moins de celles que nous avions achetées aux Américains avaient été gâtées, usées, données ou vendues à vil prix dans le Kamtschatka. Lorsqu'on se rappelle en outre que ces fourrures avaient été rassemblées d'abord sans que l'on eût aucune idée de leur valeur réelle; que la plus grande partie avait déjà été portée par les Indiens auxquels nous les achetions; qu'ensuite on s'en était servi sans aucun soin, soit comme couvertures de lit, soit pour d'autres usages, et que probablement nous n'en avions pas tiré toute la valeur qu'elles avaient en Chine, on peut se faire une idée des avantages qu'offrirait un voyage purement commercial entrepris sur cette partie de la côte américaine. » Ces observations du lieutenant King se rapportent à ce qui devint le résultat le plus important de cette expédition. Un commerce considérable dans la mer Pacifique, jusqu'alors ignoré des nations qui avaient le plus grand intérêt à le voir se développer et à posséder des établissements favorables à son exploitation, venait d'être découvert tout-à-coup et par hasard, et il fut ensuite activement exploité par une nation maritime placée à l'autre extrémité du monde. Les équipages des deux navires furent étonnés et ravis du prix que les Chinois attachaient à leurs fourrures; et leur désir de retourner à la rivière de Cook, afin de se procurer une nouvelle cargaison de peaux, alla presque jusqu'à la rébellion. Quelques-uns des matelots parvinrent à déserter, et se trouvèrent parmi les premiers aventuriers que l'on vit traverser l'Océan Pacifique pour se livrer au commerce nouvellement découvert. Les marins enrichis d'une façon si inopinée subirent une métamorphose des plus étranges : ils étaient arrivés à Macao couverts de haillons, plusieurs d'entre eux ayant inconsidérément vendu leurs habits dans les îles de la mer du Sud; mais, avant de quitter ce port, ils se trouvèrent des pieds à la tête habillés en soieries barriolées, et avec toutes les recherches de la fatuité chinoise. Aucun incident de quelque importance ne marqua leur traversée de retour, et, le 4 octobre, les navires arrivèrent sains et saufs au Nore, après une absence de quatre ans deux mois et vingt-deux jours. Dans tout le cours de ce long voyage, la *Résolution* ne perdit par maladie que cinq hommes, dont trois

étaient dès le départ dans un état de santé précaire ; la *Découverte* ne perdit pas un seul matelot.

Pour apprécier les talents du capitaine Cook, il suffit de jeter un coup-d'œil général sur la nature et l'étendue de ses découvertes, et d'examiner quelle influence elles ont dû exercer immédiatement sur les entreprises commerciales de toutes les nations. Il a découvert ou reconnu une plus grande étendue de côtes que tous les autres navigateurs. La rive orientale de la Nouvelle-Hollande, qui n'a pas moins de deux mille milles, était totalement inconnue avant qu'il l'eût reconnue, n'échappant au danger de cette navigation difficile que par sa froide intrépidité et les ressources de son talent. Il fit aussi le tour de la Nouvelle-Zélande, dont les côtes orientale et méridionale, tout-à-fait inconnues, étaient, dans l'opinion d'un grand nombre de géographes, réunies à la *Terra Australis incognita*. La Nouvelle-Calédonie et l'île Norfolk furent l'une et l'autre découvertes par Cook, et les Nouvelles-Hébrides, grâces à ses travaux, prirent sur nos cartes une forme et une position déterminées. Il rendit aussi un service essentiel à la géographie en faisant le tour du globe sous une latitude sud élevée; en effet, bien que ses efforts et ses périls n'aient été récompensés par aucune découverte brillante, cette navigation difficile a résolu un problème qui divisait, depuis des siècles, les géographes théoriciens. La terre Sandwich, ou la Thulé du sud, peut être aussi comptée parmi ses découvertes, bien que, selon toute probabilité, ce soit la terre que Gerritz avait signalée un siècle auparavant.

Ses conquêtes sur les côtes nord-ouest de l'Amérique furent plus importantes encore et plus vastes ; en un seul voyage, il obtint plus de résultats que les navigateurs espagnols n'en avaient obtenu dans le cours de deux siècles. Sa traversée du détroit de Behring détermina la proximité de l'Asie et de l'Amérique, que Behring lui-même n'avait pas su apercevoir; enfin, il rendit sur les cartes, à la côte des Tshuktzki la place qui lui appartenait, à quelques degrés à l'est de celle qu'on lui avait d'abord assignée.

Il est inutile de récapituler ici toutes les additions importantes qu'il fit à nos connaissances géographiques sur les

divers archipels de l'Océan Pacifique. Quelques-unes des îles de la Société et des îles des Amis étaient connues avant lui, mais il releva soigneusement ces deux archipels et détermina la position des principales îles, telles qu'O-tahïti et Tonga-Taboo, avec une exactitude égale à celle d'un astronome européen dans son observatoire. Il s'enorgueillissait spécialement d'avoir découvert les îles Sandwich, et l'on n'a guère le droit de lui refuser cet honneur ; en effet, même en supposant qu'un navigateur espagnol nommé Gali ait réellement découvert ces îles en 1576, et qu'il ait donné à Owhyhéé le nom de Mesa, ou Montagne de la Table, marqué sur les vieilles cartes espagnoles à 22° à l'ouest des îles Sandwich, mais sous la même latitude qu'elles, on ne saurait attacher une grande importance à une découverte dont l'humanité n'avait point profité. Les Espagnols parurent bientôt avoir oublié complètement l'existence des îles Sandwich, en admettant qu'elle leur fût connue, malgré les avantages qu'ils en auraient pu tirer dans leurs fréquents voyages de la Nouvelle-Espagne à Manille. Anson et beaucoup d'autres navigateurs se seraient épargné bien des détresses et des souffrances, si, en voyageant sur l'Océan Pacifique, ils avaient connu d'une manière à peu près certaine l'existence et la situation des îles Sandwich.

Mais Cook se distingua surtout par l'exactitude avec laquelle il détermina la position de toutes les côtes dont il s'approcha. Ses relèvements sont des matériaux précieux de géographie positive. Il avait profité de toutes les améliorations que lui suggéraient les progrès de la science, et au lieu de commettre, comme la plupart de ses prédécesseurs, des erreurs de deux ou trois degrés de longitude, il nous a légué des calculs qui sont encore parfaitement exacts aujourd'hui. Ce mérite n'appartenait point aux astronomes qui l'accompagnaient dans ses expéditions. Observateur habile, il était en même temps si infatigable et si vigilant, qu'il ne perdait jamais une occasion d'éclaircir ses doutes. Il possédait au plus haut degré une sagacité qui semble l'apanage des marins, et se trompait rarement dans ses conjectures sur la configuration des côtes. La Pérouse, qui était lui-même un

marin accompli, mentionne toujours le nom de Cook avec la plus vive admiration, et fait de fréquentes allusions à l'exactitude remarquable de ses relèvements. Crozet aussi, qui a écrit la relation du voyage de Marion, parlant des travaux de Cook sur les rivages de la Nouvelle-Zélande, dit en propres termes : « Que leur exactitude et leurs minutieux détails l'étonnèrent au-delà de toute expression. » Du reste, l'habileté de Cook, sous ce rapport, peut s'apprécier mieux encore par l'examen de la carte des côtes de Terre-Neuve qu'il dressa au commencement de sa carrière. Le capitaine Frédéric Bullock, récemment appelé à compléter ce travail, en parle avec ces expressions enthousiastes qu'un homme de talent accorde volontiers à tout ce qui lui semble éminent.

On peut faire remonter à la seconde expédition de Cook l'art de préserver la santé des marins pendant les voyages de long cours; avant cette époque, les navigateurs qui traversaient l'Océan Pacifique, se précipitaient, par le chemin le moins long, vers les îles des Larrons ou vers les Philippines; cependant ils arrivaient rarement en Angleterre sans avoir perdu une grande partie de leurs équipages. Cook, au contraire, se sentait parfaitement à son aise sur l'Océan; il ne prenait aucun soin de limiter ses voyages, sous le double rapport de la durée et de la distance; il naviguait sous tous les climats, traversant tour à tour les cercles arctique et antarctique, et il prouva qu'un voyage de quatre années n'exerce pas nécessairement une action fâcheuse sur la santé des marins. C'était là une découverte bien autrement importante que celle d'un nouveau continent; elle bannissait en effet la terreur qu'avaient inspirée les longs voyages jusqu'alors mortels, et Cook avait ainsi donné à la navigation cette audace qui la distingue aujourd'hui.

Parmi les effets immédiats des voyages du capitaine Cook, le plus important fut l'établissement d'une colonie à Botany-Bay. Cet illustre navigateur semble avoir eu toujours un penchant secret pour les Nouveaux-Zélandais; il admirait leur générosité, leur noble tournure et leur intelligence. Leur pays lui semblait fertile, abondant en productions propres à devenir l'objet d'un commerce avantageux, et il signale constamment, quoique avec réserve, la possibilité d'établir des relations com-

merciales entre l'Europe et la Nouvelle-Zélande. Ses observations à ce sujet exercèrent, sans aucun doute, une grande influence sur le ministère anglais, qui résolut de fonder une colonie à la Nouvelle-Hollande. Le résultat a justifié les prévisions de Cook. Le commerce de fourrures, qui attira bientôt dans l'Océan Pacifique un concours énorme de vaisseaux européens, prit aussi naissance durant le troisième voyage de Cook; mais les relations intimes qu'il entretint avec les insulaires de la mer du Sud, le commerce qu'il établit avec eux, et l'usage introduit par lui de faire dans ces îles toutes les provisions maritimes, eurent peut-être encore des conséquences plus grandes pour la navigation dans l'Océan Pacifique.

Enfin, pour compléter l'éloge de cet illustre voyageur, il suffira de nommer ici quelques-uns des marins distingués qui se formèrent sous ses ordres : Vancouver, Broughton, Bligh, Burney, Colnett, Portlock, Dixon, etc., tous ces habiles navigateurs apprirent de Cook à pratiquer les devoirs difficiles de leur profession, et ne parlaient jamais de lui qu'avec une admiration et un respect sans limites.

CHAPITRE V.

VOYAGES DE LA PÉROUSE, ETC.

Emulation des Français.—La Pérouse est chargé du commandement d'une expédition. — Ses instructions.— Visite à l'île de Pâques.— Détails sur les statues.— Industrie des habitants. — Iles Sandwich. — La côte américaine. — Le port des Français. — Les Français achètent une île. — Evénement malheureux. — Voyage à Macao. — Les mers du Japon. — La côte de Tartarie. — Baie de Ternay. — Sakhalian. — Renseignements fournis par les habitants. — Détroit de La Pérouse. — Arrivée au Kamtschatka. — Monument élevé au capitaine Clarke. — M. Lesseps est envoyé par terre en Europe.— Iles des Navigateurs.— Massacre des Français par les naturels. — Voyage à Botany. — Lettre de La Pérouse. — Mystère qui enveloppe son sort. — Ses talents.— Décret de l'assemblée nationale.— D'Entrecasteaux est envoyé à sa recherche.— Sort de son expédition.— Aventure aux îles Féjéé. — Renseignements obtenus à Tucopia par le capitaine Dillon. — Il retourne sur ses pas pour chercher les Français. — Il visite Malicolo. — Récit du naufrage fait par les naturels. — Débris recueillis. — Résultats.

L'Angleterre venait d'acquérir une prééminence incontestable et de mériter la reconnaissance de toutes les nations

civilisées, par les expéditions hardies et couronnées de succès qu'elle avait consacrées aux découvertes géographiques. Aussitôt que la guerre, commencée en 1778, eut été terminée en 1783, la France, jalouse de la gloire d'une nation rivale, se hâta d'équiper une escadre destinée à résoudre les problèmes scientifiques que Cook n'avait pu approfondir. Le commandement de cette expédition fut confié à François Galaup de La Pérouse, officier de talent qui avait acquis une grande expérience, et qui s'était montré particulièrement digne de diriger une pareille entreprise, en surmontant avec une habileté remarquable les obstacles que présente la navigation dans la baie d'Hudson, où il avait été envoyé durant la dernière guerre à la tête de plusieurs vaisseaux pour détruire les établissements anglais. Sans manquer à ses devoirs, il avait alors traité les malheureux colons avec une générosité qui lui valut l'estime et l'approbation de la nation anglaise.

Les instructions données à La Pérouse pour son voyage se faisaient remarquer par leur netteté et leur profondeur ; mais le plan qu'elles développaient était trop étendu pour qu'une seule expédition pût l'exécuter en entier : en effet, il se proposait de combler toutes les lacunes et de dissiper tous les doutes qui pouvaient exister encore dans la géographie maritime. La Pérouse reçut l'ordre d'examiner, en doublant le cap Horn, les côtes méridionales des îles Sandwich et de la Nouvelle-Géorgie, de façon à compléter le relèvement de ces pays désolés tel que l'avait commencé le capitaine Cook. Ensuite il devait naviguer à l'ouest sous une haute latitude et rechercher la terre de Drake. En approchant des tropiques, on lui recommandait de déterminer correctement la position de l'île Pitcairn, en sorte que la route suivie par Carteret sur l'Océan Pacifique et les découvertes de ce navigateur se trouvassent plus exactement connues. Après avoir visité l'île de la Belle-Nation, découverte par Quiros, la Santa-Cruz de Mendana et les îles Salomon, dont Bougainville n'avait vu qu'une partie ; après avoir complété le relèvement de la Nouvelle-Calédonie, dont Cook n'avait décrit que la côte orientale, La Pérouse devait explorer le grand golfe de Carpentaria, au nord de la Nouvelle-Hollande, et retourner ensuite aux îles Marquises pour s'y reposer à la fin de sa première cam-

'pagne. L'exécution complète des travaux que nous venons d'énoncer aurait à elle seule fait le plus grand honneur à une expédition.

Les vaisseaux français devaient ensuite examiner avec soin la côte nord-ouest du continent américain, surtout afin de découvrir s'il n'existait réellement de ce côté aucune communication avec l'est. Les îles Aleutiennes seraient ensuite étudiées, puis les navires ayant touché au Kamtschatka se rendraient par les Kourilles et le Japon à Manille et à la Chine. Là ils se reposeraient pour se préparer à la partie la plus difficile de leur tâche; car elle consistait à explorer la côte orientale de la Tartarie, que les géographes européens ne connaissaient encore que fort imparfaitement. L'île de Iéso étant décrite, l'expédition devait toucher une seconde fois au Kamtschatka et revenir ensuite en France par les îles des Larrons, les Nouvelles-Carolines et les Moluques, après avoir toutefois fait un relèvement exact et déterminé avec soin la position de toutes ces côtes. En outre, La Pérouse ne devait pas omettre, dans cette traversée de retour, de chercher le cap Circoncision de Bouvet, bien que les inutiles efforts de Cook pour retrouver cette terre apocryphe dussent être considérés comme une preuve suffisante qu'elle n'existait pas.

Les préparatifs de cette expédition furent aussi complets que le plan en était vaste : La Pérouse prit le commandement de deux belles frégates, la *Boussole* et l'*Astrolabe*, et plusieurs hommes supérieurs dans les diverses sciences se déterminèrent à l'accompagner. De ce nombre était Monge, qui depuis s'est distingué comme ayant fait partie du grand triumvirat des mathématiciens français. Mais sa santé se trouva si sérieusement compromise par le mal de mer, qu'il dut quitter l'expédition à Ténériffe et sauva ainsi une vie précieuse pour l'avenir de la science. La hardiesse du projet et l'étendue des connaissances géographiques que révélait le plan de l'expédition nouvelle, le soin qu'on avait mis à l'équiper, l'incontestable habileté de tous ceux qui en faisaient partie, semblaient en garantir le succès et faisaient naître les plus grandes et les plus légitimes espérances; cependant elle se poursuivit au milieu des plus ter-

ribles infortunes et se termina par une catastrophe lamentable, unique, pour ainsi dire, dans les annales de la navigation.

Le commencement du voyage fut heureux. Les navires, s'étant rafraîchis à l'île de Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil, doublèrent le cap Horn avec moins de difficultés qu'on en devait craindre; mais néanmoins cette traversée à l'extrémité méridionale du continent américain, même dans des circonstances aussi favorables, fut si triste et si pénible qu'on ne put s'élancer immédiatement sur l'Océan Pacifique à la recherche de terres nouvelles. En conséquence, La Pérouse fit voile vers l'île de Pâques, dont les naturalistes français purent étudier les habitants mieux que ne l'avaient fait les compagnons du capitaine Cook. On reconnut que les statues colossales qui attirent surtout l'attention des voyageurs dans cette île singulière, et dont les Anglais regardaient la substance comme une composition, étaient fabriquées avec cette légère matière volcanique qu'on appelle lapillo. En quelques endroits le sol était cultivé avec soin et habileté; les insulaires parurent aux compagnons de La Pérouse tout aussi ingénieux que les avaient jugés les Anglais, mais moins misérables et plus nombreux. Leurs huttes formaient des villages, et quelquefois les habitants d'un district tout entier se trouvaient logés sous un même toit. Les grandes maisons qui se trouvaient ainsi occupées en commun avaient plus de trois cents pieds de longueur, étaient très-soigneusement construites et ressemblaient à un canot renversé. Si l'on compare les arts et les progrès sociaux de ces insulaires, si grossiers qu'ils puissent être, aux faibles ressources dont les a pourvus la nature, on est amené à les regarder peut-être comme le peuple le plus extraordinaire de l'univers.

De l'île de Pâques les Français se rendirent aux îles Sandwich pour s'y munir de provisions fraîches, et séjournèrent pendant quelque temps à Mowée, île que Cook n'avait point reconnue. Mais leur séjour n'y amena aucune circonstance intéressante, et ils ne purent rien ajouter d'important aux relations détaillées des navigateurs anglais.

La Pérouse entreprit dès ce moment la portion difficile de ses travaux par l'examen de la côte nord-ouest de l'Amérique, côte qu'il atteignit dans le mois de juin 1786

par le 59° de latitude. Il ne lui restait que deux ou trois mois pour la reconnaître, puisque ses instructions l'obligeaient à être, au mois de février, rendu en Chine afin qu'il pût commencer à relever les côtes de Tartarie durant le printemps suivant. Il arriva sur la côte d'Amérique près du mont Saint-Elie; à partir de ce point et en remontant vers le nord, la côte avait été soigneusement relevée par le capitaine Cook, pour lequel La Pérouse professait une vénération sans bornes; et comme il jugea que, dans l'intérêt bien entendu de la science et de son honneur, il était plus important, au lieu de corriger les erreurs de ce grand navigateur, de s'appliquer à combler les lacunes qu'il avait laissées, il résolut de naviguer le long de la côte vers le sud, depuis le mont Saint-Elie jusqu'à l'établissement espagnol de Monterey.

Dès que les vaisseaux français se furent rapprochés du rivage, ils découvrirent un port étroit à l'entrée, mais dont les eaux intérieures paraissaient si calmes, qu'après quelque hésitation les commandants des navires se hasardèrent à y pénétrer; telle était pourtant la violence du courant à l'entrée du port qu'ils faillirent être jetés contre les rochers. « Depuis trente années que je suis en mer, dit La Pérouse, je n'ai jamais vu deux navires si près de se perdre. » Les Français examinèrent ensuite cette baie, qui leur parut un des lieux les plus extraordinaires du monde. Pour s'en faire une idée il faut imaginer un bassin, pour ainsi dire sans fond, bordé de montagnes à pic, hautes et abruptes, couvertes de neige, et sans une bande de gazon pour protester contre l'éternelle stérilité à laquelle la nature semblait les avoir condamnées. La surface de l'eau y est à peine ridée par le souffle des vents. Rien n'en trouble le calme, si ce n'est la chute de quelqu'énorme bloc de glace qui se sépare de temps à autre de cinq glaciers différents et dont la chute bruyante réveille l'écho des montagnes lointaines; l'air est si calme et le silence si profond que la voix d'un homme ou les cris d'un oiseau de mer qui niche sur les rochers s'y font entendre à une demi-lieue de distance.

Les Français élevèrent leur observatoire sur une petite île dont ils prirent solennellement possession après l'avoir ache-

tée des naturels. Ils voyaient dans ce port une excellente station pour le commerce des fourrures; station assez éloignée des factoreries russes, anglaises et espagnoles pour éviter toute réclamation de la part de ces trois peuples. Les équipages des deux navires ne comptaient pas encore un seul malade, et l'expédition semblait jusqu'alors couronnée de succès, lorsqu'un malheur imprévu vint attrister nos voyageurs et détruire en partie les espérances qu'ils avaient pu concevoir. Trois barques furent chargées d'aller sonder l'entrée du port, dont la violence des marées rendait l'accès difficile. M. d'Escures, qui commandait ce détachement, avait reçu de La Pérouse l'avis d'avancer avec une extrême précaution. Mais, prenant pour un acte de courage de braver un danger dont il ne comprenait pas l'étendue, il approcha des rochers, où deux de ses barques furent englouties par le ressac; la troisième n'échappa au même sort qu'avec les plus grandes difficultés. Ce triste événement coûta la vie à vingt et une personnes. On remarqua dans la suite que les Indiens, avant de franchir ce passage dangereux, ne manquaient jamais d'adresser une prière au soleil; l'expérience leur ayant appris combien il est facile de se perdre dans ces courants rapides et pleins de tourbillons. Le port des Français (c'est ainsi que ce hâvre fut nommé) est situé sous le 58° 37' de latitude et le 139° 50' de longitude ouest. Les navires avancèrent alors au sud jusqu'à la colonie espagnole de Monterey. Durant cette partie de son voyage, La Pérouse remarqua l'aspect déchiré de la côte et devina l'existence de cet archipel qui a depuis reçu le nom d'îles de la Reine-Charlotte (*Queen Charlotte's Islands*). Après qu'elle eut réparé les vaisseaux à Monterey, où ils arrivèrent à la mi-septembre, l'expédition traversa l'Océan Pacifique sans faire aucune découverte importante, fixa la position des îles des Larrons, des îles Bashéé, et jeta l'ancre à Macao, le 2 janvier 1787.

Dès que les arrangements nécessaires eurent été pris pour le voyage de sa seconde année, La Pérouse se rendit à Manille, d'où il partit au commencement d'avril, dans le but spécial de relever la côte orientale de la Tartarie. Sur sa route, il toucha aux îles du Pêcheur et de Loochoo (*Pescadore and Loochoo Islands*), mais sans établir aucune relation avec les

habitants. Ensuite il reconnut l'île de Quelpaert et longea la côte de Corée. Le cap Noto, sur la côte occidentale du Japon, fut bientôt après découvert. Comme La Pérouse parcourait ces mers peu connues des navigateurs européens, en profitant de tous les avantages que lui donnaient les progrès de la science astronomique et l'amélioration des instruments ; comme d'ailleurs il avait devant lui l'exemple de l'infatigable Cook, à la vigilance et à l'activité duquel il rendit toujours une ample justice, les observations qu'il fit sur tous les points de sa route devaient servir de base à un tracé géographique beaucoup plus exact et plus complet que tous ceux qui existaient alors.

Enfin, au milieu de juin, les navires français aperçurent la côte de Tartarie par le 42° de latitude, et ils la longèrent à peu de distance du rivage sans apercevoir nulle part le moindre vestige d'habitation. Ils découvrirent sous le 45° 13' de latitude un port où ils jetèrent l'ancre, et qui reçut le nom de baie de Ternay. En descendant à terre les Français furent étonnés de ce qu'un pays fertile en apparence et auquel les dons de la nature semblaient prodigués, restât encore sans habitants. La végétation, semblable à celle de la France, était encore plus vigoureuse peut-être et plus abondante. Des roses et des lys d'espèces variées couvraient le sol. La cime des montagnes était revêtue de pins élevés; plus bas commençaient des forêts de chênes qui descendaient en diminuant de hauteur par degrés, jusqu'aux rivages de la mer. Les érables, les bouleaux et une foule d'autres arbres ombrageaient le bord des ruisseaux et des rivières. Des vergers naturels de pommiers, de néfliers et de noisetiers formaient une ceinture autour des bois. Lorsqu'ils voulurent explorer ce beau pays, les Français ne purent avancer, tant les herbes étaient hautes; et la vue de quelques serpents formidables, ajoutée aux obstacles qu'offraient d'immenses prairies presque infranchissables, les retint sur le rivage. Ils y trouvèrent des traces humaines, mais dont aucune ne révélait une habitation permanente. Çà et là on voyait des arbres coupés avec des instruments tranchants et des sépultures renfermant diverses reliques.

Ayant repris la mer, les Français découvrirent à l'est une terre nouvelle, et ils s'aperçurent qu'ils naviguaient dans une

sorte de canal ou golfe profond. Ils jetèrent l'ancre dans une baie de cette côte orientale qui se trouva être la terre de Sagaléen (*Sakhalian*). Les habitants, race intelligente, paisible et hospitalière, leur fournirent de précieux renseignements concernant la côte qu'ils entreprenaient d'explorer. Sur le désir que les Français en avaient exprimé, un des naturels essaya de leur composer une espèce de carte des pays qu'il connaissait. Il commença par tracer à l'ouest une ligne qui représentait la côte de Tartarie, ou le pays des Mantcheoux dont il prononçait le nom exactement comme les Français. A l'ouest encore, il décrivit une île d'une longueur considérable qu'il appela Tchoka et qu'il désigna comme son pays en se montrant lui-même après l'avoir nommé. Il laissa un étroit canal entre cette île et la côte de Tartarie, puis, à l'endroit où ces deux terres se rapprochaient le plus l'une de l'autre, auprès de l'extrémité nord du détroit, il plaça l'embouchure de la rivière Sagaléen, dont il prononça le nom de manière à ce que les Français le reconnussent aisément. L'embouchure de cette rivière était, à l'en croire, éloignée de son village de sept journées de navigation. Les Français auraient voulu vérifier l'exactitude de ces renseignements, en examinant le canal jusqu'à son extrémité nord, mais s'apercevant que la mer baissait à mesure qu'ils avançaient dans cette direction, tandis qu'en même temps l'influence des vents du sud occasionnait une forte houle et les couvrait de brouillards épais, ils jugèrent imprudent de pousser plus loin leurs investigations. Après une navigation insignifiante vers le sud, les navires parvinrent au détroit qui sépare la terre de Sagaléen ou Tchoka de celle de Yesso (1) : les géographes ont donné à ce détroit le nom de La Pérouse. Les nouvelles relations de nos navigateurs avec les naturels parurent confirmer les renseignements qu'ils avaient déjà reçus concernant le canal dans lequel ils venaient de naviguer. Ils arrivèrent à cette conclusion que Sagaléen est séparée du continent de

(1) Dans les cartes françaises l'île Tchoka s'appelle indifféremment Terre de Yesso ou Iéso ; l'autre grande île, située au sud de celle-ci et séparée d'elle par le détroit que découvrit La Pérouse, porte le nom de *Chicha*. (*Note du traducteur*.)

l'Asie par un canal qui se rétrécit considérablement près de l'embouchure de la rivière de ce nom, et d'ailleurs trop peu profond pour que les gros navires puissent y naviguer. En quittant le détroit auquel il a laissé son nom, La Pérouse reconnut les côtes décrites naguère dans le voyage du Castricum, bien que, jusque-là, les récits de l'ancien navigateur hollandais n'eussent pas fait autorité en géographie.

Les découvertes faites par La Pérouse durant cette partie de son voyage étaient de la plus haute importance. L'île de Sagaléen (si réellement cette terre est une île et non pas une péninsule) serait l'une des plus grandes îles du globe, et cependant les Européens la connaissaient alors si vaguement que les Russes, naturellement les mieux instruits sur tout ce qui touchait ces parages, allaient jusqu'à nier son existence. La terre de Yesso ou Yedzo, dont l'imagination avait fait une contrée fabuleuse, commença seulement alors à prendre, elle aussi, une apparence de réalité.

La Pérouse trouva au Kamtschatka la même hospitalité cordiale qu'on y avait accordée aux navigateurs anglais, et il eut occasion d'honorer la mémoire de l'un de ces derniers par une marque de généreux souvenir. Un frère du célèbre géographe Delisle avait accompagné en qualité d'astronome l'expédition de Behring; mais la maladie qui tua tant de victimes parmi ses compagnons ne l'épargna point, et sa vie s'était achevée en même temps que l'expédition. Le capitaine Clarke, à son arrivée au Kamtschatka, chercha et découvrit la sépulture de cet étranger que l'amour de la science avait conduit à l'extrémité orientale de l'Asie, et il fit graver une honorable inscription sur la tombe de Delisle de La Croyère. Le capitaine Clarke lui-même, lorsqu'il visita de nouveau le Kamtschatka, après son second voyage au nord, acheva dans ce pays sa laborieuse carrière, et fut inhumé sur le rivage. Mais le temps et le climat avaient effacé l'épitaphe placée sur son tombeau : La Pérouse prit soin de la rétablir, et pour prolonger sa durée, il la fit graver sur une plaque de cuivre. Il y a quelque chose de touchant dans ces égards mutuels de navigateurs étrangers l'un à l'autre, mais que réunit dans une sorte de communauté fraternelle le danger commun et l'éloignement de la patrie, où, peut-être,

l'ardeur des animosités nationales les eût forcés à se considérer comme des ennemis irréconciliables.

Lorsque les navires furent réparés et sur le point de reprendre la mer, La Pérouse obtint du gouverneur du Kamtschatka la permission de renvoyer par terre en Europe M. Lesseps, qui avait accompagné l'expédition comme interprête des idiomes russes. Les journaux et les cartes du voyage lui furent confiés pour les rapporter en France. Lesseps fit heureusement sa route; jeune et intelligent, il fournit à l'Europe une foule de renseignements précieux sur des pays jusqu'alors peu connus. Le premier de tous les voyageurs il traversa l'ancien continent dans toute son étendue.

La Pérouse s'étant remis en mer navigua quelque temps dans la parallèle du 37°, cherchant en vain les terres marquées sur les vieilles cartes espagnoles. Il traversa ainsi la ligne pour la troisième fois, et arriva aux îles des Navigateurs. Il jeta l'ancre près de Maouna, l'une d'elles, où il espérait pouvoir établir des relations amicales avec les naturels, et fournir ainsi à ses équipages l'eau douce et les provisions fraîches dont ils manquaient. La multitude de leurs canots et leurs habitudes maritimes donnaient le droit à ces insulaires, selon La Pérouse, de prendre le titre de navigateurs. Les naturels de Maouna, dont les Français recherchèrent malheureusement l'amitié, étaient d'une race belle et vigoureuse, bien proportionnés et d'une haute stature; les hommes ayant communément de six pieds à six pieds deux pouces et se trouvant en même temps doués d'une force prodigieuse. Ils regardèrent les Français comme autant de pygmées, et le sentiment de leur supériorité physique leur inspirait une insolence et une audace qui devaient plus tard amener de funestes résultats.

Les Français, par des concessions extrêmes et à force de bons procédés, réussirent à obtenir des habitants de cette île les provisions et l'eau qui leur manquaient. La Pérouse dès lors, semblant pressentir quelque danger, manifesta le désir de s'éloigner; mais M. de Langle, qui commandait *l'Astrolabe*, ayant découvert, à ce qu'il pensait, au fond d'un petit hâvre parfaitement sûr un courant d'eau douce et voulant en profiter pour compléter son approvisionnement,

reçut, après de vives instances, la permission dont il avait besoin. Les chaloupes des deux vaisseaux, montées par soixante-trois hommes bien armés, se rendirent à terre sous ses ordres. Mais le hâvre, objet de son admiration, se trouva être rempli de bancs de corail et accessible seulement par un étroit chenal, si peu profond d'ailleurs que les barques purent à peine approcher de la grève. Nonobstant ces difficultés, les Français commencèrent à faire eau.

Les naturels, d'abord peu nombreux, parurent disposés à les aider; mais, étant survenus en foule, leur insolence s'accrut de cette circonstance, et enfin les femmes et les enfants indiquèrent en s'éloignant que des actes d'hostilité se préparaient contre les étrangers. Ceux-ci se retirèrent dans les petites barques qui seules pouvaient approcher du rivage, et dans lesquelles, entassés l'un contre l'autre, ils ne pouvaient qu'imparfaitement se servir de leurs armes à feu. Les naturels commencèrent alors leur attaque, en leur jetant avec une force et une précision extraordinaires des pierres de deux ou trois livres. Les petites barques furent bientôt détruites, et tous ceux qui ne se jetèrent pas à la nage pour regagner les cutters furent cruellement massacrés; les naturels tiraient les cadavres à terre et les mutilaient avec une exaltation féroce. Le capitaine de Langle fut le premier qui succomba. M. Lamanon, le naturaliste de l'expédition, et dix-neuf hommes périrent dans cette triste rencontre. Lorsque ceux qui avaient pu s'échapper portèrent au navire les détails de la catastrophe, la douleur et l'indignation des équipages montèrent les esprits à un degré de fureur que La Pérouse calma difficilement. Chaque homme voulait venger sur les barbares insulaires la mort de ses camarades assassinés; mais le capitaine réussit à peu près à les apaiser et détourna les malheurs qui auraient suivi une vengeance inutile d'abord et peut-être injuste.

Ce second malheur dont l'expédition était frappée dut jeter une grande tristesse dans tous les cœurs et rendit les Français plus soupçonneux qu'ils ne l'avaient été jusqu'alors dans leurs relations avec les sauvages. C'est peut-être là le motif pour lequel La Pérouse, naviguant près de Vavaoo et de quelques autres îles représentées sous de brillantes couleurs au capitaine

Cook, par les habitants des îles des Amis, n'essaya pas d'établir la moindre communication avec les naturels. Il s'arrêta peu dans cet archipel intéressant, et continua sa route au sud jusqu'à ce qu'il fût en vue de l'île Norfolk. Du reste, ses naturalistes, moins heureux que ceux qui avaient accompagné Cook, ne purent aborder sur ce coin de terre si reculé.

Lorsque les navires français arrivèrent dans la baie de Botany, où ils avaient le projet de se rétablir complètement avant d'entreprendre leur troisième campagne, ils virent avec joie quelques vaisseaux de guerre anglais qui venaient d'y jeter l'ancre. Les Européens qui se rencontrent dans ces régions éloignées semblent se revoir comme d'anciens amis, comme des membres de la même famille. La Pérouse apprit que les Anglais venus en ce lieu pour y établir une colonie allaient reculer leur établissement jusqu'au port Jackson, hâvre magnifique situé à quelques milles au nord. Il reconnaît qu'il fut traité avec les plus grands égards par les colons et leur gouverneur, avec lesquels, — dix milles seulement le séparaient d'eux, — il put maintenir des relations presque journalières. Il profita du départ des vaisseaux anglais pour envoyer en Europe le complément de son journal et les cartes qu'il avait dressées depuis son départ du Kamtschatka. Dans une lettre écrite également de Botany-Bay, et datée du 7 février 1787, il développe ainsi le plan qu'il entendait suivre pour le reste de son voyage. « J'irai, dit-il, jusqu'aux îles des Amis, et je ferai tout ce que me prescrivent mes instructions relativement à la partie sud de la Nouvelle-Calédonie, à l'île Santa-Cruz de Mendana, à la côte sud de la terre des Arsacides de Surville et à la Louisiade de Bougainville; j'essaierai de déterminer si cette dernière n'est qu'une portion de la Nouvelle-Guinée, ou bien si elle est séparée par un détroit de ce dernier pays. Vers la fin de juillet 1788, je passerai entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande par un autre canal que le détroit de l'Entreprise, si toutefois il en existe un; enfin, durant le mois de septembre et une partie du mois d'octobre, je visiterai le golfe de Carpentaria et toute la côte de la Nouvelle-Hollande jusqu'à la terre de Van-Diemen; mais de telle façon que je puisse revenir au nord assez à temps pour arriver à l'Ile de France au com-

mencement de décembre 1788. » Telle était la teneur de la dernière communication que l'on reçut de cet infortuné navigateur. Il partit de Botany-Bay peu de jours après celui où cette lettre fut écrite, et on n'a encore rien pu savoir de sa destinée ultérieure.

La Pérouse était, comme nous l'avons dit, admirateur enthousiaste du capitaine Cook; et, parmi les successeurs immédiats de ce marin célèbre, aucun autre ne réussit mieux à conserver comme lui la santé de ses matelots. Il n'y avait jamais beaucoup de malades à bord des navires français qui obéissaient à ses ordres; les accidents funestes qui eurent lieu au port des Français et dans les îles des Navigateurs doivent être attribués plutôt à l'impétuosité téméraire du caractère national qu'à aucune imprudence du capitaine. Cook avait déterminé avec précision la position dans la mer du Sud de localités assez nombreuses pour en faciliter considérablement la navigation à ceux qui suivirent ses traces. La Pérouse rivalisa aussi sous ce rapport avec le navigateur anglais; et, comme il était accompagné d'hommes habiles et pourvu de tous les instruments que réclamait l'état plus avancé de la science, ses observations furent précieuses pour la géographie. Il décrivit avec vérité, bien qu'avec trop peu de détail, cette partie de la côte nord-ouest de l'Amérique que Cook n'avait pu examiner; et combinant ses relèvements avec ceux des navigateurs anglais et espagnols, il compléta le tracé général de ce continent. Ses découvertes sur les côtes de Tartarie furent encore plus importantes, et, si l'on songe aux difficultés qu'il eut à surmonter, elles font le plus grand honneur à son talent et à sa persévérance.

Plus de deux ans s'étaient écoulés au-delà de l'époque à laquelle La Pérouse devait être de retour dans sa patrie, et l'on n'avait aucune nouvelle relative à son expédition; on ne pouvait douter, par conséquent, qu'il n'eût fait naufrage, et l'on devait le croire, ou bien englouti dans l'Océan, ou bien tourmenté avec quelques-uns de ses compagnons sur quelqu'île lointaine de la mer du Sud, par l'hostilité capricieuse des sauvages et par les réflexions douloureuses qui assiégent l'exilé. Ces considérations motivèrent un décret de l'Assemblée nationale rendu au mois de février 1791, et par

lequel cette assemblée suppliait le roi de France d'échanger avec les autres souverains de l'Europe des communications officielles, et de leur demander, au nom de l'humanité, qu'ils voulussent bien enjoindre à leurs sujets, naviguant dans toutes les parties du monde et plus particulièrement dans la mer du Sud, de recueillir tous les renseignements possibles sur le sort de la malheureuse expédition commandée par La Pérouse, et, s'ils rencontraient encore vivants quelques hommes ayant fait partie de cette expédition, de leur prodiguer tous les secours qu'ils auraient à leur disposition. Le roi fut en même temps supplié d'équiper deux navires dans le double but de rechercher quel avait été le sort de La Pérouse et de compléter le système de découvertes géographiques qu'il laissait inachevé.

Le commandement de cette expédition fut donné à l'amiral d'Entrecasteaux. A son arrivée au cap de Bonne-Espérance, d'Entrecasteaux reçut un message de l'Inde qui l'informait que, dans les îles de l'Amirauté, à l'ouest de la Nouvelle-Bretagne, le capitaine d'un bâtiment hollandais avait vu les naturels revêtus en assez grand nombre d'uniformes appartenant à la marine française; d'où il concluait que les vaisseaux français avaient probablement péri dans ces parages. Nonobstant l'invraisemblance intrinsèque et l'authenticité fort douteuse de ce renseignement, qui plaçait le naufrage de l'expédition si loin de la route qu'elle avait dû suivre, d'Entrecasteaux se trouva obligé d'en vérifier l'exactitude, en se transportant sur les lieux. Avant qu'il partît de France, un capitaine anglais, prisonnier de guerre, y avait répandu le bruit que les débris d'un vaisseau français avaient été aperçus par lui sur la côte sud de la Nouvelle-Géorgie, une des îles Salomon.

Lorsque d'Entrecasteaux parvint aux îles de l'Amirauté, il ne découvrit rien qui pût donner à penser que des vaisseaux français se fussent jamais perdus près de là. En conséquence, il reprit son premier plan d'opération, fit le tour de la Nouvelle-Hollande, à l'ouest et au sud, et partit ensuite de Botany-Bay pour examiner la route que La Pérouse, dans sa dernière lettre, avait manifesté l'intention de suivre. Afin d'accomplir autant que possible le principal objet de son

voyage et de découvrir s'il existait des traces de ses compatriotes naufragés, il navigua toujours aussi près du rivage que cela pouvait se faire sans danger; cette circonstance, les détails minutieux de ses relèvements et l'exactitude de ses observations rendirent son voyage très-utile pour la science géographique; il ne fit pas sans doute des découvertes remarquables ou importantes, mais il traça de longues lignes de côtes avec une fidélité et une justesse remarquables. Les observations du naturaliste Labillardière, qui accompagnait l'expédition, ont aussi beaucoup contribué à augmenter nos connaissances des diverses productions du globe. D'Entrecasteaux, du reste, ne put, ni découvrir aucun vestige, ni recueillir aucune nouvelle de La Pérouse. Il vérifia seulement, en interrogeant les naturels, que l'infortuné commandant n'avait jamais visité les îles des Amis. Pendant son retour en France, l'amiral aperçut au loin une des îles de la Reine-Charlotte, qu'il appela l'île de la Recherche, et que, par une étrange fatalité, il omit d'examiner avec son attention ordinaire. Il mourut bientôt après, ainsi que l'officier appelé à le remplacer. Les maladies avaient si cruellement sévi contre les équipages que le tiers des matelots était mort avant que l'expédition parvînt à Java, où, pour compléter la série de leurs infortunes, les navires furent capturés par les Hollandais, et où les officiers apprirent les premiers événements de la révolution française, qui les dépouillait tous de leurs grades. Ainsi s'acheva l'expédition de d'Entrecasteaux, presqu'aussi malheureuse que celle dont il avait vainement cherché les traces. L'état des affaires politiques en France empêcha qu'on s'occupât encore à retrouver La Pérouse, et près de quarante années s'écoulèrent avant qu'un seul rayon de lumière vînt percer le nuage mystérieux qui enveloppait sa destinée.

Au mois de septembre 1813, le navire *Hunter*, du Bengale, commandé par le capitaine Robson, toucha aux îles Fééjéé pour s'y procurer une cargaison de bois de sandal. Les naturels sont maintenant accoutumés au commerce des Européens et les aident volontiers au chargement des navires; on les récompense de leur travail en leur donnant des armes à feu et des munitions. Les négociants européens, qui ne se laissent

influencer par aucun autre sentiment que par l'amour du gain, assistent aussi les sauvages dans les guerres intérieures, et s'ils ne les aident pas à dévorer leurs ennemis, ils servent du moins à préparer des festins cannibales. De là des animosités mortelles entre les Européens et quelques-unes des tribus indigènes. Tandis que le *Hunter* était à l'ancre près de l'une de ces îles, tous les Européens qui se trouvaient à terre et dont le plus grand nombre s'était recruté parmi les déserteurs de la marine marchande, gens sans aveu du reste et sans moralité, furent massacrés et dévorés par les Indiens, à l'exception de trois seulement. Martin Bushart, Prussien, sa femme, née dans l'île, et Achowlia, Lascar d'origine, se sauvèrent à bord du *Hunter*. Ils demandaient à être jetés sur la première île habitable que l'on rencontrerait. En conséquence, on les débarqua de leur plein gré à l'île *Tucopia* ou Barwell, sous le 12° 15' de latitude sud et le 169° de longitude, à l'extrémité sud-est des îles de la Reine-Charlotte, où ils furent accueillis avec bienveillance par les naturels.

Au mois de mai 1826, le capitaine Dillon, qui servait à bord du *Hunter*, durant le voyage de ce navire aux îles Fééjéé, et qui était un des trois Européens échappés à la fureur des insulaires, revenant, sur le *Saint-Patrick*, de Valparaiso à Pondichéry, se trouva en vue de l'île *Tucopia*. Il eut la curiosité de savoir ce qu'étaient devenus ses anciens compagnons, déposés jadis dans cette île. Comme il approchait de terre, il vit venir à lui des canots dans lesquels se trouvaient Le Lascar et Martin Bushart. Le canonnier du vaisseau acheta du premier une garde d'épée en argent ; et comme on s'informait des moyens par lesquels ces sauvages se l'étaient procurée, Martin Bushart raconta qu'à son arrivée dans l'île, il y avait trouvé plusieurs verroux de fer, des haches, des couteaux, des tasses à thé, une cuillère d'argent et quelques autres objets, tous de fabrication française. Lorsque, au bout de deux ans, il eut appris la langue des indigènes, il sut qu'aucun navire, avant le *Hunter*, n'avait été vu dans l'île; mais que tous ces ustensiles y avaient été apportés de Manicolo, groupe d'îles situées à l'ouest : deux jours suffisaient pour y aller en canot. Le capitaine Dillon crut apercevoir sur la garde d'épée dont nous venons de parler les initiales du nom de La Pé-

rouse ; et, continuant à interroger les naturels, dont plusieurs avaient visité les îles en question, il apprit que, bien des années auparavant, deux navires avaient été jetés sur les côtes de Manicolo, et que l'équipage de l'un d'eux avait entièrement péri ; les hommes qui montaient l'autre étaient descendus à terre, où ils avaient séjourné le temps nécessaire pour construire un petit vaisseau avec ce qui restait du plus grand. Les étrangers étaient ensuite partis, laissant toutefois quelques-uns d'entre eux, dont les services militaires étaient devenus fort utiles aux tribus avec lesquelles ils avaient contracté alliance. Le Lascar, qui avait visité Manicolo, y avait vu deux de ces Européens, mais jamais on ne put le décider à retourner dans cette île. Martin Bushart, au contraire, fatigué de la vie sauvage, consentit à accompagner le capitaine Dillon et à l'aider dans ses recherches ; mais quand le navire fut en vue de Manicolo (l'île de la Recherche, signalée par d'Entrecasteaux), un calme plat se déclara tout-à-coup ; les provisions commençaient aussi à manquer ; et tout retard étant particulièrement préjudiciable aux voyages de commerce, le capitaine, obligé pour le présent d'abandonner ses recherches, se hâta d'arriver à Pondichéry.

A peine eut-il touché au port qu'il présenta au gouvernement un mémoire, dans lequel il exposait les indices qu'il croyait avoir découverts sur la destinée de La Pérouse, et les ressources que sa capacité et ses longues relations avec les insulaires du sud lui donnaient pour continuer lui-même les recherches ainsi commencées ; recherches qui intéressaient non-seulement l'humanité en général, mais qui pouvaient aussi honorer le gouvernement assez généreux pour les entreprendre. Cet exposé obtint aussitôt l'attention qu'il méritait. Un vaisseau nommé la *Recherche* fut placé sous les ordres du capitaine Dillon, qui partit au mois de janvier 1827, pour commencer ses investigations. Il toucha d'abord à Tucopia, où il se pourvut d'un pilote et d'un interprète indigènes. De là, il se rendit à Manicolo, qu'il trouva après un examen attentif entièrement entourée par un banc de corail, laissant à peine quelques passages étroits. Les naturels, avec lesquels il était parvenu à établir des relations amicales, lui apprirent que l'un des vaisseaux européens avait

touché à un endroit appelé Whannow, et s'était enfoncé dans la mer; l'autre avait couru sur les rochers voisins de Païou, et les étrangers, parvenus de là à terre, étaient restés sur l'île durant cinq mois, occupés à se construire un petit bâtiment. Ils montraient l'endroit où ce travail s'était accompli, et cet endroit paraissait favorablement disposé pour un tel objet. Les sauvages niaient, du reste, qu'ils eussent attaqué et massacré l'équipage de l'un des navires. Le capitaine Dillon ne put éclaircir ce fait, ni vérifier le bruit, répandu à Tucopia, que les crânes des étrangers naufragés étaient conservés par les insulaires de Manicolo, dans une sorte de bâtiment public appelé la maison des esprits. Le capitaine pensait, du reste, que l'hostilité des insulaires à l'égard des Français, obligés à ce qu'il semble, tant qu'ils demeurèrent sur l'île, de se retrancher derrière des fortifications en bois, que cette hostilité, disons-nous, ne venait pas d'un pur instinct de barbarie, mais de la croyance que les étrangers étaient des êtres surnaturels, des esprits de la mer. On est disposé à penser qu'en effet leur férocité habituelle était excitée par la superstition, lorsqu'on songe aux détails qu'ils donnèrent sur les Français. Ils les décrivirent comme causant habituellement avec la lune et les étoiles au moyen d'un long bâton; allusions directes aux observations astronomiques. Les chapeaux à trois cornes portés par les Français avaient fait croire aux sauvages que leur nez avait un pied de long. La description qu'ils donnaient des sentinelles n'était guère moins bouffonne, car ils les représentaient comme des hommes debout sur un pied, et tenant une barre de fer à la main.

Le capitaine Dillon s'occupa assidûment et avec bonheur à recueillir tout ce que les Français avaient laissé. En examinant le banc de corail où le vaisseau avait touché, il découvrit et retira de la mer plusieurs canons de bronze. Il acheta aux naturels quelques morceaux d'un théodolithe et une planche détachée de l'arrière d'un vaisseau, sur laquelle était sculptée une fleur de lys; il recueillit aussi une cloche marine, avec cette inscription : *Bazin m'a faite;* une grande quantité de barres de fer; quelques fragments de porcelaine, de tubes à baromètres et d'autres objets. Il revint à Calcutta au mois d'avril.

Lorsqu'au mois de février 1828 le capitaine Dillon arriva à Paris avec les débris de l'expédition française, il fut gracieusement reçu par Charles X, qui lui accorda une pension de 4,000 francs, en récompense de ses travaux. Le comte Lesseps, qui avait quitté l'expédition de La Pérouse au Kamtschatka, reconnut les canons et les pierres à meule, comme ressemblant aux objets de ce genre dont on se servait à bord des frégates françaises ; il pensa que l'arrière sculpté avait appartenu à la *Boussole*. En même temps, sir William Betham, le savant généalogiste, reconnaissait les armoiries gravées sur un chandelier d'argent compris parmi les objets retrouvés, pour être celles de Colignon, botaniste, embarqué à bord de la même frégate. Il paraît donc probable que la *Boussole*, montée par La Pérouse, fut jetée sur le banc de corail, tandis que l'*Astrolabe* et son équipage coulaient bas. Ce qui advint de l'infortuné commandant, après qu'il eut quitté Manicolo, il est tout-à-fait impossible de le conjecturer. Des deux Français que le Lascar avait vus sur l'île, l'un était mort à un âge avancé, trois ans avant l'arrivée du capitaine Dillon ; l'autre avait suivi la fortune d'un chef avec lequel il s'était allié, et qui, vaincu par ses ennemis, finit par se retirer dans quelqu'une des îles voisines.

CHAPITRE VI.

LES EUROPÉENS DANS LA MER DU SUD.

Arrivée du Penrhyn à Otahïti. — Le capitaine Watts prétend que Cook vit encore. — Voyage du capitaine Bligh. — Son séjour à Otahïti. — Les matelots séditieux s'emparent de la Bonté. — Voyage surprenant de Bligh dans une barque découverte. — Les séditieux font voile vers Otahiti. — Ils emportent une partie des animaux de l'île. — Ils font voile vers Toobooai. — Ils sont contraints de revenir à Otahïti. — La Bonté quitte cette île pendant la nuit. — On ignore ce qu'elle devient. — Arrestation des matelots mutinés. — Naufrage de la Pandore. — Second voyage de Bligh. — Hélé-Hété l'accompagne aux Indes occidentales. — La postérité des mutins retrouvée sur l'île Pitcairn. — Description des habitants. — Histoire de leur établissement. — L'Antilope fait naufrage aux îles Pélew. — Le prince Lée-Boo visite l'Angleterre. — Changements survenus dans les îles de la mer du Sud. — Le fer augmente de valeur. — Oubli des arts anciens. — Influence du commerce européen. — Révolution dans les îles Sandwich. — Les missionnaires. — L'imprimerie introduite à Otahïti. — Industrie des Nouveaux-Zélandais. — La religion chrétienne s'établit dans les îles des Amis.

Cook n'avait pas visité le premier la mer du Sud; cependant, les mérites divers de ses découvertes et les progrès qu'il fit faire à l'art de préserver la santé des marins pendant un voyage de long cours, nous autorisent à dire qu'il traça le premier un chemin régulier sur le Grand-Océan, et qu'il l'ouvrit complètement aux entreprises des Européens. Le commerce de fourrures, sur la côte nord-ouest de l'Amérique, qu'il indiqua aux spéculations hardies des marchands anglais; la colonie de la Nouvelle-Galles-du-Sud, qui lui doit aussi son origine; le succès avec lequel il parvint à hiverner et à ravitailler ses vaisseaux dans les îles du Grand-Océan, furent autant de causes qui créèrent entre les Européens et les insulaires de la mer du Sud des relations fréquentes et actives. Le commerce de fourrures se développa presque immédiatement après le retour de sa dernière expédition; mais son premier essor l'entraîna au nord de la ligne, et de façon à ne comprendre que les îles Sandwich dans le cercle qu'il embrassait.

Onze ans s'étaient écoulés depuis la dernière visite de Cook à Otahïti, lorsqu'un vaisseau européen reparut près de cette île.

En 1788, le *Penrhyn*, que commandait le lieutenant Watts, et qui se rendait du port Jackson à la Chine, se trouvant dépourvu d'eau et de provisions, fit un détour à l'est, et parvint jusqu'à Otahïti Les naturels s'enquirent avec tant d'empressement de ce qui concernait le capitaine Cook, que le lieutenant Watts, pour ne pas perdre, en leur révélant la vérité, l'influence qu'il avait sur eux, leur assura que Cook vivait encore, et devait revenir visiter ses amis les Indiens. Un de ses portraits, que l'illustre navigateur avait laissé au roi de cette île, comme un gage de son estime, fut apporté à bord du *Penrhyn*, pour y être restauré. On a souvent accusé de légèreté les insulaires de la mer du Sud, et spécialement les habitants d'Otahïti; cependant ils se sont montrés constamment sincères dans leur attachement pour ceux qui, les premiers, leur avaient révélé les arts de la civilisation.

Le *Penrhyn* avait quitté Otahïti depuis peu de temps, lorsque le capitaine Bligh y arriva sur la *Bonté*. Il avait été envoyé dans la mer du Sud afin d'y recueillir des plantes d'arbres à pain et d'autres productions végétales que l'on voulait acclimater dans les colonies anglaises des Indes occidentales. Il s'efforça aussi de persuader aux naturels que le capitaine Cook vivait encore, et il reçut d'eux un aussi bon accueil que les dissensions de l'île permettaient de le lui offrir. Le roi Pomaré et la reine Iddea le supplièrent de les emmener en Angleterre. Après un séjour de huit mois dans la baie de Matavay, et lorsqu'il eut pris à bord plus de mille plants d'artocarpus, ou arbre à pain, le capitaine Bligh quitta l'île pour revenir dans sa patrie; mais son équipage s'était corrompu au sein de la vie indolente et voluptueuse qu'il avait menée à Otahïti. a supériorité que les matelots possédaient sur les insulaires et les hommages qu'ils en recevaient, ne leur laissaient voir l'existence sauvage que sous ses aspects les plus attrayants. Ils formèrent un plan de révolte qui fut mis à exécution au moment où le navire quittait les îles des Amis; et le capitaine Bligh, saisi par les mutins, se vit jeté dans une simple barque, avec ses officiers et quelques matelots fidèles, en tout seize personnes. Une boussole et quelques provisions lui furent laissées par ces misérables, qui l'abandonnèrent du reste à la merci des flots.

Les mutins de la *Bonté*, sous les ordres de Fletcher Christian, firent changer de route au vaisseau, et, poussant trois acclamations pour Otahïti, ils disparurent bientôt dans la direction de cette île. Ceci se passait près de Toofooa, où Bligh descendit pour faire provision d'eau douce; mais les insulaires, devinant la faiblesse des Européens, se disposèrent à les retenir prisonniers, et ce fut à grande peine que Bligh et ses compagnons réussirent à s'échapper. Après un voyage presque miraculeux, Bligh parvint à l'établissement hollandais de Timor, ayant traversé le détroit de Torres par un canal différent de celui qu'avait exploré Cook, et, malgré le manque d'instruments, rapportant des observations précieuses pour la science. Cependant les rebelles de la *Bonté*, sous les ordres de Fletcher Christian, l'un des contre-maîtres, dirigeaient leur course vers Otahïti; mais, jugeant qu'il serait imprudent de demeurer sur une île où ils ne tarderaient pas à être découverts et punis, Christian cingla vers Toobooai, île que Cook avait découverte durant son second voyage, à 100 lieues environ au sud d'Otahïti; toutefois le manque d'animaux s'opposant à ce qu'ils établissent pour toujours leur résidence à Toobooai, les mutins revinrent à Otahïti, et Christian dit aux naturels qu'ayant rencontré le capitaine Cook, celui-ci lui avait ordonné de rassembler tout le bétail possible, afin d'établir une colonie sur une île voisine située à l'ouest. Les insulaires, heureux de cette nouvelle et désirant donner une preuve de leur zèle pour le grand homme dont ils attendaient toujours la venue, s'empressèrent à l'envi les uns des autres d'exécuter les volontés de Christian; en peu de jours, il put mettre à la voile pour Toobooai ayant à bord 460 porcs et 50 chèvres, sans compter un nombre considérable de chiens, de chats et de volailles. Le taureau et la vache laissés sur l'île par le capitaine Bligh furent également enlevés, mais le premier mourut bientôt après par suite de mauvais traitements. Plusieurs femmes otahïtiennes et un plus grand nombre d'hommes, qui s'étaient cachés dans le navire, suivirent les révoltés. Parmi ces émigrants était Oédidée, ou plutôt Hété-Hété, naturel de Bora-Bora, qui avait accompagné le capitaine Cook durant une partie de son second voyage. Mais à Toobooai les mutins

anglais ne purent s'accorder avec les indigènes, dont les hostilités incessantes les incommodèrent si fort, qu'en 1789 ils quittèrent cette île pour la troisième et dernière fois. A peine la *Bonté* eut-elle jeté l'ancre dans la baie de Matavai, que quelques-uns des naturels émigrés et seize des matelots anglais descendirent à terre. Ceux qui étaient restés à bord coupèrent leurs câbles pendant la nuit et se remirent en mer; pendant bien des années on ignora ce qu'ils étaient devenus : trente-cinq insulaires, hommes, femmes ou enfants, partirent avec eux.

Les Anglais demeurés à Otahïti et que l'espoir d'une vie douce et heureuse avait poussés au crime furent alors obligés de travailler pour se soustraire aux conséquences de leur situation désespérée. Ils réussirent à construire un schooner de quarante tonneaux, et surprirent les naturels par leur industrie et leur persévérance encore plus que par leur habileté. Cet exemple de hardiesse et de vigueur dut leur donner une grande influence sur les naïfs insulaires, et leur supériorité naturelle les aurait probablement rendus maîtres de l'île dans un espace de temps limité. L'un d'eux, nommé Churchill, devint dès lors souverain de Wahéadooa, la plus petite des deux péninsules, comme héritier de son tiyo, ou ami, qui la gouvernait auparavant. Les naturels parurent fiers de leur chef étranger; car, lorsqu'il fut assassiné par un camarade envieux et jaloux de sa position, ils vengèrent sa mort en tuant le meurtrier à coup de pierres.

En 1791, la frégate la *Pandore*, capitaine Edwards, parut devant Otahïti, où le gouvernement anglais l'envoyait pour se saisir des rebelles. Tous ceux d'entre eux qui étaient restés sur l'île, au nombre de quatorze, furent amenés à bord, au grand désespoir des insulaires. La *Pandore* fit naufrage au retour dans le détroit de l'Entreprise, et quatre des mutins périrent en cette occasion. Sur les dix qui parvinrent en Angleterre trois seulement furent mis à mort.

A cette époque, on ne put se procurer aucune nouvelle de Christian et des sept révoltés qui étaient partis avec lui sur la *Bonté*. Vingt années se passèrent avant qu'un rayon de lumière éclairât le mystère de sa destinée. Enfin, en 1808, le capitaine Folgar, commandant un bâtiment de com-

merce américain, toucha à l'île Pitcairn pour compléter sa cargaison de peaux de phoques. Il supposait l'île inhabitée; mais, à sa grande surprise, trois jeunes gens, parlant fort bien l'anglais, vinrent en canot jusqu'à son navire, et lui firent présent d'un porc. Ils lui dirent que leur père était un Anglais qui avait servi sous les ordres du capitaine Bligh; Folgar, descendu à terre, vit en effet un Anglais nommé Alexandre Smith, qui avait fait partie de l'équipage de la *Bonté*. C'était le seul des mutins qui eût survécu, les autres ayant été tués par les Otahïtiens, qui furent eux-mêmes immédiatement sacrifiés à la vengeance des veuves qu'ils avaient faites.

Smith se tourmenta, à ce qu'il paraît, des conséquences que pouvait avoir pour lui la découverte de sa retraite, car, dans toutes les relations suivantes, on le retrouve sous d'autres noms que le sien. En 1814, le capitaine Staines, ayant touché à l'île Pitcairn, trouva, à son grand étonnement, que les habitants, au nombre de quarante-six, parlaient très-purement l'anglais. Un vénérable vieillard, qui se faisait appeler John Adams, était le patriarche de cette petite république, ou plutôt de cette famille dans laquelle n'avait pénétré encore aucun germe de discorde ou de vice. L'aîné des habitants nés dans l'île était fils de Christian, et avait été baptisé sous les noms de Jeudi-Octobre Christian. Le vieux Smith, ou Adams, témoigna d'abord les plus vives craintes que les Anglais ne vinssent s'emparer de sa personne; mais, lorsqu'on l'eut rassuré à cet égard, son peuple et lui manifestèrent la joie la plus extravagante à la vue de ceux qu'ils se plaisaient à appeler leurs compatriotes.

Les jeunes indigènes de l'île Pitcairn, ou île Christian, sont doués d'une grande beauté, et ils unissent la vigueur, si commune chez les insulaires de la mer du Sud, à des traits décidément anglais; les femmes surtout se font remarquer par leur tournure majestueuse et par la perfection de leurs formes; elles sont en même temps modestes, innocentes et gaies. Les maisons de l'île sont bien construites et meublées de lits à couchettes; un assortiment d'instruments européens, tels que des haches, des bêches, etc., avait été fabriqué avec le fer trouvé sur la *Bonté*, que l'on avait détruite à cet effet. Les deux sexes culti-

vaient également la terre; les premiers colons employaient en même temps les semences européennes et les productions naturelles de la mer du Sud. Le vieil Adams tenait un journal dans lequel était minutieusement enregistrée la quantité d'ouvrage faite par chaque individu. Outre la propriété particulière, il y avait, à ce qu'il paraît, un fonds commun ; peut-être cependant a-t-on pris pour cette dernière institution l'intérêt que la communauté entière porte, dans les sociétés au berceau, à l'industrie et au bien-être de chacun de ses membres.

Quelques autres particularités relatives à cette intéressante colonie furent révelées, en 1819, par une femme otahïtienne qui visita la Nouvelle-Galles du Sud. Elle était l'épouse d'Isaac Madden, l'un des mutins, mais dans le partage général elle était échue à Smith, qui avait tatoué sur son bras gauche la date de leur union et les initiales de son nom, «A. S. 1789.» Suivant son récit, Neddy-Young, un autre des mutins, avait découvert l'art de distiller une liqueur de la racine de thé, de là des haines et des querelles qui s'étaient terminées par la mort de tous les Européens, à l'exception de Smith, lequel, grièvement blessé, avait sauvé sa vie en se cachant dans un bois. La nuit même qui suivit ce massacre, les veuves otahïtiennes vengèrent le meurtre de leurs maris anglais en mettant à mort tous leurs compatriotes. C'est ainsi que Smith resta le seul homme de l'île, à l'exception de quelques jeunes enfants. Du reste aucun de ces enfants n'était d'une race otahïtienne pure. L'alambic et les liqueurs, cause de tous ces désastres, furent donnés au premier vaisseau américain qui toucha dans l'île en échange d'une chaloupe, devenue dès lors une très-précieuse acquisition. Un baleinier qui en 1822 passa par l'île Pitcairn trouva que la population se composait déjà de sept familles comprenant cinquante-trois individus. Adams et six femmes otahïtiennes restaient seuls des colons primitifs. Il y avait déjà onze jeunes hommes actifs et vigoureux, toujours prêts à assister les navires qui voulaient s'approvisionner d'eau ou de bois. On observa que ce peuple était très-exact dans ses pratiques religieuses et ne manquait jamais de jeûner le vendredi. Les enfants avaient uniformément une croix gravée sur le cou ; du reste, bien que semblables, par la simplicité de leur vie, aux autres insulaires de la mer du Sud, les naturels

de l'île Pitcairn sont tout-à-fait exempts des vices de l'état sauvage, et peut-être un jour exerceront-ils sur les habitants dispersés de la Polynésie une influence proportionnée à leur perfection physique et à leurs facultés intellectuelles.

Bligh revint en 1792 dans les mers du Sud, et remplit la mission qui lui avait été confiée. Il rapporta aux Indes occidentales une ample provision de plants d'arbres à pain, et détermina Hélé-Hélé, l'ancien compagnon de Cook, à venir avec lui dans ce dernier pays, pour y surveiller les premières cultures de ces arbres exotiques.

Les îles Pelew, qui sont situées entre les Carolines et les Philippines, étaient depuis long-temps connues des navigateurs espagnols, qui durant leurs voyages de Manille en Amérique les signalaient fréquemment dans le lointain; mais l'indolence et la réserve naturelles à ce peuple n'avaient pas permis d'obtenir des détails précis sur ces îles jusqu'à l'année 1783, où un navire des Indes orientales, l'Antilope, capitaine Wilson, fit naufrage contre un récif de corail, situé à l'ouest du groupe. Les marins naufragés furent traités avec une cordiale hospitalité par Abba Thullé, le roi de l'île, et, après avoir construit un petit navire, ils revinrent en Angleterre, accompagnés du prince Lée-Boo, fils aîné de leur hôte. Ce prince mourut cinq mois après son arrivée à Londres, où il s'était attiré l'affection générale par sa douceur et la noblesse de ses instincts. En 1790, la Compagnie des Indes orientales fit partir de Bombay deux navires pour porter à Abba Thullé la triste nouvelle de la mort de son fils. Les Anglais furent reçus avec la plus sincère affection par ce bon peuple et son vénérable monarque. Ces rapports entre les colonies anglaises et les insulaires de Pelew devinrent singulièrement avantageux à ces derniers. A l'époque dont nous parlons, la Compagnie des Indes orientales leur envoya comme présent, des vaches, des moutons, de la volaille de diverses espèces, du blé et des semailles de toutes sortes de légumes; en 1788, lorsque ces îles furent visitées par un autre vaisseau anglais, les troupeaux apprivoisés s'y étaient prodigieusement multipliés, et les végétaux nouvellement importés s'y récoltaient déjà par moissons abondantes.

Depuis l'époque de Cook on n'a fait aucune découverte

d'une importance majeure dans les parages de la mer du Sud : à la vérité, plusieurs îles jadis inconnues ont été visitées, mais ce sont des additions peu essentielles à la grande famille polynésienne que nous connaissions déjà. Il y a probablement encore dans le grand Océan un assez grand nombre d'îles qui ont jusqu'ici échappé à nos recherches, mais la multitude de celles que nous y avons visitées ôte beaucoup de leur intérêt aux découvertes que l'on pourra y faire désormais.

L'état social, moral et politique des îles de la mer du Sud a subi d'importantes modifications durant les cinquante années qui viennent de s'écouler. Le séjour passager des Européens a opéré dans les mœurs de ces enfants de la nature un changement plus profond qu'on ne pouvait l'espérer en aussi peu de temps. Lorsque Vancouver visita Otahïti (1791), il trouva que le fer, nonobstant la quantité qu'en avait accumulé dans l'île le séjour répété des navires anglais, était néanmoins d'un prix beaucoup plus élevé; les provisions échangées contre cet utile métal se trouvant ainsi de deux cents pour cent meilleur marché que lors des voyages de Cook. Il attribua fort justement ce résultat à l'accroissement de valeur obtenu par le fer, et non point à la surabondance des provisions nécessaires à la vie. Les outils d'os et de corail avec lesquels les insulaires construisaient jadis leurs canots et façonnaient des sculptures qui attestaient leur patience et leur adresse, étaient devenus complètement hors d'usage, en sorte que, si le commerce du fer cessait tout-à-coup, les insulaires rétrograderaient nécessairement dans la voie des arts et de la civilisation. Le nombre de leurs canots était aussi diminué, les naturels ayant la conscience de leur imperfection sans être capables d'en construire de meilleurs. Le bétail laissé sur l'île par Cook et ses successeurs n'avait point multiplié comme on aurait pu s'y attendre. Les habitants préféraient le lait de coco à celui des vaches, et ces utiles animaux se trouvaient conséquemment négligés. Les chèvres, trop maigres à leur gré, n'étaient l'objet d'aucun soin. Ainsi les besoins des insulaires avaient notablement augmenté, tandis qu'on avait fort peu ajouté à leurs ressources; on pouvait d'ailleurs observer une triste dégénérescence physique,

résultat des maladies que les Européens avaient introduites dans l'île, et qui en diminuaient chaque année la population. Toutefois, il faut le reconnaître, ce sombre tableau fut tracé durant une de ces périodes agitées de transition par lesquelles s'annoncent dans les sociétés humaines les progrès rapides et permanents. Le besoin et l'affliction précèdent ordinairement chez les peuples l'époque des efforts et des améliorations. Durant les années qui suivirent immédiatement les explorations de Cook dans l'Océan Pacifique, les îles de la Société et des Amis étaient chaque année visitées par des Européens qu'y conduisaient rarement des motifs étrangers à l'amour du gain. Si les vaisseaux qui touchaient à ces îles avaient quelques vides à remplir dans leur équipage, les capitaines ne se faisaient aucun scrupule d'enlever et d'emmener avec eux le nombre d'indigènes nécessaire aux manœuvres. Ces actes de violence amenaient des représailles d'autant plus aisément provoquées qu'une victoire remportée par les insulaires avait pour eux des avantages que n'égalaient pas les inconvénients de leurs défaites. En plusieurs occasions ils réussirent à s'emparer de petits navires et à se rendre maîtres de l'artillerie des Européens. Ils estimaient à un haut prix les Européens eux-mêmes, et quoique les marins étrangers, qui par amour pour la vie sauvage demeuraient volontairement dans les îles de la mer du Sud fussent en général des hommes sans foi ni loi, les naturels cependant les regardaient avec indulgence et faveur, leur accordant tous les priviléges dus à leur supériorité pratique.

La navigation européenne dans la mer du Sud a pour objets principaux la pêche de la baleine, le commerce des fourrures, et celui du bois de sandal et des autres productions tropicales. Les baleines, déjà poursuivies partout autour du globe, ne trouvent pas dans les extrémités les plus lointaines de l'Océan un abri contre la persévérance et la cupidité de l'homme. Les excursions des baleiniers sont cependant dirigées pour la plupart vers les îles de la mer du Sud proprement dite. Le trafic du bois de sandal qui se fait avec les îles Fééjéé et celles des Amis est peut-être, par la nature même des vaisseaux qu'on y emploie, le plus funeste de tous. De petits navires coloniaux montés par des aventuriers né-

cessiteux, et que n'arrêtent aucune considération nationale ou privée, ont, pour ainsi dire, le monopole de ce commerce.

Le commerce des fourrures qui se fait sur la côte nord-ouest de l'Amérique a opéré une étonnante révolution dans les îles Sandwich, dont la situation offre un abri avantageux aux bâtiments engagés dans ce commerce. Les marchands avaient l'habitude d'hiverner, de réparer et de ravitailler leurs vaisseaux dans ces îles; l'été venu, ils retournaient sur la côte d'Amérique pour compléter leur cargaison. Les outils de fer, mais par-dessus tout les fusils, étaient demandés par les insulaires en échange de leurs provisions; et, sans songer aux conséquences de leur conduite, les trafiquants mercenaires s'empressaient de satisfaire à ces désirs. Les armes à feu et les munitions, étant le meilleur moyen d'échange, furent transportées en abondance dans les îles Sandwich. Aussi les insulaires devinrent-ils bientôt formidables à leurs hôtes; ils s'emparèrent de plusieurs petits navires et déployèrent une énergie mêlée d'abord de férocité, mais qui indiquait chez eux une propension puissante vers les améliorations sociales. A cette époque, un de ces hommes extraordinaires, qui manquent rarement à se produire lorsque le destin prépare de grands événements, compléta la révolution commencée par les Européens. Tame-Tamé-Hah, chef qui s'était déjà fait remarquer dans ces îles durant la dernière et fatale visite de Cook, usurpa l'autorité royale, soumit les îles voisines, à la tête d'une armée de seize mille hommes, et voulut faire servir ses conquêtes aux vastes plans de progrès qu'il avait conçus. Il connaissait la supériorité des Européens et mettait tout son orgueil à les imiter. Déjà en 1796, lorsque le capitaine Broughton visita ces îles, l'usurpateur lui envoya demander s'il lui devait les saluts de son artillerie. Il avait toujours auprès de lui des Anglais en qualité de ministres et de conseillers. Dès l'année 1817 on a dit qu'il possédait une armée de sept mille hommes munis de fusils, et parmi lesquels se trouvaient au moins cinquante Européens. Tame-Tamé-Hah, après avoir commencé sa carrière par le massacre et l'usurpation, a fini par mériter l'amour sincère et l'admiration de ses sujets,

qui le regardèrent comme un être surhumain, et qui pleurèrent sa mort avec des larmes plus vraies que celles que l'on verse ordinairement sur les cendres d'un monarque.

L'influence britannique peut être regardée comme prédominante dans les îles Sandwich et dans les îles de la Société ; mais l'Angleterre ne prétend aucun droit de souveraineté sur les îles que fréquentent ses navires. La royauté des îles Sandwich, formellement cédée à Vancouver pour le souverain de la Grande-Bretagne, n'est considérée que comme un titre honoraire, qu'il n'aurait pas le pouvoir d'interpréter littéralement en sa faveur.

De plus grandes révolutions s'effectueront encore par la propagation du christianisme dans les îles de la mer du Sud. En 1799, des missionnaires commencèrent à résider à Otahïti ; ils y séjournèrent dix années sans opérer aucune conversion, et malheureusement sans s'attirer l'estime du peuple. Durant les commotions politiques qui bouleversèrent l'île, ils furent réduits à chercher un asile à Eiméo et dans les autres îles de la Société, où leurs efforts obtinrent, à quelques égards, plus de succès. Enfin, en 1817, Pomaré, souverain d'Otahïti, se trouvant disposé à embrasser le christianisme, les missionnaires furent invités à retourner dans cette île. Une pièce de terre, ou pour mieux dire un petit domaine, leur fut cédé dans la baie de Matavai, et tous les sujets de Pomaré les traitèrent avec le respect auquel leur donnait droit la protection royale. En cette occasion ils offrirent au roi un cheval qu'ils avaient amené; la plupart des naturels avaient entendu parler de celui que Cook avait naguère descendu dans l'île, mais bien peu étaient assez vieux pour se rappeler personnellement cette circonstance. Rien n'égala le plaisir qu'ils parurent prendre lorsqu'ils virent l'animal lancé au galop sur le rivage et monté par le capitaine. Ils l'appelèrent *buaa-horo-fénua* et *buaa-afai-taata*, ce qui signifie porc courant sur terre et porc portant un homme (1).

Les missionnaires avaient apporté avec eux une presse, et comme ils avaient, immédiatement après leur arrivée, pré-

(1) Ellis's Polynesian researches, v. I.

paré l'impression de l'Évangile de saint Luc dans le langage des naturels, les premières feuilles de cet ouvrage furent tirées par le roi lui-même, le 13 juin 1817. Lorsqu'il entra pour cela dans l'habitation des missionnaires, on ferma soigneusement la porte et les volets, afin qu'il ne fût point aperçu par la foule qui se pressait au dehors comme dans l'attente d'un grand événement. Il examina les préparatifs avec attention avant de se mettre à l'œuvre. Aussitôt que le papier fut retiré de la presse et que le chassis fut levé, les chefs qui l'accompagnaient se précipitèrent autour de la machine pour voir le travail du monarque, et lorsqu'ils contemplèrent les lettres parfaitement noires, grandes et régulières, il y eut parmi eux un murmure simultané de plaisir et de surprise. De même, quand la première feuille lui fut montrée, la foule du dehors poussa un cri d'étonnement et de joie. La docilité des Otahïtiens et leur avidité d'apprendre font présumer que l'imprimerie, maintenant introduite parmi eux, produira tous les effets qu'on peut en attendre. Des instituteurs indigènes se dispersent maintenant dans les autres îles de la mer du Sud, et l'on doit espérer que leur éloquence supérieure dans leur propre langue leur fera obtenir des succès plus décisifs que ceux des missionnaires européens.

En 1814, une mission fut établie à Wangéroa, dans la Nouvelle-Zélande. Les dissensions des chefs indigènes, la violence et la redoutable cruauté des peuplades qu'ils gouvernent semblent opposer d'insurmontables obstacles à la propagation de la doctrine chrétienne dans ce pays. Les missionnaires durent endurer pour eux-mêmes et voir s'accomplir sous leurs yeux les plus révoltantes atrocités; ils furent même forcés à quitter l'île pendant quelque temps, mais depuis lors ils y sont revenus en plus grand nombre, et leurs efforts commencent à obtenir quelques premiers succès. Les Nouveaux-Zélandais, doués d'une grande énergie naturelle et de dispositions généreuses mais indomptables, devront leurs premiers pas vers les améliorations sociales aux occupations actives qui les rapprochent des peuples civilisés. Ils ont des rapports soutenus avec les établissements anglais dans la Nouvelle-Galles du Sud, et la navi-

gation coloniale se recrute en grande partie chez eux. Les colons ont recours à la Nouvelle-Zélande pour se procurer du bois de charpente maritime et surtout son chanvre renommé *(formium tenax)*; ils ont déjà construit sur cette île des navires de trois cents tonneaux.

Le christianisme est introduit depuis long-temps dans les îles Sandwich, qui lui doivent la marche rapide de la civilisation parmi les habitants de ce groupe. Il a été aussi adopté en 1830 par le roi de l'île d'Hévaéé, l'une des plus importantes parmi celles des Amis, et sous la protection de ce prince une corporation de missionnaires s'y est établie; il est donc probable qu'avant peu les progrès d'une religion plus pure auront étouffé les vaines et cruelles superstitions qui retiennent encore dans la barbarie les insulaires de la mer du Sud; et que ce culte nouveau les rattachera par des liens plus forts que tous les autres à la portion la plus active et la plus éclairée de l'humanité.

CHAPITRE VII.

LES COTES DE L'AUSTRALIE.

Côtes inconnues de la Nouvelle-Hollande. — Etablissement d'une colonie à Port-Jackson. — On découvre du charbon sur la côte. — Voyages de Bass et Flinders dans une petite barque. — Bass cingle vers le sud. — Il découvre Port-Western. — Flinders visite les îles Furneaux. — Flinders et Bass découvrent le port Dalrymple. — Ils font le tour de la terre de Van-Diemen. — Détroit de Bass. — Flinders est chargé d'étudier les côtes de la Nouvelle-Hollande. — Il examine la côte sud. — Golfe de Spencer. — Port Philippe. — Examen de la côte orientale. — Flinders passe le détroit de Torrès. — Il décrit le golfe de Carpentaria. — Il rencontre une flotte malaise. — Station à Timor. — Il retourne à Port-Jackson. — Il s'embarque dans le Marsouin. — Le Caton et le Marsouin font naufrage. — Les équipages sont sauvés. — Flinders part pour Port-Jackson dans une barque ouverte. — Il revient et recueille les équipages. — Il fait voile vers l'Angleterre dans un petit schooner. — Il touche à l'île Maurice et y est retenu prisonnier. — Expédition de Baudin. — Les Français rencontrent Flinders. — Exploration de la rivière des Cygnes. — La baie des Requins. — Eloges donnés par les Français à la colonie de Port-Jackson.

Le premier voyage de Cook avait complété l'examen général du continent australien et fixé les limites de son étendue

à l'est; mais il restait encore à étudier avec soin les côtes dont plusieurs parties demeuraient tout-à-fait inconnues. D'après la tradition le navigateur espagnol Torrès avait navigué au sud de la Nouvelle-Guinée; mais son voyage ne parut pas mériter l'attention et la confiance publiques avant l'année 1762. Alors, à la prise de Manille, on découvrit un journal manuscrit de ce voyage, et cette circonstance rendit une certaine authenticité au vague souvenir de ses découvertes. Cook lui-même avait douté de l'existence d'un détroit entre la Nouvelle-Guinée et la terre australe; et lorsqu'il passa entre ces deux pays, en 1770; son voyage brilla de tout l'éclat d'une découverte nouvelle.

Les navigateurs hollandais avaient côtoyé les rives septentrionales de la Nouvelle-Hollande à une époque très-reculée, et l'on croit que Tasman était parvenu à compléter le relèvement de cette partie du continent. Mais la politique jalouse du gouvernement hollandais ayant empêché la publication de ses voyages, les autres nations révoquèrent en doute la réalité de découvertes qu'on leur avait en quelque sorte cachées. D'ailleurs les Hollandais, à ce qu'il semble, n'avaient jamais résolu à leur propre satisfaction les plus importantes questions relatives à la grande terre australienne, et ils continuaient à ne pas connaître la majeure partie de ses côtes orientale et occidentale. Ils croyaient que les terres découvertes au nord et au sud étaient séparées l'une de l'autre par un large détroit allant de l'est à l'ouest. Le premier voyage de Cook en établissant la continuité de la côte orientale détruisit cette hypothèse. Cependant le vague et l'incertitude des anciens relèvements du golfe de Carpentaria et l'ignorance complète où l'on était resté relativement à une partie de la côte sud ouvraient un vaste champ à l'audace des théoriciens. Ils prétendirent alors que la terre australe était divisée en deux grandes îles par un détroit qui s'étendait du nord au sud. Du reste le temps approchait où l'intelligence et l'activité des Européens allaient être transplantées sur ces rivages éloignés et où le monde civilisé devait être initié à la connaissance complète d'une cinquième partie du globe.

Les renseignements favorables que le capitaine Cook avait donnés sur le port de Botany-Bay et sur le pays qui l'envi-

ronnait, ainsi que sur les avantages commerciaux que l'on pouvait tirer du voisinage de la Nouvelle-Zélande, avaient produit toute l'impression désirable sur le gouvernement anglais ; en 1788, le capitaine Philip partit avec un nombreux convoi dans le but d'établir une colonie à Botany-Bay. On s'aperçut bientôt que Port-Jackson, à quelques milles au nord, offrait une situation beaucoup plus avantageuse pour le nouvel établissement qui dès lors y fut transporté. La colonie, bien que composée en grande partie de condamnés, se développa tout d'abord avec succès ; la connaissance de la vaste région où elle s'était établie s'étendit graduellement par une série de ces événements que crée toujours l'esprit des entreprises commerciales.

Sept ans après l'établissement de la colonie, le capitaine Hunter en fut nommé gouverneur. Sur l'un des vaisseaux qui l'escortèrent dans la Nouvelle-Galles du Sud, se trouvaient deux jeunes gens, MM. Flinders et Bass, le premier midshipman, le second chirurgien dans la marine royale, tous les deux avides d'explorer des pays inconnus. En préparant une expédition dans ce but, ils furent complètement abandonnés à leurs propres ressources, et ils durent se contenter d'une petite barque de huit pieds, à laquelle ils donnèrent le nom significatif de *Tom-Thumb* (1). Nos téméraires aventuriers s'y embarquèrent avec un mousse pour tout équipage. Gouvernant d'abord au sud, ils examinèrent minutieusement toutes les petites criques le long de la rive, et explorèrent la rivière Georges environ vingt milles au-delà de la partie que le gouvernement connaissait. Les renseignements qu'ils fournirent sur le pays firent établir une colonie près des bords de cette rivière. L'année suivante (1796), ils s'embarquèrent de nouveau dans le *Tom-Thumb* ; et, après avoir surmonté des difficultés et des dangers innombrables, résultant de leur manque de provisions et de la fragilité de leur navire, ils revinrent, ne rapportant pour tout profit de leur voyage que la connaissance parfaite d'une longue ligne de côtes. Ils avaient aussi donné de telles preuves de courage, d'habileté, de persévérance, qu'ils se recommandaient comme les in-

(1) Tom-Thumb est le petit poucet des contes anglais.

struments indispensables des expéditions les plus importantes.

A leur retour de cette seconde excursion, ils trouvèrent à la colonie M. Clark, subrécargue d'un vaisseau des Indes orientales, qui, après avoir fait une voie d'eau, avait été jeté sur les îles Furneaux. M. Clark et quelques hommes de l'équipage s'étaient mis en mer dans la grande chaloupe, afin d'arriver jusqu'à la colonie anglaise, et d'y solliciter quelque assistance pour leurs camarades naufragés; mais leur embarcation s'était brisée contre le rivage, près du cap Howe, à trois cents milles de Port-Jackson. M. Clarke et ses compagnons se trouvèrent ainsi obligés de voyager par terre le long de la côte. Durant cette course périlleuse et fatigante, quelques-uns moururent de faim, d'autres furent enlevés par les naturels; enfin trois seulement d'entre eux arrivèrent à Port-Jackson. Ils racontaient que, durant ce trajet, ils avaient traversé un grand nombre de petites rivières, quelques-unes guéables à leur embouchure, d'autres seulement à quelques milles au-dessus. Un jour, en allumant du feu sur la grève, ils avaient découvert accidentellement que des pierres noires dont ils étaient entourés étaient des fragments de charbon. Environ vers le même temps, le lieutenant Shortland, ayant poursuivi au nord quelques condamnés qui s'étaient évadés, découvrit, sous le 33° de latitude, un hâvre, qu'il appela Port-Hunter, et autour duquel les rochers renfermaient une couche de beau charbon si voisine de l'eau, que les navires pouvaient le charger sans aucune difficulté. Un établissement nommé Newcastle fut presque immédiatement formé en cet endroit. La même année, M. Flinders fit une excursion aux îles Furneaux, et donna de tels détails sur le nombre de veaux marins dont ce groupe était le refuge, qu'il y dirigea sur-le-champ les efforts de la spéculation commerciale. Toutes ces découvertes accidentelles étaient autant d'appels à l'énergie de la colonie nouvelle.

MM. Flinders et Bass avaient acquis cependant une grande réputation de zèle et d'audace. Or, à mesure que l'avenir de la colonie semblait s'élargir devant elle, le gouvernement attachait plus d'intérêt aux recherches lointaines, et profitait avec plus d'ardeur de l'activité qu'on y voulait consacrer. Au

mois de décembre 1797, tandis que M. Flinders était employé à un voyage dans l'île Norfolk, on mit sous les ordres de M. Bass une belle chaloupe baleinière et un équipage de six hommes, pour explorer les régions inconnues du sud. En approchant de l'une des petites îles situées à l'angle sud-est de la Nouvelle-Galles-du-Sud, M. Bass fut surpris d'y trouver des vestiges d'habitation ; mais son étonnement s'accrut encore, en découvrant qu'elle était habitée par sept condamnés, qui s'étaient anciennement échappés de Port-Jackson, dans une barque, et qui, jetés sur cette île, y menaient depuis quelque temps une déplorable existence, n'ayant pour toute nourriture que des phoques, des coquillages et des pétrels. Ainsi, les Européens n'avaient pas plutôt atteint les mers du Sud et les contrées australiennes, que leur génie actif et leur audace leur fournissaient les moyens de pénétrer dans leurs parties les plus reculées. Le principal objet du voyage de M. Bass était de déterminer s'il n'existait pas un détroit ouvert entre la Nouvelle-Hollande et la terre de Van-Diémen. Cook et d'autres navigateurs avaient pensé que ces deux pays étaient réunis, et l'opinion populaire devait se rendre à ces éminentes autorités. La question cependant n'était pas tout-à-fait décidée; et M. Bass n'éprouva pas une médiocre joie lorsqu'il vit la côte de la Nouvelle-Hollande, inclinant au nord et à l'ouest, témoigner par son aspect qu'elle était exposée aux houles du Grand-Océan. Il continua son voyage dans cette direction, jusqu'à ce qu'il eût atteint un hâvre spacieux, qu'il nomma, par allusion à sa position relative, le port Occidental (*port Western*). Ses provisions étaient alors épuisées, et, malgré son désir ardent de faire un relèvement exact et détaillé de sa nouvelle découverte, il se vit obligé de revenir sur ses pas : il n'avait emporté des provisions que pour six semaines, et cependant, à l'aide du poisson et des oiseaux de mer qu'il rencontra en grande abondance, il réussit à faire durer son voyage cinq semaines de plus, bien qu'il ramenât à son bord deux des condamnés qu'il avait retrouvés. Ce voyage de six cents milles, dans une barque non pontée, est un des plus remarquables que l'on connaisse. Il ne fut point entrepris sous l'empire d'une nécessité rigoureuse, mais avec l'intention décidée d'explorer des rivages inconnus et dangereux. Il en-

richit la géographie, en lui révélant l'existence de trois cents milles de côtes, et en reconnaissant que les rivages de la Nouvelle-Hollande, au lieu de s'incliner vers la terre de Van-Diémen, suivaient une direction opposée, et présentaient l'aspect d'une terre exposée à une mer ouverte.. Les colons apprécièrent tellement le mérite des découvertes de M. Bass, que la barque dans laquelle il avait accompli son voyage fut long-temps conservée comme une curiosité. Des tabatières et d'autres bagatelles, faites avec le bois de sa quille, eurent dès lors une valeur toute particulière.

Afin de prouver que la terre de Van-Diémen était séparée par un détroit du continent australien, il ne restait plus qu'à faire le tour de la première, toutes les conjectures étant désormais favorables à cette hypothèse.

M. Bass était revenu de son voyage au mois de février 1798, et, dès le mois d'octobre de la même année, il partit avec M. Flinders, dans un petit schooner de vingt-cinq tonneaux, pour compléter cette découverte importante. Tandis qu'ils cinglaient le long de la côte nord de la terre de Van-Diémen, ils découvrirent un vaste bras de mer où venaient se jeter plusieurs grandes rivières; l'une de ces rivières, explorée à une distance considérable, n'était pour ainsi dire qu'une série de lacs dans lesquels descendaient plusieurs ruisseaux des montagnes éloignées : les rives en étaient fertiles, bien boisées, et des cygnes noirs, qui paraissaient très-nombreux dans ces parages, fournirent d'abondantes provisions à nos hardis voyageurs. Cette ouverture fut appelée port Dalrymple; cinq ans plus tard, lorsque le colonel Patterson y établit une colonie, sa grande division occidentale prit le nom de Tamar; les deux autres principaux courants auxiliaires furent appelés passages du Nord et du Sud (*North and South esks*).

Après avoir consacré quelques jours à cette intéressante découverte, nos voyageurs reprirent leur route vers l'est; et, enfin, avec un mélange de crainte et de joie, doublant le cap nord-ouest de la terre de Van-Diémen, ils virent la côte reprendre la direction du sud. Ils étaient fiers d'avoir ainsi résolu un problème géographique qui avait défié les tentatives des plus éminents navigateurs, mais en même temps ils res-

sentaient un effroi bien excusable en songeant que leur petite embarcation allait tout-à-coup se trouver exposée aux fortes houles de l'Océan du sud. Ils eurent toutefois le bonheur d'échapper aux dangers qui les menacèrent continuellement durant cette partie de leur voyage. En commençant à longer la rive sud-est, ils remontèrent la rivière Derwent, naguère découverte par d'Entrecasteaux qui l'avait appelée *rivière du Nord*. Le pays qui l'entourait fut trouvé généralement fertile, et abondant généralement en bois de charpente. La description qu'en donna M. Bass à son retour fut si séduisante qu'on y établit, en 1803, une colonie. Bientôt après, nos voyageurs revinrent en triomphe à Port-Jackson, ayant établi que la terre de Van-Diémen était une île, et fait sur ses hâvres et ses rivières un travail des plus essentiels pour les plans de colonisation future. Le détroit qu'ils venaient de traverser reçut le nom de l'homme qui le premier avait osé s'y engager; on l'appela détroit de Bass (*Bass's strait*).

Dans le courant de l'année suivante, M. Flinders fut chargé d'examiner les baies de Harvey et de Glass-House, au nord de Port-Jackson; et, revenu en Angleterre immédiatement après, il y trouva la récompense due à son zèle et à sa capacité. Il fut promu au grade de lieutenant, et désigné pour commander l'*Investigator*, navire qu'on venait d'équiper dans l'unique but d'entreprendre de nouveaux voyages de découvertes sur les côtes de l'Australie. Ses instructions lui recommandaient d'examiner la côte sud de ce pays, dont une grande partie n'avait encore été vue par aucun navigateur européen; il devait ensuite cingler vers la côte nord-ouest, où, suivant les descriptions de Dampier, la grande hauteur des marées ferait, selon toute probabilité, trouver des bras de mer profonds et des hâvres excellents. Le golfe de Carpentaria devait ensuite être examiné, ainsi que les bras importants mais presque inaccessibles du détroit de Torrès.

Flinders arriva à Point-Leuwin, l'extrémité sud-ouest de l'Australie, au commencement du mois de décembre 1801, et il prit quelques jours de repos dans le port du Roi-George III, reconnu par Vancouver. Le plan du détroit construit par cet

habile navigateur fut reconnu d'une exactitude parfaite. Flinders et ses compagnons essayèrent d'explorer l'intérieur du pays, mais ils furent arrêtés dans leur marche par une ligne de marais qui s'étendait de l'est à l'ouest. Durant leur voyage à l'ouest, le long de ce que l'on appelle la terre de Nuyts, ou de Nuitz, peu d'objets intéressants s'offrirent à leurs yeux. Cette côte avait été déjà relevée par l'amiral d'Entrecasteaux, et il ne restait qu'à remplir sur ses cartes quelques lacunes insignifiantes. Du détroit du Roi-Georges III au cap Pasley, éloigné d'environ trois cents milles, la côte est basse, sablonneuse, d'un aspect monotone ; mais au-delà du cap Pasley les rochers qui la bordent s'élèvent à la hauteur de quatre cents à six cents pieds, et s'étendent, sans varier de formes, sur un espace de quatre cent cinquante milles. Cet obstacle uniforme et d'une longueur si extraordinaire fit faire quelques théories ingénieuses à nos navigateurs. Ils conjecturèrent que c'était le bord extérieur d'un récif de corail soulevé par quelque grande convulsion du sol à sa hauteur actuelle. Ils ne purent en approcher assez pour en déterminer la nature, mais elle leur sembla calcaire. Le pays situé au-delà de ces montagnes était entièrement caché à leur vue.

Enfin M. Flinders, avançant toujours à l'est, arriva sur cette partie de la côte qui était demeurée inconnue, et il doubla un promontoire élevé derrière lequel le rivage inclinait brusquement vers le nord. Cette découverte offrait un vif intérêt, et pendant quelque temps nos navigateurs se plurent à espérer qu'ils avaient trouvé le grand détroit communiquant avec le golfe de Carpentaria. Le promontoire dont nous venons de parler fut appelé le cap Catastrophe (*cap Catastrophe*), à cause d'un accident fort triste arrivé dans ses parages : — une barque avait chaviré dans les courants qui entourent sa base, et M. Thistle, le patron, ainsi que quelques hommes de l'équipage, avaient péri sans qu'il fût possible de leur porter secours. Le vaisseau continuant à cingler au nord, nos voyageurs s'aperçurent bientôt qu'ils pénétraient dans un golfe profond dont on voyait au nord la limite formée par de hautes montagnes. L'une des plus élevées reçut le nom de mont Brown (*mount Brown*), du naturaliste de l'expédition qui, nonobstant toutes les difficultés d'une pareille ascension,

eut la persévérance de la gravir. De la cime du mont Brown, élevée d'environ trois mille pieds, la vue s'étendait fort loin, mais on n'apercevait au sud-est ni rivière, ni lac, ni rien qui annonçât la présence de la mer. Dans presque toutes les directions, le regard n'embrassait qu'un pays plat, insignifiant, et couvert de bois ; à l'exception d'une chaîne de montagnes qui s'étendait vers le nord, et des eaux du golfe au sud-ouest. Ce grand bras de mer qui, en mémoire du premier lord de l'amirauté, fut appelé le golfe Spencer (*Spencer's gulf*), a près de quarante-huit milles de largeur à son embouchure, et environ cent quatre-vingt-trois milles de profondeur en le mesurant à partir de l'île Gambier, qui est située auprès de l'entrée. En le quittant pour suivre leur course au sud-est, nos voyageurs gouvernèrent entre le continent et une grande île, qui fut nommée l'île des Kangarous (*Kangaroo island*) à cause du grand nombre de ces animaux que l'on voyait jouer sur tous les lieux ouverts. Le sol paraissait riche en productions naturelles, et l'aspect du pays était attrayant. Vis-à-vis de l'île des Kangarous se trouvait un autre golfe profond d'environ quatre-vingt-dix milles, et qui fut appelé le golfe Saint-Vincent (*Saint-Vincen's gulf*).

Bientôt après avoir fait ces curieuses découvertes, M. Flinders rencontra le *Géographe*, navire français, sous les ordres du capitaine Baudin, également chargé d'explorer les côtes de l'Australie. Les deux vaisseaux se saluèrent dans la baie du Combat (*Encounter bay*), par 138° 58' de longitude est et 35° 40' de latitude sud : c'est là, conséquemment, qu'est placée la limite des découvertes faites sur cette côte par les deux commandants. L'objet qui attira ensuite le plus l'attention de M. Flinders fut un beau hâvre qu'il découvrit près de l'entrée occidentale du détroit de Bass ; hâvre assez vaste pour les flottes les plus considérables, et entouré par un beau pays fertile en apparence. Il supposa d'abord que c'était le port Western, découvert par M. Bass ; mais reconnaissant son erreur (Port-Western était visible au sud-est du haut des collines qui entouraient le rivage), il lui donna le nom de *port Philip*. On fit une tentative pour y établir une colonie en 1803 ; mais la difficulté de s'y procurer de l'eau douce en assez grande abondance, et d'au-

tres causes inutiles à énumérer ici, ayant fait abandonner ce projet, les colons se retirèrent sur la terre deVan-Diémen. De Port-Philip Flinders se rendit à Port-Jackson afin d'y restaurer ses hommes et de se préparer à un second voyage.

Au mois de juillet 1802, cet infatigable navigateur se remit en mer et se dirigea vers le nord; après avoir échappé aux écueils de la rive orientale, il traversa en trois jours le détroit de Torrès. Bligh et Portlock, en explorant ce détroit en 1792, n'avaient pu effectuer ce passage qu'au bout de dix-neuf jours ; le *Chesterfield* et un autre navire, en 1798, avaient mis dix semaines à faire le même chemin. Quoique M. Flinders se hâtât à dessein et omît toutes les études qui auraient pu retarder sa course, il est certain qu'il découvrit un chenal qui abrégeait considérablement la navigation de ce détroit difficile. Son voyage le long des rives orientales du grand golfe de Carpentaria offre peu de circonstances intéressantes. Durant l'espace de 190 lieues la terre est si basse, que la plus élevée des collines dépassait à peine en hauteur le grand mât du navire. Parmi les îles Wellesley, au fond du golfe, se trouvait une bonne rade pour les vaisseaux et des provisions en abondance. Les rives occidentales offraient une plus grande variété de paysages et une plus grande richesse de végétation. Le choux palmiste y était en grande quantité ; on y trouva aussi un arbre semblable au vrai bois de sandal et des noix muscades probablement de qualité inférieure. Des traces d'habitations étrangères y attirèrent à un bien plus haut degré l'attention de nos navigateurs; c'étaient des restes de maisons avec des cloisons de bambou, quelques morceaux de cotonnades bleues, etc.; il était en outre évident que plusieurs arbres, qui naguère bordaient le rivage, avaient été coupés à la hache. On conclut de toutes ces circonstances que cette partie du continent australien avait été visitée par des habitants de l'Asie. Au besoin on en aurait trouvé la preuve dans l'animosité des naturels qui attaquèrent vigoureusement nos navigateurs, et qui paraissaient habitués à combattre des étrangers pour lesquels ils ressentaient plus de haine que de crainte.

On n'employa pas moins de cent cinq jours à explorer le golfe de Carpentaria, dont le circuit, y compris les détours

du rivage, a au moins quatre cents lieues. La forme que lui donnent les anciennes cartes n'est pas éloignée de la vérité, et doit être le résultat d'examens réels; mais comme l'authenticité des voyages des Hollandais ne reposait pas sur des documents publiés en leur temps, on accordait peu de confiance à leurs vagues enseignements, et le golfe de Carpentaria commençait à être regardé comme une espèce de pays de fées, une sorte de création chimérique.

L'*Investigator* avait à peine quitté la baie Melville, située à l'extrémité nord-ouest du golfe, que l'on aperçut les Asiatiques, dont on suivait les traces depuis plusieurs milles. C'étaient des Malais, montés, au nombre de deux cents, sur six proas, et venant de Macassar; ils appartenaient à une flotte de soixante vaisseaux employés sur cette côte à la pêche du trépang, ou limaçon de mer, qui est regardé en Chine comme une nourriture de luxe, et qu'on y achète à des prix fort élevés.

Durant ce voyage, près de six cents lieues de côtes avaient été relevées; mais l'équipage de l'*Investigator* étant en butte aux maladies, et le navire en si mauvais état, qu'il pouvait à peine tenir la mer, M. Flinders fut forcé de limiter ses recherches aux îles des Vaisseaux (*Wessels Islands*), et d'aller chercher des provisions à Timor, d'où il revint à Port-Jackson dans le mois de juin 1803. Examen fait de son navire, on le trouva si complètement délabré, qu'il ne valait pas la peine qu'on eût prise à le remettre en état, et, dès lors, pour revenir en Angleterre, il dut solliciter un autre bâtiment. Embarqué en conséquence sur le *Marsouin*, petit brick appartenant à la colonie, il fit voile de conserve avec le *Caton* et le *Bridgewater*, deux grands vaisseaux qu'il s'engagea à piloter dans le détroit de Torrès. Son intention était d'achever sur le *Marsouin* son étude de la côte nord, avant de repartir pour l'Angleterre; mais des malheurs plus grands que la perte de son premier navire lui étaient réservés. Ainsi que nous l'avons dit, toute la côte orientale de la Nouvelle-Hollande est bordée par une barrière de bancs de corail, sur lesquels la mer déferle d'une manière redoutable: en deçà de ces bancs, l'eau est parfaitement tranquille; mais la navigation y rencontre une foule d'obstacles, à raison des îles nombreuses et des bas-fonds dont

la situation ne se trouve pas déterminée ; aussi les marins préfèrent-ils les dangers visibles de la pleine mer à ceux qui les attendent, cachés le long de la terre. M. Flinders naviguait en dehors des récifs, ne soupçonnant aucun danger, lorsque tout-à-coup, vers la tombée du jour, le *Marsouin* donna contre un écueil. On fit à l'instant au *Caton* et au *Bridgewater* les signaux nécessaires pour qu'ils pussent éviter le danger ; ce dernier y échappa en effet ; mais le *Caton*, poussé sur un rocher, s'enfonça immédiatement. Sur ces entrefaites, le *Marsouin* se remplissait d'eau, et l'on craignait, s'il était emporté au-dessus du récif, qu'il ne coulât bas aussitôt. M. Flinders prépara une chaloupe, afin de gagner le *Bridgewater*, et de se concerter avec le commandant de ce navire, pour sauver les débris du naufrage ; mais là nuit était si obscure et la mer si agitée, qu'il ne put pas mettre ce projet à exécution ; ce fut même avec de grandes difficultés qu'il revint à son navire, où chacun le considérait comme perdu. Le jour revint enfin, et les naufragés purent apprécier alors dans toute leur étendue les dangers de leur situation. L'avant du *Caton* restait seul au-dessus de l'eau ; le reste était entièrement submergé. Le *Marsouin* était fortement engagé dans les rochers de corail, d'où il eût été fort dangereux de chercher à le dégager. Le *Bridgewater* avait disparu, le capitaine de ce navire faisant preuve de la plus coupable indifférence pour le malheur de ses compagnons. Par bonheur, on aperçut à la distance d'un demi-mille un banc de sable assez grand pour recevoir les équipages des deux vaisseaux, avec leurs provisions, qu'on avait heureusement sauvées. On y éleva des tentes, sur lesquelles des pavillons furent arborés ; les charpentiers se mirent aussitôt à construire des embarcations ; et ce petit coin de terre, perdu au milieu de l'Océan, devint tout-à-coup le séjour d'une communauté civilisée. On résolut alors que M. Flinders partirait dans le cutter, et se rendrait à Port-Jackson, afin d'obtenir qu'on vînt au secours des naufragés, et que, s'il n'était pas revenu avant les trois mois qui suivraient son départ, ceux-ci s'embarqueraient sur des chaloupes construites avec les débris de leurs vaisseaux. Flinders partit en conséquence pour sa périlleuse expédition. On peut bien appeler ainsi un voyage de deux cent cinquante lieues dans une

barque non pontée, et le long d'une côte habitée par des sauvages féroces. Au bout de treize jours, il arriva à Port-Jackson, où il fut à peine reconnu par le gouverneur King, tant les fatigues et les inquiétudes de toutes sortes avaient altéré sa physionomie. Sans perdre de temps, il prépara tout ce qu'il fallait pour aller retirer de leur triste séjour ses malheureux compagnons. Peu de jours après, il partit avec le vaisseau le *Rolla* et deux schooners; sur l'un d'eux, appelé le *Cumberland*, portant vingt-neuf tonneaux, il avait résolu de se rendre, du détroit de Torrès, en Angleterre; car il aimait mieux braver les dangers d'un tel voyage, que de s'exposer à la mortification de laisser inachevé le travail auquel il avait dévoué sa vie. Six semaines s'écoulèrent seulement entre le jour où il avait quitté le banc de sable et celui où il reparut aux yeux de ses compagnons charmés. Rien ne pouvait égaler la joie à laquelle ils se livrèrent lorsque, abandonnés depuis si longtemps, ils virent s'avancer à l'horizon les bâtiments qu'on envoyait à leur secours. Celui qui les commandait fut salué à son arrivée par trois acclamations et onze coups de canon.

Flinders, persistant toujours à exécuter le plan qu'il avait conçu, et par conséquent à retourner en Angleterre, se remit en mer dans le Cumberland avec un équipage de dix hommes. Après avoir traversé le détroit de Torrès, il arriva en quarante-huit jours à Coépang, dans le pays de Timor: c'était moins de la moitié du temps qu'avait mis le *Bridgewater* pour parvenir jusqu'à Batavia par l'ancien passage autour de la Nouvelle-Guinée. Mais son schooner ne se trouva plus en état de supporter la mer; il faisait eau de toutes parts, et les pompes étant hors de service, il lui parut impossible qu'il atteignît le cap de Bonne-Espérance sans avoir été réparé auparavant. Il ne restait donc d'autre alternative que de toucher à Maurice. Cette nécessité fut cause du plus grand malheur qu'ait encore éprouvé notre aventureux capitaine. La guerre était commencée au moment où il avait quitté l'Angleterre; mais il avait obtenu du gouvernement français un passe-port, dans lequel son vaisseau, l'*Investigator*, était décrit, et où l'objet de son voyage se trouvait clairement défini, comme étant le motif de la protection qu'on lui accordait; mais il arrivait dans une colonie française avec un autre

navire, et, par malheur, on trouva dans ses papiers les instructions du gouverneur King, qui lui enjoignaient de faire connaître en détail les marées, les vents, les productions et l'état général de l'île Maurice. Ainsi, le passe-port se trouvait enfreint non-seulement dans sa lettre, mais encore dans son esprit. A tout prendre, ces irrégularités auraient pu être excusées; mais on ne pouvait pas les passer sous silence, et M. Flinders, plaidant sa cause devant le général De Caen, gouverneur de l'île, prit une attitude beaucoup trop orgueilleuse pour un homme dont la conduite avait besoin d'une interprétation bienveillante. Le général lui-même, à ce qu'il paraît, était d'une humeur arrogante et tyrannique : pendant quelque temps, il traita le capitaine anglais avec une sévérité inutile. Flinders, retenu comme prisonnier de guerre dès l'année 1803, ne reçut qu'en 1810 la permission de partir. L'ordre de le rendre à la liberté était cependant arrivé dans la colonie vers la fin de l'année 1806; mais, sous divers prétextes, le général De Caen sut en différer l'exécution. On dit que Flinders, depuis cette dernière époque, refusa de s'enfuir à bord d'un vaisseau des Indes orientales qui croisait sur la côte et qui lui offrit passage. Le capitaine anglais avait, à cette époque, la liberté sur parole, et, malgré les traitements injustes dont il était l'objet, il ne crut pas pouvoir s'affranchir des lois de l'honneur.

Jusqu'à présent, aucun navigateur ne nous a fait connaître une plus grande partie des contrées australiennes que le capitaine Flinders : non-seulement il fit le tour de la terre de Van-Diémen, dont il étudia minutieusement les côtes, mais on lui dut l'exploration de toute la côte sud de la Nouvelle-Hollande, de la majeure partie de la côte orientale, du détroit de Torrès et du grand golfe de Carpentaria. Ses observations étaient animées et exactes. Rarement il échoua dans ses tentatives pour établir des rapports avec les soupçonneux et timides habitants de l'Australie. Du reste, ses études hydrographiques ne furent pas le seul fruit de ses voyages; sur l'*Investigator*, il fut accompagné par M. Robert Brown, qui comme botaniste n'a pas d'égal, et dont l'ouvrage sur la Nouvelle-Hollande figure au nombre des documents les plus précieux pour l'étude de la géographie physique.

La détention du capitaine Flinders à Maurice, en lui ôtant les moyens de publier le récit de son expédition, permit aux Français de le devancer dans l'exposition des découvertes australiennes. Deux navires, le *Géographe* et le *Naturaliste*, que commandaient les capitaines Baudin et Hamelin, avaient été chargés en 1801 par le premier consul de compléter la reconnaissance de la terre australe. On n'avait négligé aucune des mesures qui pouvaient assurer le succès de cette expédition et la faire briller d'un vif éclat. Des savants de tout genre y étaient adjoints; mais son succès ne fut pas en rapport avec les soins qu'on avait pris pour l'équiper, et, malgré la supériorité de leurs navires, les officiers français restèrent bien au-dessous de Flinders. Ils virent fort imparfaitement quelques portions de territoire. Les vaisseaux se séparèrent souvent et perdirent un temps précieux à chercher les rendez-vous convenus en pareilles circonstances, ainsi qu'à lutter contre les courants contraires au milieu desquels ils s'engageaient imprudemment. Ces difficultés et ces désappointements ont été attribués à l'obstination du capitaine Baudin qui, étant mort avant la fin du voyage, n'a pas eu l'occasion de défendre sa réputation contre les attaques dont elle a été l'objet. Péron, le naturaliste, a écrit un récit de cette expédition dans lequel le nom du capitaine ne se trouve pas une seule fois prononcé. Il n'a pas dissimulé les difficultés de l'entreprise. « Jamais aucun navigateur, dit-il, Vancouver lui seul excepté, n'a dirigé une expédition plus hardie. En effet, les voyages sur le vaste Océan, quelque longs qu'ils puissent être, entraînent rarement avec eux de semblables malheurs et d'aussi fréquents naufrages; ce sont ceux qui, limités à des rivages inconnus et à des côtes sauvages, ont toujours de nouvelles difficultés à combattre et de nouveaux dangers à éviter. » Ces réflexions font encore plus d'honneur à Flinders qui, avec des ressources si incomplètes, acheva la tâche si difficile qu'il avait entreprise, qu'aux Français qui, sans avoir à combattre toutes les difficultés énumérées plus haut, acquirent seulement une faible connaissance de la côte. Péron parlant du capitaine Flinders qui, on l'a vu, poursuivait depuis 1795 ses découvertes dans l'Australie, insinue avec affectation « qu'il

avait été envoyé par le gouvernement anglais pour rivaliser avec notre entreprise. » Le vaisseau français *le Géographe*, traversant à l'ouest le détroit de Bass, rencontra Flinders, comme nous l'avons dit, dans la baie du Combat; et depuis lors, continuant à naviguer sur la côte sud, il ne fit guère que changer les noms déjà donnés aux localités. Il baptisa du nom de *terre Napoléon* la longue ligne de côtes qui s'étend depuis la terre Nuyts jusqu'au détroit de Bass. Les golfes de Spencer et de Saint-Vincent furent nommés *golfe Bonaparte* et *golfe Joséphine*. Toutes les îles et tous les caps reçurent aussi un baptême français.

Péron examina sur la côte occidentale la rivière des Cygnes (*Swan river*), qui avait été découverte, en 1697, par Vlaming et que ce dernier avait ainsi nommée à cause de la multitude de cygnes noirs qu'il y avait vus. Ce ne fut pas sans difficultés que les officiers français passèrent la barre de rochers qui obstrue l'embouchure de cette rivière; à l'intérieur la profondeur du courant augmentait de lieue en lieue. Lorsqu'ils l'eurent remontée à une assez grande distance ils virent la rivière former un grand bassin large de près d'une lieue et peu profond dans presque toutes ses parties. Gravissant une colline qui s'élève près de là, les officiers français furent ravis par la beauté du paysage; d'un côté on apercevait le cours supérieur de la rivière, qui descendait d'une chaîne de montagnes basses qu'on a depuis lors appelées la chaîne du Favori (*Darling's Range*); et de l'autre on suivait ses gracieux contours jusqu'au rivage de la mer. Les bords de la rivière étaient partout couverts de magnifiques forêts qui semblaient s'étendre sans bornes dans l'intérieur du pays; le sol était calcaire et se composait de sable et d'écailles abondamment mêlés aux débris d'une végétation morte.

Les officiers français ayant franchi plusieurs bas-fonds, remontèrent la rivière à une distance d'environ soixante milles, et ils s'aperçurent qu'elle décroissait rapidement en largeur, mais qu'elle conservait la même profondeur de huit pieds sans aucune variation sensible. Le manque de provisions les contraignit à revenir sur leurs pas; en redescendant le courant, ils eurent beaucoup à souffrir

de leurs fatigues et du grand nombre de bas-fonds; leurs tourments s'augmentaient aussi d'une terreur inexplicable et presque bouffonne. « Au milieu de cette détresse et de ces dangers qui croissaient toujours, dit M. Bailly, la nuit descendit sur nous et nous nous préparions à aborder pour sécher nos vêtements et restaurer par un peu de sommeil nos forces épuisées, lorsque tout-à-coup un bruit terrible vint nous remplir d'effroi; il ressemblait au mugissement d'un taureau, mais il était beaucoup plus fort et semblait partir des roseaux les plus voisins de nous. Ce bruit formidable nous ôta tout désir de descendre à terre, et, tout engourdis que nous étions par un froid glacial, nous préférâmes passer la nuit sur l'eau sans nourriture, sans pouvoir fermer l'œil, constamment exposés à la pluie et à l'ouragan. » Jusqu'à présent on n'a pas encore découvert sur le continent australien l'animal redoutable et bizarre dont cette singulière histoire semble indiquer l'existence.

La baie des Requins et les îles voisines furent soigneusement examinées par les Français; ils déterminèrent aussi, dans l'archipel du nord, plusieurs positions avec une grande exactitude; mais, en général, ils se tinrent à une trop grande distance de la terre pour donner une description complète de la côte qu'ils exploraient. Les maladies qui éclatèrent parmi les équipages obligèrent les bâtiments français de repartir avant d'avoir rien effectué d'important. Sur vingt-trois savants qui s'étaient embarqués dans cette expédition, trois seulement revinrent dans leur patrie après avoir fait tout le voyage. La réception bienveillante et hospitalière que les navigateurs français trouvèrent chez les colons anglais de Port-Jackson est mentionnée avec reconnaissance par M. Péron, qui exprima d'ailleurs avec les termes d'une admiration enthousiaste la surprise que lui causa l'aspect prospère du nouvel établissement. « La population de cette colonie, dit-il, était pour nous un sujet d'étonnement et de contemplation. »

CHAPITRE VIII.

INTÉRIEUR DE LA NOUVELLE-HOLLANDE.

Travaux du capitaine King. — Découverte du port Essintong. — Les Malais. — Les rivières des Alligators. — Iles Melville et Bathurst. — Examen du détroit d'Apsley. — La côte nord-ouest. — Le détroit d'York. — La rivière du Régent. — Le golfe Cuningham. — Le golfe Exmouth. — L'archipel. — Points inexplorés. — Premiers essais pour franchir les Montagnes bleues. — Vains efforts de Bass et de plusieurs autres. — Découverte des chemins de l'intérieur. — Expédition d'Oxley sur le Lachlan. — Il arrive à un grand marécage. — Second voyage pour explorer le Macquarie. — Le pays inondé. — Oxley revient par un beau pays inexploré. — Découverte du capitaine Sturt. — On vérifie que la rivière Murray va rejoindre la mer. — Découvertes de Hovell et de Hume. — Progrès de la colonisation. — Etablissement sur l'île Melville. — Colonie sur la rivière des Cygnes. — Le détroit du roi Georges. — Port-Western. — Terre de Van-Diémen.

Les découvertes faites à cette époque le long des côtes de l'Australie n'avaient servi qu'à augmenter l'intérêt mystérieux répandu sur l'intérieur de ce vaste pays; en définitive, on n'avait pas encore trouvé une seule rivière de quelque importance. La continuation de la guerre ne permettait pas d'achever la tâche que Flinders n'avait pu parvenir à compléter; mais, dès que la paix fut signée, de nombreuses expéditions partirent de la Grande-Bretagne dans le but de faire des découvertes géographiques, et l'une d'elles fut envoyée sur les côtes de l'Australie. En quatre voyages accomplis de 1817 à 1822, le capitaine Philip-Parker King a augmenté d'observations essentielles la connaissance qu'on avait des côtes intertropicales de l'Australie.

Si nous passons en revue les résultats de ces expéditions, envisagées comme continuant les découvertes de Flinders, le premier objet qui s'offre à notre attention est une rivière considérable signalée sur la côte nord, et à laquelle on a donné le nom de Liverpool (*Liverpool river*). La découverte de Port-Essington, dans la péninsule au nord du golfe de Van-Diémen, promet des avantages plus grands encore. « Comme hâvre, Port-Essington égale, s'il ne les surpasse pas, tous ceux que j'ai jamais vus, dit le capitaine King, et par sa proximité des Moluques et de la Nouvelle-Guinée, par sa situation sur

la ligne directe de communication entre Port-Jackson et l'Inde; comme aussi par cette circonstance qu'il domine le passage du détroit de Torrès, il doit, dans un laps de temps assez bref, devenir le siége d'un grand commerce, et acquérir une importance très-considérable. »

Sur les rivages du golfe de Van-Diémen, le capitaine King découvrit plusieurs rivières ayant en général le même aspect, et qu'il comprit sous un nom collectif emprunté aux alligators dont elles étaient infestées. L'une d'elles fut reconnue par les chaloupes jusqu'à plus de trente-six milles de son embouchure, endroit où l'eau avait encore deux brasses et demie de profondeur. Les rives étaient basses et bordées de taillis épais; le pays environnant formait une plaine en général unie parsemée çà et là de quelques collines boisées, sur lesquelles le palmier élevait sa tige droite et légère. La configuration physique de ces rivières, dont les sources doivent être éloignées puisqu'elles traversent une plaine selon toute apparence fort étendue, semble prouver qu'elles sont les embouchures d'un grand fleuve qui se divise en plusieurs bras et se jette dans la mer par une espèce de Delta.

Le golfe de la grande baie de Van-Diémen fut découvert par trois vaisseaux hollandais partis de Timor en 1705. Ils y entrèrent, mais sans l'explorer, et jusqu'en 1818 ses rivages demeurèrent inconnus. Lorsque le capitaine King en sortit, il longea du côté de l'est les rivages de la terre septentrionale de Van-Diémen, que jusqu'alors on avait considérée comme une péninsule. Il en examina minutieusement les côtes nord, et en doublant le cap Van-Diémen, sa dernière limite de ce côté, il fut surpris et charmé de découvrir un bras de mer qui s'ouvrait vers le sud, et qui paraissait être l'embouchure d'une grande rivière. Nos voyageurs y entrèrent avec la marée, et après avoir fait seize ou dix-sept milles, jetèrent l'ancre à onze brasses de profondeur. Les bords, surchargés de lianes et d'arbustes, étaient presque inaccessibles; des deux côtés le pays était bas et couvert de bois épais; le palmier landan, le palmier à éventail, et le louvourou, s'y distinguaient parmi les arbres ordinaires des forêts australiennes. Le capitaine King et ses compagnons ne doutèrent pas qu'ils n'eussent découvert ce qu'on cherchait avec tant d'ardeur sur la

terre australe, c'est-à-dire une rivière considérable, lorsqu'en avançant quelques milles plus loin, la pleine mer leur apparut tout-à-coup et détruisit toutes leurs espérances, en leur démontrant que ce qu'ils prenaient pour une rivière n'était qu'un détroit. L'examen qui fut la suite de cette découverte a prouvé que la terre de Van-Diémen des anciennes cartes est en réalité composée de deux îles séparées par l'étroit chenal qui avait si cruellement déçu nos navigateurs, et auquel le capitaine King donna le nom de détroit d'Apsley. Ce détroit a quarante milles de long sur un ou trois de large; sa profondeur est généralement de dix à treize brasses; mais à l'extrémité sud se trouvent plusieurs bas-fonds, et des chenaux y sont un accès difficile. Des deux îles, la plus grande, située à l'est du détroit et qui a peut-être deux cents milles de circonférence, fut appelée l'île Melville; l'autre, située à l'ouest et environ de moitié plus petite, eut pour parrain lord Bathurst.

En s'avançant au sud-est au sortir du détroit de Clarence (*Clarence strait*), c'est ainsi qu'on a nommé le large canal qui sépare l'île Melville du continent, la côte est généralement fort basse et n'offre pas un aspect attrayant. Sous le 15° de latitude, le capitaine King explora un bras de mer profond auquel il donna le nom de golfe Cambridge (*Cambridge gulf*). Quoique ce golfe eût d'abord l'apparence d'une grande rivière, on vérifia qu'il se terminait, à soixante-dix milles de son embouchure, par quelques petits courants de médiocre importance.

L'examen de la partie nord de la terre de de Witt obtint des résultats plus intéressants. Le pays prenait là un caractère plus grand et plus montagneux; le rivage s'y découpait en baies nombreuses et en bras de mer profonds; dans quelques-uns d'entre eux, tels que le golfe de l'Amirauté, le détroit d'York et la baie de Brunswick (*Admiralty gulf, York sound, Brunswick bay*), qui furent soigneusement examinés, on trouva des ports excellents. La baie de Brunswick est un vaste détroit s'enfonçant à vingt milles dans l'intérieur des terres, et offrant de bons ancrages sur toute son étendue. A l'extrémité de ce détroit on découvrit la rivière du Prince-Régent (*Prince-Regent river*) qui, pour employer le langage du capitaine King, « est, sans

exception, la particularité la plus remarquable de la côte nord-ouest. En général, ajoute-t-il, les bras de mer de cette côte forment à leur entrée de vastes ports; et dès qu'ils commençent à prendre tous les traits caractéristiques d'une rivière, leur cours devient irrégulier et tortueux. Mais la rivière du Prince-Régent court à l'intérieur dans la direction du sud-est pendant cinquante-quatre milles sans que rien n'en intercepte la vue sur une étendue d'environ treize milles. » A quinze milles de son embouchure une ligne de rochers traversant cette rivière y forme une chute au-dessus de laquelle la marée ne se fait plus sentir. A partir de là c'est un beau fleuve d'eau douce d'une limpidité parfaite, ayant trois cents verges de largeur. » Un mille environ au-dessous de la chute il reçoit un ruisseau inférieur qui s'y jette d'une hauteur de cent-quarante pieds ; et, bien que nos voyageurs visitassent cette côté pendant la saison des chaleurs, cette cascade présentait encore l'aspect le plus imposant. La ligne des hautes marées était marquée sur les rives du bras de mer et d'énormes troncs d'arbres se trouvaient jetés à douze pieds plus haut que les dernières traces des marées les plus élevées. Comme le pays environnant était relativement stérile et nu, ces arbres devenaient autant de preuves de la fertilité des terres intérieures.

Une longue navigation qui doit s'achever dans un délai déterminé ne permet pas d'explorer d'une manière satisfaisante les bras de mer profonds et par conséquent de dresser un relevé assez exact de la côte pour jeter quelque lumière sur la géographie intérieure du pays; le capitaine King, nonobstant son zèle et son intrépidité, n'engagea donc pas une lutte inutile avec les difficultés semées sur sa route; privé de toutes ses ancres, il évita la périlleuse navigation de la côte nord-ouest. Il ne s'efforça pas cependant d'atténuer l'importance des lacunes qui se faisaient remarquer sur sa carte, ou de prouver que les portions de la côte qu'il n'a pu étudier n'offraient aucun intérêt. Tout au contraire, en exprimant son regret de ce qu'il ne peut examiner un bras de mer important auprès de la pointe Cunningham, il fait observer, « que tout ce que l'on connait jusqu'à présent de cette baie remarquable est de nature à exciter la plus vive

curiosité ; en effet, l'étendue de son entrée, la rapidité du courant, ses fortes marées, prouvent qu'il doit être un golfe très-étendu et différent totalement de ceux qui avaient été observés avant lui. » Environ cent mille plus loin au sud se trouve, près de la pointe Gantheaume, une autre large baie que l'on suppose communiquer avec la première de façon à former une grande île. Quant au reste de la côte nord-ouest, on ne peut douter que le continent n'ait été rarement aperçu et que la ligne de côtes jusqu'à présent marquée sur les cartes ne soit que l'imparfait tracé de la limite extérieure d'un archipel resserré. Le golfe d'Exmouth, autre bras de mer profond, borné à l'ouest par la grande péninsule dont le cap Nord-Ouest forme l'extrémité, ne fut aussi exploré qu'imparfaitement; de sorte que les relèvements du capitaine King, quoiqu'ils contiennent beaucoup de renseignements positifs et précieux, ne sont pas assez complets pour désespérer absolument ceux qui croyaient à l'existence d'une grande rivière australienne ayant son embouchure dans l'Océan. Les portions proéminentes du continent australien, une foule de baiesprofondes et de bras de mer qui seront peut-être reconnus plus tard comme les embouchures de grands fleuves, mais dans lesquels un vaisseau courait risque d'être englouti, restèrent encore à examiner.

Pendant long-temps, les études faites sur l'intérieur de ce vaste pays furent encore plus lentes dans leurs progrès que celles dont ses côtes étaient l'objet. La ligne de montagnes qui s'étend parallèlement à la rive orientale, éloignée de la mer par une distance moyenne de quarante milles environ, et que les colons appellent en général les Montagnes Bleues, demeurèrent, durant bien des années, une barrière infranchissable pour les voyageurs. A l'ouest de Sydney, les sommets de cette chaîne n'excèdent guère trois mille pieds de hauteur, mais plus au nord ils atteignent en plusieurs endroits au double de cette élévation. Du reste, la chaîne entière est tellement escarpée du côté de l'est et coupée si rarement par des vallées transversales, que long-temps après l'établissement de la colonie on croyait qu'il était absolument impossible de la traverser.

Au mois de décembre 1789, l'année qui suivit l'établissement de la colonie à Port-Jackson, le lieutenant Daws partit

pour reconnaître les montagnes avec un fort détachement de troupes et des provisions pour six jours; mais, après avoir enduré les fatigues de neuf journées de marche, il revint à Port-Jackson sans avoir pu pénétrer à plus de neuf milles dans la première chaîne. Huit mois après, le capitaine Tench fit un effort analogne et éprouva le même désappointement. Il résulta de ces deux tentatives malheureuses que pendant un laps de trois ans on ne tenta plus l'ascension des Montagnes Bleues. A cette époque, le célèbre colonel Paterson, qui s'était endurci dans les déserts de l'Afrique aux fatigues des voyages, entreprit une expédition nouvelle avec le plus vif espoir de réussir. Son plan consistait à remonter la rivière Hawkesbury aussi loin qu'elle serait navigable, et d'arriver ainsi à la base des montagnes qu'il voulait franchir. Il choisit pour compagnons quelques braves higlanders écossais, accoutumés comme lui dès leur enfance à gravir les pics les plus escarpés, et il emmena aussi quelques naturels du Port-Jackson qui devaient lui servir de guides et d'interprêtes. Mais tous ces préparatifs devinrent inutiles : un des canots coula, l'autre subit des avaries irréparables, en essayant de remonter les chutes de la rivière. En vain les voyageurs essayèrent-ils de continuer leur route vers l'intérieur des montagnes; les difficultés augmentaient à chaque pas. L'un des pics n'avait pas moins de quatre cents pieds de hauteur perpendiculaire; d'effrayants précipices s'ouvraient de toutes parts sous leurs pas; à peine une cime était-elle escaladée, que d'autres apparaissaient plus nues encore et plus difficiles à gravir, si bien qu'ils se virent contraints de revenir sur leurs pas.

Environ un an après, M. Hacking, quartier-maître du Sirius, homme courageux et entreprenant, excité plutôt qu'arrêté par le mauvais succès du colonel Paterson, partit, suivi de quelques compagnons intrépides, pour franchir ces barrières jusqu'alors infranchissables. Leurs efforts ne furent pas complètement inutiles : les voyageurs pénétrèrent vingt milles plus loin que leurs devanciers; mais, après avoir gravi plusieurs sommets des plus élevés, Hacking lui-même fut forcé de songer au retour. Au-delà des pics qu'il réussissait à escalader, les montagnes lui offraient sans cesse de

nouvelles chaînes moins accessibles encore que celles dont il venait d'apprécier les immenses difficultés.

Parmi les premiers navigateurs qui découvrirent l'Australie, son courage, son habileté et sa persévérance ont certainement conquis à M. Bass le premier rang. Au mois de juin 1796, ce hardi marin tenta de pénétrer dans les Montagnes Bleues. Jamais voyageur ne déploya plus de courage : les deux bras armés de crochets de fer, il gravit quelques-uns des plus dangereux précipices, et se fit descendre avec des cordes dans les abîmes qui arrêtaient sa route. Mais tant de résolution ne servit à rien, et après quinze jours de fatigues sans égales, de périls inouïs, il revint à Sidney, confirmant, par sa propre mésaventure, tout ce qui avait été dit sur l'impossibilité de franchir ces remparts extraordinaires. Du sommet d'un pic très-élevé, M. Bass avait vu, à la distance d'environ quarante milles, une seconde chaîne de montagnes beaucoup plus hautes qu'aucune de celles qu'il avait gravies, et l'espace intermédiaire offrait des obstacles aussi fréquents et non moins formidables que ceux dont il avait triomphé.

Le premier essai qui eut lieu ensuite pour chercher un passage à travers les montagnes occidentales fut fait par un émigré français, M. Bareillier, ingénieur de la colonie. On ajouta aux précautions prises dans les entreprises précédentes l'établissement bien entendu d'une ligne de postes placés à peu de distance l'un de l'autre, de façon à maintenir une communication active entre les voyageurs et les établissements anglais les plus voisins ; mais, nonobstant la sagacité qui avait présidé au plan de cette expédition, M. Bareillier ne fut pas plus heureux que ses prédécesseurs et n'arriva même pas au point que M. Bass et d'autres avaient atteint avant lui.

Outre ces nombreux échecs, plusieurs circonstances faisaient croire aux colons que les Montagnes Bleues étaient absolument infranchissables. Les naturels du pays les connaissaient aussi peu que les Européens eux-mêmes. Ils les regardaient avec un religieux effroi comme un séjour d'esprits malfaisants d'où le tonnerrre, les inondations et les vents embrasés sortaient pour dévaster le territoire. Ils affirmaient de plus qu'au-delà de ces montagnes était un lac im-

mense sur les bords duquel vivaient des hommes blancs, semblables à des Anglais, vêtus de la même façon et habitant comme eux de grandes villes dans des maisons bâties de pierres. De telles fables relatives à un pays si voisin semblaient témoigner que l'accès en était tout-à-fait interdit.

Ces régions transalpines restèrent ainsi tout-à-fait inconnues jusqu'à ce que, en 1813, on découvrit un passage menant, à l'ouest de Sidney et à travers les montagnes, des plaines d'Emu à un pays ouvert, fertile et bien arrosé. Aussitôt un chemin régulier fut établi, et le 25 avril 1815 le gouverneur Macquarie, sa femme et une suite nombreuse traversèrent les Montagnes Bleues, si long-temps regardées comme infranchissables. Le point le plus élevé de cette route traverse un plateau d'une étendue considérable d'où l'œil embrasse de toutes parts les tableaux les plus vastes et les plus divers. La ville de Windsor, la rivière Hawkesbury et mille autres points également remarquables de la colonie s'aperçoivent distinctement. De là la route descend graduellement pendant quelques milles vers l'est où elle se termine tout-à-coup par un précipice de six cent soixante-dix pieds presque perpendiculaire. Le chemin tournant que l'on a construit pour descendre ce redoutable précipice a reçu le nom de l'ingénieur qui en a dirigé les rampes, et s'appelle maintenant la passe de Cox (*Cox's pass*).

Le gouverneur, parvenu jusqu'au pays plat situé à l'ouest des Montagnes Bleues, désigna immédiatement l'endroit où devrait plus tard s'élever une ville à laquelle il donna d'avance le nom de Bathurst. Il choisit une hauteur située sur la rive méridionale d'une belle rivière coulant au nord-ouest et qui prit son nom (*Macquarie river*). Tout autour et à la distance de dix milles, on évalua qu'il se trouvait cinquante mille acres de terre dépouillés de bois et parfaitement disposés pour l'agriculture ou l'éducation des bestiaux. Le pays abondait de plus en gibier et la rivière en poissons excellents. On observa que Bathurst était situé par 33° 24' 30" de latitude sud et 149° 29' 30" de longitude est. La route qui de là conduit à Sidney a cent quarante milles. M. Throsby découvrit, en 1819, dans les Montagnes Bleues un autre passage beaucoup plus méridional; et, comme la popula-

tion de la colonie tend de plus en plus à se rapprocher des montagnes, il est probable que de nouvelles voies de communications seront bientôt reconnues.

La découverte d'une terre fertile presque illimitée était de la plus grande importance pour la colonie, et elle eut lieu à une époque très-favorable, c'est-à-dire au moment où l'accroissement de la population dans les bornes étroites d'un territoire peu productif avait dépassé les produits de l'agriculture. Une route s'ouvrant ainsi vers les régions de l'ouest, il était naturel de supposer qu'on poursuivrait avec une ardeur extrême cette intéressante découverte. M. Oxley, l'intendant de la colonie, fut chargé d'explorer le pays compris entre Bathurst et Lachlan, rivière considérable à quatre-vingts milles environ vers l'ouest, et dont les sources avaient été découvertes quelque temps auparavant. Au commencement de son voyage, M. Oxley trouva le pays pareil à celui qui avoisinait Bathurst, agréablement coupé de vallons et de collines et tapissé de beaux pâturages, mais ne produisant que peu d'arbres, tous d'ailleurs d'une espèce presque naine; de frais ruisseaux y serpentaient en grand nombre, et la pierre à chaux de la meilleure qualité y était très-abondante. On attacha une importance toute particulière à cette dernière découverte, car c'était la première fois que l'on trouvait cette pierre dans la Nouvelle-Galles du Sud.

Le 24 avril, M. Oxley et sa suite arrivèrent au dépôt que l'on avait d'avance établi sur le Lachlan pour le service de l'expédition. Au moyen de mesures barométriques, on vérifia que le pays ne s'élevait guère en cet endroit à plus de six cents pieds au-dessus du niveau de la mer; tandis que les plaines Bathurst, mesurées de même, se trouvaient à mille neuf cent soixante-dix pieds au-dessus du même niveau. Ce brusque abaissement du pays était de mauvais augure pour la longueur de la rivière. Du 27 avril au 12 mai, M. Oxley descendit cette rivière en bateau, jusqu'à ce que, trouvant les plaines inondées à l'ouest comme au nord-ouest, et la rivière elle-même, qui depuis quelque temps avait pris l'aspect d'un canal stagnant, se perdant alors dans les marais, il jugea inutile d'en suivre plus loin le cours. Il marcha ensuite pendant plusieurs jours vers le sud-ouest; mais la fatigue et le man-

que d'eau lui ayant enlevé plusieurs chevaux, il se vit contraint de prendre la direction du nord, et de gagner quelques collines basses qui s'élevaient de ce côté. Il n'avait pas long-temps suivi cette nouvelle route, lorsqu'il rencontra un courant d'eau : bientôt il reconnut le Lachlan, qui, à cet endroit, sortait des marais. On le côtoya de nouveau jusqu'au 8 juillet, où il parut inutile, sinon impossible, d'avancer davantage à l'ouest. La rivière ne recevait point d'affluent tributaire, mais se perdait au contraire en lagunes nombreuses. Le pays était une plaine continue sans autres bornes que l'horizon, dépouillée de bois, et sujette évidemment aux inondations toutes les fois que la rivière débordait. L'endroit où la rivière Lachlan disparaît d'une façon si bizarre est à cinq cents milles à l'ouest de Sidney, et presque sous la même latitude. Il avait fallu six semaines d'incroyables efforts pour arriver si loin. Le cours de la rivière, ses détours compris, s'étend sur plus de douze cents milles : durant la plus grande partie de ce cours, elle ne reçoit aucun autre courant auxiliaire, et finit par s'absorber dans une plaine déserte. Les provisions de nos voyageurs étant alors presque épuisées, ils se dirigèrent en toute hâte vers le Macquarie, pour déterminer la direction de cette rivière, qui bien évidemment ne se réunissait pas au Lachlan. Tout d'abord ils traversèrent un pays stérile et désert ; mais, lorsqu'ils eurent gagné les hauteurs, la perspective changea soudain ; et, après une quinzaine de lieues de marche, ils campèrent au bord d'une rivière considérable, courant du sud au nord, et arrosant une magnifique vallée, à laquelle on donna le nom de Wellington (*Wellington valley*). On crut d'abord avoir trouvé le Macquarie, mais M. Oxley, impatient d'explorer le pays nord, descendit quelque temps le nouveau courant ; il s'aperçut alors, avec un joyeux étonnement, que cet affluent rejoignait une très-belle rivière venant de l'est-sud-est, et traversant la chaîne basse de collines herbeuses qui bornait la vallée à l'est. Celle-ci était évidemment le Macquarie si long-temps cherché, et dont la vue fit oublier à nos voyageurs tous leurs desappointements passés. Leur courte excursion vers le bas de la rivière avait confirmé l'opinion qu'ils s'étaient déjà faite de la fertilité du pays. En revenant vers Bathurst,

ils trouvèrent le sol montueux, mais riche et d'un bel aspect; le bois seul dégénérait aux approches des plaines récemment découvertes. Ce qui caractérise particulièrement cette région, est le nombre des courants par lesquels elle est traversée. M. Oxley en parle ainsi : « En supposant que l'aspect du pays qui environne le Macquarie, à l'endroit où nous l'atteignîmes pour la première fois, n'expliquât pas la grandeur de cette rivière, le chemin que nous avions suivi depuis nous en eût fait comprendre les causes. Cette région est à la lettre sillonnée d'eaux courantes : sur chaque colline nous trouvions une source, et dans chaque vallée un petit ruisseau, les uns coulant directement au nord-est de la rivière, les autres allant la rejoindre à l'ouest, dans la vallée de Wellington. L'aspect du pays indique que les eaux venant du nord-est sont au moins aussi nombreuses que celles du côté opposé. » Depuis cette époque un établissement s'est formé dans la vallée de Wellington, à la jonction de la rivière de Bell (*Bell's River*) et du Macquarie; cet endroit, situé à plus de deux cents milles à l'ouest de Sidney, paraît destiné par sa fertilité et la beauté du pays qui l'environne à devenir une des colonies les plus florissantes de la contrée occidentale.

La description brillante que M. Oxley et ses compagnons donnèrent du Macquarie et de ces délicieux paysages, de ces ruisseaux innombrables, de ces blocs de pierre à chaux et de ces bois magnifiques disposés comme ils l'eussent été dans un parc, enflamma l'enthousiasme des colons, et leur fit espérer qu'on verrait ce noble fleuve aboutir à l'Océan. Un tel moyen de communication entre la mer et la contrée occidentale manquait seul pour compléter le mérite des découvertes nouvelles, et devait leur donner une valeur inestimable. On résolut immédiatement d'explorer, s'il était possible, la rivière jusqu'à son embouchure, et une station à l'usage des voyageurs fut établie dans la vallée de Wellington.

Au mois de mai 1818, M. Oxley quitta Sidney et tenta une seconde excursion dans l'intérieur. Après que nos voyageurs furent descendus au-dessous de Wellington-Valley, et pendant plusieurs jours consécutifs, la rivière continuait à couler majestueusement à travers un pays aussi beau qu'on en eut encore eu à décrire. Une rivière considérable nommée

l'Erskine, qui de l'est venait s'y jeter, semblait présager le succès en témoignant que le Macquarie était le grand réceptacle des eaux de l'intérieur. A cent vingt-cinq milles de la vallée de Wellington, les collines disparurent et le pays devint parfaitement uni; mais le sol était excellent et n'avait aucun débordement à craindre. De cet endroit, deux hommes furent envoyés au gouverneur pour lui faire connaître les résultats de l'expédition. Lorsqu'ils partirent, on s'attendait à un succès définitif.

« Le 28 juin, dit M. Oxley, nous avions suivi le cours de la rivière sans y remarquer d'addition ou de diminution sensible jusqu'à environ soixante-dix milles au nord-nord-ouest. Là, sous l'action d'un vent assez fort, elle déborda, et, quoique nous en fussions à près de trois milles, le pays était si parfaitement uni que les eaux envahirent le sol sur lequel nous nous trouvions; par bonheur, nous voyagions depuis quelque temps sur une plaine tellement basse que l'équipage de nos barques, voyant le pays inondé, avait ralenti sa marche. Cette circonstance me permit de leur envoyer l'ordre de revenir à la station que nous avions quittée le matin, et où le sol était un peu plus élevé. Cet endroit cependant n'offrant pas une sécurité complète, il fut convenu que les chevaux avec les provisions retourneraient aux dernières hauteurs que nous avions quittées, à seize milles environ de distance, tandis que, monté sur la plus grande chaloupe, je tâcherais de découvrir le point où les eaux se déchargeaient.

» Le 2 juillet, je descendis ainsi la rivière, et durant cette journée je fis près de trente milles vers le nord-nord-ouest, sans avoir, à la lettre, aperçu la terre, tant le pays envahi par l'inondation était devenu semblable à une mer. Les bords de la rivière étaient plantés d'arbres épais, et plusieurs espaces de terrain que nous distinguions çà et là, couverts de roseaux communs, étaient aussi environnés de bois. Le 3, nous trouvâmes le lit de la rivière rétréci, mais très-profond, ses rives continuant à être d'un pied à dix-huit pouces au-dessous de l'eau. Durant l'espace de vingt milles, elle demeura telle que nous l'avions vue la veille; ensuite nous perdîmes toute vue de terre et d'arbres; le courant se mit à circuler dans les roseaux, en conservant une profon-

deur d'environ trois pieds et sans changer de direction. Il continua ainsi pendant quatre milles, et alors, sans aucun changement préalable dans la largeur, la profondeur ou la rapidité du courant, au moment où je me croyais sur le point de pénétrer dans le lac si long-temps cherché, la rivière sembla se jouer de nos poursuites, en se répandant de toutes parts, du nord-ouest au nord-est, sur la plaine de roseaux qui nous entourait ; de vingt pieds de profondeur elle diminua jusqu'à n'en plus avoir que cinq, et se mit à couler sur un fond de limon bleuâtre, conservant la même rapidité que lorsque ses eaux étaient contenues entre des bords élevés. Ce point de jonction avec les eaux de l'intérieur, où le Macquarie cesse d'offrir l'aspect d'un fleuve, se trouve sous le 30° 40' de latitude sud et le 147° 10' de longitude est. »

Ainsi il se trouvait avéré que la rivière s'épandait en un marais d'une étendue sans bornes qui cachait les limites du lac profond où ses eaux devaient se perdre, en supposant toutefois qu'un tel lac existât. M. Oxley, ne pouvant poursuivre ses recherches vers le nord-ouest, changea de route, et voulut rejoindre directement la côte orientale. Durant sa marche vers les Montagnes Bleues, il traversa jusqu'à douze belles rivières, courant en général dans la direction d'ouest et nord presque parallèlement au Macquarie. L'une d'elles, appelée le Castlereagh, à peu de distance de ce dernier fleuve, fut regardée comme plus étendue ; une autre nommée la rivière de Peel (*Peel's river*) était presque égale au Macquarie, et arrosait une contrée du plus bel aspect. Dès que nos voyageurs eurent quitté la plaine qui conduisait aux marais, et lorsqu'ils eurent gravi les collines, le tableau qui s'offrit de toutes parts à leurs yeux fut trouvé d'une variété et d'une magnificence imprévues. Ils traversèrent des plaines, de plusieurs milles d'étendue, dont le sol parfaitement sec et fertile était parsemé d'arbres distribués comme ceux d'un beau parc. Des collines basses en longues chaînes, couvertes de bois de cyprès, d'eucalyptes et d'acacias en pleine fleur, s'élevaient çà et là sur la plaine, se détachant comme des îles, et variaient ce paysage pittoresque. On gravit deux de ces élévations, l'une fut appelée le mont Tetley (*Mount Tetley*), l'autre la colline de Loadstone (*Loadstone Hill*) ;

toutes deux affectèrent notablement l'aiguille magnétique, les pôles se trouvant changés, lorsqu'on plaçait la boussole sur leurs rochers. M. Oxley et sa suite, étant parvenus au sommet des Montagnes Bleues, furent quelque temps embarrassés pour descendre le versant oriental. Le sol de la chaîne où ils se trouvaient ne paraissait point fertile ; mais cette circonstance influait peu sur les bois dont elle était couverte ; les arbres y étaient de la plus énorme dimension, et les forêts de la montagne égalaient en hauteur et en qualité les plus belles de la colonie orientale. Nos voyageurs avaient été arrêtés dans leurs progrès à l'est par des rangées de rocs perpendiculaires s'étendant du nord au sud, et que divisaient, dans toute leur longueur, des gorges profondes, impraticables en apparence. Ils essayèrent néanmoins de les traverser, mais leur marche fut tout-à-coup interrompue par un abîme qui passait en profondeur tous ceux qu'on avait déjà vus. « Cet effroyable ravin, dit M. Oxley, s'étend à peu près du nord au sud ; au fond sa largeur n'excède pas cent ou deux cents pieds, tandis que la séparation de ses bords extérieurs est de deux à trois milles. Il a certainement plus de trois mille pieds de profondeur perpendiculaire. » Nos voyageurs marchèrent quelques jours au sud, ayant à leur gauche la contrée sauvage et impraticable dont nous venons de donner une idée. Ils rencontrèrent plusieurs cascades d'une magnificence sans pareille, et enfin découvrirent par bonheur un vallon où la descente était possible. Ils côtoyèrent quelque temps un torrent impétueux qui descend des montagnes pour se jeter dans le Hastings, qui lui-même se jette dans la mer près du port Macquarie. Leur voyage des Montagnes Bleues vers la mer ne s'effectua pas sans peine, au milieu de sommets abruptes et élevés, d'où l'on n'eût souvent pas pu descendre sans une immense quantité de vignes et de plantes grimpantes qui leur servaient d'appui. Enfin, le 23 septembre, M. Oxley et sa suite aperçurent pour la première fois l'Océan du sommet d'un rocher qu'ils appelèrent Montagne de la vue de la mer (*Sea view mount*). Il descendit ensuite vers le rivage le long du Hastings, dont il donne une description faite pour encourager les colons à venir se fixer sur ses bords. Ainsi M. Oxley avait traversé le pays sur une ligne

11.

droite de plus de trois cents milles, et la plus grande partie de ce voyage s'était faite au milieu de plaines bien arrosées et fertiles. A la vérité, il n'avait trouvé aucune communication entre les eaux intérieures et la mer, mais, comme dédommagement, il signalait, dans le voisinage de la côte, une étendue indéfinie d'excellentes terres également propres à l'agriculture et au pâturage.

Cependant l'ardeur des recherches se portait dans une autre direction. Deux notables de la colonie, MM. Hovell et Hume, examinèrent avec un succès signalé la partie sud-est du pays. Commençant leurs études à la Baie double (*Twofold bay*), ils se dirigèrent vers le sud-est, et traversèrent une région ouverte, sèche et d'une belle végétation, chargée de bois épais, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus au bord d'une rivière importante ; ils en suivirent le cours et s'aperçurent avec joie qu'elle se jetait dans le port Western, autour duquel le pays avait l'aspect le plus attrayant. Ainsi, de quelque exagération qu'on puisse soupçonner les voyageurs d'une colonie, gens dont l'esprit s'exalte par l'espoir et l'amour des découvertes, il demeure certain que la Nouvelle-Galles du Sud n'est pas l'aride et stérile désert qui nous a été décrit par quelques explorateurs. On y trouve des rivières nombreuses, sinon toujours navigables, et une vaste étendue de terres productives, quoiqu'elles n'égalent pas en richesses les prairies de l'Amérique.

On fit, en 1829, un nouvel essai pour connaître la direction des eaux intérieures. Le capitaine Sturt partit avec un détachement pour explorer les issues du Macquarie et du Castlereagh ; après avoir traversé le grand marais dans lequel se déchargent ces deux rivières, il se trouva sur une contrée plate et déserte, totalement privée de végétation, et enfin il découvrit sous le 145° de longitude et le 30° de latitude, une rivière considérable coulant au sud-ouest. Il suivit quelque temps son cours, mais il fut contraint d'abandonner ses recherches et de revenir à Sidney ; il en était à six cents milles au nord-ouest ; la nouvelle rivière fut appelée le Darling, par hommage au gouverneur de la colonie.

Une découverte plus importante, en ce qu'elle eut des résultats plus complets, a été récemment faite par le même

officier : le 7 janvier 1830, le capitaine Sturt descendit le Morrumbidgee, courant considérable à deux cents milles au sud-ouest de Sidney, et que l'on supposait se joindre au Lachlan. La station préparée d'avance pour nos voyageurs, et d'où ils partirent, était sous le 143° 37' de longitude et le 34° 15' de latitude ; se trouvant ainsi à une distance considérable au sud-ouest de l'endroit où était parvenu M. Oxley en explorant le Lachlan. Environ à douze milles au-dessous de cette station, un affluent venant du nord-est se jetait dans le Morrumbidgee, et l'on supposa qu'il formait la communication entre cette rivière et le Lachlan. Le septième jour du voyage, les rives se rapprochèrent, et l'impétuosité du courant inspira la plus vive terreur à nos gens ; ils désespéraient presque de pouvoir continuer leur route, lorsque le chenal s'élargissant tout-à-coup ils se trouvèrent lancés sur une large et imposante rivière coulant de l'est à l'ouest, et dont les rives étaient à trois ou quatre cents pieds l'une de l'autre. Le 23, des naturels, au nombre d'une centaine environ, parurent sur la rive droite, projetant évidemment d'attaquer la barque ; accident d'autant plus inopportun que l'attention de nos voyageurs était réclamée par les bancs de sable qui les empêchaient d'avancer : mais leur terreur fit place encore une fois à un vif sentiment de joie. Les naturels avaient paru si décidés à prendre l'offensive, que quelques-uns d'entre eux étaient déjà entrés dans l'eau pour s'emparer de l'embarcation ; néanmoins, par un véritable caprice de sauvages, ils renoncèrent tout-à-coup à ce projet, et laissèrent tranquillement les étrangers passer outre. La chaloupe ne fut pas plutôt sortie des bancs de sable qu'on découvrit une grande rivière, venant de l'est, et qui rejoignait le Morrumbidgee en décrivant un angle parfaitement aigu. Les Indiens s'étaient montrés sur l'étroite langue de terre qui sépare les deux fleuves. Le nouveau courant, formé par l'union du Morrumbidgee et de l'autre rivière, qu'on supposait être le Darling, reçut de nos voyageurs le nom de Murray. Ses rives, couvertes de verdure et d'arbres, avaient un aspect admirable ; son cours inclinait à l'ouest de telle sorte, qu'il arrivait sous le 149° 40' de longitude sans descendre plus bas que le 34° de latitude. Les roches y étaient composées surtout de pierre calcaire. Le lit de la rivière avait

eu long-temps l'aspect d'une gorge profonde, mais ensuite elle changea de direction au sud-est, coulant par longues nappes d'environ quatre cents pieds de large, et avec vingt pieds d'eau près de la rive. Cet aspect nouveau ranima l'espoir de nos voyageurs, qui se réjouirent bientôt en pénétrant dans un vaste lac de trente à soixante milles, en tous sens. Le pays environnant ne paraissait pas stérile, mais les arbres y étaient moins abondants que vers le haut de la rivière. A sept milles environ de l'embouchure du Murray, l'eau du lac était saumâtre, et quatorze milles plus loin elle devenait tout-à-fait salée. On inférait naturellement de cette circonstance qu'il était en communication avec la mer, ce qui fut bientôt démontré. Les bas-fonds s'opposant à la navigation de la chaloupe vers le sud du lac, le capitaine Sturt descendit à terre et se trouva sur le bord de la mer près de la baie du Combat, avec laquelle le lac communiquait par une issue large d'environ deux milles et navigable pour les barques. On conjectura que d'autres communications existaient sans doute, mais l'état d'épuisement où se trouvaient nos marins ne leur permit pas de dresser un relèvement complet de leur découverte. Le lac Alexandrina (ce fut ainsi que cette large nappe d'eau fut nommée par le capitaine Sturt) est situé positivement à l'est du golfe Saint-Vincent, et se présente comme un grand golfe dont l'embouchure a été peu à peu fermée par des bancs de sable. Les provisions des explorateurs anglais étaient presque entièrement consommées, et le travail nécessaire pour remonter le fleuve à contre courant fut si excessif, que les marins se trouvèrent à demi morts de fatigue en arrivant au dépôt; ils l'avaient quitté quatre-vingt huit jours auparavant, et dans cet espace de temps ils avaient fait plus de deux mille milles. Une rivière appelée le Lindsay, et venant du sud-est, était la seule qui se jetât dans le Murray. Si le capitaine Sturt ne se trompe pas en conjecturant que le Morrumbidgee communique avec le Lachlan, et que la grande rivière qui de l'est vient s'y réunir est en effet le Darling, découvert durant sa première expédition, il s'ensuit qu'une immense étendue de communications par eau existe à l'intérieur, et que le Murray est probablement le canal par lequel vont rejoindre la mer toutes les rivières jusqu'à présent connues qui coulent à l'ouest des Montagnes Bleues.

Depuis que le courage et la persévérance de M. Oxley, de M. Sturt et de plusieurs autres, ont ainsi ouvert un champ illimité aux spéculations de l'agriculture coloniale, le gouvernement n'est pas resté inattentif aux avantages commerciaux qu'offriraient des établissements nombreux, établis sous des climats différents, et à de grandes distances les uns des autres. La colonisation s'est étendue sur la côte orientale jusqu'à la baie Moreton, à quatre cent cinquante milles au nord de Sidney; à une égale distance au sud-ouest, une colonie s'est récemment formée dans le port Western afin de mettre en valeur la belle contrée explorée par MM. Hovell et Hume.

Mais, de toutes celles de ce grand continent, c'est la côte nord qui a le plus de droits à l'attention d'un peuple commerçant. Les grandes pêcheries que les Malais y ont établies font un commerce avantageux avec la Chine : de plus, la fertilité relative de cette partie des côtes, la chaleur du climat qui, entre les tropiques, lui permet de produire une foule de denrées impossibles à trouver dans les colonies du sud ; la proximité de l'archipel indien, habité par un peuple habitué aux spéculations commerciales et qui fait de rapides progrès vers la civilisation ; toutes ces circonstances se réunissent pour montrer comme très-prochains les succès d'une colonie établie sur les rivages nord de la Nouvelle-Hollande. Les études faites par le capitaine King ont été un premier pas vers ce but ; et, au commencement de 1824, le *Tamar*, capitaine Brewer, fut envoyé pour prendre possession de la terre d'Arnhem ; il devait y former aussi un établissement à l'endroit qu'il jugerait le plus convenable pour un entrepôt de marchandises. Le *Tamar* quitta Sidney dans le mois d'août, et, après avoir traversé le détroit de Torres, il vint jeter l'ancre à Port-Essington. Là le pavillon national fut arboré sur le rivage , et l'on prit formellement possession de toute la côte nord située entre les méridiens 139 et 136. Du reste, on ne trouva pas d'eau douce en cet endroit, et le vaisseau gagna le détroit d'Apsley, où l'on a découvert, sur l'île Melville, une petite rivière qui se jette dans le détroit près de l'île Harris : cette dernière fut immédiatement choisie comme un lieu convenable pour l'établissement d'une colonie. Le 2 octobre, on y entreprit la construction du fort

Dundas. Le petit promontoire surlequel il s'éleva prit le nom de pointe Barlow (*Barlow point*), et l'ancrage dans le détroit celui de *Port-Cockburn*. Le sol qui avoisinait le nouvel établissement était d'une extrême fertilité, mais les bois en occupaient la plus grande partie. Jusqu'au mois de novembre on ne vit point paraître les naturels ; mais ensuite leurs vols fréquents donnèrent lieu à des hostilités qui tinrent la colonie au berceau dans un état d'appréhension continuelle. Les colons n'étaient encore qu'au nombre de cent vingt-six individus, parmi lesquels trois ou quatre femmes, et quarante-cinq condamnés ; le surplus était des soldats du 3e régiment. Cette colonie importante languit quelque temps, et il a été question de l'abandonner ; nous ne sommes même pas certains qu'elle soit encore dans un état de prospérité stable ; mais il faut espérer que le gouvernement ne se laissera pas détourner, par quelques difficultés faciles à prévoir, du projet de maintenir un établissement dans une position si évidemment favorable. On ne pouvait guère attendre des succès rapides dans une colonie composée tout d'abord de résidents forcés, tels que des soldats et des repris de justice, gens privés de l'espérance active, de la persévérance et de la résignation que leur eût inspiré la présence de leur famille et la perspective de travaux permanents.

La colonie établie sur la rivière des Cygnes au commencement de 1829 a déjà pris quelque force et quelque stabilité apparentes. Elle les doit aux éléments bien choisis qui la composèrent d'abord. Les émigrés énergiques, intelligents et possédant des capitaux, sont certains de surmonter les difficultés qui attendent tout colon dans un pays entièrement neuf. La rivière des Cygnes a été explorée à la distance de plus de quatre-vingts milles de son embouchure. L'intérieur du pays est parfaitement propre à l'éducation des bestiaux, et d'ailleurs susceptible d'être labouré ; le sol cependant n'y est pas remarquablement fertile : du côté de la mer, surtout, il est aride et sablonneux. La rivière Canning, qui vient du sud se jeter dans la rivière des Cygnes, n'a été jusqu'à présent examinée qu'en partie. On élève contre cette colonie une seule objection importante, c'est qu'il n'existe dans son voisinage aucun port offrant quelque sécurité. L'embouchure de la rivière des

Cygnes est fermée par un récif sur lequel on trouve à peine six pieds d'eau ; et les routes de Gage (*Gage's Roads*), entre la rivière et l'île de Rottnest, sont exposées aux gros temps du sud et du sud-ouest ; mais vers la fin de 1829 une belle rivière, ayant à son embouchure un port spacieux, a été, dit-on, découverte à quelque distance au sud; elle se jette dans la mer auprès du cap Bouvard ; et, à cette époque, un détachement partit pour l'explorer. Les difficultés et les embarras qu'ont eus à vaincre les colons de la rivière des Cygnes ont été exagérés à dessein par les organes de la presse coloniale ; la Nouvelle-Galles du Sud désire par dessus tout attirer les émigrants vers ce pays, et décourage en conséquence autant qu'elle le peut tout autre établissement.

Le même zèle infatigable pour la colonisation conduisit à former, en 1826, un comptoir dans le détroit du Roi-Georges III. C'est en cet endroit, on le sait, que se trouve le premier port un peu sûr où puissent toucher les navires qui arrivent d'Europe à la Nouvelle-Galles du Sud, et, selon toute probabilité, il s'y formera un entrepôt pour le bétail et une station pour les navires, de manière à diminuer les risques d'une longue navigation autour de la côte sud. Dans la terre de Van-Diémen la colonisation s'étend, par le milieu de l'île, depuis le Derwent, qui se jette au sud, jusqu'au Tamar, et au port Dalrymple, qui s'ouvre sur la côte nord. Le port Macquarie, placé sur la rive occidentale, et où se trouvent en abondance les beaux pins de Huon, est déjà très-fréquenté par la navigation coloniale. Sous peu de temps il deviendra, selon toute apparence, un établissement important. Il n'y a donc guère sur les côtes de l'Australie qu'un seul port de quelque valeur qui ait échappé à l'occupation anglaise. La baie des Requins, à quatre cents milles au nord de la rivière des Cygnes, est le seul point essentiel qu'elle ait négligé. On supposait aux Français l'intention de fonder un établissement sur cette côte, mais, s'ils y renoncent, il faut espérer que le gouvernement colonial ne méconnaîtra pas l'utilité de posséder le seul ancrage sûr que l'on ait encore trouvé sur les rives occidentales de la Nouvelle-Hollande.

CHAPITRE IX.

VOYAGES DE VANCOUVER.

Origine du commerce des fourrures. — Voyages de Meares. — De Portlock et de Dixon. — De Grey. — Leurs découvertes. — Le détroit de Fuca. — Jalousie des Espagnols contre les Russes. — Etablissement formé à Monterey. — Expédition au nord. — On découvre le port Bucarelli. — Seconde expédition. — Ses résultats. — Voyage de Haro et de Martinez. — Les Espagnols prennent possession de Nootka. — Ils s'emparent d'un navire anglais. — On apaise le différend. — Vancouver va recevoir la restitution de Nootka. — Il reçoit l'ordre de relever la côte nord-ouest de l'Amérique. — Voyages le long de la Nouvelle-Hollande. — Découverte de l'île Chatham. — Vancouver pénètre dans le détroit de Fuca. — Il arrive ainsi par le nord jusqu'à la mer. — Il rencontre les inspecteurs espagnols. — Arrivée à Nootka. — Exploration de la rivière Columbia. — Caractère des naturels. — Leur architecture. — Hivernage des vaisseaux aux îles Sandwich. — Owhyhee volontairement vendue au roi d'Angleterre. — Vancouver retourne à la côte américaine. — Il complète son travail. — Ses talents. — Sa mort. — Possessions anglaises sur la côte nord-ouest. — Voyage de Kotzebue. — Son bras de mer.

La sensation qu'avaient produite en Europe les découvertes géographiques de Cook fut dépassée de beaucoup en résultats immédiats par l'ardeur avec laquelle on se jeta sur le commerce lucratif qui pouvait, disait-on, s'établir entre la Chine et la côte nord-ouest de l'Amérique. Les fourrures recueillies par les Russes dans les îles Fox, envoyées par eux au Kamtschatka et de là à Kiachta, arrivaient en Chine après avoir passé par plusieurs mains et accompli un voyage superflu de plusieurs mille milles : là, elles se trouvaient monter à un prix énorme, par suite de ce système de transport maladroit et compliqué. Les Russes, qu'on n'avait pas encore initiés aux raffinements du commerce, et les Espagnols, que les vices du gouvernement despotique plongeaient dans une inaction misérable, ignoraient les avantages que l'on pouvait retirer d'un trafic de fourrures établi directement entre la côte d'Amérique et la Chine, bien que la domination de ces deux peuples s'étendît sur le pays dans lequel se trouvent les éléments de ce commerce. Il restait aux Anglais à faire le tour du globe pour se livrer à un négoce que les nations plus

avantageusement situées laissaient à leur intelligence et à leur activité le soin de maintenir.

Le dernier volume des voyages de Cook, dans lequel le capitaine King explique les avantages qu'offre l'échange des fourrures, fut publié en 1784 : l'année suivante, le capitaine Hanna partit de Canton dans un petit brick de 60 tonneaux, traversa les mers du Japon, et dans le mois d'août parvint au détroit de Nootka, que l'expérience de Cook signalait comme le grand marché des fourrures d'Amérique. En s'avançant au nord, il découvrit plusieurs hâvres excellents, et revint en Chine, à la fin de l'année, avec une riche cargaison de fourrures. Tel fut le commencement d'un commerce d'échange, devenu par la suite d'une importance considérable, et qui a fait faire à la navigation plus de progrès qu'aucun autre, excepté, peut-être, la pêche de la baleine. L'année suivante, le capitaine Hanna revint à la côte américaine, et obtint de nouveau une précieuse cargaison. Un navire rival, envoyé de Macao vers la même époque, prit la route du Kamtschatka et se perdit sur l'île de Cuivre (*Copper-Island*). Dans le principe, les vaisseaux destinés au trafic dont nous parlons étaient exclusivement ceux qui se trouvaient dans la rivière de Canton, et à qui une telle proximité procurait d'évidents avantages; mais, en 1786, deux navires commandés par les capitaines Lowrie et Guise, partirent de Bombay pour le détroit de Nootka; on dit qu'en avançant au nord ils découvrirent l'archipel auquel, dans la suite, Dixon a donné le nom d'îles de la Reine-Charlotte. Les expéditions parties du Bengale suivirent de près celles qui venaient de la côte du Malabar. Le capitaine Tipping se perdit avec la *Loutre*, mais le capitaine Meares, sur le *Nootka*, parvint au détroit du Prince-Guillaume, où il fut contraint d'hiverner. Vingt-trois de ses gens succombèrent à la rigueur du climat et au manque de provisions; mais l'année suivante Meares revint à Macao. Son hivernage sur la côte d'Amérique avait été l'œuvre de la nécessité; par le fait, ce fut un grand pas vers des rapports plus intimes avec les habitants du pays.

Si les négociants anglais établis à Macao et dans l'Inde furent les premiers à faire activement le commerce des fourrures, ils ne durent qu'à leur position cet avantage éphémère :

bien que les navigateurs de la Tamise eussent à doubler le cap Horn et à accomplir un voyage équivalent à la moitié de la circonférence du globe avant de se trouver sur la lice commerciale, leur audace cependant et leur esprit d'entreprise ne manquèrent pas de les engager dans une lutte, où toutes les ressources de la navigation furent déployées par l'amour du gain. En 1785, plusieurs négociants s'associèrent sous le nom de compagnie du détroit du Roi-Georges (*King George's sound company*); ils ouvrirent des négociations avec celles de la mer du Sud et des Indes orientales, achetant à l'une et à l'autre la suspension de ces funestes priviléges, à l'aide desquels le monopole indolent se défend contre les concurrences actives. Dès la même année, la compagnie nouvelle fit partir deux navires, sous le commandement des capitaines Portlock et Dixon, tous deux élèves de Cook, et qui avaient acquis, auprès de ce chef illustre, une excellente expérience maritime. Ils arrivèrent, en 1786, sur la côte nord-ouest du continent américain, et allèrent ensuite hiverner dans les îles Sandwich, préférant, à bon droit, occuper les marins sous des climats tempérés, plutôt que de les exposer aux maladies et aux privations d'un hiver passé dans le nord de l'Amérique. Dès le printemps de 1787, ils revinrent à la côte américaine, se séparant de façon à ne pas se porter préjudice l'un à l'autre dans leurs marchés avec les naturels. Portlock examina le long de la côte un grand nombre de bras de mers et de hâvres, auxquels il donna des noms que quelques-uns ont encore gardés, mais qu'il est à peu près inutile de rapporter ici. De même, Dixon acquit une connaissance approfondie de la côte sur laquelle il trafiquait; dirigeant sa course au sud, il découvrit par le 54° 24' de latitude, le commencement d'une chaîne d'îles, et, la suivant le long de la côte occidentale jusqu'à son extrémité sud, il la doubla au midi et revint ensuite vers le nord, côtoyant sa limite orientale jusqu'au 53° 10'. Dans cette latitude il aperçut à l'est, dans l'éloignement, l'extrémité d'un continent, à laquelle il appliqua le nom de cap Dalrymple, hommage justement rendu à un navigateur instruit, dont les travaux et les écrits hydrographiques, en améliorant la description du globe, ont rendu les communications plus faciles entre l'Ancien et le Nouveau-

Monde. Dixon donna au groupe d'îles dont il avait presque fait le tour le nom d'îles de la Reine-Charlotte (*Queen Charlotte's islands*). A la vérité, l'honneur d'avoir découvert ces îles est réclamé par les Français en faveur de La Pérouse, qui, l'année précédente (1786), en avait étudié la limite occidentale; mais il faut observer que les capitaines Lowrie et Guise réalisaient la même découverte à la même époque. Dixon visita ensuite le détroit de Nootka, où il trouva quelques vaisseaux anglais appartenant à ses commettants, et, par eux informé que le commerce de l'année était épuisé de ce côté, il cingla vers les îles Sandwich, où il rejoignit le capitaine Portlock.

Les vaisseaux qui jusqu'alors étaient employés au commerce des fourrures bornaient en général leurs visites à Nootka, au détroit du Prince-Guillaume, et aux autres points signalés par Cook; mais Portlock et Dixon, qui avaient pris un essor plus étendu, trouvèrent heureusement des côtes, où la marchandise qu'ils cherchaient existait en plus grande abondance, et où les naturels, n'étant pas accoutumés au commerce étranger, la vendaient à des prix plus raisonnables. Leurs cargaisons furent, en conséquence, d'une richesse extraordinaire, et leur succès devint un nouvel aliment à l'ardeur qui attirait de ce côté les négociants européens.

Les vaisseaux que le capitaine Dixon avait rencontrés sortant du détroit de Nootka étaient le *Prince de Galles* et la *Princesse Royale*, commandés par les capitaines Colnett et Duncan. Ils avaient quitté l'Angleterre au mois de septembre 1786, et avaient débuté par établir sur les îles des États (*Staaten land*) près de la Terre-de-Feu une factorerie dans le but d'y recueillir des peaux de veaux marins et d'y préparer l'huile de ces animaux. Ils allèrent ensuite à Nootka; puis, hivernant aux îles Sandwich, ils revinrent à la côte d'Amérique en 1788. Le capitaine Duncan jeta l'ancre et trafiqua dans différents hâvres sur la côte orientale des îles de la Reine-Charlotte; il traversa ensuite le canal qui sépare ces îles du continent, et se rendit à l'est vers un autre groupe qu'il appela les îles de la Princesse-Royale (*Princess-Royal's islands*), et qui occupent collectivement l'espace compris entre les parallèles des 54° et 51°. Cet

archipel offre parmi les îles nombreuses dont il est composé des baies, des hâvres, et des bras de mer sans nombre dont le capitaine Duncan examina une partie. Il y jeta l'ancre à dix-neuf reprises différentes, non sans s'exposer à perdre son navire; mais un négoce fructueux l'indemnisait de ses fatigues et lui faisait oublier les dangers qu'il courait. Il poussa jusqu'au 47° son examen de la côte, et signala même sous le 48° 30' une lacune des terres qu'il appelle le détroit de Fuca, puis il reprit sa route vers les îles Sandwich.

En 1788, Meares entreprit, sur la *Felice*, un second voyage à la côte nord ouest de l'Amérique; il était accompagné du capitaine Douglas, commandant l'*Iphigénie*. Il réussit par son activité et sa persévérance à construire un petit vaisseau dans le détroit de Nootka; puis il avança au sud afin d'examiner celui de Fuca, dans lequel la nature de son embarcation lui permit de pénétrer jusqu'à trente lieues; à cette distance de la mer le détroit avait environ quinze lieues de large, et un vaste horizon s'ouvrant à l'est allait lui en donner quinze de plus. Meares paraît avoir toujours douté si la terre dans laquelle est située le détroit de Nootka fait ou non partie du continent américain; il fait justement observer que cette côte est bordée d'îles nombreuses, et qu'il reste encore à déterminer si aucune des terres hantées par les marchands appartient de fait au continent. Son compagnon le capitaine Douglas, qui avait commencé son voyage le long de la côte près de la rivière Cook sous le 61° de latitude, avança au midi et fut le premier à traverser dans toute son étendue le chenal qui sépare les îles de la Reine-Charlotte des îles de la Princesse-Royale et de la Terre-Ferme.

Le trafic lucratif qu'entretenaient ainsi les Anglais sur les côtes nord-ouest de l'Amérique et la certitude avec laquelle Dixon et les autres le déclaraient inépuisable, attirèrent l'attention et doublèrent l'énergie de toutes les nations qui possédaient une marine commerciale. Les États-Unis d'Amérique, qui venaient de conquérir leur indépendance, avaient un intérêt particulier à s'assurer une portion du commerce nouvellement découvert. Ils étaient encore trop pauvres pour établir des relations avec la Chine à moins de pouvoir se présenter sur les marchés de cette nation avec des fourrures, le seul

objet d'échange que les Chinois veuillent y admettre. En 1788, le capitaine Grey avec deux petits navires, *Washington* et *la Colombie*, arriva sur la côte nord-ouest de l'Amérique, après un voyage de plus d'une année commencé à Boston et qui s'était accompli en doublant le cap Horn. Grey apprit de Meares l'existence du détroit de Fuca; et, suivant ce dernier, y ayant pénétré dans le but de l'explorer, il se trouva sur une mer qui s'étendait à plus de 8° de latitude et à près de 4° à l'est de Nootka. Ce récit exagéré causa une forte sensation parmi ceux qui croyaient aux découvertes du pilote Grey; mais il n'était ni assez net ni assez authentique pour autoriser des changements sur les cartes. Il paraît ainsi que vers l'année 1789 les navires anglais avaient examiné toute la côte nord-ouest de l'Amérique du 47° au 60°, et les cartes ou relèvements de ces trafiquants navigateurs, comparés et combinés les uns avec les autres, fournirent un tracé suffisamment correct de ces rivages excessivement compliqués. Les navires de plusieurs autres nations étaient intervenus dans le commerce des fourrures, mais les Anglais continuaient à y dominer par leur nombre et par leurs succès. Les cargaisons que portèrent Portlock et Dixon furent évaluées à près de 55,000 dollars. L'énergie et le courage des Anglais leur donnaient de grands avantages dans leurs rapports avec un peuple de mœurs grossières. Meares hiverna sur la côte, et parvint même à y construire un navire; dès 1786, deux navires partis du Bengale avaient laissé au détroit de Nootka un gentilhomme nommé John M'kay, qui adopta les usages de ces peuples, apprit leur langage et se procura beaucoup de renseignements utiles.

Il ne fallait rien moins pour secouer l'indolence profonde du gouvernement espagnol, et réveiller ses terreurs, que l'approche des Russes, en 1769, vers le territoire de l'Amérique espagnole; le cabinet de Madrid se ressouvint alors que plus de cent soixante ans auparavant (1602), Viscaino avait découvert un excellent port sous le 36° 40' de latitude nord. Cette position se trouvant entre les forteresses de Mexico et la limite des découvertes russes, les Espagnols jugèrent avantageux de s'y établir, comme sur un point central, avant de pousser plus au nord leurs excursions et leurs relèvements.

Il fut résolu en conséquence que l'on formerait une colonie à Monterey, qu'avait naguère découvert Viscaino. On y envoya des navires partis du port de San-Blas sous les ordres de Vincente Vila; mais cette expédition ne produisit aucune découverte. Ce fut seulement après les recherches les plus pénibles, que les Espagnols parvinrent à retrouver le hâvre de Monterey; ils y établirent une colonie ainsi qu'à San-Diego et s'en revinrent ensuite. Mais les voyages répétés des Anglais dans le Grand-Océan causèrent bientôt après de nouvelles alarmes au gouvernement espagnol. Il jugea qu'il ne fallait pas perdre de temps pour suivre les découvertes au nord de la Californie, former des établissements sur cette côte, ou du moins en prendre solennellement possession. En 1775, deux navires partis de San-Blas, sous les ordres de don Juan de Ayala et d'Antonio Maurelle, contribuèrent en quelque chose aux progrès de la géographie en examinant superficiellement la côte, entre le 47° et le 57°. Cette expédition avait reçu l'ordre de pousser jusqu'à la parallèle du 65°; mais les navigateurs espagnols n'avaient pas autant étudié que ceux des autres nations la science des relèvements maritimes, et leur examen de la côte ne s'étendit pas plus loin que le 57°. Un vaste hâvre ou détroit sous le 57° 17' de latitude fut nommé Puerto Bucarelli pour faire honneur au vice-roi du Mexique. Là, don Juan de Ayala, au nom de S. M. Catholique, prit possession du pays sans en définir les limites.

Le résultat de ce voyage paraît avoir été satisfaisant pour le vice-roi, car, en 1779, il fit partir une seconde expédition afin de continuer l'examen de la côte du 58° au 70°. Comme l'ignorance des Espagnols égalait à cette époque leur silence et leur réserve, il est possible que le vice-roi ignorât l'existence d'un navigateur anglais nommé James Cook, lequel avait fait cette étude l'année précédente, avec la ferme intention d'en communiquer les résultats à tout l'univers. Cette nouvelle expédition, commandée par don Ignacio Arteaga, qu'accompagnait le pilote Maurelle, n'ajouta rien aux connaissances géographiques. Au lieu d'avancer du 58° au 70°, Arteaga ne poussa pas son examen de la côte nord-ouest plus loin que le 59°. Il obtint néanmoins la certitude alarmante que les

Russes s'étaient établis d'une manière permanente sur différents points de ces latitudes élevées. Maurelle, à son retour, voulut dresser une carte exacte de la côte; mais on sait qu'en 1779 les Espagnols calculaient encore leur longitude d'après la route estimée, tandis que les Français et les Anglais se servaient déjà depuis quelques années de chronomètres et d'observations lunaires. Les Espagnols, grâce à leur ignorance et à leurs faux calculs, se trouvèrent si embarrassés durant ce dernier voyage, qu'en traversant le détroit du Prince-Guillaume ils se croyaient sur la côte du Kamtschatka, et appréhendaient sans cesse d'être attaqués par les Russes.

Ces impuissants efforts de l'Espagne pour arriver à connaître une côte que bientôt après devaient visiter les plus petits navires européens, obligés néanmoins de doubler le cap Horn, montre suffisamment à quel point le progrès était nul et le déclin rapide dans la navigation espagnole. Mais, lorsque le commerce des fourrures commença à faire venir sur la côte nord-ouest une quantité de navires anglais, les souverains de Mexico durent tenter de nouveaux efforts : deux nations placées aux extrémités de l'Europe et de l'Asie menaçaient de leur disputer les trésors du Nouveau-Monde, cherchaient à dissiper l'ignorance géographique dans laquelle l'Espagne était restée elle-même pour ne pas se donner de rivale, et semblaient par degrés acquérir un droit de possession sur une immense ligne de côtes contiguës à celles où s'exerçait la domination espagnole. Don Esteban Martinez fit, en 1788, un voyage le long de la côte nord-ouest, et découvrit jusqu'à huit établissements russes; il apprit aussi que le gouverneur du Kamtschatka allait donner des ordres pour l'occupation immédiate du détroit de Nootka ou, comme disent les Espagnols, du Puerto de San-Lorenzo. Le vice-roi de Mexico résolut de déjouer ce projet; et, en 1789, don Martinez fut envoyé avec deux frégates pour prendre solennellement possession du détroit de Nootka. Lorsqu'il y arriva, quatre vaisseaux étaient à l'ancre dans le port; deux appartenaient à l'Amérique, un au Portugal, le quatrième à l'Angleterre. On captura seulement ce dernier; les trois autres furent relâchés. Après ce premier acte d'autorité, don Martinez procéda sans délai à l'accomplissement de sa mission,

éleva des maisons, des magasins, et plaça une batterie de canon à l'entrée du port. Pendant que les Espagnols étaient ainsi occupés à jeter les fondements d'un établissement nouveau, un navire parut à l'entrée du hâvre. On lui permit d'entrer; mais à peine avait-il jeté l'ancre qu'il fut abordé et saisi par les Espagnols; ce navire se trouva être l'*Argonaute*, bâtiment de commerce parti de Londres et commandé par le capitaine Colnett, qu'on avait en bonne forme autorisé à former un établissement à Nootka. Il était porteur d'un ordre qui lui enjoignait de préparer des habitations pour les colons anglais que devaient y transporter dans le délai d'une année des navires qu'il avait laissés s'équipant sur la Tamise. Ce procédé violent de la part de l'Espagne fit naître de vives discussions politiques entre le cabinet de Londres et celui de Madrid; et l'on vit deux nations européennes, fières de leur civilisation, sur le point de s'engager dans une guerre acharnée pour se disputer une petite portion de côte stérile placée à six mille lieues de chacune d'elles. Cette histoire succincte du commerce des fourrures, et des querelles politiques auxquelles il donna lieu, expliquera comment les Européens acquirent si promptement la connaissance de ces parages redoutés et dangereux dont on ne soupçonnait pas l'existence un demi-siècle auparavant; elle explique aussi l'origine du plus beau travail hydrographique qui ait été jamais accompli.

Le gouvernement anglais, amplement récompensé du secours qu'il avait donné aux découvertes géographiques par l'activité qu'en avaient reçue les entreprises commerciales, se préparait, en 1790, à faire partir une expédition pour compléter l'examen de l'Océan dans les latitudes sud, lorsqu'on apprit en Angleterre la capture de l'*Argonaute*. Aussitôt l'équipement de l'expédition fut arrêté; un armement de guerre la remplaça, prêt à appuyer les remontrances que l'on allait tenter. L'apparition soudaine d'une flotte bien armée eut sur la cour d'Espagne l'influence qu'on en attendait. La restitution du navire saisi fut immédiatement promise, et l'on reconnut sans vaine résistance le droit de la Grande-Bretagne à la possession du détroit de Nootka. L'importance attachée à ce poste, à cause des pêcheries et du com-

merce des fourrures, fit juger convenable d'en obtenir une cession formelle. Le capitaine Vancouver, qui avait été désigné pour diriger en second le voyage projeté aux mers antarctiques, reçut l'ordre de se rendre à Nootka; et, lorsqu'il aurait reçu du gouvernement espagnol la restitution de ce territoire, de relever toute la côte nord-ouest, depuis le 30° de latitude jusqu'à la rivière de Cook, sous le 61°. Il partit en 1791 sur la *Découverte*, accompagné par le capitaine Broughton sur le *Chatham*, petit navire de cent trente-cinq tonneaux.

Les instructions de Vancouver lui enjoignaient d'arrêter principalement son attention sur deux objets :—le premier était d'étudier les communications par eau qui pouvaient faciliter le commerce entre les côtes nord-ouest et les côtes nord-est de l'Amérique; — en second lieu, il devait déterminer le nombre des établissements formés par les Européens sur la première de ces côtes et la date de leur établissement. Il avait aussi à scruter minutieusement tous les bras de mer, mais sans poursuivre son examen des rivières au-delà du point où elles cessaient d'être navigables pour les vaisseaux aptes à parcourir l'Océan Pacifique. On appelait particulièrement son attention sur le détroit de Fuca et sur la baie explorée en 1789 par le *Washington*. « La découverte, disaient encore ses instructions, d'une communication voisine entre cette mer ou ce détroit et toute rivière venant du lac des Bois ou s'y jetant serait particulièrement utile. » Vancouver avait reçu l'ordre d'user de la plus stricte courtoisie à l'égard des commerçants étrangers qu'il pourrait rencontrer sur la côte nord-est et surtout vis-à-vis des Espagnols; il devait, s'il rencontrait quelques navigateurs de cette nation engagés dans des recherches pareilles aux siennes, leur offrir une libre et entière communication de toutes ses cartes et découvertes. Les instructions portaient encore qu'à son retour il relèverait la côte occidentale de l'Amérique du Sud, depuis le 44° jusqu'au cap Horn. Durant sa première traversée, Vancouver étudia une portion considérable des côtes sud de la Nouvelle-Hollande, où il découvrit le détroit du Roi-Georges III (*King George the Third's sound*); en passant à la Nouvelle-Zélande, il compléta aussi les relèvements que

Cook avait laissés inachevés. Lorsqu'il partit de ce dernier pays, le *Chatham* et la *Découverte* furent séparés par une tempête. Vancouver, qui montait ce dernier vaisseau, découvrit quelques îles rocheuses, qu'il appela les Embûches (*The Snares*); ensuite il en visita une autre fort considérable et nommée par lui *Opara;* son véritable nom, déterminé depuis, est Rapa. Dans la baie Matavai, il rejoignit son compagnon le capitaine Broughton, qui avait découvert l'île Chatham assez près à l'est de la Nouvelle-Zélande.

Au mois d'avril 1792, Vancouver arriva sur la côte de la Nouvelle-Albion. En approchant du détroit de Nootka, il rencontra un navire commandé par le capitaine Grey, le même qu'on avait représenté comme étant parvenu, en 1789, par le détroit de Fuca jusqu'à une vaste mer; mais le capitaine américain désavoua tout ce qu'on avait dit en Europe sur cette merveilleuse navigation. Il avait pénétré, disait-il, à cinquante milles seulement à l'est-sud-est, et là le détroit conservait encore cinq lieues de largeur; les naturels lui avaient dit qu'ensuite il se dirigeait vers le nord. Vancouver entra bientôt après dans ce bras de mer, et, dès la première nuit, il jeta l'ancre beaucoup plus loin que le capitaine Grey ou aucun autre Européen n'avait encore pénétré. Durant ce long voyage il avait examiné deux cent quinze lieues de côtes d'assez près pour ne jamais perdre de vue l'écume du ressac sur les brisants. Descendu dans une île qu'il trouva au milieu du détroit, il fut charmé du tableau qui frappa ses regards. De tous côtés des arbres magnifiques harmonieusement distribués, et sur les broussailles une couche épaisse de rosiers en pleine fleur; les alentours paraissaient fertiles, çà et là ouverts en larges prairies, tandis qu'en d'autres endroits, et spécialement sur la terre ferme, on voyait des forêts solitaires composées d'arbres énormes parmi lesquels les chênes se faisaient surtout remarquer. On acheta un daim aux naturels moyennant un morceau de cuivre d'environ un pied carré; ils estiment ce métal plus que le fer. Ces sauvages exprimèrent la plus grande horreur et le dégoût le plus extrême à la vue d'un pâté de venaison; il fallut d'assez grands efforts pour les convaincre qu'il n'était pas fait de chair humaine. Leurs soupçons à cet égard, et la répugnance

qu'ils manifestèrent prouvent que s'ils ne pratiquaient pas eux-mêmes le cannibalisme, ils en connaissaient l'existence chez quelques tribus voisines. En traversant au nord ce bras de mer, dont il explora toutes les divisions, Vancouver rencontra deux petits bâtiments espagnols employés comme lui-même à faire une étude détaillée de la côte. Les deux commandants réunirent aussitôt leurs travaux et jusqu'à leurs noms pour cette partie de leurs recherches. L'île qui forme la limite occidentale du bras de mer et sur laquelle Nootka est située s'appelle encore l'île Vancouver et Quadra (*Vancouver and Quadra Island*). Le navigateur anglais, cependant, comprit tout l'archipel sous le nom collectif de Nouvelle-Georgie (*New-Georgia*), et il donna celui de golfe de Georgie au principal bras de mer qui se ramifie en une grande quantité de hâvres secondaires.

A son arrivée au détroit de Nootka, le commandant espagnol éleva quelques difficultés sur les termes de la restitution convenue; et Vancouver, faisant partir le capitaine Broughton pour informer le gouvernement anglais de la conduite évasive des Espagnols, s'avança lui-même afin de compléter son travail au sud-est. La rivière Colombia fut explorée par lui dans toutes les parties où pouvait naviguer un petit vaisseau. En général, on trouva que les naturels ressemblaient à ceux de Nootka par le costume, les mœurs, mais non par le langage : ils ont quelques notions de civilisation, et, dans plusieurs endroits, montrent un goût décidé pour l'architecture. Leurs maisons sont des édifices bien construits en bois habilement enmortaisés, et recouverts de planches parfaitement unies ayant vingt pieds de long sur deux de large. Quand on compare ces édifices aux outils imparfaits dont on s'est servi pour les élever, ils apparaissent comme de merveilleux monuments d'adresse et de travail. Sur la façade de ces maisons, les naturels peignent en général une figure humaine dont les traits sont hideux et les proportions énormes; la bouche, que l'on représente comme ouverte, et qui forme un ovale haut de trois pieds, large de deux, sert de porte à l'habitation. Dans le cours de janvier 1793, Vancouver alla hiverner aux îles Sandwich, emportant avec lui une certaine quantité de bétail vivant qu'il avait réuni dans les établissements espa-

gnols. Au printemps de la même année, il reprit l'étude des côtes américaines, et revint encore passer aux îles Sandwich l'hiver de 1794. Sa présence exerça sur la destinée de ces îles une influence d'autant plus importante qu'il était considéré avec le plus grand respect par Tamé-Tamé-Hah, cet homme extraordinaire, qui allait effectuer une grande et salutaire révolution dans leur état politique et social. Les insulaires connaissaient déjà quatre nations européennes ; ils savaient qu'il en existait plusieurs autres égalant presque celles-ci en pouvoir et en intelligence ; ils pressentaient peut-être qu'à une époque plus ou moins rapprochée ils seraient asservis par une de ces nations étrangères ; et ils préférèrent, en conséquence, se placer sous la protection du gouvernement britannique. Dans ce but, on réunit un conseil des chefs, et, le 25 février 1794, la cession d'Owhyhée au roi d'Angleterre fut solennellement consentie. Cet événement important avait été précédé d'une longue délibération et se conclut par l'accomplissement des formalités qui pouvaient le mieux en assurer le souvenir. En cette occasion, la cour se montra dans tout son éclat, et les divertissements dramatiques furent donnés au peuple avec une splendeur inusitée.

Dès le printemps de la même année, Vancouver se rendit encore à la côte d'Amérique, cette fois avec le projet de terminer ses relèvements commencés au point le plus éloigné. Il pénétra dans la rivière de Cook et découvrit qu'elle avait reçu à tort un pareil nom, car c'était simplement un bras de mer dans lequel aucun courant ne venait se jeter. En essayant de passer au sud, il rencontra une flotte de canots de peau, telle qu'il ne s'attendait pas à en trouver sur de pareilles mers. Ces vaisseaux fragiles étaient au nombre de deux cents, chacun monté par deux hommes. Tout d'abord le contact des Européens sembla devoir, comme dans la mer du Sud, amener des résultats désastreux. Les naturels, après qu'ils eurent vendu jusqu'au dernier leurs chauds et commodes manteaux de fourrures, restèrent enveloppés de peaux d'oiseaux et d'autres vêtements insuffisants. Enfin le 22 août 1794, le relèvement des côtes nord-ouest de l'Amérique se trouva complètement terminé ; et au mois d'octobre de l'année sui-

vante, les navires arrivèrent dans la Tamise, le mauvais temps et d'autres inconvénients s'étant opposés à l'étude des rivages occidentaux de la Patagonie. Durant quatre années qu'ils avaient été employés à ce laborieux service, les deux équipages n'avaient perdu que deux hommes. Cette circonstance, si l'on veut bien réfléchir à la mortalité qui accompagnait les voyages de long cours dans un temps où l'art de la navigation était encore au berceau, fait le plus grand honneur aux soins et à l'habileté du commandant. Les efforts incessants qu'avait exigés de Vancouver la tâche gigantesque de relever neuf milles de côtes inconnues et difficiles, — travail que, la plupart du temps, il avait accompli dans des barques non pontées, — avaient miné sa constitution et lui laissèrent un mal incurable ; aussi, déclinant par degrés, il mourut au mois de mai 1798, avant que le dernier volume de sa relation fût entièrement prêt à être imprimé. Mais il a pris sa place à côté de Drake, de Cook, de Baffin, de Parry, et de tous ces autres navigateurs anglais auxquels la reconnaissance des géographes est acquise pour jamais.

On n'obtint pas de nouveaux renseignements sur la côte nord-ouest de l'Amérique avant l'année 1816. A cette époque un noble Russe excessivement riche, le comte Romanzoff, équipa le *Rurick*, petit vaisseau de cent quatre-vingts tonneaux, pour un voyage de découvertes ; l'équipage était de vingt hommes, sans compter les officiers et les naturalistes. Il mit ce bâtiment sous les ordres du lieutenant Kotzebue, fils du célèbre écrivain allemand. Kotzebue partit de Plymouth au mois d'octobre 1815, et au mois de mars suivant il toucha à l'île de Pâques, où les naturels, exaspérés par quelques outrages dont les commerçants américains s'étaient rendus coupables, empêchèrent son débarquement. Le 1er août 1816, il découvrit sur la côte américaine, au nord du détroit de Behring, une baie considérable commençant sous le 66° 42' 30" de latitude et le 164° 14' 30" de longitude. Il entra dans ce bras de mer, et dans le cours d'une quinzaine fit de ces bords un tracé rapide, mais insuffisant. Il soupçonna qu'il pouvait y exister un passage ouvert au sud-est et qui communiquait peut-être avec le détroit de Norton. Un autre canal paraissait conduire à l'ouest. Les naturalistes qui l'ac-

compagnaient furent surpris de trouver en cet endroit un pic de glaces s'élevant sur le rivage à une centaine de pieds et couvert à sa cime par une couche de terre où la végétation était magnifique ; à distance, ce rocher avait l'air d'un piton crayeux; à sa base étaient accumulés des os et des dents de mammouths, du moins c'est ainsi que les appelle Kotzebue, bien que sur sa description les naturalistes y aient reconnu des dents d'éléphants. Les habitants paraissaient nombreux; ils étaient chaudement vêtus de fourrures et de peaux; le tabac, grâce à leurs communications avec les Tshuktzki, ne leur était pas inconnu. Kotzebue quitta le 15 d'août le passage auquel il a laissé son nom, et traversa vers l'ouest pour visiter la côte d'Asie; cette déviation imprudente lui enleva l'occasion de faire quelque importante découverte sur la côte nord de l'Amérique. La mer, aussi loin qu'il put la parcourir, était entièrement dégagée de glaces, et un courant assez fort semblait la porter à l'est. Kotzebue hiverna dans cet archipel de la mer Pacifique qui comprend les îles Nautilus, Chatham et Calvert. Il leur donna à toutes de nouveaux noms, et paraît les avoir envisagées comme de nouvelles découvertes. L'année suivante, il cingla de nouveau vers le nord pour reprendre le chemin qu'il avait si imprudemment abandonné dans sa première campagne. Il fut assailli durant ce voyage par d'effroyables coups de vent, et, jeté contre un banc par le tangage du navire, il se fracassa la poitrine; sa santé dès lors se trouva si sérieusement attaquée, qu'elle le rendit incapable de supporter les brusques changements des températures septentrionales. Son courage une fois abattu, les difficultés qui pouvaient justifier l'abandon d'une entreprise à laquelle il n'attachait plus d'intérêt grossirent tout-à-coup à ses yeux, et il revint en Europe sans faire aucun autre essai pour pénétrer dans les mers polaires. Comme on n'avait pas trouvé auparavant sur les rives du détroit de Behring un autre port où les navires pussent stationner, la découverte du détroit de Kotzebue (*Kotzebue's inlet*) était d'une grande importance, et les baleiniers ne tardèrent pas à en profiter.

L'immense ligne de côtes qu'étudia Vancouver, et que l'Espagne désirait si vivement s'approprier, est aujourd'hui, pour la plus grande partie, partagée entre la Russie, l'An-

gleterre et les États-Unis. La portion anglaise est séparée des possessions américaines par la rivière Calédonia, qui se jette des Montagnes Rocheuses dans le passage de l'Amirauté (*Admiralty inlet*), sous le 48° de latitude. Neuf degrés plus au nord, commence le territoire russe en Amérique. Aucune colonie n'a encore été fondée sur ces rivages, et les marchands qui viennent du Canada et de la baie d'Hudson, en bravant toutes les misères attachées à un voyage sur le continent, descendent chaque année des Montagnes Rocheuses dans ce pays ouvert à leur avidité. Les naturels y sont gais et actifs, bien disposés d'ailleurs pour les blancs, qui leur fournissent les commodités de la vie, et donnent un objet à leur travail. Ils ont encouragé les marchands à s'établir parmi eux. Ces derniers ont donné aux possessions britanniques sur cette côte le nom de Nouvelle-Calédonie (*New-Caledonia*). Ils la décrivent comme un pays fertile, bien arrosé par les courants qui viennent de la montagne, et si abondant en lacs, que plus d'un sixième de sa surface totale se trouve sous l'eau. Les naturels se nomment eux-mêmes *la'cullies*, ou voyageurs d'eau, habitués qu'ils sont à passer en canot d'un village à l'autre. Les marchands anglais ont établi dans le pays une ligne régulière de postes fortifiés pour assurer leur commerce.

CHAPITRE X.

INTÉRIEUR DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

Ardeur des Américains à s'engager dans le commerce des fourrures. — Emigration vers l'est. — Daniel Boon. — La Louisiane achetée par les Etats-Unis. — Expédition de Lewis et de Clarke. — Ils remontent le Missouri. — Les Indiens Sioux. — Les chutes du Missouri. — Ses sources dans les Montagnes Rocheuses. — Descente de la Columbia. — Dangers du voyage. — Lewis et Clarke arrivent à la mer. — L'hiver sur la côte. — Voyage de Pike aux sources du Mississipi. — Pike explore les sources de l'Arkansas et de la rivière Rouge. — Abondance du gibier. — Pike arrive aux Montagnes Rocheuses. — Souffrances de ses gens. — Il entre par erreur sur le territoire espagnol. — Il est fait prisonnier. — Sa délivrance et son retour. — Expédition du major Long. — Il explore la vallée de la Platte. — Les déserts de sable. — James's Peak. — Il revient par la rivière Arkansas et la rivière Canadienne. — Les Indiens Kaskaïa. — Voyage de Cass et de Schoolcraft. — De Long et de Keating. — Voyage de Hearne à la rivière des mines de cuivre. — Ses efforts malheureux. — Il arrive enfin à la mer. — Progrès des marchands de fourrures à l'intérieur. — Voyage de Mackenzie. — Il descend jusqu'à son embouchure la rivière de ce nom. — Son expédition à travers les Montagnes Rocheuses. — Il arrive à l'Océan Pacifique.

Bientôt après que les colonies anglaises en Amérique eurent conquis, par une lutte sanglante, leur indépendance politique, leur attention fut vivement attirée sur le commerce actif dont les fourrures étaient l'objet à l'autre bord de leur continent. Nous avons vu que des vaisseaux, partis de Boston, étaient arrivés au détroit de Nootka, après une année de dangereux voyages, pour se procurer une cargaison de fourrures. La république au berceau se trouvait tout d'abord trop préoccupée des travaux d'organisation réclamés par le développement subit de son existence politique, et avait, par comparaison avec l'étendue de son territoire, une population trop peu nombreuse pour penser à étendre sa domination jusqu'à l'Océan Pacifique; mais le cours des événements fit naître et grandir cette ambition. Le vaste et fertile pays de la Louisiane, situé sur la rive occidentale du Mississipi, avait été cédé par l'Espagne à la couronne de France en 1763, et, regardé sans doute par Napoléon comme une possession inutile, fut vendu en 1804 aux États-Unis, moyennant 6,000,000 de francs. Les Américains s'empressèrent d'examiner leur

acquisition nouvelle, de vérifier ses productions, ses limites, les avantages qu'elle pouvait offrir.

Depuis long-temps le courant de l'émigration se portait à l'ouest : une prédilection marquée pour la vie errante des chasseurs et pour la solitude des forêts avait poussé plusieurs des pionniers établis dans les colonies les plus reculées de l'Amérique à se retirer devant la civilisation, frayant ainsi la route à ceux qui exploraient le pays avec d'autres motifs que l'instinct de l'isolement. Le célèbre Daniel Boon, qui avait fondé la première colonie dans le Kentucky, et qui, fait prisonnier par les Indiens, avait passé avec eux plusieurs années de sa vie, était au nombre de ces renégats de la civilisation; et, voyant les colons s'avancer à l'ouest, il changeait continuellement sa résidence, de façon à être toujours à cent milles en avant de la population blanche. La hutte dans laquelle il fut trouvé mort, il y a peu d'années, était encore à quelque distance des derniers établissements sur le Missouri.

La première grande expédition nationale entreprise par les citoyens des États-Unis fut projetée par le lieutenant Jefferson, zélé promoteur des découvertes intérieures. Le capitaine Merywether Lewis et le lieutenant William Clarke furent désignés pour commander le détachement d'exploration, qui montait en tout à trente personnes. Leurs instructions prescrivaient de remonter le Missouri vers sa source; puis, cherchant un passage à travers les montagnes de l'ouest, de descendre par la Colombia jusqu'à l'Océan Pacifique. Le 14 mai 1804, ils s'embarquèrent sur la rivière Wood, petit courant qui se jette dans le Mississipi presque vis-à-vis l'embouchure du Missouri, et ils commencèrent le plus long voyage qui se soit jamais accompli sur un fleuve depuis l'époque d'Orellana. Les fictions des siècles d'ignorance n'étaient pas encore tellement discréditées qu'ils n'eussent la crainte de rencontrer sur leur route des peuplades sauvages d'une stature gigantesque, et particulièrement hostiles à la race blanche. Après avoir remonté environ cent milles sur le Missouri, ils laissèrent derrière eux un petit village nommé la Charrette, le plus reculé des établissements blancs qui s'élèvent près de ses bords. Chez presque toutes les tribus indiennes du pays, les Osages,

les Sioux et les Mahas, ils observèrent des marques non équivoques d'une décadence et d'une misère toujours croissantes. Une tribu de cette dernière nation avait été portée à un tel état de fureur par les ravages de la petite vérole, qu'elle avait brûlé ses villages, tué ses femmes et ses enfants, et s'était éloignée, pour chercher dans quelque pays écarté un séjour à l'abri de cette cruelle maladie.

On montra à nos voyageurs, sur les rives du Missouri, un rocher que les naturels envisageaient avec un respect superstitieux. Ils tirent de ses flancs la pierre rouge dont ils font leurs pipes, et le pays au milieu duquel il s'élève est une sorte de terrain neutre ou sacré, sur lequel, pendant les guerres les plus cruelles, chacun peut venir en paix chercher la substance de son calumet. Lorsque nos voyageurs eurent remonté encore de soixante à cent milles vers les sources du Missouri, les vents froids venus du nord-ouest, et la rivière, récemment prise, les avertirent qu'il était temps de chercher en toute hâte leur quartier d'hiver; en conséquence, ils élevèrent un fort, qu'ils appelèrent fort Mandan, du nom du peuple indien chez lequel ils étaient alors. Ces sauvages adorent, on peut le dire, le pouvoir de guérir; ils croient à l'existence d'un grand esprit, qu'ils appellent le Grand-Médecin et le Génie; l'ange gardien de chaque individu est aussi représenté comme veillant spécialement sur l'état de sa santé. La tradition qui s'est conservée, touchant l'origine de cette tribu, mérite, par sa singularité, une mention à part. Ses membres croient que tout leur peuple résidait originairement dans un grand village, creusé sous le sol, au bord d'un lac souterrain; les racines d'une vigne avaient creusé la terre jusqu'à ce village, et y apportaient un rayon de la lumière extérieure. Quelques aventuriers grimpèrent à ces racines, montèrent à la surface du sol, et rapportèrent une description si attrayante des buffles et du fruit, ainsi qu'un échantillon de raisin si délicieux au goût, que la nation entière résolut d'émigrer vers cette région supérieure dont on lui vantait le séjour. Les hommes, les femmes, les enfants, commencèrent en conséquence à monter; mais la moitié seulement était arrivée à la surface, lorsque la vigne rompit sous le poids d'une énorme femme, et l'ascension lui fut interdite désormais ainsi qu'au reste du

peuple. Ils s'attendent à retourner, après la mort, à ce premier séjour souterrain. Mais, avant d'atteindre le village de leurs ancêtres, il faut traverser un grand lac, et les méchants, chargés du fardeau de leurs crimes, ne peuvent effectuer ce passage. Les Mandans rendent tous les ans visite à un rocher qu'ils appellent la Pierre de la Médecine, et qu'ils regardent comme un oracle. Les chefs fument au pied de cette pierre, dans le recueillement le plus profond, et vont ensuite dormir à l'ombre d'un bois voisin : au réveil, ils trouvent les décrets de la destinée, tracés sur le rocher en mystérieux caractères blancs.

Le 7 avril, le détachement, quittant sa station au fort Mandan, continua de remonter le Missouri. Bientôt après, nos voyageurs passèrent devant l'embouchure de la rivière aux Pierres Jaunes (*Yellow stone river*), qui le cède à peine en largeur au grand fleuve dans lequel elle se jette : on trouve en cet endroit une prodigieuse quantité de gibier. Les buffles y sont par troupeaux de trois à six mille têtes. Bientôt après, les voyageurs furent excessivement embarrassés, en voyant le fleuve se séparer devant eux en deux branches presque égales. Un détachement, équipé à la légère, partit à la recherche de ces grandes cataractes qui, on le sait, distinguent le cours principal du Missouri. Le capitaine Lewis lui-même, en remontant le bras méridional du fleuve, aperçut au loin les Montagnes Rocheuses, alors complètement couvertes de neige; et, guidé par un effroyable fracas, il arriva au lieu où le Missouri se précipite en une seule nappe sur le talus d'un rocher, et continue à former, pendant plusieurs milles, une série non interrompue de chutes et de cascades écumantes. En conséquence, le détachement tout entier longea ce bras du fleuve, et, s'embarquant dans ses canots au-dessus de la grande cataracte, continua sa course vers les Montagnes Rocheuses. Là, le Missouri circule le long d'un défilé de trois ou quatre milles, les rochers s'élevant perpendiculaires au bord de l'eau. Nos Américains suivirent le courant dans la montagne, jusqu'à ce que, après l'avoir remonté durant l'espace de trois mille milles, ils arrivèrent à sa source première. Elle se compose de trois courants, auxquels ils donnèrent les noms de leurs hommes d'État les plus célèbres : Jefferson, Madison et

Gallatin. Puis, comme pour compléter l'éloge de ces citoyens, ils appelèrent deux autres courants tributaires la Philosophie et la Philantropie (*Philosophy and Philantropy rivers*).

L'expédition s'avançait maintenant vers l'ouest, et commença bientôt à descendre du côté de l'Océan Pacifique. Les Américains avaient amené avec eux, en qualité d'interprète, une femme Shoshonée, qui avait été enlevée de ce pays par une bande des Indiens de l'est, dans l'espoir que sa médiation leur servirait à établir des relations amicales avec les naturels. Leurs espérances ne furent pas trompées : ils rencontrèrent une troupe de guerriers à cheval et armés se préparant évidemment à résister à une attaque hostile ; ils manifestèrent tout d'abord quelque méfiance et quelques soupçons contre les blancs ; mais, quand la femme Shoshonée fut amenée sous une tente pour servir d'interprète aux deux partis, elle reconnut son frère dans le chef des Indiens, et, dominée par ses émotions, resta quelque temps sans pouvoir parler. La confiance et l'amitié des Indiens furent désormais acquises aux voyageurs ; mais elles ne les empêchèrent pas d'avoir beaucoup à souffrir de l'insuffisance de leurs provisions. Ils se virent contraints à tuer leurs chevaux, si maigres que fussent ces pauvres bêtes, et mangèrent autant de chiens que les naturels leur en voulurent vendre. Ceux-ci, plus forts contre les privations ou moins habitués à une nourriture animale, appliquèrent aux étrangers le honteux surnom de Mangeurs de chiens.

Les Américains s'embarquèrent alors sur l'Orégan, ou Grande Rivière de l'Ouest, à laquelle, sans beaucoup de raison, on a donné le nom de Colombia. A mesure qu'ils descendaient vers la mer, les habitants semblaient gagner en douceur de mœurs et en habitudes d'industrie régulière. Les Sokulks habitent des maisons construites en nattes, et sont bien pourvus d'instruments de pêche, à l'aide desquels ils se procurent une subsistance abondante. La navigation de la Colombia présentait beaucoup de dangers, que nos voyageurs surent détourner à force d'art et de courage. Leur audace excitait l'étonnement et l'admiration des naturels. En approchant de la mer, le fleuve acquiert une largeur qui va jusqu'à

deux milles, et forme çà et là de larges lacs, à la surface desquels on compte des îles nombreuses. Le 2 novembre, nos voyageurs aperçurent la première marée; bientôt après, ils eurent le plaisir d'entendre quelques mots d'anglais, articulés par un naturel, qui les avait appris des marchands par lesquels la côte est hantée. Le 7, la brume venant à se dissiper, ils virent avec une vive joie l'Océan ouvert devant eux; mais ils se trouvèrent alors dans une grande détresse et dans une situation dangereuse : leur canot n'était pas fait pour la navigation maritime, et ils dérivèrent pendant quelque temps à la merci des flots, par le froid le plus rigoureux, mal vêtus et avec des provisions épuisées. Mais enfin, ils regagnèrent la côte, où ils choisirent un emplacement convenable pour leur séjour d'hiver. Ils établirent dès lors des relations amicales avec les Clatsops, les Killamucks et d'autres tribus indiennes, dont ils rapportèrent l'opinion la plus favorable. Ils revinrent au fort Louis, sur le Mississipi, dans le mois de mai 1806.

Lewis et Clarke furent les premiers qui traversèrent le continent de l'Amérique du nord, depuis les Etats-Unis jusqu'à l'Océan Pacifique; mais, bien des années auparavant, cette entreprise avait été projetée par Jonathan Carver, qui avait voyagé jusqu'aux sources du Mississipi et qui voulait chercher l'Orégan, par lequel il serait descendu jusqu'à l'Océan Pacifique. « L'accomplissement de ce plan, dit-il, que j'ai eu le premier l'honneur de concevoir et de tenter, sera effectué un jour ou l'autre, je n'en fais pas de doute; ceux qui seront assez heureux pour y réussir recueilleront, outre les avantages nationaux qui doivent en être le résultat, des profits personnels au-delà de leurs espérances les plus ambitieuses; lorsqu'ils éprouveront l'enthousiasme du succès, puissent-ils ne pas oublier l'homme qui, le premier, leur a montré le chemin; en échange de toutes mes fatigues, je serais heureux de recevoir leurs éloges et leurs bénédictions ! »

Tandis que Lewis et Clarke réalisaient les vues de Carver, un jeune et entreprenant officier, le lieutenant Zabulon Montgomery Pike, fut envoyé par le gouvernement américain pour reconnaître les sources du Mississipi, et lui concilier l'a-

mitié des nations indiennes qui habitent aux environs. Il fut hospitalièrement reçu par les Indiens Sioux, et leur chef lui offrit la pipe sacrée qui, lui servant en quelque sorte de sauf-conduit, devait lui donner des droits à la protection des tribus amies. En avançant, il admira la beauté romantique du pays qui borde le Mississipi supérieur; il passa devant l'embouchure du Chippeway, rivière majestueuse qui de l'est se jette dans le Mississipi, et devant celle du Saint-Pierre (*Saint-Peter's river*), courant plus vaste encore et qui vient de l'ouest. Au-delà de ce dernier, la navigation du Mississippi est obstruée par une succession de chutes qui se terminent aux grandes cataractes de Saint-Antoine. Lorsque M. Pike et ses compagnons eurent fait deux cent trente milles au-dessus de cet endroit, ils furent obligés, sous le 45° de latitude, de quitter leurs canots et de continuer en traîneaux leur voyage. On était alors au fort de l'hiver, et ils eurent à souffrir autant du manque de nourriture que de la rigueur des froids. Ils continuèrent néanmoins à suivre le cours du Mississipi désormais réduit à environ trois cents verges de largeur et coulant à travers un pays plat. Dans le courant de février, ils arrivèrent au lac des Sangsues (*Leech Lake*), qui leur parut être la véritable source du fleuve; en cet endroit, l'hospitalité leur fut donnée dans une station des marchands de fourrures anglais, de Montréal. Après avoir ensuite visité le lac des Cèdres Rouges (*Red cedar Lake*), autre tributaire du Mississipi, M. Pike revint au fort Louis dans le mois d'avril, après un pénible voyage, qui avait duré près de neuf mois. Il était à peine de retour, lorsque, promu au grade de major, il fut désigné pour diriger une expédition destinée à examiner le vaste pays placé entre le Mississipi et les montagnes occidentales, comme aussi à découvrir les sources de l'Arkansas, et de la rivière Rouge (*Red river*). Son détachement consistait en vingt-trois personnes, y compris un chirurgien et un interprète. Au début du voyage, il vit sur les bords de la rivière Osage (*Osage river*) une riche et belle contrée où les Indiens semblaient jouir d'une plus grande abondance qu'il n'est ordinaire d'en trouver parmi ces enfants de la nature. Le pays qui environne l'Arkansas parut à nos voyageurs un vrai paradis de chasseur.

L'élan, le daim et le buffle couvraient les plaines en troupeaux assez nombreux pour nourrir pendant un siècle toute la race indienne. L'Arkansas est navigable en bateau dans toute son étendue, depuis le Mississipi jusqu'aux montagnes, c'est-à-dire pendant près de deux mille milles, sauf cependant quelques mois de la saison sèche, durant lesquels il est obstrué par des bancs de sable. L'hiver était venu avant que le major Pike eût atteint les sources de l'Arkansas ; cet officier n'avait pas tenu compte de l'élévation du sol et des misères que l'on aurait à endurer en visitant les montagnes pendant cette saison rigoureuse ; il persévéra néanmoins dans ses efforts pour atteindre un pic élevé dont le sommet neigeux s'apercevait de la plaine à une distance de cent milles. Le gibier était devenu rare. En une occasion, le détachement passa quatre jours sans goûter de viande; et quelques hommes ayant eu les pieds gelés, se trouvèrent incapables d'avancer. Le major Pike persista cependant jusqu'à ce qu'il eût gagné l'extrémité de l'Arkansas, à cent quatre-vingt-dix milles au-dessus du point où il sort des montagnes. Il dirigea alors sa course au sud, et en peu de jours arriva sur les bords d'une grande rivière qu'il supposait être la rivière Rouge, le long de laquelle il avait l'intention de revenir. Ce nouveau courant était le *Rio del Norte*, qui coule sur le territoire espagnol jusqu'au golfe de Mexico. Le major entra ainsi à son insu dans les possessions d'un peuple particulièrement jaloux de tout empiétement. Il eut bientôt à se repentir de son erreur. Un détachement de soldats espagnols entoura les Américains, et les conduisit prisonniers à Santa-Fé. Là leurs vêtements déchirés, le désordre de leur coiffure et leur aspect misérable de tout point les firent généralement prendre pour des sauvages. Les soupçons du commandant espagnol s'étant peu à peu dissipés, nos voyageurs eurent la permission de partir, et arrivèrent le 1er juillet à Nachitoches.

Le gouvernement américain semble avoir borné là, pendant un certain nombre d'années, les recherches entreprises par son ordre. Plusieurs voyages à travers les Montagnes Rocheuses et se terminant à la mer furent accomplis par des négociants isolés ; mais le public n'en obtint presque aucune connaissance nouvelle. M. Hunt entreprit, en 1811, une expédition

à l'embouchure de la Colombia; et quelques-uns de ses compagnons, en revenant de l'Océan Pacifique, arrivèrent par les Montagnes Rocheuses à l'une des sources de la Platte, sur laquelle ils descendirent vers le Missouri, traversant un pays que personne encore n'avait exploré. L'année suivante, M. Robert Stewart et quatre autres négociants partirent de l'Océan Pacifique pour New-York. En traversant les Montagnes Rocheuses ils furent arrêtés par un détachement d'Indiens Corneilles (*Crow Indians*) qui leur dérobèrent tous leurs chevaux. Ils se trouvèrent ainsi sans aucun moyen de transport, ayant devant eux les Montagnes Rocheuses et un voyage de deux mille milles, dont la plus grande partie devait se faire dans un pays complètement inconnu, leur route se trouvant fort au sud de celle qu'avaient suivie Lewis et Clarke. Après qu'ils eurent péniblement traversé les montagnes, ils voyagèrent à l'est-sud-est, et parvinrent aux sources de la grande rivière Platte, qu'ils suivirent jusqu'à son embouchure; ils passèrent l'hiver sur ses bords, à six cents milles au-dessus du Missouri.

Enfin, en 1819, le gouvernement américain organisa une expédition nouvelle, « militaire à la fois et scientifique, afin d'examiner avec plus de soin, sous le double rapport de la colonisation et de la défense du territoire, les possessions étendues des États-Unis à l'est des Montagnes Rocheuses. » Elle fut dirigée par le major Long; la relation en a été écrite par le docteur James, botaniste célèbre. Le major Long et ses compagnons s'embarquèrent, le 5 mai 1819, à Pittsburg, sur un bateau à vapeur, et, le 30 du même mois, ils arrivèrent au Mississipi. Vers le milieu de septembre ils se trouvèrent au confluent de la Platte et du Missouri; ils dressèrent leur camp d'hivernage, auquel ils donnèrent le nom de Cantonnement des Ingénieurs, sur les bords de ce dernier fleuve. Durant l'hiver, ils y souffrirent horriblement du scorbut; et comme ils n'avaient aucune ressource pour combattre cette maladie survenue à l'improviste, elle leur enleva cent soldats, formant un grand tiers de l'expédition.

Le 6 juin, les explorateurs américains quittèrent leurs quartiers d'hiver et remontèrent la vallée de la Platte; elle offrit à leurs regards, le long de ce fleuve et pendant plus de cent

milles, une immense étendue de prairies naturelles, sans une seule colline, un seul mouvement du sol, et semées à peine çà et là d'un arbre ou d'un buisson. D'immenses troupeaux de bisons et de daims, suivis par des bandes de loups toujours attachés à leurs traces, errent sur ces vastes plaines. L'activité de ces animaux et la beauté de quelques plantes rares atténuent seules l'effet monotone du paysage. Aux prairies qui bordent la Platte succède le grand désert de sable qui s'étend sur une pente douce de près de quatre cents milles jusqu'à la base même des Montagnes Rocheuses; il n'a pas moins de cinq cents milles du nord au sud; sa surface est sillonnée de ravins profonds, dont quelques-uns descendent à plusieurs centaines de pieds au-dessous du sol. Le rare feuillage de quelques arbres rabougris ombrage les ruisseaux qui coulent au fond de ces cavités; mais, sur la surface du grand désert, on ne découvrirait pas un seul arbuste. Le cactus revêtu d'épines formidables s'y montre seul, interdit aux hommes et aux animaux.

L'expédition parvint enfin au pied des Montagnes Rocheuses, et le major Long envoya un détachement sur un pic qui dominait d'une hauteur considérable le reste de la chaîne. Le docteur James, dont le nom est resté à cette montagne, parle avec admiration du coloris particulièrement brillant que les plantes y revêtent; il l'attribue à l'intensité de la lumière transmise par l'atmosphère éclatante de ces régions élevées, et augmentée par le reflet des énormes masses de neiges qui les dominent. « Du sommet de ce pic, continue-t-il, le regard embrasse au nord-ouest et au sud-ouest d'innombrables montagnes toutes blanchies de neige ; les plus éloignées en sont revêtues jusqu'à leur base. Immédiatement sous nos pieds, à l'ouest, gisait l'étroite vallée de l'Arkansas, dont nous pouvions suivre le cours vers le nord-ouest à plus de soixante milles. Sur le versant nord de la montagne était une masse énorme de neige et de glace; à l'est s'étendait la grande plaine s'élevant, à mesure qu'elle s'éloignait, jusqu'à ce que, à l'extrémité de l'horizon, elle semblât se confondre avec le ciel. » Le mesurage trigonométrique donne à la montagne du docteur James une hauteur d'environ huit mille cinq cents pieds à partir de sa base, ce

qui, probablement, équivaut à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le major Long et ses compagnons avancèrent ensuite au sud jusqu'à l'Arkansas, dont ils explorèrent les sources. Un détachement envoyé au midi descendit la rivière Canadienne qu'il avait prise par erreur pour la rivière Rouge, et fut ainsi ramené à l'Arkansas, où il rejoignit le gros de l'expédition. Les uns et les autres avaient eu beaucoup à souffrir des tempêtes et du manque de provisions; l'eau surtout avait fait faute, celle des fleuves étant en général ou fangeuse ou saumâtre. Des couches de sable entièrement dépourvues de végétation couvrent la plus grande partie du pays qui entoure l'Arkansas supérieur, et se revêtent souvent elles-mêmes d'une incrustation de sel qui ressemble à une glace mince. Dans ces déserts, le thermomètre, au mois d'août et à l'ombre, demeurait entre les 95° et 100°. Des nuées de sauterelles remplissaient l'air; des serpents à sonnettes de diverses espèces et d'énormes scolopendres sortaient des fissures du sol desséché. Les moustiques n'y tourmentaient pas nos voyageurs, mais à leur place le pays produit ces redoutables tiques de bois qui se logent dans la peau et causent une irritation souvent suivie des conséquences les plus désagréables. Le détachement qui avait descendu la rivière Canadienne s'était trouvé en rapport avec une bande d'Indiens Kaskaïa qui occupe le pays autour des sources de la Platte, de l'Arkansas et du Rio del Norte. Ils parurent à nos voyageurs les plus dégradés et les plus misérables parmi les sauvages qui errent sur les versants orientaux des Montagnes Rocheuses. Leur existence vagabonde et la nature inhospitalière de leur pays les vouent pour jamais à la plus extrême barbarie. Ce sont du reste d'excellents cavaliers, très-habiles à prendre au lacet les chevaux sauvages. Les différents détachements d'exploration qui s'étaient donné rendez-vous à Portsmith sur le Mississipi se rendirent à Washington, rapportant avec eux, comme fruit de leur voyage, les peaux de plusieurs animaux rares, quelques milliers d'insectes conservés, et un herbier de quatre ou cinq cents nouvelles plantes.

Sur ces entrefaites une autre expédition était partie pour

étudier le pays qui fait frontière aux possessions britanniques autour des sources du Mississipi; le général Cass la commandait; M. Schoolcraft en fut l'historien. Ils suivirent la route que Pike avait déjà explorée, mais qu'ils examinaient mieux que lui au point de vue de la science. Pour compléter l'étude des frontières, on chargea le major Long et M. Keating de remonter le Saint-Pierre, rivière considérable qui tombe de l'ouest dans le Mississipi environ sous le 45° de latitude. Cette rivière avait été jadis remontée par Carver, et depuis encore par le baron La Hontan; mais les tribus indiennes qui habitent ces bords étaient encore presque entièrement inconnues aux citoyens des États-Unis. Long et Keating suivirent la rivière jusqu'à sa source, éloignée d'environ trois cent soixante-quinze milles, et s'avançant ensuite quelque peu au nord, arrivèrent à la rivière Rouge qui, du territoire anglais, se rend au septentrion dans le lac Winnipeg. Les travaux de cette expédition complétèrent l'étude générale des vastes possessions appartenant aux États-Unis. L'immense étendue de pays qui s'étend au nord du lac supérieur et des sources du Mississipi n'est encore qu'imparfaitement connue. Néanmoins, et c'est là ce qui la caractérise principalement, ses chaînes de lacs et de rivières navigables furent bientôt découvertes par les négociants en fourrures anglais toujours de plus en plus entreprenants. Dès 1715, la compagnie de la baie d'Hudson avait reçu des Indiens quelques renseignements assez positifs au sujet d'une rivière se jetant au nord dans la mer, et sur les bords de laquelle étaient situées des mines de cuivre. La compagnie manifesta, en 1768, l'intention d'explorer cette rivière et ses richesses minérales; à cette époque de précieux échantillons de minerai de cuivre furent apportés au fort du Prince de Galles par les trafiquants indiens. La compagnie choisit pour cette entreprise difficile un marin nommé Samuel Hearne, qui avait fait preuve de zèle et de talent en examinant la côte nord de la baie d'Hudson, et en améliorant la pêcherie. Il sortit du fort le 6 novembre 1769, accompagné par deux blancs et par quelques Indiens. Le sol était raboteux bien que couvert de neige. Les provisions manquèrent bientôt. Lorsqu'il eut fait environ deux cents milles, ses guides

indiens l'abandonnèrent et il fut obligé de revenir sur ses pas. Il ne se découragea point cependant, et au commencement de février 1770, il partit de nouveau emmenant avec lui cinq Indiens et pas d'Européens; il s'était aperçu que leur inaptitude à supporter les misères du voyage attiraient à ces derniers le mépris des naturels. Arrivé à cinq cents milles dans l'intérieur, il jugea nécessaire d'attendre que la rigueur de la saison se fût relâchée; le manque de provisions lui fit endurer à cette époque la plus extrême détresse. « Nous passions, dit-il, des festins à la famine; quelquefois nous avions une surabondance d'aliments, rarement ce qu'il nous eût fallu, souvent trop peu, plus souvent encore pas du tout. Je me bornerai à dire que bien souvent nous avons passé deux jours et deux nuits à jeun. Deux fois il nous est arrivé de rester trois jours ainsi; et dans une autre circonstance sept jours entiers durant lesquels nous n'avons pas goûté une seule bouchée de nourriture, sauf quelques baies de genièvre, des morceaux de vieux cuir, des os brûlés et de l'eau. » Vers la fin d'avril il se remit en route, et dans le mois d'août, lorsqu'il se préparait à passer l'hiver au milieu d'une tribu d'Indiens qui l'avaient amicalement accueilli, sous le 63° 10' de latitude nord, et environ à 10° 40' de longitude ouest à partir de la rivière Churchill, un coup de vent renversa son quart de cercle qui se trouva brisé; ceci le détermina à repartir.

Sans se laisser abattre par tant de misères et de désappointements, Hearne se remit en route le 7 décembre cherchant toujours la rivière de Cuivre, et accompagné d'un Indien fort intelligent qui se nommait Motannabi. Il suivit cette fois une route plus à l'ouest, et sous le 60° de latitude, à plus de six cents milles du fort, construisant des canots, il s'avança au nord en naviguant sur différents lacs et rivières. Le 13 juillet 1771, son escorte, grossie par la réunion de plusieurs bandes d'Indiens errants, arriva enfin à la rivière de Cuivre. Les Indiens méditaient depuis quelques semaines une attaque contre les Esquimaux avec lesquels ils vivent dans un état d'hostilité perpétuelle. Le combat commença le 17 au matin vers une heure. « Voyant, dit Hearne, tous les Esquimaux livrés au repos dans leurs tentes, ils sortirent de leur embuscade et

tombèrent à l'improviste sur ces pauvres créatures ; je contemplais ce massacre, réduit à rester neutre. » La petite tribu si cruellement anéantie se composait d'environ vingt individus, hommes, femmes et enfants. Une vieille femme qu'on trouva pêchant auprès d'un ruisseau voisin fut torturée et mise à mort avec la barbarie la plus révoltante. Un petit nombre d'Esquimaux parvint à s'échapper; mais les Indiens détruisirent leurs tentes, brisèrent leur vaisselle de pierre, emportèrent leurs provisions, et, se rassemblant ensuite au sommet d'une petite colline, poussèrent des cris de triomphe, que durent entendre les malheureux fugitifs cachés près de la rivière. « Après ce carnage, dit Hearne, nous nous assîmes sur l'herbe et fîmes un bon repas de saumon frais. » Dans la matinée du 17 il commença le relèvement de l'embouchure du fleuve. La marée était basse dans ce moment, mais elle avait laissé sur la rive des traces qui lui assignaient une hauteur ordinaire de douze à quatorze pieds. L'eau du fleuve était parfaitement douce; mais, d'après le nombre de phoques qu'il vit sur la glace, et la quantité de barbes de baleine que l'on avait trouvées dans les tentes des Esquimaux, Hearne conclut que l'étendue d'eau, maintenant sous ses yeux, était nécessairement la mer. Aussi loin que l'on pouvait discerner les objets à l'aide d'un bon télescope, elle lui parut abonder en îles et en bas-fonds. Il arriva au fort du Prince de Galles le dernier jour du mois de juin 1772 après une absence d'un an et cinq mois. Trois ans plus tard il fut nommé gouverneur de cet établissement. En 1782, le fort du Prince de Galles fut pris par une escadre française que commandait La Pérouse. Ce chef, aussi généreux qu'éclairé, rendit à Hearne les manuscrits de son journal à condition qu'il les publierait immédiatement après son arrivée en Angleterre. Ceci eut lieu en 1787 ; cependant, on ne sait pour quelle raison, la publication de Hearne se trouva différée jusqu'en 1795. C'est peut-être à ce long retard qu'il faut attribuer l'omission de plusieurs importants détails dans la relation du voyage. Il ne mentionne pas la latitude sous laquelle se trouve l'embouchure de la rivière qui, sur la carte jointe à son volume, est placée sous le 73° 30', c'est-à-dire à six degrés trop loin vers le nord. Une si grande inexactitude géographique et quelques

autres incorrections de la même nature jetèrent long-temps un certain discrédit sur l'ensemble du récit, et firent douter assez généralement que Hearne fût réellement parvenu jusqu'à la mer.

Avant l'année 1775, la grande chaîne de lacs qui, du lac Supérieur, court au nord-ouest vers la mer Polaire et sert de réceptacle aux eaux qui tombent des Montagnes Rocheuses, était encore tout-à-fait inconnue. A cette époque, M. Joseph Frobisher, engagé dans le commerce des fourrures, essaya de pénétrer dans le pays encore inexploré à l'ouest; il réussit à remonter fort loin le Mississipi, ou rivière Churchill, où il se procura autant de fourrures que ses canots en pouvaient porter. Durant cette périlleuse expédition, il eut à subir toutes les misères inhérentes à un voyage dans des pays incultes et déserts, où sa subsistance dépendait entièrement de ce que lui fournissaient les eaux et les bois. Cette difficulté néanmoins ne l'empêcha pas d'y revenir l'année suivante et d'y obtenir le même succès. Son frère réussit alors à gagner le lac de la Croix, encore plus loin vers l'ouest. En 1778, M. Pond suivit les traces de M. Frobisher, et, poussant plus loin encore, arriva enfin à Athabasca, pays qui n'était connu jusqu'alors que par le dire des Indiens. Nos marchands ayant ainsi atteint cette chaîne des eaux intérieures qui permet de naviguer presque continuellement depuis les lacs du Canada jusqu'à la mer, commencèrent à avancer beaucoup plus rapidement dans leurs découvertes; il ne se passa pas long-temps avant qu'ils connussent l'existence d'un grand fleuve coulant au nord.

Afin d'explorer ce fleuve, auquel il a donné son nom, M. Alexandre Mackenzie partit le 3 juin 1789. En quittant le fort Chepeweyan, sur la rive sud du lac des Collines (*Lake of the Hills*), il était accompagné par un détachement de Canadiens et par quelques Indiens, dont l'un avait voyagé avec Hearne. En descendant la rivière, et lorsqu'il se trouvait sous le 67° 45' de latitude, il apprit d'une tribu d'Indiens appelés les *Deguthee-Dinees* ou *Querelleurs*, que le rivage oriental de la mer n'était pas très-éloigné, et que, du côté de l'ouest, il y avait encore moins de chemin. Le 12 juillet, Mackenzie et les siens pénétrèrent dans

un lac, ou du moins dans une étendue d'eau qui leur parut, à raison de son peu de profondeur et des glaces qui la couvraient, ne pas pouvoir être la mer, bien qu'on n'aperçût aucune terre à l'horizon. « A quelques lieues de l'embouchure de la rivière, mes compagnons, dit Mackenzie, ne purent retenir quelques expressions de véritable regret en songeant qu'ils seraient obligés de revenir sans avoir atteint la mer. » Il semble par là que notre auteur était d'abord disposé à douter qu'il fût réellement parvenu jusqu'à l'Océan ; mais bientôt après, il observa un exhaussement des eaux qui fut attribué par tous à l'effet de la marée, le vent ne soufflant pas avec force. On vérifia que cette crue était d'environ dix-huit pouces. Il est possible que la qualité douce des eaux qui l'entouraient ait contribué à le faire d'abord hésiter, mais lorsqu'il vit plusieurs baleines se jouer sur la glace, il se décida enfin à penser qu'il était en ce moment sur l'Océan. Il s'assura qu'une île sur laquelle il descendit, et qu'il appela l'île des Baleines, était sous le 69° 14' de latitude. L'expédition revint sans accident au fort Chepeweyan, le 12 septembre 1789. Le récit de Mackenzie, de même que celui de Hearne, fut long-temps envisagé avec méfiance, et ses assertions relativement à son arrivée à la mer n'étaient pas généralement admises; mais le résultat de quelques expéditions récentes a rétabli la réputation et prouvé l'exactitude extrême de cet intelligent voyageur.

En 1792, Mackenzie repartit de nouveau afin de poursuivre ses découvertes à l'ouest. Il remonta la rivière de la Paix (*Peace river*) qui descend des Montagnes Rocheuses, et dans le printemps de 1796, s'étant frayé avec beaucoup de difficulté un chemin à travers leurs âpres chaînes, il s'embarqua sur une rivière appelée le *Tacoutche-tesse*, qui coule vers le sud-ouest. Outre les souffrances qui nécessairement accompagnent un voyage dans un pays sauvage, montagneux et inconnu, il eut à endurer de continuelles contrariétés ayant pour causes l'ignorance, l'obstination et la timidité de ses guides. Enfin, au mois de juin, il arriva chez une tribu d'Indiens où il apprit que la rivière coulait vers le sud, et que, près de son embouchure, des hommes blancs étaient occupés à construire des maisons. Les sauvages qui lui donnè-

rent ce renseignement lui représentèrent leurs voisins comme une race très-méchante, vivant dans des réduits souterrains et possédant des ustensiles de fer achetés par voie d'échange aux hommes blancs, qui les apportaient dans de grands canots. Après avoir surmonté par sa persévérance, et par les ressources abondantes de son esprit inventif, des difficultés innombrables, notre voyageur parvint à l'embouchure du fleuve, dont il détermina la position avec beaucoup d'exactitude. Le Tacoutchetesse tombe dans la mer immédiatement au sud des îles du Prince de Galles. Sur le versant d'un rocher, il inscrivit ces mots en grands caractères, avec un mélange de graisse et de vermillon : « Alexandre Mackenzie, venu du Canada par terre. Ce 22 juillet 1793. » Notre aventureux voyageur reprit la même route qu'il avait déjà suivie, et arriva le 24 août au fort Chepeweyan.

CHAPITRE XI.

ROSS ET PARRY.

Voyage du capitaine Ross à la baie de Baffin. — Montagnes de glaces. — Erreurs remarquées sur les cartes. — Les Esquimaux du nord. — Ils possèdent du fer. — Neige rouge. — Rivages nord de la baie de Baffin. — Mer libre à l'ouest des glaces. — Détroit de sir James Lancaster. — Ross ne l'explore point. — Il revient en Angleterre. — Désappointement général causé par les résultats de son voyage. — Expédition du capitaine Parry. — Il avance dans le détroit de Lancaster. — Bras de mer du Prince-Régent. — Singulier phénomène de l'aiguille magnétique. — Les vaisseaux avancent à l'ouest dans le détroit de Barrow. — Ils atteignent la méridienne du 110e degré. — Hivernage dans l'île Melville. — Intensité du froid. — Phénomènes qui en résultent. — Amusements d'hiver. — Gazette de la Géorgie du nord. — Excursion sur l'île Melville. — On brise la glace. — Efforts inutiles pour avancer plus loin vers l'ouest. — L'aurore boréale. — Situation supposée du pôle magnétique. — Retour de l'expédition.

La découverte d'un passage au nord-ouest avait toujours été l'objet favori des recherches de la nation anglaise ; et les voyages que l'on avait faits pour y parvenir, ceux de Frobisher, de Davis, de Baffin, d'Hudson et d'autres, en établissant d'une manière incontestable la persévérance de ces hommes, leur courage et leurs talents nautiques ont peut-

être fait plus pour leur réputation que d'autres entreprises suivies des plus brillants succès. Lorsque la dernière guerre parut toucher à son terme, et que le gouvernement anglais eut le temps d'employer à des expéditions pacifiques une portion de sa marine, il fut résolu qu'on enverrait explorer la baie de Baffin, dans l'espoir qu'en examinant les rivages de cette grande mer, on découvrirait le passage nord-ouest, objet de tant de désirs. Dans ce but, on fréta l'*Isabelle* et l'*Alexandre*, qu'on plaça sous le commandement du capitaine Ross, officier accoutumé à la navigation des mers du nord ; l'*Alexandre* était commandé par le lieutenant Parry, fort jeune alors, mais dont le nom s'est depuis associé honorablement aux découvertes récentes dans le nord-ouest.

Les vaisseaux se mirent en mer le 18 avril 1818. Lorsqu'ils arrivèrent sur la côte occidentale du Groënland, ils y trouvèrent une grande quantité de glaces, et le gouverneur d'un des établissements danois leur dit que depuis quelques années les hivers augmentaient régulièrement de sévérité. D'après des observations faites sur l'île de Wygat, il leur parut que cette côte était mal indiquée sur toutes les cartes; celle de l'Amirauté contenait à cet égard une erreur de longitude qui n'allait pas à moins de cinq degrés.

Par le 75° 54' de latitude, lorsque les navires eurent dépassé ce que l'on avait cru jusqu'alors la portion habitée du Groënland, on vit un détachement d'Esquimaux arriver par les glaces jusqu'auprès du navire; on eut quelque difficulté à engager l'entretien avec eux. Quoique séparés du Groënland par une distance qui n'excédait pas deux degrés, ils ignoraient qu'il y eût sur la terre un autre peuple que le leur. On pouvait à peine les décider à toucher les Anglais qu'ils regardèrent d'abord comme des êtres surnaturels. L'un d'eux parlait aux vaisseaux avec une solennité des plus étranges. « Qui êtes-vous, leur disait-il, d'où venez-vous? Est-ce du soleil ou de la lune ? » Ce peuple, que d'après son ignorance nautique on pourrait croire inférieur aux autres tribus des Esquimaux en fait d'arts et de bien-être matériel, avait pourtant sur elles l'avantage énorme de connaître le fer, dont il était parvenu à se fabriquer des couteaux. A ce qu'ils expliquèrent, nos sauvages tiraient ce précieux métal d'une mon-

tagne qui en était entièrement composée; puis, le brisant en petits fragments, ils le forgeaient à coups de pierre. D'après l'aspect de ce métal et l'analyse qui en fut faite, on jugea que c'était du fer météorique ; dans ce cas la montagne dont parlaient les naturels n'existerait que dans une infidèle traduction de leurs paroles, et se devrait entendre simplement d'un gros morceau de fer. Le capitaine Ross donna à cette tribu, la plus difforme de toutes les races de l'Amérique du nord, le nom de *Highlanders arctiques*.

Un peu plus loin, nos voyageurs virent des rochers couverts d'une neige d'un rouge foncé. En fondant elle prenait l'aspect d'un vin trouble. On avait déjà vu auparavant de la neige rouge ; d'habiles naturalistes l'avaient observée dans les Alpes et les Pyrénées, mais on n'avait jamais expliqué d'une manière satisfaisante les causes qui la colorent ainsi. La neige rouge de la baie de Baffin fut rapportée en Angleterre et soumise à l'examen de la chimie et des naturalistes. Quelques-uns décidèrent que la matière colorante était d'une nature animale, d'autres, au contraire, l'attribuèrent à un principe végétal; mais la question semble maintenant résolue en faveur de cette dernière opinion, attendu que, selon les savants, un lichen extrêmement menu peut végéter sur la neige.

Le capitaine Ross, bien qu'il fût un chef expérimenté, semble avoir manqué de l'espérance confiante et de l'ardeur qui sont des qualités de premier ordre chez les hommes appelés à diriger les voyages de découvertes. On eût dit qu'il attachait peu d'intérêt à la solution des problèmes géographiques, et son indifférence sur ce point dut nuire à une expédition qui les avait pour objet principal. Il traversa le détroit Wolstenholm et celui des Baleines (*Whale sound*) sans daigner les examiner ; il passa devant le grand bras de mer situé sur la côte nord-est de la baie de Baffin (celui que Baffin appelait le détroit de sir Thomas Smith) à une si grande distance, qu'on l'aperçut à peine. Mais la négligence avec laquelle il étudiait ces côtes intéressantes ne fut pas la seule faute dont le capitaine Ross se rendit coupable ; imposant son avis particulier dans des questions qui devaient se décider par voie de discussion, il déclara baies presque tous ces bras

de mer, affirmant, à l'encontre de tous, que leur limite était visible.

En descendant la côte occidentale de la baie de Baffin vers le sud, on eut à observer un grand changement : la mer était libre de glaces, et extrêmement profonde ; la température s'élevait, la terre gagnait en hauteur, et les montagnes, en général, n'étaient plus chargées de neiges. Un magnifique bras de mer, large d'environ cinquante milles et profondément encaissé, s'offrit alors aux regards de nos voyageurs. Les vaisseaux y pénétrèrent le 29 du mois d'août ; mais ils n'avaient pas fait plus de trente milles, lorsque, au grand étonnement de tous les officiers, le capitaine Ross ordonna de virer devant, et de s'en revenir. Pour expliquer cette manœuvre il affirma qu'il avait vu la terre s'étendant en travers du bras de mer, à la distance de huit lieues. Il donna le nom de montagnes de Croker (*Croker's mountains*) à la prétendue chaîne qui lui semblait devoir l'empêcher d'avancer à l'ouest. Ses officiers ayant la confiance que ce grand bras de mer, maintenant reconnu pour être le détroit de sir James Lancaster, ainsi nommé par Baffin, communiquait avec la mer dans la direction de l'ouest, ne furent pas moins mortifiés que surpris, en s'apercevant que leur commandant allait le quitter sans pousser plus loin l'investigation. Tandis qu'il longeait au sud une côte, dont quelques parties à peine étaient connues, le capitaine continua à montrer la même indifférence pour l'accumulation des renseignements géographiques. Les navires étaient maintenus à une telle distance de terre, que le rivage, fort mal entrevu, ne put jamais être examiné. Le 1er octobre, les explorateurs étaient parvenus à l'entrée du détroit de Cumberland, où beaucoup restait à faire pour un commandant véritablement pénétré du goût des découvertes ; mais le capitaine Ross dirigea sa course vers l'Angleterre, où il parvint sans accident.

L'échec du capitaine Ross, bien loin d'ôter courage à ceux qui maintenaient l'existence d'un passage au nord-ouest, leur fournit de nouveaux arguments à faire valoir. Il confirma l'authenticité du troisième voyage de Baffin ; car les vieilles cartes de la baie de Baffin, évidemment dues à ce navigateur, approchaient trop de la vérité des lieux pour être

l'œuvre de l'imagination. Le capitaine Ross confirma aussi l'existence, vers l'ouest, de ces bras de mer nombreux que Baffin avait trouvé bon d'appeler des détroits. La profondeur de la mer dans ces baies, et la température élevée de l'eau, montraient que ce n'étaient pas là de simples golfes.

Le gouvernement, comprenant la force de ces arguments, équipa deux navires, la bombarde l'*Hécla* et le brigantin le *Griper*, pour recommencer l'examen ainsi manqué. Le lieutenant Parry, qui avait navigué sous les ordres du capitaine Ross, mais qui s'était trouvé d'un avis opposé à celui de son chef en ce qu'il croyait praticable le passage au nord-ouest, fut désigné pour commander l'expédition. Les navires sortirent de la Tamise le 5 mai 1815, et le 15 juin on signalait, à la distance de plus de quarante lieues, le cap Farewell, extrémité sud du Groënland. Le jour suivant, ils rencontrèrent un courant et plusieurs pics de glaces. En avançant au nord au-dessus du détroit de Davis et de la baie de Baffin, les glaces qui bordaient l'ouest offrirent une barrière continue à l'encontre de laquelle il était impossible de se frayer un chemin. Après plusieurs essais de ce genre, toujours également inutiles, les vaisseaux arrivèrent par le 75° de latitude; et là, le capitaine Parry, ne voulant pas dépasser le détroit de sir James Lancaster, résolut de risquer encore une tentative pour traverser les glaces qui occupaient le milieu de ce bras de mer. Il y réussit après sept jours de navigation, durant lesquels les vaisseaux eurent à se diriger au travers de glaces accumulées sur une étendue d'environ quatre-vingts milles.

Dès qu'ils furent parvenus au revers ouest de cette barrière, nos navigateurs observèrent plusieurs symptômes favorables. La mer était profonde : un sondage de trois cent dix brasses ne donna pas de résultats. Les mouvements houleux de l'Océan commençaient aussi à se faire sentir; la température de l'eau s'était élevée d'environ six degrés, et l'on n'apercevait pas de glaces; d'ailleurs, ils se trouvaient dans une région que hantaient particulièrement les baleines : en un seul jour on en signala plus de quatre-vingts, presque toutes d'une dimension considérable.

Le 31 juillet, nos voyageurs visitèrent, dans la baie de la Possession, le lieu où ils avaient abordé l'année précé-

dente. Ils trouvèrent debout le bâton du pavillon qu'ils y avaient laissé. En quelques endroits, la trace de leurs pas était encore assez fortement empreinte sur le sol pour leur donner à juger qu'il était tombé, depuis leur départ, une fort petite quantité de neige ou de givre. Ils allaient alors pénétrer dans le grand bras de mer ou détroit vers lequel leurs instructions les dirigeaient surtout. L'espoir de découvrir un passage au nord-ouest reposait principalement sur le succès qu'ils obtiendraient dans cette partie de leur mission. Ils mirent toutes voiles dehors, et, poussés par une fraîche brise d'Orient, glissèrent rapidement vers l'ouest. « Il est plus aisé, dit le capitaine Parry, d'imaginer que de décrire l'anxiété peinte en ce moment sur toutes les physionomies, tandis que nous avancions dans le détroit avec une rapidité toujours croissante, grâce à la brise toujours plus forte. Les huniers furent couverts d'officiers et de matelots durant toute l'après-dînée, et un observateur désintéressé, s'il en pouvait être devant une scène pareille, se serait amusé de l'ardeur avec laquelle on recevait les nouvelles transmises par les vigies : jusqu'alors elles étaient toutes favorables à nos plus ambitieuses espérances. » Avant que la nuit fût tombée, nos voyageurs avaient dépassé les limites explorées pendant le dernier voyage, et cependant ils n'apercevaient aucune terre dans la direction qu'ils suivaient. Par le 83° 12' de longitude, les deux rives du passage continuaient encore parallèlement, aussi loin que l'œil les pouvait suivre; c'est-à-dire à plus de cinquante milles. On avançait toujours à l'ouest; la mer, profonde, colorée comme l'Océan, roulait en longues vagues venant de l'est et du sud, sans charrier aucune glace. Nos navigateurs commencèrent à se flatter qu'ils avaient atteint la mer du Pôle; mais leur joie se dissipa quelque peu, lorsque, vent devant, ils aperçurent une terre. Ce n'était, à la vérité, qu'une petite île; néanmoins les glaces qui s'étaient amoncelées entre elle et le rivage nord troublaient leur espoir de continuer leur route à l'ouest.

Vers le sud, un bras de mer, large d'environ dix lieues, leur parut digne d'être examiné. Ils y entrèrent, s'attendant à y trouver une voie de communication plus libre avec l'ouest. Ils avaient observé jusque là, depuis le moment où

ils avaient pénétré dans le détroit de sir James Lancaster, que la lenteur des mouvements de la boussole et leur irrégularité, occasionnée par l'attraction des ferrements du navire, s'étaient uniformément accrues tandis qu'ils avançaient vers l'ouest. Maintenant qu'ils descendaient ce bras de mer, la boussole perdit toute action, et ils virent pour la première fois, « par un curieux phénomène, la puissance dirigeante de l'aiguille aimantée s'affaiblir au point de ne pouvoir résister à l'attraction de chaque vaisseau : en sorte qu'elle marquait, à vrai dire, le pôle nord de l'*Hécla* ou du *Griper*. »

Le bras de mer dans lequel ils avançaient s'élargit à mesure qu'ils gagnèrent du terrain vers l'ouest; et, comme la rive occidentale inclinait sans relâche vers le sud-ouest, leur espoir d'arriver par cette direction à la pleine mer s'augmenta considérablement; mais, au point où la terre semblait se terminer, une barrière de glaces s'éleva comme par enchantement devant les deux navires, et les empêcha de passer outre. A part cet obstacle, du reste, nos navigateurs ne voyaient aucune terre qui pût arrêter leurs progrès vers le sud-ouest. Ils avaient fait environ cent vingt milles depuis l'embouchure de ce bras de mer. A leur retour au détroit de Barrow (*Barrow's strait*) — c'est ainsi qu'ils appelèrent le bras de mer dont le détroit de Lancaster est en quelque sorte l'entrée, — la mer, encore peu de jours auparavant couverte de glaces, se retrouva parfaitement libre. Ils continuèrent néanmoins leur route à l'ouest, mais, faute de vent, avec assez de lenteur. Le 22, par le 92° un quart de longitude, ils virent au nord une lacune de terres, large d'environ huit lieues. En regardant du haut des mâts ce bras de mer qu'on nomme le canal Wellington (*Wellington channel*), on n'aperçut ni terres ni glaces. Son aspect, en persuadant à nos navigateurs qu'ils étaient parmi des îles séparées par de nombreux canaux, les encouragea dans la pensée qu'ils arrivaient enfin à la mer Polaire.

Plus loin, les difficultés s'accrurent. Le passage était obstrué de petites îles, les bas-fonds devenaient plus fréquents, les glaces plus incommodes, les brumes se multipliaient. Nos voyageurs continuèrent néanmoins à s'avancer vers l'ouest, le long du rivage d'une grande île, appelée par eux

île Bathurst (*Bathurst island*). Un détachement y prit terre, et y trouva les restes de quelques habitations d'Esquimaux; on aperçut à plusieurs endroits des traces de renne et de chèvre à musc. Les observations magnétiques faites en cet endroit, comparées à celles qui avaient eu lieu dans le détroit du Prince-Régent, amenèrent, suivant le dire du capitaine Sabine, « à conclure qu'en traversant par mer l'espace compris entre ces deux méridiens, nous avions passé immédiatement au nord du pôle magnétique, et sur un de ces points du globe où l'aiguille aurait varié de 180°, c'est-à-dire, en d'autres termes, où son pôle nord aurait exactement marqué le midi. Selon toute probabilité, ce lieu était, en cette saison, assez près de la méridienne de 100° à l'ouest de Greenwich. »

A mesure que nos navigateurs avançaient à l'ouest, vers l'extrémité septentrionale d'une autre grande île qu'ils appelaient l'île Melville, les difficultés que leur opposaient la glace et les temps brumeux semblaient augmenter sans cesse; mais, le 4 septembre, ils réussirent à passer la méridienne de 110° de longitude ouest, méritant ainsi la moins considérable des récompenses promises par le parlement, une prime de 100,000 livres sterling. Un promontoire, qui marque à peu près cet endroit, reçut, à cause de la circonstance, le nom de cap de la Munificence (*Bounty cape*) : une bonne rade, découverte à peu de distance, fut appelée la *baie de l'Hécla et du Griper.* On y hissa les pavillons et les flammes des deux navires. « Ce ne fut pas un médiocre sujet de joie pour nous, dit le capitaine Parry, de voir le drapeau britannique flotter pour la première fois dans ces régions qui jusqu'alors avaient été considérées comme étant par delà les limites de l'univers habitable. »

L'hiver approchait alors rapidement, et ce fut avec difficulté que les navires parvinrent, en forçant les glaces nouvelles, à gagner le hâvre d'Hiver (*Winter Harbour*) au fond de la baie de l'Hécla et du Griper. On passa trois jours à pratiquer un canal en sciant la glace, dont l'épaisseur moyenne était de sept pouces; la longueur intégrale de la brèche qu'on pratiqua ainsi fut d'environ deux milles et un tiers. Aussitôt que les navires se trouvèrent amarrés dans leur quartier d'hi-

ver, les matelots saluèrent cet événement par trois acclamations. Le mercure du thermomètre était maintenant tombé à 1° au-dessous de zéro, et la surface de la mer, aussi loin que l'œil pouvait l'embrasser, se trouvait complètement prise; à partir de ce moment on ne vit plus de flots libres. On fit des préparatifs pour combattre les rigueurs de l'hiver qui devait durer huit ou neuf mois, dont trois devaient se passer sans que l'on vît la riante lumière du soleil. Tous les agrès pesants furent transportés sur le rivage, de façon à laisser les ponts libres pour la ventilation et l'exercice. On enveloppa entièrement les vaisseaux de fortes bannes ouatées, telles que celles dont on se sert pour recouvrir les wagons. La neige fut disposée en murailles autour d'eux, tandis que des poêles et des fourneaux étaient placés à l'intérieur pour y maintenir une température élevée. Mais, nonobstant ces précautions, il se trouva que la vapeur engendrée d'ordinaire au dedans des navires, au lieu de se dissiper d'elle-même, comme cela arrive sous un climat tempéré, se condensa le long des solives et des parois de façon à les tenir dans un état constant d'humidité; et, comme on ne parait qu'en partie à cet inconvénient au moyen d'un courant d'air échauffé, on jugea convenable de laisser se congeler cette vapeur sur les flancs intérieurs du navire où elle forma comme un doublage de glace.

Dès la première arrivée de nos voyageurs dans le hâvre d'Hiver, on avait envoyé des détachements à la chasse ; ils avaient trouvé en abondance des rennes et des coqs de bruyère : mais ces animaux étaient tous partis avant la fin d'octobre de l'île Melville, où, durant l'hiver, il ne restait que des renards et des loups. Au plus fort de la saison on n'y vit point d'ours, et un seul phoque y fut aperçu. La chasse, du reste, n'y était pas sans danger : pour avoir négligé les précautions nécessaires, quelques hommes furent cruellement gelés; on remarqua aussi fort souvent chez les chasseurs cette torpeur et cet engourdissement des facultés mentales produits par les froids extrêmes et ressemblant aux effets de l'ivresse.

Le plus grand péril à redouter dans la situation de nos navigateurs était le découragement moral auquel les ex-

posaient le manque d'exercice physique, l'absence de lumière et la sombre monotonie des objets extérieurs. Il est très-connu que l'abattement intellectuel prédispose aux attaques du scorbut, tandis qu'au contraire la gaieté de l'esprit réagit sur la constitution physique et atténue les souffrances dont elle ne préserve pas. Pour amuser ses matelots, le capitaine Parry et ses officiers montèrent une pièce de théâtre dont la première représentation eut lieu le 6 novembre, le jour même où le soleil tomba au-dessous de l'horizon pour ne reparaître qu'après trois mois. Les marins furent fort divertis par le drame qu'on leur joua, et trois acclamations sincères attestèrent le succès qu'il obtint. Les officiers, ayant besoin de donner à leur esprit une pâture plus substantielle, se mirent à composer une pièce de Noël dans laquelle il était fait allusion à la situation des vaisseaux et à l'état actuel des équipages. Ils se réunirent aussi pour publier un journal hebdomadaire qu'ils appelèrent la Gazette de la Géorgie du nord, Chronique d'hiver (*The North Georgia Gazette and Winter Chronicle*). Le capitaine Sabine en était l'éditeur. Cette gazette, qui eut vingt-un numéros, et qui tirait son intérêt des circonstances au milieu desquelles elle fut écrite, reçut les honneurs de l'impression, lorsque l'expédition fut de retour. On avait observé que les représentations dramatiques réussissaient particulièrement à maintenir les équipages dans une bonne disposition d'esprit. Elles leur fournissaient aussi de l'occupation en les obligeant à décorer le théâtre, et à changer ensuite ses arrangements intérieurs; aussi furent-elles répétées de quinzaine en quinzaine durant les trois mois de nuit.

Nonobstant l'intensité du froid et l'obscurité, les officiers avaient pour habitude de se promener tous les jours sur le rivage; bien que le thermomètre fût presque toujours de 30° à 60° au-dessous de zéro, ces excursions étaient sans inconvénient, pourvu que le vent ne soufflât pas; mais le moindre mouvement de l'air rendait le froid intolérable, alors même que le thermomètre était au-dessus de zéro. Du reste, la promenade ne procurait guère de plaisirs; la sombre monotonie du paysage, s n repos glacé, son silence funèbre ne pouvaient inspirer d'autres sentiments que ceux d'une

profonde mélancolie. Ce fut ainsi que l'on gagna le jour le plus court, ou plutôt le milieu de cette longue nuit à laquelle nos voyageurs étaient condamnés. Ce jour-là, un peu avant et après midi, ils eurent justement assez de lumière pour déchiffrer les caractères imprimés, en tournant vers le sud les pages du livre, et pour se promener commodément pendant deux heures. Dans le cours du mois de janvier, le thermomètre se maintint généralement de 30° à 40° au-dessous de zéro. Le scorbut fit alors son apparition parmi l'équipage de l'*Hécla*, et, durant quelque temps, sa ténacité causa d'assez vives alarmes, mais l'usage bien entendu des anti-scorbutiques parvint enfin à en triompher. Rien ne contribua davantage à cet heureux résultat qu'une distribution quotidienne de moutarde fraîche et de cresson que le capitaine Parry était parvenu à faire pousser dans des boîtes remplies de terre et placées auprès du poêle de sa cabine. Quoique le manque de lumière les eût privées de toute coloration, ces herbes avaient une saveur aussi marquée que si elles étaient venues en plein air.

Les officiers continuèrent à se promener sur le rivage, bien que, le thermomètre exposé à l'air tombant quelquefois à 50° au-dessous de zéro, ils eussent à subir, en passant du vaisseau à terre, une brusque transition de 80° à 100°, et même quelquefois à 120° de température.

Le 7 février, l'orbe entier du soleil s'aperçut au-dessus de l'horizon; ce fut le signal de préparatifs au moins apparents pour quitter cet obscur séjour; mais les officiers savaient bien que plusieurs mois encore devaient se passer avant qu'ils pussent sortir de leur prison de glace. Le mois de février est l'époque la plus froide de l'hiver arctique. Le 15, le thermomètre descendit à 55°, et demeura pendant quinze heures à 54° au-dessous de zéro. « Nous nous amusâmes, dit le capitaine Parry, à faire glacer du mercure, en l'exposant à ce froid continu, et à le battre sur une enclume préalablement amenée à la température de l'atmosphère. Il ne paraît pas très-malléable dans cet état, et se brise ordinairement après deux ou trois coups de marteau. Le 24, on découvrit que l'observatoire bâti sur le rivage était la proie d'un incendie. Chacun se mit aussitôt à

l'œuvre pour éteindre les flammes en les étouffant sous la neige ; le thermomètre cependant était à 44° au-dessous de zéro. Les figures des matelots éclairées par le feu présentaient un singulier spectacle. Presque tous les nez et toutes les joues étaient gelés et blanchissaient cinq minutes après avoir été exposés à l'air, en sorte que les médecins et les aides qu'on leur avait donnés étaient obligés de tourner constamment autour des hommes occupés à éteindre le feu, et de frotter avec la neige les parties attaquées, afin d'y rétablir la circulation. Le domestique du capitaine Sabine, poussé par un vif désir de sauver l'aiguille plongeante de l'observatoire, était sorti sans ses gants ; ses doigts, par suite de cette imprudence, se trouvèrent si complètement gelés, qu'ayant plongé ses mains dans un bassin d'eau froide, la surface se couvrit immédiatement d'une légère couche de glace, tant il lui avait communiqué un froid intense ; mais cette fois la circulation ne put jamais se rétablir, et l'on fut obligé d'amputer ce malheureux. »

Le froid venant à diminuer, la glace qui depuis quelque temps tapissait les bords du navire commença à fondre, et, vers le 8 mars, il devint nécessaire de racler cette espèce d'enveloppe. « On croira difficilement, dit le capitaine Parry, que ce jour-là (le 8 mars), nous enlevâmes plus de cent baquets remplis de glace, chacun contenant de cinq à six galons, résultat de l'accumulation qui avait eu lieu en moins de quatre semaines ; cette énorme quantité était principalement produite par la respiration des hommes et par la fumée de leurs aliments durant les repas. La mi-avril arriva sans aucun dégel sensible ; mais, le 30, la température de l'atmosphère changea notablement ; le thermomètre s'éleva jusqu'à la simple glace, ou, pour parler d'une manière plus en rapport avec ce climat extraordinaire, jusqu'au dégel ; depuis huit mois c'était la première fois que nous le voyions aussi haut. Les matelots prirent cet état de choses pour une température d'été. L'autorité des officiers dut s'interposer pour les empêcher de jeter bas leurs vêtements d'hiver. La vie commença à se répandre sur le paysage environnant. » Le premier ptarmigan parut le 12 de mai, et le jour suivant on vit la piste des rennes et des chèvres à musc qui commençaient

à s'acheminer vers le nord. Ainsi leur migration a lieu dès les premiers beaux jours qui suivent le retour de la lumière. Ces symptômes et l'annonce de leur libération prochaine jetèrent une grande joie parmi nos navigateurs ; mais une pluie qui tomba le 24 mai leur causa une surprise tout-à-fait extraordinaire. « Nous étions, dit le capitaine Parry, si désaccoutumés de voir l'eau dans son état naturel et surtout de la voir tomber du ciel, que cette circonstance si simple devint un véritable sujet de curiosité. Il n'y eut personne à bord, je le crois du moins, qui ne se hâtât de monter sur le pont pour observer un phénomène si intéressant et si nouveau. » Le 1er juin, le capitaine Parry, suivi de quelques-uns des officiers, fit une excursion dans l'île Melville. Ils atteignirent son extrémité nord sans voir aucune autre terre au nord ou à l'ouest. A leur retour de ce voyage, qui dura quinze jours, ils trouvèrent la végétation qui montait avec une vigueur merveilleuse autour du hâvre d'Hiver. La glace était couverte d'innombrables flaques d'eau, et les fleurs rouges d'une espèce de saxifrage répandaient quelque éclat et quelque gaîté sur un tableau jusqu'alors horrible à l'extrême. Vers le milieu de juillet, le thermomètre s'éleva de 56° à 60° ; et enfin, le 1er jour d'août, les vaisseaux purent sortir du hâvre où ils avaient passé l'hiver ; mais l'immense quantité de glaces flottantes dont le détroit était comme assiégé rendait leur marche excessivement difficile. Ils eurent à faire face à des dangers que des vaisseaux moins forts, des hommes moins résolus, moins vigilants, moins habiles, n'auraient pas pu éviter. Ils essayèrent encore d'avancer vers l'est ; mais tous leurs efforts ne purent les mener au-delà de l'extrémité sud-est de l'île Melville ; et le 16 d'août cette entreprise fut abandonnée comme impraticable. Le point le plus éloigné auquel l'expédition parvint dans la mer Polaire fut le 74° 26' 25" de latitude et le 113° 46' 43" de longitude.

En quittant le détroit de sir James Lancaster, les navires se maintinrent au sud le long de la côte orientale de la baie de Baffin dans le but de relever une côte assez mal connue et que la première expédition avait fort imparfaitement examinée. On la trouva découpée par de nombreuses baies ou bras de mer ; dans l'un d'eux, vers le 70° 22' de latitude,

le capitaine Parry rencontra une tribu d'Esquimaux dont il dit « qu'en somme, ces gens peuvent être regardés comme possédant tout ce qui est nécessaire à la vie et jouissant de toutes les commodités que l'on peut attendre dans un état de société si peu développé. » Le 26 septembre, la glace fut aperçue pour la dernière fois, et vers le milieu de novembre les navires arrivèrent dans la Tamise. Les équipages n'avaient pas vu leur santé un instant altérée pendant les dix-huit mois qu'ils avaient passés loin de leur pays natal. Outre les additions considérables que valut ce voyage à la science géographique, il fournit d'abondants matériaux aux investigations des autres connaissances humaines. Les phénomènes magnétiques et ceux du froid poussé à ses dernières limites, tels qu'ils venaient d'être observés, étaient tout-à-fait curieux et importants. Pendant les mois d'hiver, l'atmosphère des régions arctiques est tellement sèche que non-seulement la neige ne tombe pas, mais qu'il ne se voit pas dans le ciel un seul nuage. Toute l'humidité qui peut exister dans l'air y flotte en petites aiguilles excessivement menues et affectant les diverses formes de la cristallisation. Dans les temps les plus froids, l'haleine d'un homme vue à distance ressemblait exactement à la fumée qui suit un coup de fusil, et, lorsqu'un détachement de matelots travaillait sur la glace, ils se trouvaient bientôt comme enveloppés d'un épais nuage. La fumée des cheminées, au lieu de monter, flottait horizontalement jusqu'à plusieurs milles des navires. Il est remarquable que les aurores boréales, quoique fréquentes, n'y sont pas à beaucoup près aussi vives et aussi rapides à s'enflammer que sous une latitude inférieure. Entre les parallèles du 60° et du 66°, elles déploient ordinairement un splendide foyer de lumière; mais, dans les régions arctiques, ce foyer est excessivement faible et apparaît presque toujours à l'horizon sud. D'après les variations et l'inclinaison de l'aiguille aimantée durant cette expédition, on a conclu que le pôle magnétique doit être supposé aux environs du 72° de latitude, sous le 100° de longitude, ou bien dans le voisinage de la baie du Régent.

CHAPITRE XII.

VOYAGES DE PARRY.

Préparatifs pour un second voyage. — Son objet. — Les vaisseaux entrent dans le détroit Glacé.— On découvre la baie du duc d'York. — On parvient jusqu'à la Bien-Venue. — Examen de la baie du Refus. — Bras de mer explorés. — Les vaisseaux engagés dans les glaces près de l'île d'Hiver. — Village d'Esquimaux.— Leur caractère.— Talents d'Iligliuk.— Elle dessine une carte de la côte. — Les glaces se rompent et les vaisseaux avancent. — Difficultés de la navigation. — Canal de Fox.— Détroit de l'Hécla et de la Furie. — Impossibilité de passer à l'ouest. — Quartiers d'hiver à Igloolik. — Maisons de neige des Esquimaux. — Renseignements géographiques fournis par eux. — Excursions par terre. — Longueur de l'hiver. — Retour des vaisseaux. — Troisième voyage de Parry. — Il hiverne dans la baie du Régent.— Il essaie d'avancer dès le printemps. — La Furie est brisée par les glaces et abandonnée. — Essai de Parry pour aller sur la glace jusqu'au pôle nord. — Il fait voile jusqu'au Spitzberg.— Voyage de deux mois sur la glace. — Il s'égare vers le sud. — Ses projets échouent.

Si le voyage du capitaine Parry ne fit pas découvrir le passage au nord-est, il avait du moins produit des renseignements encourageants. On ne pouvait pas douter qu'il n'eût découvert les détroits communiquant avec la mer Polaire; et, bien que sa marche eût été arrêtée par des glaces amoncelées, on devait s'attendre, selon toute probabilité, à ce que, se brisant d'un instant à l'autre, elles laisseraient tôt ou tard le passage libre. L'opinion des anciens navigateurs, que la portion nord de l'Amérique est un continent détaché ou plutôt un groupe de grandes îles, se trouvait ainsi confirmée, et, comme on ne connaissait guère encore les rives nord de la baie d'Hudson, on espérait y trouver quelque passage en communication avec la mer du Nord, et dans lequel, à raison de sa position méridionale, on pourrait continuer à naviguer pendant une plus grande partie de l'année.

L'*Hécla* avait si bien répondu aux exigences de son premier voyage, que la *Furie*, vaisseau du même genre, fut préparée pour l'accompagner dans une expédition nouvelle. On améliora notablement l'appareil intérieur de ces navires; on

plaça entre les parois des vaisseaux et leur doublage intérieur des couches de liége comme préservatif contre le froid; et l'on fixa dans les entreponts une machine simple mais bien imaginée pour y distribuer de l'air chaud. Les instructions du capitaine Parry portaient qu'il commencerait son examen de la côte dès qu'il aurait atteint quelque point appartenant d'une manière certaine au continent d'Amérique. De là il s'avancerait au nord, sans le perdre de vue, en explorant avec soin tous les bras de mer et toutes les baies qu'il rencontrerait, afin de déterminer d'une manière certaine l'extrémité nord est de ce continent, autour de laquelle on espérait qu'il pourrait gagner la pleine mer, doublant ainsi le cap Glacé et passant ensuite par le détroit de Behring dans l'Océan Pacifique.

Les vaisseaux quittèrent la Tamise le 8 mars 1821 et rencontrèrent la première montagne de glace à l'entrée du détroit de Davis, le 14 juin. La difficulté de naviguer parmi les glaces se trouva être beaucoup plus grande dans le détroit d'Hudson que dans celui de Davis ou dans la baie de Baffin; du reste, on vérifia l'exactitude de ce qu'avaient dit les anciens navigateurs touchant les grosses pierres, le sable, les coquillages et les racines que l'on y voyait déposés sur les masses de glace flottante. « La quantité de ces substances étrangères, dit le capitaine Parry, était réellement surprenante; il nous fut très-difficile de nous rendre compte de la manière dont elles avaient été transportées sur ces blocs de glace. Des fragments de rochers pesant jusqu'à cent livres se rencontrent souvent au milieu d'une de ces îles de cristal, ayant un demi-mille d'étendue, ou même davantage, et dont toute la surface est plus ou moins couverte de petites pierres, de sable et de coquillages. »

Des nombreux obstacles qui s'opposaient à la navigation dans le détroit d'Hudson, il résulta que l'expédition n'arriva pas avant le 2 du mois d'août à l'embouchure du canal formé par l'île de Southampton et la côte septentrionale du continent. Le capitaine Parry, persuadé que ce canal était le même que celui auquel le capitaine Middleton avait, en 1742, donné le nom de détroit Glacé, se décida, en dépit de ce nom de mauvais augure, à essayer de s'y frayer un passage.

Cette entreprise, s'il la menait à bien, devait lui épargner un détour de cent cinquante lieues. Après une lutte de plusieurs jours, les vaisseaux arrivèrent dans un bassin intérieur profond d'environ dix milles et large de cinq, ayant un brassage régulier et de tous côtés des ancrages excellents ; il était entièrement dégagé de glaces.

Cette magnifique baie, que le capitaine Parry regarde comme un des hâvres les plus sûrs et les plus étendus de l'univers, reçut de lui le nom de baie du Duc-d'York (*Duke of York's bay.*) Le 21 août, un mouvement houleux venant du sud convainquit nos navigateurs qu'ils étaient parvenus à la Bien-Venue de sir Thomas Rowe, qui sépare à l'ouest l'île de Southampton du continent américain. Des brouillards et la neige qui tombaient en épais rideaux empêchaient leurs regards de s'étendre au loin ; mais tout-à-coup, le temps venant à s'éclaircir, ils se trouvèrent presque entièrement entourés de terres : ils étaient entrés, à leur insu, dans la baie du Refus, où il n'existait pas un seul fragment de glace capable de gêner leur passage. On s'aperçut qu'elle était fermée par la terre, et assez d'accord avec la carte que Middleton en avait dressée. L'examen de la côte nord-est du continent américain, qui était le véritable objet du voyage, commença le 22 août, justement sous le cercle arctique. La tâche laborieuse et difficile d'explorer tous les bras de mer et toutes les lacunes du rivage qui pouvaient devenir un passage à l'ouest fut exécutée avec un zèle, une persévérance et un talent qui depuis n'ont jamais été surpassés. Les vaisseaux se trouvaient souvent enveloppés par les glaces et entraînés au sud avec elles ; d'ailleurs, la saison était déjà trop avancée pour qu'il leur restât le temps nécessaire à la suite de leurs recherches. Presque tout le mois de septembre fut employé à relever la côte, et à vérifier la continuité de la terre ferme en examinant plusieurs bras de mer très-profonds qui maintenant sont désignés sur les cartes par les noms de bras de mer de Lyon, de Hoppner, baie de Gorre, baie de Ross, etc. (*Lyon's inlet, Hoppner's inlet, Gorre bay, Ross bay, etc.*) L'étendue de la côte nouvellement découverte et explorée allait à plus de deux cents lieues.

Ce long travail était à peine fini, lorsque l'apparition des

glaces nouvelles annonça l'approche de l'hiver; en même temps le thermomètre se fixait à zéro. « La formation de la glace sur la surface de l'eau est la circonstance qui avertit le mieux de mettre un terme à la navigation sur ces mers : elle apprend au marin que le temps de ses opérations actives va bientôt se terminer. Il est, en effet, à peine possible de deviner à quel point cet obstacle, si léger en apparence, devient grave lorsqu'on le rencontre. Quand la couche de glace a gagné une épaisseur d'un demi-pouce et qu'elle a une étendue un peu considérable, un navire peut être arrêté par elle, à moins qu'il n'ait en poupe une brise très-forte et très-décidée; même alors que le navire file sur l'eau à raison d'un mille par heure, sa course n'est pas toujours sous la direction du timonier, mais dépend de la moindre augmentation ou diminution des couches de glace, avec lesquelles l'avant ou l'arrière du vaisseau peut se trouver en contact. Un bâtiment qui est dans cet état fâcheux, ses voiles vainement ouvertes à une brise favorable, sans pouvoir s'aider de ses ressources habituelles, et soudainement arrêté dans sa course sur l'élément où elle s'accomplit d'ordinaire sans obstacle, m'a souvent rappelé, dit le capitaine Parry, Gulliver garrotté par les faibles mains des Lilliputiens; comparaison que justifient les efforts prodigieux que fait ce navire pour se dégager, et l'insignifiance apparente des obstacles contre lesquels il ne peut prévaloir.

Près de l'extrémité où le continent commence à décliner vers le nord, on trouva une petite île qui présentait un excellent ancrage sur sa rive sud. Elle reçut le nom d'île d'Hiver, et l'on y laissa se prendre les vaisseaux. Leur température intérieure était réchauffée cette fois par de meilleurs procédés que ceux de l'expédition précédente, et l'on employa les mêmes ressources pour amuser et occuper l'esprit des matelots. De nouveau l'on eut recours aux jeux de la scène. D'autres soirées furent consacrées à la musique; et sur chaque navire on établit une école où les équipages trouvaient à la fois d'utiles enseignements et des distractions salutaires. Mais ce qui contribua le mieux à alléger les ennuis d'un hiver long et sombre fut la visite d'un détachement d'Esquimaux que l'on vit arriver le 1er février à travers les glaces, jus-

qu'aux navires anglais. Quelques-uns de nos voyageurs accompagnèrent ces pauvres gens à leurs huttes sur le rivage, et furent surpris de voir que ces habitations humaines, quoiqu'elles fussent en vue des navires, avaient échappé à leurs regards curieux. « On peut facilement, dit le capitaine Parry, concevoir la surprise que nous éprouvâmes de trouver un établissement composé de cinq huttes, avec des canots, des traîneaux, des chiens, et habitées par plus de soixante personnes, hommes, femmes et enfants, aussi régulièrement établi et d'une manière aussi permanente en apparence que s'ils avaient passé tout l'hiver dans ce lieu. Si la première vue de ce petit village était de nature à faire naître l'étonnement, ce sentiment ne diminuait pas lorsqu'on entrait dans ces habitations extraordinaires à la construction desquelles les Esquimaux n'avaient employé d'autres matériaux que la neige et la glace. Après nous être glissés à travers deux passages fort bas, dont chacun avait sa porte cintrée, nous arrivâmes à un petit appartement circulaire dont le toit était un dôme parfaitement régulier. De là, trois portes cintrées comme celles du dehors, mais plus grandes, conduisaient dans autant d'appartements habités, l'un à notre gauche, l'autre à notre droite, et le troisième en face de nous au moment où nous entrâmes. L'intérieur de ces compartiments offrait un tableau non moins nouveau qu'intéressant : les femmes étaient assises sur des lits placés contre les parois, chacune ayant autour d'elle son petit feu, sa lampe, et tous ses ustensiles de ménage. Les enfants se glissèrent, à notre vue, derrière leurs mères, et les chiens, effrayés, se dérobaient de tous côtés. La construction de cette portion habitée de la hutte était pareille à celle de l'appartement extérieur, formant également un dôme composé de différents blocs de neige agencés avec une grande régularité et un certain art, car chacun était coupé de façon à former une arche solide, haute à son centre de sept à huit pieds, et sans autres étais que ceux dont une telle architecture était susceptible. La lumière pénétrait, dans ces curieux édifices, par une fenêtre de glace, taillée en rond au milieu du toit de chaque appartement. »

Dix-huit mois de rapports intimes avec ces Esquimaux firent concevoir d'eux une idée très-favorable. Ils paraissaient

inoffensifs, remarquablement honnêtes, et, ce qui se trouve plus rarement chez les sauvages, très-affectueux dans leurs rapports domestiques. Les femmes ne sont pas, chez eux, écrasées par le travail et les fatigues serviles qui composent leur lot dans les sociétés sans civilisation : leur tâche est limitée à la façon des habits, à la cuisine et à quelques autres soins domestiques. Sous quelques rapports les Esquimaux faisaient preuve d'une extrême faiblesse d'intelligence : peu d'entre eux, en effet, pouvaient compter au-delà du nombre cinq, et, après dix-huit mois de communications journalières, il n'était pas un d'entre eux qui possédât une bonne douzaine de mots anglais. Du reste ils s'entendaient merveilleusement à pourvoir à leurs besoins. Ils étaient vêtus d'une étoffé chaude et commode, et les coutures de leurs bottes en peau de phoque étaient parfaiment travaillées.

Une femme de leur tribu, nommée Iligliuk, s'attira l'estime de nos voyageurs par une évidente supériorité d'intelligence, qui, du reste, lui donnait une influence réelle sur ses compatriotes. Elle aimait extrêmement la musique, chantait elle-même avec goût, et passait des heures entières à écouter les airs joués sur l'orgue. Sa finesse d'esprit et son aptitude à apprendre l'ayant souvent fait employer comme interprète, et lui ayant valu de la part des Anglais des égards auxquels elle n'était pas habituée, sa vanité finit par lui tourner la tête, et elle se trouva complètement gâtée. On peut dire à son excuse que peu de femmes auraient résisté à des flatteries aussi entraînantes que le devait être, pour des Esquimaux, la faveur particulière et, pour ainsi dire, le respect des voyageurs anglais ; de plus, les airs de reine qu'elle jugea convenable de se donner étaient justifiés par l'utilité fort réelle de ses services : parmi ces derniers, il faut mentionner une carte grossière qu'elle dessina de cette portion de la côte américaine où elle avait passé sa vie, et des îles qui l'avoisinaient. Le capitaine Parry ayant découvert que les Esquimaux connaissaient les quatre points cardinaux de la boussole, les marqua sur un morceau de papier, ainsi que la partie de côte où ils avaient hiverné. Ceci fait, il ajoute : « Nous désirions qu'elle complétât ce dessin, et qu'elle le fît en petit (*mikkée*) ; alors, avec une physionomie empreinte d'une

attention profonde et d'une intelligence toute particulière, elle traça la côte du continent au-delà de son pays, comme gisant assez près, au nord, de l'île d'Hiver. Le plus important restait à faire, et un spectateur de sang-froid se fût amusé singulièrement à observer l'anxiété et le doute qui se peignaient sur nos figures pendant qu'Iligliuk continuait son opération ; jamais crayon ne fut suivi des yeux avec une sollicitude plus vive. On peut, du reste, se figurer notre surprise et notre satisfaction lorsque, sans lever le crayon du papier, le géographe femelle mena la côte continentale assez près à l'ouest, et ensuite au sud-sud-ouest, de façon à la rapprocher de la baie du Refus, qui n'en eût été séparée, d'après ce document, que par trois ou quatre jours de voyage. Le pays, ainsi situé sur les bords de la mer Occidentale ou Polaire, s'appelle Akkoolée, et il est habité par de nombreux Esquimaux. A moitié chemin entre cette côte et la baie du Refus, Iligliuk dessina un lac de dimensions assez considérables, et donnant naissance, de chaque côté, à plusieurs petits ruisseaux qui s'allaient jeter dans la mer. Ses compatriotes ont l'habitude de se rendre tous les ans, durant l'été, auprès de ce lac, et s'y livrent à la pêche d'une espèce de saumon ; sur ses bords d'ailleurs on trouve des rennes en grand nombre. A l'ouest d'Akkoolée, en regardant du haut des collines, qu'elle décrivit comme fort élevées, on ne voyait rien qu'une immense étendue de mer. Désireux de vérifier si la rivière du Pari (*Wager river*), dont l'existence nous était connue, n'était pas étrangère à Iligliuk, je lui demandai de continuer la ligne de côte au sud d'Akkoolée; mais alors elle jeta précipitamment le crayon, et me dit qu'elle ne savait rien de plus. »

Les renseignements ainsi obtenus furent confirmés par les autres Esquimaux, que nos voyageurs requirent de tracer la carte des pays qu'ils pouvaient connaître. Leurs dessins de la côte, exécutés isolément, se rapportaient l'un à l'autre de la manière la plus surprenante. Le capitaine Parry et ses officiers se rappelèrent alors que, d'une haute colline placée au fond du bras de mer de Lyon, ils avaient vu se dessiner dans le ciel à l'ouest un point éclatant qui ressemblait à ce que les marins appellent l'aube de l'horizon, et que, d'une autre hauteur, une vaste étendue d'eau semée

d'îles et de caps, avait été aperçue à l'est-nord-ouest. Du fond de la baie du Refus à la mer septentrionale, les Esquimaux affirmèrent qu'il y avait seulement trois *sénicks*, ou sommeils, de distance; mais leurs sommeils, ou journées de voyage, sont en général très-courts. Un détachement qui avait fait au nord un voyage de quarante sommeils fut rejoint par les vaisseaux en un jour de navigation.

Le printemps fit son apparition à l'île d'Hiver plus tard encore qu'on ne l'avait vu renaître dans l'île de Melville lors du voyage antérieur. Cependant la première de ces îles était de 8° et demi plus rapprochée de l'équateur. Neuf mois entiers s'étaient passés au milieu des glaces, lorsqu'enfin, le 2 juillet, après de grands efforts, les vaisseaux parvinrent à en sortir; mais le courant qui les emportait, au sud, vers le canal de Fox, à l'examen duquel les voyageurs anglais allaient procéder, se trouva charrier une assez grande quantité de glaces flottantes pour leur donner des embarras et leur faire courir des dangers presque continuels. Les navires échappèrent souvent de fort près aux pics de g'aces qui menacaient de les écraser, et aux couches de la même matière qui, se glissant sous la quille, pouvaient la soulever, et les faire chavirer. Grâce à une persévérance infatigable, ils parvinrent, le 12 juillet, dans une petite baie située sous le 67° 18' de latitude, et d'où l'on voyait sortir un courant assez fort. Comme cette circonstance paraissait devoir les préserver des glaces, le capitaine Parry jeta l'ancre aussi près de cet endroit qu'il lui fut possible, et fit descendre à terre un détachement pour explorer le pays. Déshabitués depuis plusieurs mois des charmes de la verdure et d'un paysage pittoresque, la joie de nos marins fut indescriptible, lorsqu'après avoir erré quelques heures sur les bords d'un impétueux ruisseau, ils arrivèrent à une série de cascades tombant de rocher en rocher, et qu'ils trouvèrent au-dessus une large rivière roulant ses flots paisibles sur un lit parfaitement uni, au milieu de collines délicieuses, couvertes d'une végétation presque miraculeuse sous un tel climat. Bientôt après, les bâtiments arrivèrent aux îles d'Amitioke et d'Ooglit, tracées sur les cartes des Esquimaux, et où ceux-ci avaient prévenu les Anglais qu'ils trouveraient un grand nombre de chevaux marins. Ce renseignement était exact; nos

marins y rencontrèrent une multitude de ces animaux, telle que, suivant le capitaine Parry, on n'en trouverait pas ailleurs une pareille. Ils étaient couchés, par groupes de douze à trente, sur d'énormes fragments de glaces en dérive. Nos voyageurs approchèrent alors avec une inquiétude mêlée d'effroi de l'endroit où les Esquimaux, dont les renseignements s'étaient vérifiés jusqu'alors, avaient marqué un détroit communiquant avec la mer occidentale. Le passage fut en effet reconnu, et désormais le succès parut hors de doute. Mais quels ne furent pas le chagrin et la mortification des navigateurs anglais, lorsqu'ils s'aperçurent qu'une barrière de glace continue fermait complètement l'embouchure occidentale du détroit, de la rive nord à la rive sud? Comme on était alors au milieu de juillet, et que la glace, bien loin d'être récemment accumulée, laissait voir, à des signes irrécusables, qu'elle était depuis long-temps attachée à la terre par ses deux extrémités, le désappointement fut complet, et il ne resta aucun espoir de vaincre cet obstacle, au moins pendant la saison. Après avoir lutté soixante-cinq jours pour se frayer un passage à l'ouest, les navires revinrent à l'île d'Ygloolik, où ils se laissèrent enfermer par les glaces le 30 du mois d'octobre. Le canal qu'il fallut ouvrir dans la glace, au moyen de la scie et du pic, pour faire arriver les vaisseaux à leur quartier d'hiver, avait plus de treize cents pieds de longueur; en de certains endroits, la glace était épaisse de plusieurs pieds, et pendant ce rude travail, le froid demeura intense, le thermomètre descendant une fois jusqu'à 9° au-dessous de zéro. C'est ainsi que nos voyageurs furent réduits à passer dans les glaces une seconde saison, dont les souffrances étaient encore accrues par le désappointement qu'ils avaient subi; en effet, ils avaient compté avec confiance sur un passage, à travers la mer Polaire et le détroit de Behring, qui devait les conduire aux hivernages commodes de la mer du Sud. On prit les mêmes précautions que l'hiver précédent, pour maintenir la bonne volonté et conserver la santé des matelots; mais les récréations dramatiques n'avaient plus l'attrait de la nouveauté; et, bien qu'il n'existât pas un mécontentement formel parmi les équipages, on y vit régner moins de gaîté que par le passé. Ils avaient néanmoins appris des

Esquimaux à augmenter notablement leur bien-être, en élevant autour des vaisseaux une haute muraille de neige qui enfermait un large espace carré, pareil à la cour d'une métairie; les tourbillons de neige se trouvaient ainsi repoussés, et l'on s'était fait un lieu d'exercices à l'abri de tous les vents. Cette mesure augmentait aussi la chaleur du navire.

D'ailleurs, la présence d'une nombreuse tribu d'Esquimaux servit à diminuer les ennuis de ce séjour. Les officiers firent des excursions des deux côtés du détroit, que le capitaine Parry appela le détroit de la *Furie* et de l'*Hécla* (*Strait of the Fury and Hécla*). Dans sa portion la plus étroite, il a deux milles d'étendue et près d'une lieue de longueur. La terre au sud, ou côte continentale, est une grande péninsule appelée par le capitaine Parry la péninsule Melville. C'est un pays âpre et montagneux, coupé par des chaînes de lacs et où, par conséquent, il est fort difficile de pénétrer. Le capitaine Lyon essaya de le traverser, mais il dut renoncer à cette entreprise sans avoir fait plus de sept milles de chemin. La terre, au nord, fut nommée l'île Cockburn. Les Esquimaux informèrent nos voyageurs qu'elle était entourée d'eau; mais ils ne purent dire si le canal qui l'environnait était navigable ou non. Quelques-uns des officiers firent une excursion d'environ soixante milles sur la rive occidentale de l'île Cockburn, d'où ils decouvrirent la mer Polaire s'étendant sous leurs yeux; mais à l'entrée du détroit la glace était amoncelée en entassements si énormes qu'on pouvait difficilement croire à l'existence d'un passage navigable de ce côté.

Le 1er août 1823 était arrivé, et les navires se trouvaient encore enserrés dans une barrière de glace; mais le capitaine Parry, impatient de cette espèce de captivité, résolut de faire les plus grands efforts pour en sortir, fallût-il, ce qui semblait inévitable, scier pour cela un canal de quatre ou cinq milles de longueur. Cette tâche pénible était commencée lorsque la glace, venant à se rompre plus complètement, ouvrit aux navires, le 12 du mois d'août, l'accès de la pleine mer. On ne doutait plus que le détroit de la Furie et de l'Hécla ne communiquât avec la mer Polaire, et l'obstacle qui en fermait l'issue, quelque formidable et même quelque durable qu'il pût sembler, étant d'une nature accidentelle, pouvait être

anéanti, soit par les chaleurs d'une saison extraordinaire, soit par d'autres causes fortuites. Le capitaine Parry, qui touchait au succès, ne voulait pas s'en revenir tant que la plus faible espérance lui resterait. Il forma le projet d'enlever les provisions de l'*Hécla* et de renvoyer ce navire en Angleterre, tandis que lui-même resterait dans les parages arctiques afin de reprendre ses travaux pendant la saison suivante. Ce plan téméraire, qui aurait pu avoir les plus désastreuses conséquences et faire perdre à l'expédition toute la gloire déjà méritée, fut heureusement écarté grâce à des circonstances particulières. Le scorbut avait fait irruption dans les équipages, et la crainte de cette formidable maladie, ainsi que les raisonnements du capitaine Lyon, detournant le capitaine Parry de l'effort désespéré qu'il méditait, le déterminèrent à retourner au plus tôt dans son pays. L'expédition parvint le 10 d'octobre à Lerwick dans les îles Shetland; vingt-sept mois s'étaient écoulés depuis qu'elle s'était séparée de tout peuple civilisé. Les officiers et les équipages revenaient en parfaite santé, n'ayant perdu que cinq hommes sur cent dix-huit dans le cours de ce pénible voyage durant lequel ils avaient passé deux longs hivers sous la glace, exposés à une température moyenne bien au-dessous de zéro.

Encore que ce second voyage du capitaine Parry n'eût pas réussi dans son principal objet, qui était de trouver un passage communiquant avec la mer Polaire, on ne peut nier cependant que la géographie lui doive beaucoup de renseignements importants. Que si l'on fait entrer en ligne de compte les difficultés vaincues, ce voyage, comparé à ceux des premiers navigateurs sur ces mers glaciales, paraîtra éminemment heureux. Désormais on avait jeté assez de lumières sur la géographie du nord-ouest pour prouver aux plus sceptiques que le continent américain, selon toute probabilité, ne s'étend guère vers le nord au-delà du 70° de latitude; et que l'Atlantique communique avec la mer Polaire par de nombreux canaux plus ou moins obstrués de glaces suivant la direction des courants ou d'autres circonstances analogues. On vérifia qu'un très-fort courant, traversant le détroit de la Furie et de l'Hécla, chassait devant lui d'énormes blocs de glace qu'il amoncelait à l'embouchure occidentale de ce

canal, ce qui peut-être devait l'empêcher de s'ouvrir jamais à la navigation. Cet autre courant qui descend dans le détroit de Fox, où il charrie une quantité de glaces flottantes, et, se détournant à l'est, obstrue la navigation du détroit d'Hudson, arrive également de la mer Polaire à travers le détroit de l'Hécla et du Griper. Les glaces qui empêchèrent le capitaine Parry d'avancer lors de son premier voyage au-delà de l'extrémité sud-est de l'île Melville, paraissaient aussi d'une nature permanente; mais on pouvait espérer que la glace qu'il avait vue dans le passage du Régent était seulement une de ces accumulations accidentelles qu'un changement de vent peut disperser : dès lors, on conservait la chance d'arriver dans la mer Polaire par ce détroit, qui, ouvert dans la direction du sud-ouest, livre une issue aux courants qui coulent vers l'est, le long des côtes nord de l'Amérique. En conséquence, l'*Hécla* et la *Furie* furent équipés de rechef; et le capitaine Parry et le lieutenant Hoppner en obtinrent le commandement.

Ce voyage a été le moins heureux de ceux qu'a dirigés le capitaine Parry : il y fut poursuivi par ces hasards fâcheux auxquels les navigateurs sont malheureusement exposés. Sa route à travers la baie de Baffin se trouva tellement entravée par les débris de glaces, qu'il eut la plus grande peine à gagner Port-Bowen sur la rive orientale du passage du Régent, avant la saison où le climat de ces parages y rend la navigation tout-à-fait impraticable. S'il était arrivé trois semaines ou un mois plus tôt, il aurait pu, selon toute probabilité, arriver par là jusqu'à la pleine mer, et hiverner peut-être sur la côte nord de l'Amérique.

L'hiver passé à Port-Bowen fut pareil à ceux de l'île Melville et d'Igloolik ; les matelots travaillaient à l'école, et se divertissaient à des mascarades. L'expérience avait appris à nos navigateurs par quelles précautions ils devaient assurer leur chauffage et leur bien-être. En plaçant des poêles jusqu'au fond de la cale, et par quelques autres arrangements, ils parvinrent à entretenir dans les navires une température uniforme de 50 à 53° ; aussi la santé des marins eut-elle moins à souffrir dans ce voyage que dans toutes les expéditions précédentes. Le 20 juillet 1825, la rupture des glaces permit à nos voyageurs de commencer leurs opérations actives;

et peut-être n'eussent-ils rien perdu à un retard de quelques jours, que la prudence leur commandait. Ils entreprirent de longer la côte orientale du passage du Régent ; mais les énormes masses de glaces qui flottaient dans le milieu de ce détroit se rapprochèrent par degrés des navires, et les poussèrent enfin sur le rivage. La *Furie* se trouva si avariée, que, malgré quatre pompes toujours à l'ouvrage, on pouvait à peine la maintenir à flot, grâce aux efforts réunis des matelots et des officiers. On essaya de la réparer, en la hissant au préalable sur un banc de glace : mais un ouragan survint, entraîna une énorme quantité de glaces, jeta une seconde fois la *Furie* sur le rivage, et l'endommagea tellement, qu'il fallut se résoudre à l'abandonner avec tous ses agrès. Les officiers et les matelots montèrent à bord de l'*Hécla*, et l'expédition revint en Angleterre. Le capitaine Parry n'avait pénétré aussi avant dans le détroit du Régent que lors de son premier voyage.

Ainsi désappointé dans l'espoir qu'il avait de trouver passage au nord-ouest, le capitaine (maintenant sir Edward) Parry n'abandonna pas tout d'abord ses plans de découvertes septentrionales. Il lui parut possible d'arriver au pôle nord à l'aide de bateaux légers et de traîneaux, qu'on emploierait alternativement, suivant que l'on aurait à lutter contre des barrières de glaces ou contre les vagues de la pleine mer. Un plan présenté comme réalisable par des hommes tels que Parry, Franklin et Scoresby, avait droit à être attentivement examiné. La Société Royale l'appuya de sa recommandation auprès de l'Amirauté, qui rééquipa l'*Hécla* pour cette expédition, et la mit sous les ordres du capitaine Parry. On construisit deux barques, qui réunissaient au plus haut degré les qualités requises de force et de légèreté ; elles furent recouvertes d'un canevas imperméable, et doublées de feutre ; on plaça aussi en dessous, de chaque côté de la quille, des itagues de palan, afin qu'au besoin elles servissent de traîneaux.

Le capitaine Parry partit au mois d'avril 1827. A Hammerfert, en Norwége, il prit à son bord huit rennes destinés à le traîner sur la glace, ainsi qu'une quantité de mousse pour les nourrir. On perdit beaucoup de temps à mener le na-

vire au nord ; et, lorsqu'enfin on atteignit aux glaces, on les trouva tellement bouleversées par la violence des ouragans et des commotions marines, que l'on jugea impossible d'y aventurer une expédition. Les périls auxquels, dans une pareille situation, le navire était exposé, et la nécessité de le placer dans un hâvre sûr avant que le capitaine reprît son voyage, furent l'occasion de nouveaux retards.

Enfin, le 22 juin, nos aventuriers commencèrent leur singulière exploration. La surface des glaces, qui ne s'étendaient nulle part en plaine compacte, était trop âpre et trop raboteuse pour qu'on pût atteler les rennes aux traîneaux. Dès lors, il fallait une ardeur approchant de la folie pour entreprendre une expédition aussi fatigante. Les voyageurs arrivaient-ils à une mare d'eau étendue sur les glaces, il leur fallait alors lancer leurs chaloupes, et s'embarquer. Avaient-ils atteint la rive opposée, ils étaient obligés de tirer après eux leurs chaloupes, non sans les avoir au préalable déchargées, sur des pics de glace escarpés et dangereux. Cette pénible méthode, appliquée, pour ainsi dire, sans relâche, leur fit faire environ huit milles en cinq jours. Ils ne voyageaient que la nuit, afin d'être moins incommodés par le reflet de la neige, trouvant d'ailleurs alors la glace plus ferme et plus consistante; ils avaient, en outre, l'avantage de se livrer au repos pendant les heures les plus chaudes de la journée. Quelque temps après le coucher du soleil, ils déjeûnaient; puis, après quelques heures de travail, ils faisaient leur principal repas. Minuit passé, aux approches du jour, ils faisaient halte, comme pour la nuit, fumaient leurs pipes, regardaient sur le désert de glace l'espace qu'ils auraient à parcourir le lendemain, puis, s'enveloppant de leurs fourrures, ils se couchaient pour dormir. Le 22 juillet, ils firent dix-sept milles, la plus grande distance qu'il leur eût été donné de parcourir en un jour; néanmoins les retards qu'ils avaient déjà subis suffisaient pour leur montrer l'impossibilité d'atteindre le pôle, qui était encore à cinq cents milles d'eux. Ils s'étaient avancés jusqu'au 82° 40' de latitude, et bornaient maintenant leur ambition à atteindre la parallèle du 83° ; mais, justement lorsque l'état des glaces semblait devenir favorable à leur projet, le vent changea de direction, souffla vers le nord, et les égara dans un sens op-

posé à celui qu'ils avaient suivi ; de sorte qu'après avoir fait à grand'peine dix ou onze milles sur la glace, leurs observations leur prouvèrent qu'ils étaient à quatre milles au sud de la position qu'ils avaient occupée le 22 ; ce qui revient à dire que les tourbillons de neige les avaient en quelque sorte emportés à quatorze milles au sud. Dans de telles circonstances, il était évidemment inutile de persister davantage. Nos voyageurs revinrent, en conséquence, sur leurs pas, et rejoignirent le navire dans la crique de l'Hécla, le 21 août, après être restés deux mois sur la glace. Leur tentative pour atteindre au pôle avait complètement avorté, et il leur restait pour toute consolation de penser que peut-être ils avaient pénétré d'un degré plus loin vers le nord qu'aucune des expéditions antérieures, au moins de celles que l'on tient pour authentiques.

CHAPITRE XIII.

VOYAGE DU CAPITAINE FRANKLIN.

Expédition du capitaine Franklin à l'embouchure de la rivière de Cuivre. — Arrivée au fort York. — Voyage au fort Chepeweyan. — Manière de voyager en hiver. — Ses dangers. — Décadence des tribus indiennes. — Départ du fort Chepeweyan. — Premières difficultés. — Grands efforts de M. Back. — Résidence d'hiver au fort de l'Entreprise. — Intensité du froid. — Les arbres gelés. — Maisons de neige des Esquimaux. — Une beauté indienne. — Le voyage recommence. — Stratagème des loups. — L'embouchure de la rivière de Cuivre. — Les voyageurs s'embarquent. — Ils avancent à l'est. — Pointe du Retour. — Ils commencent à revenir par terre. — Les canots brisés. — Moyens trouvés pour traverser la rivière de Cuivre. — Effroyables souffrances. — M. Back est envoyé en avant. — Le docteur Richardson reste avec les malades pendant que le capitaine Franklin continue le voyage. — M. Hood est tué par un des guides indiens. — Conduite courageuse du docteur Richardson. — Il arrive au fort de l'Entreprise. — Situation dans laquelle il retrouve le capitaine Franklin. — Continuation de leurs souffrances. — Les secours arrivent.

Tandis que le capitaine Parry cherchait un passage de la baie de Baffin à la mer Pacifique, une autre expédition fut envoyée par terre afin de déterminer la véritable position de la rivière de Cuivre et les détours de la côte à l'est de cette

rivière. Cette étude, qui n'offrait pas en apparence de grandes difficultés, semblait promettre d'immenses avantages à la science géographique et pouvait devenir utile au navigateur intrépide que l'on avait envoyé dans le nord. Le lieutenant (maintenant capitaine) Francklin fut choisi pour diriger cette expédition dans laquelle l'accompagnèrent le docteur Richardson, naturaliste distingué, M. Hood et M. Back, tous les deux midshipmen, et deux matelots anglais.

Le capitaine Francklin et ses compagnons s'embarquèrent vers la fin de mai 1819, et arrivèrent sains et saufs à la factorerie d'York, sur les rivages de la baie d'Hudson, le 30 du mois d'août. Ils commencèrent immédiatement à faire les préparatifs de leur long et difficile voyage, recueillant avec soin tous les renseignements qu'ils pouvaient obtenir de l'expérience locale des marchands de fourrures. Partis le 9 septembre du fort York, le 22 octobre suivant ils arrivèrent à Cumberland-House, située à la distance de six cent quatre-vingt-dix milles. Bien que la saison touchât à sa fin, le capitaine Franklin résolut d'arriver jusqu'au fort Chepeweyan près de l'extrémité occidentale du lac d'Atlabasca, afin de surveiller en personne les préparatifs de l'expédition qui devait avoir lieu l'été suivant. Il partit en conséquence avec M. Back le 18 janvier, et il arriva au fort le 26 du mois de mars, achevant ainsi un voyage de huit cent cinquante-sept milles au cœur de la saison d'hiver, à une époque où le thermomètre descendait souvent à 40° et quelquefois à plus de 50° au-dessous de zéro. Lorsque les fleuves qui forment les principales voies de communications dans ces vastes contrées sont entièrement pris par la glace, les marchands se servent de traîneaux attelés de chiens et sur lesquels ils peuvent faire jusqu'à quinze milles par jour. Ils dorment en plein air, alors même que le thermomètre est à plusieurs degrés au-dessous de zéro. Leurs chiens se couchent auprès d'eux, voisinage qui procure aux uns et aux autres une notable addition de calorique. Dans de tels voyages, on a moins à craindre la rigueur du froid que le danger de périr faute d'aliments; lorsqu'il s'élève de violents tourbillons de neige, les voyageurs égarés se voient souvent réduits à la triste nécessité de tuer leurs chiens pour se nourrir.

Le renne et le bison paraissent avoir été complètement expulsés des grandes plaines qui s'étendent entre la baie d'Hudson et le fleuve Mackenzie; et les animaux à fourrures eux-mêmes y sont devenus si rares que l'on craint de les voir disparaître entièrement du versant occidental des Montagnes rocheuses. L'influence des Européens a été, du reste, aussi fatale aux habitants indiens qu'aux animaux de ce vaste pays. La tribu des Crees ou Kristenaux, répandue sur un espace de vingt mille milles carrés ne compte guère plus de cinq cents individus ; en sorte que cette puissante nation est condamnée à disparaître bientôt de la surface du globe. Les maladies engendrées et développées par l'usage abusif des liqueurs fortes sont les principales causes de cette rapide dépopulation.

Dès le commencement du printemps, le docteur Richardson et M. Hood partirent pour rejoindre leurs compagnons au fort Chepeweyan; dans ces climats la venue du printemps a des charmes difficiles à concevoir pour ceux qui n'ont pas vécu au milieu d'une nature cachée pendant huit mois sous le linceul sépulcral des neiges. Le dégel y commence à peine et déjà les arbres se revêtent de feuillage; la végétation se développe tout-à-coup avec une abondance et une vigueur aussi surprenantes que délicieuses à contempler. Mais en même temps des nuages de moustiques obscurcissent l'air, et les taons de sable deviennent si actifs et si incommodes, que le voyageur tourmenté par eux se rappelle avec regret ses courses d'hiver, les froids intenses et les nuits passées sur la neige à la belle étoile.

L'expédition se trouvait maintenant réunie à Chepeweyan, et le 18 juillet 1820 elle se mit en route, espérant qu'avant la fin de la belle saison elle pourrait se procurer un hivernage confortable à l'embouchure de la rivière Coppermine, et employer ensuite tout le printemps à l'examen des côtes orientales. Mais les difficultés qui accompagnent les longs voyages, dans ces régions désolées, se présentèrent plus nombreuses peut-être et plus terribles qu'on ne les avait prévues. Les chutes des fleuves, les bas-fonds des lacs et les portages retardaient, pour ainsi dire, à chaque pas, la marche de nos voyageurs qui eurent aussi à souffrir

de la rareté de leurs provisions ; embarras que leur eussent probablement évité une prévoyance ordinaire et quelques précautions. Dès que la disette commença à se faire sentir, les bateliers canadiens montrèrent un assez vif mécontentement, et l'union, qui devrait avant tout exister entre des hommes engagés dans de si hasardeuses entreprises, fut désormais troublée pour toujours. Vers le 20 août, les petits étangs commencèrent à se couvrir de glace, et l'on vit fuir au sud les troupeaux d'oies sauvages, symptôme décisif de l'approche de l'hiver. Les chasseurs canadiens déclarèrent qu'il serait impossible d'avancer, et le capitaine Franklin dut renoncer au projet d'atteindre, avant la fin de la saison, la rivière Coppermine ; il fallut donc se préparer à former un établissement d'hiver dans les lieux où l'expédition se trouvait alors, à cinq cent cinquante milles environ de Chepeweyan. Sur une élévation voisine des bords d'une rivière appelée la rivière d'Hiver, les Canadiens élevèrent une maison à laquelle ils donnèrent le nom de Fort-Entreprise. Des arbres d'une dimension considérable et principalement des pins bordaient la rivière et le lac voisin. Le fort Entreprise est situé par 64° 28' latitude, et 115° 6' longitude.

Aussitôt que nos voyageurs et leur suite se furent établis dans leur quartier d'hiver, ils s'occupèrent tous à amasser des provisions et à préparer avec la chair de rennes cette composition de viandes broyées connue dans l'Amérique du Nord sous le nom de Pemmican. D'abord tout semblait leur promettre une véritable abondance ; les rennes étaient nombreux ; on n'en vit pas moins de deux mille en un seul jour, et avant leur migration au sud plus de cent quatre-vingts de ces animaux furent pris et séchés ; mais ces approvisionnements considérables en apparence et auxquels s'ajoutaient encore les poissons du lac et de la rivière voisine suffirent à peine à la consommation des voyageurs et des bandes d'Indiens qui, l'hiver venu, se rassemblèrent autour du fort, pour vivre aux dépens de la charité européenne. De plus les munitions s'épuisaient, et les ballots de couvertures, de tabac et d'autres objets également nécessaires que l'on attendait du sud n'étaient pas encore arrivés. En conséquence, M. Back, partit le 18 octobre avec une escorte de Canadiens et

d'Indiens pour les aller chercher à Chepeweyan ; sans ce dévouement extraordinaire, l'expédition n'eût vraisemblablement pas pu continuer sa route l'été suivant. M. Back fit ce voyage à pied, au milieu de l'hiver. Il donne ainsi en quelques mots l'idée des souffrances qu'il eut à endurer. « J'eus le plaisir de retrouver mes amis, tous bien portants, après une absence d'environ cinq mois, durant lesquels j'avais fait onze cent quatre milles avec des souliers pour la neige, et sans autre abri, la nuit, dans les bois, qu'une couverture et une peau de daim ; le thermomètre descendant souvent à 40° et une fois à 57° au-dessous de zéro ; il m'arrivait parfois de passer deux ou trois jours sans prendre de nourriture.» Afin d'apprécier le courage de l'homme qui entreprit volontairement une semblable excursion, il est bon de faire remarquer qu'une marche avec des souliers pour la neige cause les plus vives souffrances à ceux qui n'y sont pas accoutumés. « On comprendra le supplice d'une pareille manière de voyager, dit le capitaine Franklin, en pensant à l'incommodité de marcher avec un poids de deux ou trois livres constamment attaché à des pieds écorchés et à des chevilles gonflées ; encore ne s'en fera-t-on qu'une faible idée. »

Ceux qui étaient demeurés à Fort-Entreprise eurent presque autant à souffrir de la rigueur du froid que leur généreux compagnon. Il est remarquable que, durant le mois de décembre, la température y baissa une fois de trois degrés au-dessous de celle que Parry avait subie dans l'île Melville située à neuf degrés plus près du pôle. Pendant ces gelées intenses, l'atmosphère était en général fort calme, et les hommes occupés à couper du bois ou à tout autre travail extérieur n'avaient pas besoin de prendre des précautions extraordinaires. Ceux que le froid tue dans ces contrées périssent en général parce qu'ils sont surpris dans un endroit découvert par un coup de vent qui, dépouillant le corps de toute chaleur naturelle, semble ajouter aux rigueurs de la température et les fait bientôt mourir. Les arbres qui entouraient le Fort-Entreprise furent gelés jusqu'au cœur et devinrent aussi durs que des pierres ; chaque jour quelque hache se brisait sur leur bois endurci, et vers la fin de décembre une seule était encore en état de servir.

Deux interprètes esquimaux de la baie d'Hudson accompagnèrent M. Back à Fort-Entreprise. Immédiatement après leur arrivée, ils commencèrent à bâtir une maison de neige qui devait être, selon eux, beaucoup plus commode et beaucoup plus chaude que l'habitation en bois déjà construite. Ils élevèrent un dôme d'environ douze pieds de diamètre et de huit pieds de hauteur auquel la pureté des matériaux employés pour le construire et la transparence de ses murailles donnaient un aspect très-agréable. Pendant les sombres mois d'hiver, les officiers passaient leur temps à dessiner et à écrire leurs journaux, ils trouvaient aussi quelques distractions à étudier le caractère de leurs compagnons indiens. Le vieux chef des Indiens cuivrés avait une fille, regardée comme la plus grande beauté de toute la tribu, et dont la possession était tellement enviée par ses compatriotes qu'à peine âgée de seize ans elle avait déjà appartenu à deux maris. M. Hood fit son portrait, ce qui contraria vivement la vieille mère de cette Vénus indienne. « Elle craignait, disait-elle, que la beauté de sa fille ne déterminât le grand chef qui régnait sur l'Angleterre à envoyer chercher l'original après qu'il aurait vu la copie. »

Les glaces ne furent assez rompues dans la rivière Coppermine, pour permettre d'y naviguer en canot, que le 14 juin 1821. Les provisions de nos voyageurs étaient à peu prés épuisées, et il devenait évident pour tous que l'expédition, dans la suite du voyage, n'avait à attendre sa subsistance que du résultat des chasses ; or, les chasseurs, dès qu'ils se sentaient nécessaires, manifestaient les plus fâcheux symptômes d'insubordination. Le lit rocheux de la rivière Coppermine offrait à la navigation de périlleux obstacles ; mais les plaines de gazon qui s'étendent sur ses deux rives abondaient en gibier, et particulièrement en bœufs musqués ; on en tua un grand nombre. Ces animaux sont d'ordinaire suivis par les loups, qui chassent en bandes nombreuses, et dont nos voyageurs ont rapporté quelques traits indiquant une sagacité peu ordinaire. Les loups, ne pouvant forcer à la course les cerfs et les rennes, ont recours à un stratagème pour les acculer sur des rochers à pic. « Pendant que les daims broutent paisiblement, les loups s'assemblent en grand nombre, et, formant

une longue ligne courbe, se glissent lentement vers le troupeau, de façon à ne pas l'alarmer prématurément; mais, lorsque leur gibier se trouve complètement enveloppé et sans retraite possible vers la plaine, ils avancent d'un pas plus rapide; alors avec des hurlements terribles, ils effraient leur proie et la forcent à fuir par la seule route ouverte, c'est-à-dire vers les précipices, paraissant très-bien savoir que, lorsque le troupeau est en pleine course, il se jette aisément du haut des rochers, l'arrière-garde poussant les premiers rangs. Les loups descendent ensuite à loisir, et dévorent les cadavres à demi broyés. » Ce stratagème fut employé contre le docteur Richardson. Assis un soir sur le bord d'un précipice qui domine la rivière Coppermine, il vit neuf loups blancs qui, disposés en croissant, s'avançaient vers lui : il marcha hardiment à leur rencontre, et ils le laissèrent passer; mais un pauvre cerf, bloqué par la même occasion, fut bientôt après poussé dans le précipice.

Le 18 juillet, nos voyageurs arrivèrent à l'embouchure de la rivière Coppermine; là les Indiens, alarmés à la pensée de rencontrer les Esquimaux, avec lesquels leur nation est constamment en guerre, se décidèrent à s'en retourner. M. Wentzel, employé de la compagnie du nord-ouest, se retira avec eux, porteur d'instructions du capitaine Franklin, pour amasser des provisions au Fort-Entreprise, et faire d'autres arrangements que les accidents et les besoins de l'expédition pouvaient rendre nécessaires. Bien que charmés d'abord par le premier aspect de la mer, les Canadiens parurent redouter d'y lancer leurs barques. On eut beaucoup de peine à les empêcher de tomber dans un découragement complet. La gaîté de John Hepburn, l'un des matelots anglais, que réjouissait la vue de son élément favori, eut un meilleur effet sur eux que toutes les exhortations de leurs chefs.

Les craintes qu'ils manifestaient étaient certainement excusables; il fallait toute la hardiesse et la résolution intrépide des matelots anglais pour oser entreprendre, dans une saison si avancée, une si périlleuse entreprise. Le 21 juillet, vingt hommes, dont quinze n'avaient jamais vu l'eau salée, s'embarquèrent sur la mer polaire dans deux barques fragiles, avec des provisions pour quinze jours seulement, un voyage d'une

durée indéfinie en perspective. La mer était à peu près libre de glaces ; la marée s'y faisait à peine sentir ; mais, d'après la position des bois flottant le long du rivage, le capitaine Franklin conclut qu'il s'y trouvait un courant dans la direction de l'est. L'extrémité la plus reculée à laquelle parvint notre aventureux navigateur fut la pointe du Retour, sous le 68° et demi de latitude. Ce promontoire à l'est, ainsi que le cap Barrow à l'ouest, formaient l'ouverture d'un golfe profond qui courait vers le sud jusqu'au cercle arctique. Ce golfe, que le capitaine Franklin nomma le golfe du Couronnement de George IV (*George the fourth's Coronation gulf*), est obstrué d'îles nombreuses, parmi lesquelles se rencontrent des hâvres excellents où l'ancrage est facile ; toutes ces îles sont arrosées par de petites rivières d'eau douce abondant en saumons, en truites et en autres poissons. Le capitaine Franklin, jugeant indispensable de revenir sur ses pas, car ses provisions étaient épuisées avant qu'il n'eût atteint la rivière de Hood, au fond du golfe du Couronnement, résolut de remonter cette rivière aussi loin qu'il la trouverait navigable, et de traverser ensuite le pays en ligne directe jusqu'au Fort-Entreprise, au lieu de revenir, comme il l'avait d'abord résolu, jusqu'à la rivière Coppermine ; mais une cascade, haute de deux cent cinquante pieds, qu'il rencontra dans la rivière de Hood, l'empêcha de passer outre. Nos voyageurs furent donc contraints de se préparer à un voyage par terre, c'est-à-dire de réduire leurs canots à des dimensions plus portatives, et d'abandonner une partie de leur bagage. Ils avaient déjà voyagé à pied pendant cinq jours, lorsqu'à une distance considérable de la rivière, ils furent surpris par une neige abondante, présage infaillible de l'approche de l'hiver. Leur détresse augmentait alors de jour en jour ; ils eurent à supporter de violentes tempêtes, sur des neiges accumulées à plus de deux pieds de terre, et dans un pays stérile qui leur offrait à peine, çà et là, quelques arbrisseaux à brûler. Le soleil ayant disparu, ils ne pouvaient plus faire d'observations célestes, en sorte que, pour surcroît d'anxiété, ils étaient réduits à conjecturer leur route à travers un pays totalement inconnu. Durant un voyage de trois semaines, toute la

viande fraiche qu'ils parvinrent à se procurer ne suffit pas à la consommation de cinq journées. La seule ressource qu'ils y purent ajouter fut une espèce de lichen croissant au milieu des pierres, et qu'on appelle *tripe de roche*. Cette racine sans saveur était d'ailleurs si rare, qu'ils passèrent plusieurs jours dans une abstinence complète. La force et le courage des Canadiens ne résistaient pas à la fatigue et au manque de nourriture. Le désespoir leur ôtait toute prévoyance ; et, par suite de leur inattention, les canots furent tous les deux mis en pièces, bien que nos voyageurs n'ignorassent pas qu'ils devaient traverser la rivière Coppermine. Le 26 septembre, ils arrivèrent sur ses bords. Le temps s'était radouci ; on avait tué quelques daims, et un rayon d'espérance trompeuse semblait luire sur nos voyageurs épuisés ; mais ils n'avaient aucun moyen de traverser la rivière qui les séparait du terme de leur voyage. Ils ne trouvèrent pas assez d'arbres pour faire un radeau ; des fagots de saules séchés, réunis ensemble, ne purent leur servir, faute de crocs ou de rames. Le docteur Richardson, ayant essayé de traverser la rivière, le corps entouré d'une corde, fut bientôt engourdi par l'intensité du froid, et tiré de l'eau dans un état d'insensibilité complète. Enfin, on construisit une sorte de panier assez large pour qu'une personne pût y tenir, et recouvert avec les rares fragments de toile à voile qui restaient au capitaine Franklin. L'expédition traversa la rivière, homme par homme dans cette fragile machine, après avoir, faute de canots, perdu ainsi huit jours de beau temps.

La dernière partie du voyage fut encore plus malheureuse. On était arrivé au 4 octobre : le temps, beaucoup plus doux qu'à l'ordinaire pendant les retards de l'expédition sur le bord oriental de la rivière Coppermine, reprit alors son inclémence première. La terre était couverte de neige ; le Fort-Entreprise se trouvait encore à quarante milles ; il ne restait aucun débris de nourriture, et tous les hommes qui faisaient partie de l'expédition, affaiblis par le travail, les inquiétudes et les privations, semblaient incapables d'aller plus loin. M. Back et trois Canadiens prirent les devants, espérant rencontrer quelques bandes de chasseurs indiens dans le voisinage de Fort-Entreprise. Peu de jours après, le

capitaine Franklin et sept hommes se détachèrent également, laissant aux soins du docteur Richardson et de M. Hood ceux qui étaient incapables de continuer la route. Le Fort-Entreprise n'était qu'à vingt-quatre milles, lorsque cette séparation eut lieu : quatre hommes de ceux qui étaient partis avec le capitaine Franklin restèrent sur le chemin, ne pouvant plus avancer. Un Iroquois, nommé Michel, vint seul rejoindre le docteur Richardson ; on n'entendit plus parler des trois autres. Le capitaine Franklin arriva au fort le 11 octobre, dans un état d'épuisement complet, n'ayant pas pris de nourriture depuis cinq jours. Quel ne fut pas son désespoir, lorsqu'il trouva ce lieu complètement désert, sans provisions, sans une trace d'animaux vivants, et la terre couverte d'une neige épaisse. Il entreprit de se mettre en quête des Indiens, afin d'aller ensuite au secours du docteur Richardson et de ses compagnons ; mais ses forces étaient épuisées, et il fut obligé de revenir le jour suivant dans cette habitation abandonnée. Pendant dix-huit jours le capitaine Franklin vécut dans cette situation déplorable, sans autre nourriture que les os et les peaux de gibier tué l'hiver précédent, et dont il faisait une sorte de bouillie. Enfin, le 29 octobre, le docteur Richardson et John Hepburn vinrent le rejoindre, mais seuls, sans les autres hommes de l'expédition. En se revoyant, ils furent frappés les uns les autres de leur effroyable maigreur et de l'altération de leurs voix, chacun d'eux paraissant ignorer qu'il était lui-même dans un état aussi affligeant que les deux autres.

Le docteur Richardson rapportait, du reste, de tristes nouvelles. Pendant les deux premiers jours, son détachement n'avait rien eu à manger; le troisième, Michel était revenu avec un lièvre et une perdrix, qu'ils s'étaient partagés. Le lendemain se passa encore dans une disette absolue ; le 11, Michel offrit à ses compagnons un quartier de viande, qu'il leur dit avoir été coupé sur un loup; mais ensuite ils acquirent la conviction que c'était la chair d'un des malheureux qui avaient quitté le capitaine Franklin pour revenir auprès du docteur Richardson. Michel devenait tous les jours plus insolent et plus froid. On le soupçonna fortement d'avoir quelque part un dépôt d'aliments qu'il se réservait pour lui seul. Le 20 septembre,

Hepburn étant occupé à couper du bois, entendit la détonation d'un fusil, et, regardant du côté d'où partait le bruit, il vit Michel se précipiter vers la tente : bientôt après on trouva M. Hood mort : il avait une balle dans le derrière de la tête ; et l'on ne put douter que son assassin ne fût Michel. Dès ce moment, il devint plus méfiant, plus effronté que jamais ; et comme sa force était supérieure à celle des Anglais qui avaient survécu ; comme, d'ailleurs, il était bien armé, ils virent qu'il n'y avait de salut pour eux que dans sa mort. « Je me déterminai, dit le docteur Richardson, dès que je fus parfaitement convaincu que cet acte terrible était nécessaire, à en prendre sur moi toute la responsabilité ; et au moment où Michel revenait vers nous, je mis fin à ses jours en lui faisant sauter la cervelle. » Le docteur et ses compagnons mirent ensuite six jours à franchir une distance de vingt-quatre milles, n'ayant à manger que quelques lichens et des morceaux du manteau de fourrure que portait M. Hood. Le 29 au soir, ils arrivèrent en vue du fort, et ressentirent d'abord une inexprimable joie lorsqu'ils aperçurent la fumée qui s'échappait des cheminées. Néanmoins, l'absence de toute trace de pas sur la neige les remplit de pressentiments sinistres, et leurs craintes se réalisèrent, lorsque, pénétrant dans la maison, ils virent le dénûment qui y régnait. Le surlendemain de l'arrivée du docteur Richardson, deux des Indiens qui avaient accompagné le capitaine Franklin moururent de faim. Le seul de leurs compatriotes qui survécût alors, et le capitaine lui-même, étaient dans un tel état de faiblesse, que, selon toutes les probabilités, leur existence allait se terminer au bout de quelques heures. Hepburn et le docteur Richardson se sentaient aussi décliner rapidement, lorsque, le 7 novembre, trois Indiens, envoyés par M. Back, apportèrent les secours attendus si long-temps. Ces Indiens nettoyèrent la maison et soignèrent les voyageurs affamés avec autant d'intelligence et de bonté qu'on en eût pu attendre d'hommes civilisés. Dès que le capitaine et les siens eurent recouvré quelque vigueur, ils quittèrent le fort et gagnèrent le poste le plus voisin de la Compagnie, où ils retrouvèrent M. Back, à la résolution et à la force duquel l'expédition avait dû ses premiers succès, et, en dernier lieu, son salut.

Les résultats de ce voyage qui, en y comprenant la navigation le long des côtes, avait embrassé cinq mille cinq cents milles, sont évidemment de la plus grande importance pour la géographie. Puisque la côte septentrionale fut suivie jusqu'au cap du Retour (*cape Turnagain*) sous le 68° 1/2 de latitude, il est évident que, s'il existe un passage au nord-ouest, ce doit être au-delà de cette limite. Le pays que l'expédition traversa offrait peu de sujets de description, car toutes ces régions septentrionales du Nouveau-Monde ont en général la même physionomie ; on y trouve partout des rivières et des chaînes de lacs, coupant en tous sens le pays, ainsi que de longues forêts de pins bordées de bouleaux et de saules qui s'éclaircissent graduellement jusqu'à ce qu'enfin elles disparaissent en totalité vers le 68° de latitude.

Durant leur résidence au Fort-Entreprise, les officiers de l'expédition eurent fréquemment l'occasion d'étudier les phénomènes électriques, magnétiques et atmosphériques, qui accompagnent l'aurore boréale. Ce météore, à ce qu'il semble, se montre plus fréquemment et avec plus d'éclat, dans le voisinage du cercle arctique que par des latitudes plus septentrionales. Un grand nombre d'expériences autorisèrent nos voyageurs à conclure que l'aiguille magnétique était influencée par l'aurore boréale en de certaines circonstances, et particulièrement lorsque les jets de lumière se produisaient entre les nuages et la terre. Leurs observations amenèrent aussi les officiers à penser que l'aurore, au lieu de dépasser la région atmosphérique, se trouve rarement à une hauteur de plus de six à sept milles. On voit souvent ses rayons darder entre les nuages, et elle est évidemment soumise à l'action du vent. L'un des marchands de fourrures dit à M. Hood avoir vu dans une occasion les flammes de l'aurore boréale si éclatantes et si près de terre, que les Canadiens, se jetant à plat ventre, avaient commencé à prier et à pousser des cris, de peur d'en être tués ; lui-même avait jeté bas son fusil et son couteau dans la crainte qu'ils ne servissent de conducteur au fluide électrique. Les gerbes enflammées n'étaient qu'à deux pieds du sol, et, se mouvant parallèlement à sa surface, semblaient flotter avec une vitesse incroyable. Le même marchand affirmait qu'elles jetaient un bruit éclatant comme celui d'un drapeau

fouetté par une forte brise. Ce bruit, que l'on dit produit par les rayonnements de l'aurore boréale, semble maintenant revoqué en doute. Les Sibériens affirment cependant qu'il est assez fort pour effrayer leurs chiens, qui, en l'entendant, se couchent et se refusent à tirer les traîneaux. Les officiers de l'expédition ne l'entendirent jamais et ne purent se procurer à cet égard aucun renseignement qui leur parût d'une authenticité plus grande que celle des traditions ordinaires.

En traversant les vallées qui entrecoupent les montagnes de Cuivre, le docteur Richardson recueillit quelques feuilles de cuivre naturel et plusieurs échantillons de ce minerai encore dans sa gangue. Les Indiens creusent partout où ils aperçoivent la prehmite à la surface du sol, l'expérience leur ayant appris que les plus gros morceaux de cuivre se trouvaient surtout dans le voisinage de cette pierre. Ils disent aussi que ce métal abonde dans toute la chaîne de montagnes qui s'étend à trente ou quarante milles au nord-ouest, et que les Esquimaux vont souvent dans ces montagnes y chercher du cuivre. Dans la suite, on a trouvé chez les Esquimaux quelques ciseaux à glace longs de plus d'un pied, ayant un demi-pouce de diamètre, faits en cuivre pur de tout autre alliage.

CHAPITRE XIV.

SECOND VOYAGE DU CAPITAINE FRANKLIN.

Expédition chargée de reconnaître la côte située à l'ouest de la rivière Coppermine — Préparatifs et instructions. — Descente de la rivière Mackenzie. — Quartier d'hiver sur les bords du grand lac Ours. — Le capitaine Franklin se rend à l'embouchure de la Mackenzie. — Collines de charbon en feu. — Indiens Loucheux. — Vue de la mer. — Retour par la rivière. — Grande chaleur. — La rivière Ours. — Amusements dans les quartiers d'hiver. — Commencement du dégel. — Reprise des travaux de l'expédition. — Le capitaine Franklin se rend à l'est de la Mackenzie. — Dispute avec les Esquimaux. — Rencontre de la glace. — Renseignements obtenus des Esquimaux. — Iles Herschell. — Rivière Clarence. — Ligne de démarcation. — Nouvelles qui concernent les Russes. — Les brouillards obligent Franklin de retourner sur ses pas. — Il découvre la rivière Peel. — Voyage du docteur Richardson à l'est de la rivière Mackenzie. — Ses relations avec les Esquimaux. — Leur caractère. — Détails sur le lac des Esquimaux. — Iles Wollaston. — Arrivée à la Coppermine. — Retour au grand lac Ours. — Résultats de cette expédition.

Les souffrances et les malheurs de la dernière expédition ne purent pas empêcher les intrépides marins qui l'avaient entreprise de faire une seconde tentative pour explorer les rives des mers polaires. Vers la fin de 1823, le gouvernement annonça son intention d'envoyer une expédition nouvelle, sous les ordres du capitaine Parry, à la recherche d'un passage vers l'occident, par le détroit du Prince-Régent. Vers la même époque, le capitaine Franklin proposa de relever la côte située à l'ouest de la rivière Mackenzie. On accepta son offre, espérant qu'instruit par une expérience si chèrement achetée, il saurait rendre impossible le retour de malheurs semblables à ceux de son premier voyage. Les agents de la compagnie de la baie d'Hudson reçurent immédiatement l'ordre de préparer un surcroît de provisions, de construire, à toutes les stations désignées, des barques réunissant autant que possible les qualités requises de force et de légèreté, et d'envoyer ces barques, chargées des bagages et des approvisionnements, dans l'intérieur, depuis la baie d'Hudson. Le

capitaine Franklin, le docteur Richardson, MM. Back et Kendal se rendirent alors à New-York. Leurs instructions leur recommandaient de former leurs établissements d'hiver dans le voisinage du grand lac Ours, et de descendre la Mackenzie pendant l'été de 1826. Arrivés à l'embouchure de cette rivière, ils devaient se séparer; le capitaine Franklin et M. Bach se dirigeant à l'ouest, pour essayer d'atteindre le détroit de Kotzebue, où ils pourraient espérer rencontrer la frégate *Blossom* (la Fleur), commandée par le capitaine Beechy; le docteur Richardson et M. Kendal allant au contraire du côté de l'est, afin de reconnaître toute la ligne de côtes comprise entre les rivières Mackenzie et Coppermine.

Partis de New-York, les chefs de l'expédition visitèrent d'abord le Niagara; puis, après avoir traversé le lac Supérieur, ils rencontrèrent les barques dans la rivière Methye, le 29 juin 1825. Ce lieu est situé par 56° 10' de latitude et 108° 55' de longitude, presqu'au point le plus élevé du bassin dont les eaux coulent à l'est dans la baie d'Hudson. Ils avaient déjà fait deux cent quatre-vingts milles, et les barques douze cents milles.

Une fois embarqués sur la Mackenzie, nos voyageurs eurent une navigation facile. Divers points du pays qu'ils traversèrent, entre l'île de la Crosse et la Mackenzie, ne leur offrirent souvent autour d'eux que d'immenses nuages de fumée s'élevant de forêts en feu, mais ils ne purent s'assurer si ces incendies étaient le résultat de la malveillance des Indiens ou simplement de leur négligence. Sous le 62° de latitude se trouve situé le fort Simpson, au confluent de la Mackenzie et de la rivière des Montagnes, qui descend de l'occident; c'est par cette rivière que les marchands américains se procurent des provisions, et, entre autres denrées, des pommes de terre, dont la culture a été très-avantageusement introduite dans cette région éloignée. La Mackenzie, qui jusque là n'a qu'un demi-mille ou qu'un mille de largeur, s'étend au-dessous du fort Simpson sur une étendue d'environ deux milles. Nos voyageurs n'étaient pas alors à une grande distance du grand lac Ours, et, comme la bonne saison devait durer encore cinq ou six semaines, il fut résolu que le capitaine Franklin et M. Kendal descendraient la rivière jusqu'à la mer, et recon-

naîtraient son embouchure, abrégeant ainsi considérablement les opérations de l'été suivant. Le docteur Richardson devait en même temps relever la côte orientale du grand lac Ours, tandis que M. Back était chargé de diriger et de surveiller les préparatifs de l'hivernage.

A l'entrée de la rivière du lac Ours, on remarque une montagne dont le sommet se compose d'un grand nombre de pics isolés, rangés de la manière la plus irrégulière; cette montagne est entièrement calcaire, et un liquide bitumineux de couleur noire coule sans cesse sur ses dernières pentes. La rivière du lac Ours est d'une limpidité parfaite, tandis que les eaux de la Mackenzie sont blanches et sablonneuses. A quelques milles au-dessous de la rivière du lac Ours, et près de son embouchure, on trouve sur les bords de la Mackenzie des couches d'excellent charbon, qui étaient en feu en 1825, ainsi que Mackenzie l'avait déjà remarqué dans son voyage à la mer, et d'où s'exhalaient des odeurs très-désagréables. Des expériences faites plus tard, aux quartiers d'hiver du grand lac Ours, apprirent à nos voyageurs que ce charbon ne donnait qu'une très-faible chaleur, et qu'il ne pouvait pas servir aux forgerons. Les rives de la Mackenzie renfermaient également des couches d'une sorte de boue onctueuse dont les Indiens du voisinage se servaient en guise de nourriture durant les époques de famine, et qu'en tout autre temps même ils mâchaient par plaisir. Cette boue avait le goût du lait et une saveur assez agréable; nos voyageurs l'employèrent pour blanchir les murailles de leurs habitations, usage auquel elle leur parut parfaitement propre.

Au-dessous de la rivière du lac Ours, la Mackenzie présente, en certains endroits, de grands et de magnifiques paysages. Ainsi, par exemple, dans un lieu appelé les Remparts, elle coule pendant sept milles avec une largeur qui varie de quatre cents à huit cents verges, au travers d'un défilé dont les murailles latérales ont quelquefois cent cinquante pieds de hauteur. De petits ruisseaux tombant de ces rochers les métamorphosent en grosses tours rondes, tandis que de nombreuses grottes ou cavernes, semblables à des arcades gothiques, donnent çà et là aux collines l'aspect d'une vieille cathédrale. Le 10 août, le capitaine Franklin arriva au

fort de Bonne-Espérance, le plus éloigné de tous les établissements de la compagnie. La dernière demeure des hommes civilisés que la passion du gain détermine à braver les rigueurs d'un climat aussi rigoureux, se trouve située par 68° 28' 21" de latitude et 130° 51' 38" de longitude. Ce fort fut fondé dans le but d'établir des relations commerciales avec une tribu d'Indiens appelés *Loucheux*, qui ressemblent aux Esquimaux, dit le capitaine Franklin, par leurs manières et leur aspect général, mais dont les yeux sont plus proéminents et plus gros; ainsi que ce dernier peuple, ils ont également l'habitude de se percer le nez et de suspendre dans ces trous des os ou des coquillages.

En approchant de la mer, le capitaine Franklin n'éprouva aucune difficulté sérieuse, seulement il eut quelque peine à se diriger dans les bras innombrables du fleuve. Les rives de la Mackenzie sont, de même que ses îles, entièrement composées de terrains d'alluvion; des saules couvrent leurs bases et des sapins couronnent leurs sommets. Après deux jours de navigation au travers de ces canaux, nos voyageurs découvrirent enfin l'Océan. L'eau était encore tout-à-fait douce, ils ne la trouvèrent salée que lorsque, s'étant dirigés vers une île située à quelque distance, ils perdirent entièrement de vue la côte orientale. Une ligne d'écume marquait les limites de l'eau douce; au-delà de cette ligne l'eau devenait amère, et à trois milles de l'île ils eurent enfin le plaisir ineffable de la trouver décidément salée. Du côté du nord, l'Océan peraissait entièrement dégagé de glace. Un grand nombre de veaux marins et de baleines noires et blanches se promenaient en jouant au-dessus de sa surface. L'île sur laquelle le capitaine Franklin débarqua et qu'il nomma *île Garry*, a environ cinq milles de long sur deux milles de large, et semble n'être qu'une masse de boue gelée offrant l'aspect d'une terre végétale dans quelques parties exposées au soleil. On y planta le pavillon de l'Union, et le capitaine Franklin déposa au pied du mât une lettre contenant la relation de son voyage, et adressée au capitaine Parry, dans le cas où le capitaine Parry approcherait de cette île. Une seconde lettre semblable à la première, et enfermée dans une boîte imperméable, fut lancée à la mer. La marée ne s'élevait que de trois

pouces, et la position de l'île Garry fut déterminée par 69° 20' de latitude et 135° 41' de longitude. Ainsi Mackenzie n'avait commis que de légères erreurs dans ses calculs concernant la latitude de cette rivière, et le capitaine Franklin prouva à ses accusateurs que Mackenzie s'était montré digne de confiance lorsqu'il prétendit avoir atteint l'Océan sans reconnaître que l'eau fût salée. « Il est probable, dit le capitaine Franklin, que, si à l'époque de son voyage, la mer eût été complétement dégagée de glace, il n'eût cependant pas pu aller assez loin pour reconnaître l'eau salée, bien qu'un horizon sans limites, le phénomène de la marée et la vue des veaux marins et des baleines dussent naturellement le convaincre qu'il était parvenu jusqu'à l'Océan. Le relèvement des côtes de la Mackenzie, fait durant notre expédition, diffère peu de celui de ce voyageur distingué, dont nous avons eu plus d'une fois l'occasion d'admirer la véracité. »

Après avoir reconnu aussi heureusement l'embouchure de la Mackenzie, nos voyageurs songèrent à leur retour. La rivière avait beaucoup baissé, et il devenait par conséquent de plus en plus difficile de remonter les rapides. N'oublions pas de le remarquer, vers la fin d'août la chaleur était presque insupportable ; à l'ombre, le thermomètre marquait 66°, au soleil il s'élevait à 76° ; à la même époque la réfraction de l'atmosphère était très-forte. Les montagnes prenaient les formes les plus extraordinaires, et même à une faible distance les rives du fleuve paraissaient avoir une élévation telle qu'on pouvait à peine les reconnaître.

Le 5 septembre, le capitaine Franklin et ses compagnons arrivèrent à la résidence d'hiver, située sur les bords du grand lac Ours et que, pendant son absence, les officiers avaient appelée le fort Franklin. Le docteur Richardson était déjà de retour ; il avait achevé le relèvement de la côte nord-est du lac qui, sur ce point, n'est pas éloignée de la rivière Coppermine, et déterminé également le lieu où l'expédition orientale se dirigerait la saison suivante. Le fort Franklin se composait de diverses maisons *très-confortables* bâties sur un banc de sable à vingt-cinq pieds au-dessus du lac. Du côté du nord, une chaîne de collines d'une hauteur moyenne bornait la vue et abritait l'établissement. Au midi s'ouvrait le

bras sud-ouest du lac Ours, large d'environ quatre milles à cet endroit. Le bois ne pouvait pas manquer ; on trouvait à une faible distance une immense quantité d'arbres dont quelques-uns avaient cinquante pieds de haut. Le nombre des individus réunis au fort s'élevait à cinquante, en y comprenant les chasseurs canadiens et indiens avec leurs femmes et leurs enfants.

Lorsque l'hiver fut venu, les officiers s'amusèrent à dessiner et à prendre des notes. On établit aussi une école pour instruire et occuper les hommes. Plus tard, lorsque les oiseaux de passage eurent complètement disparu, l'aspect du pays devint d'une tristesse affreuse ; mais le 11 octobre il tomba beaucoup de neige, et alors commencèrent les amusements et les occupations d'un hiver du nord. La première nouvelle que la terre était suffisamment couverte de neige pour qu'on pût voyager avec des traîneaux attelés de chiens causa une joie générale.

Après la célébration religieuse des fêtes de Noël, les officiers donnèrent un bal auquel prirent part ou assistèrent soixante personnes formant un mélange bizarre d'Anglais, d'Écossais des hautes terres, de Canadiens français, d'Esquimaux et d'Indiens de quatre tribus différentes. Cependant, durant le mois de février, on commença à craindre une disette ; les provisions étaient épuisées et la pêche devenait improductive ; il fallut réduire toutes les rations. Heureusement cette famine ne dura pas long-temps ; les chasseurs tuèrent un daim qu'ils avaient chassé pendant six jours ; la pêche redevint abondante et des provisions arrivèrent des établissements de la compagnie. Au mois d'avril la chaleur commença à se faire sentir, bien que la terre restât toujours couverte de neige. Le docteur Richardson et M. Kendal achevèrent de lever le plan du grand lac Ours, tandis que les hommes demeurés au fort étaient occupés à bâtir une grande barque.

Le 22 juin toute la colonie s'embarqua pour aller essayer d'atteindre enfin le but principal de l'expédition. Le temps était alors très-chaud. Le thermomètre marquait 71° à l'ombre. Le 4 juillet suivant, nos voyageurs arrivèrent à la Fourche, où les bras principaux de la Mackenzie se séparent pour couler à l'est et à l'ouest. Parvenus à cet endroit, qu'ils

nommèrent le *Point de Séparation*, ils se divisèrent en deux corps qui devaient, selon leurs instructions, aller, l'un vers l'est, l'autre vers l'ouest. « A six heures du matin, le 4 juillet, dit l'auteur de la relation que nous analysons, les barques furent toutes chargées et prêtes pour le départ. Il était impossible de ne pas être frappé de la différence qu'il y avait entre notre état complet d'équipement et celui dans lequel nous nous étions embarqués lors de notre premier voyage si désastreux. Au lieu d'un frêle canot et de provisions insuffisantes, nous allions commencer notre voyage de mer dans des barques excellentes remplies de vivres pour trois mois. D'après le désir du docteur Richardson, l'expédition occidentale s'embarqua la première. Le docteur et ses compagnons nous saluèrent de trois acclamations affectueuses auxquelles nous répondîmes avec émotion, et, comme nous tournions le cap qui devait les dérober à notre vue, nous les aperçûmes occupés à s'embarquer. »

Dès que le capitaine Franklin eut quitté l'embouchure de la rivière et atteint l'Océan, il entra dans une large baie, sur les rives de laquelle il aperçut bientôt une troupe d'Esquimaux. Ces sauvages vinrent en si grand nombre rôder autour des barques, que nos voyageurs désespérèrent de pouvoir compter leurs canots après avoir dépassé le chiffre de soixante-treize. Leur interprète, nommé Auguste, leur apprit alors que les étrangers ne se proposaient, en visitant leurs côtes, que d'établir des relations commerciales. A cette nouvelle ils montrèrent la joie la plus extravagante, mais le trafic très-restreint qu'on fit avec eux en cette occasion tenta plutôt leur cupidité qu'il ne satisfit leurs désirs; les barques échouées à un mille de la côte furent bientôt entourées d'environ trois cents Esquimaux qui, d'abord importuns et bruyants, devinrent enfin assez hardis pour tenter de commettre des vols. Lorsqu'on les eut découverts et dépouillés de ce qu'ils avaient pris, ils entrèrent dans une grande fureur et semblèrent combiner ensemble un plan d'attaque simultanée. Brandissant en l'air leurs couteaux, ils essayaient de se rendre maîtres des barques. Cette lutte singulière se continua pendant quelques heures et se termina enfin sans aucune effusion de sang; car les Anglais eurent la patience

de ne pas se servir de leurs armes à feu, tandis que les Esquimaux se proposaient seulement de s'emparer de tout ce que possédaient les étrangers sans leur faire aucun mal. Le danger passé, Auguste débarqua pour reprocher aux Esquimaux l'inconvenance de leur conduite, et ils le reçurent en chantant et en dansant. A sa grande surprise, ces chansons et ces danses lui parurent pareilles à celles que chantaient et dansaient ses concitoyens dans des occasions semblables.

Les barques continuèrent alors leur voyage le long de la côte avec un bon vent dans une direction ouest-nord-ouest; mais à peine eurent-elles fait quelques milles qu'elles furent complètement arrêtées par une banquise attachée solidement à la terre et s'étendant à perte de vue du côté de la mer. Nos voyageurs reconnurent alors qu'ils étaient arrivés assez à temps pour assister à la première rupture des glaces. Ils tirèrent en conséquence leurs barques sur le rivage, car un délai de quelques jours leur semblait inévitable. A peine furent-ils campés qu'une troupe d'Esquimaux vint leur rendre visite; ces Esquimaux appartenaient à une tribu très-pacifique et très-inoffensive; ils gambadaient de joie lorsqu'Auguste leur expliqua les avantages que devaient leur rapporter par la suite leurs relations avec les étrangers. C'était la première fois qu'ils voyaient des hommes blancs. Dès qu'on leur eut donné des alènes et des hameçons, ils se les pendirent au nez en guise d'ornements; mais, outre leur nez, leur lèvre inférieure était également percée de chaque côté de trous dans lesquels ils plaçaient, ainsi que les naturels de certaines parties de la côte nord-ouest de l'Amérique, des pièces d'ivoire rondes ornées à leur centre d'un gros grain de collier bleu. Les hommes étaient plus grands et plus robustes que ceux des autres tribus d'Esquimaux rencontrés jusqu'alors sur la côte orientale, et, bien que les pommettes de leurs joues fussent moins saillantes, ils avaient cependant les principaux traits caractéristiques de leur nation, c'est-à-dire des petits yeux et un gros nez épaté. Ils apprirent à nos voyageurs que, dès que le vent soufflerait fortement de la terre, les glaces s'éloigneraient du rivage de manière à laisser un passage aux barques, et qu'elles resteraient au large jusqu'à la réapparition des étoiles. Un peu plus loin à l'occident,

ajoutèrent-ils, les glaces restent souvent attachées à la terre pendant tout l'été, et, si elles s'en séparent quelquefois, elles ne s'en éloignent qu'à une très-faible distance, et y reviennent dès qu'un vent un peu fort souffle de la mer. Des barques ne pourraient naviguer dans ces parages, car les glaces y sont sans cesse ballottées par les vagues. Enfin, les Esquimaux parurent surpris que les hommes blancs ne fussent pas pourvus, ainsi qu'eux-mêmes, de traîneaux et de chiens pour voyager par terre toutes les fois que de pareils obstacles se présenteraient. Leurs maisons sont construites de bois flotté que des courants d'est apportent toujours en grande abondance sur cette côte où le capitaine Franklin trouva des troncs de sapins de trente-six pieds de long et de sept pieds de circonférence.

Dès que la rupture de la glace permit à nos voyageurs de s'embarquer, ils s'efforcèrent, non sans difficulté et sans danger, d'atteindre une île à laquelle le capitaine Franklin donna le nom du savant Herschell. Dans cette île, ils rencontrèrent encore des Esquimaux assez bien approvisionnés de couteaux et d'autres ustensiles de fer; interrogés sur la manière dont ils se procuraient ces divers objets, ils répondirent qu'ils les recevaient principalement d'une tribu d'Esquimaux, habitant à une grande distance du côté de l'occident, et à laquelle les jeunes gens allaient tous les printemps vendre des fourrures, des peaux de veau marin et de l'huile. Quelques Indiens descendent aussi une rivière qui se jette dans la mer Polaire, presqu'en face de l'île Herschell, et font un semblable trafic. Ces Esquimaux supposaient que les Indiens et les Esquimaux avec lesquels ils trafiquaient tiraient leurs marchandises des *Kabloonacht*, ou peuple blanc qui habitait du côté de l'est un pays très-éloigné. Ainsi il paraît que les produits d'une manufacture russe se débitaient parmi les Esquimaux à l'est de la rivière Mackenzie.

Le peu de profondeur de l'eau le long du rivage, la grande quantité de blocs de glace dont la mer était couverte et d'épais brouillards arrêtèrent tellement ses progrès que l'expédition commença à désespérer de pouvoir accomplir l'objet de sa mission. Une large rivière qui se jette dans la mer près du méridien du 141°, et qui sépare les territoires anglais et

russe, reçut le nom de *rivière Clarence*. Une boîte contenant une médaille du roi fut déposée en ce lieu, et trois acclamations saluèrent le drapeau de l'Union qu'on y avait arboré. Un peu plus loin on découvrit une autre rivière qu'on appela la rivière Canning. L'eau de la mer était encore douce à trois milles au-delà de l'embouchure de cette rivière. Les brouillards devinrent alors si épais qu'ils forcèrent les voyageurs à tirer leurs barques sur le rivage et à attendre que le temps se fût assez éclairci pour leur permettre de continuer leur navigation difficile au travers de la glace; ce retard détruisit les dernières espérances de succès qui leur restaient encore. Le 16 du mois d'août ils ne se trouvaient qu'à moitié chemin du cap Glacé (*Icy cape*). L'hiver avançait rapidement, et pendant la nuit le thermomètre s'élevait rarement au-dessus de trente-sept degrés. Le capitaine Franklin résolut en conséquence de retourner immédiatement, plutôt que d'exposer la vie de ses compagnons dans une entreprise désespérée. La dernière observation fut faite près de l'*Écueil du Retour* (*Return Reef*), sous le 70° 26' de latitude et le 148° 52' de longitude. Le 30 août les barques atteignirent l'île Garry, et peu de temps après elles entrèrent dans une belle rivière que les voyageurs regardaient comme l'une des embouchures de la Mackenzie; aussi ne reconnurent-ils leur erreur que lorsqu'ils eurent aperçu des montagnes à l'est. Cette rivière, à laquelle le capitaine Franklin donna le nom de *Peel*, avait une largeur qui variait en certains endroits d'un quart de mille à un demi-mille. Ses rives étaient, ainsi que celles de la Mackenzie, ombragées de peupliers, de bouleaux et de saules. Le 21 septembre, l'expédition arriva au fort Franklin, après avoir accompli en trois mois un voyage de deux mille quarante-huit milles. Elle avait relevé trois cent soixante-quatorze milles de côtes à l'ouest de la Mackenzie, et reconnu que sur une si grande étendue il n'existait pas un seul port dans lequel un vaisseau pût trouver un abri.

L'expédition du docteur Richardson n'éprouva pas les mêmes difficultés. Favorisée peut-être par le courant qui va de l'ouest à l'est, elle navigua le long d'une côte plus sûre, dans une mer plus profonde et par conséquent moins embar-

rassée de glaces. Le nombre considérable et les manières turbulentes des Esquimaux la menacèrent aussi de quelques dangers ; mais le docteur Richardson reconnut que ce peuple était intelligent et nullement féroce. Lorsqu'on le traitait avec douceur et fermeté tout à la fois, il ne manifestait plus aucun sentiment d'hostilité. Une fois encore, les Esquimaux tentèrent de s'emparer des barques ; mais, à la vue des armes à feu, ils renoncèrent à leur projet et s'éloignèrent des Anglais, en s'écriant : « L'amitié est un bien ! » Les Indiens et les Esquimaux apprirent au docteur Richardson qu'à une courte distance du rivage se trouvait un grand lac qui n'avait pas moins de cent cinquante milles de l'est à l'ouest, et dont on atteignait les bords en quatre jours de marche, depuis le fort de Bonne-Espérance ; le lac Esquimaux, ainsi s'appelle cette petite mer, est, dit-on, parsemé d'îles ; il communique avec la Mackenzie, et reçoit en outre les eaux de deux autres grandes rivières. Le docteur Richardson suivit les côtes de deux vastes baies nommées, la première, baie de *Liverpool*, et la deuxième, baie *Franklin*. Le rivage oriental de la baie Franklin, qui court sur un assez long espace vers le nord, lui causa quelques inquiétudes. Mais, en tournant le cap Parry, il vit la côte s'incliner au midi et à l'est aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Comme il approchait de l'embouchure de la rivière Coppermine, il découvrit au nord une terre qu'il craignit de trouver réunie au continent d'Amérique. Toutefois, en s'avançant plus loin, il reconnut qu'elle en était séparée par un canal de douze à vingt milles de largeur. Cette île, dont la côte, en apparence continue, fut observée sur une étendue d'environ cent milles, reçut le nom de *terre Wollaston*. Le 7 août, les barques étaient parvenues dans le golfe du Couronnement jusqu'à l'endroit exploré par la première expédition. La longueur de la côte reconnue entre les rivières Mackenzie et Coppermine dépassait deux cent deux milles. Le succès qui avait jusqu'alors favorisé l'expédition ne se démentit pas, et le 1er septembre elle atteignit le fort Franklin sans avoir éprouvé aucun accident.

Afin de compléter autant que possible la reconnaissance des côtes septentrionales du continent américain, le gouvernement y envoya deux expéditions chargées de seconder

celles du capitaine Franklin et du docteur Richardson. Le 10 juin 1824, le capitaine Lyon s'embarqua en Angleterre sur le *Griper*, porteur d'instructions qui lui ordonnaient d'hiverner dans la baie *Répulse*, et au printemps suivant de se rendre de cette baie sur les côtes septentrionales du continent américain, qu'il relèverait alors du côté de l'occident; son travail, réuni à celui du docteur Richardson, devait ainsi achever de nous faire connaître entièrement les côtes de la mer Polaire, depuis leur point le plus accessible jusqu'à l'embouchure de la rivière Mackenzie. Mais le voyage entier du capitaine Lyon ne fut qu'une lutte continuelle contre le mauvais temps; il n'arriva que fort tard dans le détroit appelé *Sir Thomas rowe's Welcome*, où les glaces et des vents contraires l'empêchèrent d'avancer; après avoir perdu toutes ses ancres, il se vit obligé de renoncer à son entreprise et de retourner en Angleterre.

Le capitaine Beechey, parti sur la frégate *Blossom*, reçut l'ordre d'hiverner dans le détroit de Kotzebue et de chercher, pendant l'été de 1826, un passage à l'est, en tournant le cap Glacé de manière à rencontrer l'expédition du capitaine Franklin. Les glaces empêchèrent la *Blossom* de doubler le cap Glacé. Mais M. Elson, le contre-maître, fut chargé de continuer le voyage dans une barque, aussi loin qu'il le pourrait du côté de l'est. Le 22 août, il atteignit une pointe de terre basse et sablonneuse à laquelle les glaces étaient solidement attachées, et comme un vaste champ de glace compacte s'étendait à perte de vue du côté du nord. M. Elson fut obligé de renoncer à toute espérance de pénétrer plus loin. Ce point, qui est la partie la plus septentrionale du continent connue aujourd'hui, est situé à cent vingt milles du cap Glacé, par 71° 23' 39" latitude et 154° 21' longitude. La côte reconnue par M. Elson était plate, couverte d'un grand nombre de lacs et de rivières, et surtout très-peuplée. Les habitations d'hiver des Esquimaux avoisinent les côtes de la baie. Ainsi le point où s'arrêta le capitaine Franklin le 18 août, pour retourner à la Mackenzie, n'est éloigné que de cent soixante milles de celui qu'atteignit M. Elson quatre jours plus tard.

Si le capitaine Franklin eût su qu'en persévérant dans ses

efforts seulement pendant quelques jours encore, il pouvait rejoindre ses amis, il se fût probablement décidé à braver tous les dangers et à continuer son voyage. Ainsi, à l'exception de cette courte étendue de cent soixante milles, les Anglais ont exploré avec autant de courage que de persévérance une ligne non interrompue de côtes depuis le détroit de Behring jusqu'au 108° de longitude.

CHAPITRE XV.

VOYAGES DE M. DE HUMBOLDT.

Rapports de la géographie et des sciences physiques. — Education de M. de Humboldt. — Il forme le projet de visiter l'Egypte et l'Orient. — Il se rend en Espagne. — On lui conseille de visiter les colonies espagnoles de l'Amérique. — Il fait l'ascension du pic de Ténériffe. — Il arrive à Cumana. — Tremblement de terre. — Caracas. — Les goulus de mer. — Il fait l'ascension du Silla de Caracas. — Il visite le lac de Valencia. — Vigueur de la végétation. — L'arbre qui produit du lait. — Voyage au travers des llanos. — Le gymnotus ou l'anguille électrique. — Manière de prendre ces animaux. — Leur force. — Remarques sur les crocodiles. — M. de Humboldt remonte l'Orénoque. — Concert des bêtes sauvages. — Le caribito. — Voyage au travers d'une forêt inondée. — Les dauphins parmi les arbres. — Descente du Rio-Negro. — M. de Humboldt détermine la position de la jonction du fleuve des Amazones et de l'Orénoque. — Il navigue sur le Cassiquiare qui les réunit. — Il descend l'Orénoque. — Catacombes d'Ataruipo. — Il arrive à Angostura. — Il retourne à Cumana. — Il se rend à la Havane. — Ses occupations dans ce dernier pays.

Ainsi que nous l'avons montré dans un précédent chapitre, les progrès de l'astronomie servaient depuis long-temps déjà à corriger les erreurs de la géographie, et ils avaient fourni aux navigateurs les moyens de dresser une carte exacte de la surface du globe. Mais les rapports qui existent entre la géographie et les sciences physiques en général n'étaient pas encore étudiés et compris; ce fut seulement de nos jours que son zèle, ses connaissances et ses talents rendirent un voyageur capable de tenter et de mener à bonne fin une si importante entreprise. M. Alexandre de Humboldt, l'homme illustre dont nous voulons parler, naquit à Berlin l'an 1769, passa plusieurs années de sa jeunesse aux universités de Gœt-

tingen et de Francfort-sur-l'Oder, et termina enfin ses études minéralogiques à la célèbre école de Freiberg. Il avait, à ce qu'il semble, cultivé avec un zèle égal toutes les branches des connaissances humaines. Mais cependant il dut naturellement s'attacher d'une manière particulière aux sciences qui jouissaient alors d'une vogue universelle : la chimie et les phénomènes de l'électricité animale attirèrent surtout son attention. Comme il possédait une grande fortune indépendante, il pouvait achever et perfectionner par des voyages son éducation scientifique. Il parcourut en conséquence l'Angleterre et la Hollande en compagnie de MM. G. Forster et Van Geuns, et il visita l'Italie et la Suisse avec MM. Van Haffer et Freyesleben. La conversation de ces hommes distingués le détermina à se consacrer entièrement à l'étude de la nature, étude pour laquelle il avait toujours montré un goût prononcé. En 1797, il vint, en compagnie de son frère Guillaume de Humboldt, homme d'un savoir et d'un mérite éminents, de Vienne à Paris, où il fit la connaissance de M. Aimé Bonplan, jeune botaniste très-distingué avec lequel il forma divers plans de voyage.

Lorsque Baudin commençait à s'occuper de sa première expédition dans l'hémisphère méridional, on espérait que M. de Humboldt l'accompagnerait. Mais les retards occasionnés par les guerres dans lesquelles la France était alors engagée fatiguèrent sa patience et l'empêchèrent heureusement de prendre part à cette expédition. Il résolut de se rendre en Egypte, où il espérait recevoir un accueil cordial des savants qui accompagnaient l'armée française. De l'Egypte il avait l'intention de passer par l'Arabie dans la Perse, et de gagner ainsi les possessions anglaises de l'Inde. Il attendit deux mois à Marseille le départ d'une frégate qui devait transporter le consul suédois à Alger ; ennuyé de ce retard, il se rendit en Espagne, d'où il espérait pouvoir passer sans difficulté en Afrique et se rendre ensuite par terre en Egypte. Mais à son arrivée à Madrid au commencement de 1799, la réception que lui firent la cour et les cercles littéraires et scientifiques de cette capitale bouleversa complètement tous ses projets. Les ministres espagnols lui accordèrent en effet la permission de voyager dans les colonies espagnoles de l'Amérique, et il

se décida à aller explorer ces contrées, qui jusqu'alors n'avaient point été parcourues et examinées par un savant.

Le 6 juin 1799, M. Alexandre de Humboldt s'embarqua à Corunna avec son ami Bonplan. A peine arrivés à Ténériffe, nos voyageurs commencèrent leurs études géologiques et botaniques. Ils gravirent le sommet du célèbre pic de Teyde, où ils observèrent sur un petit espace cette distribution géographique des plantes qu'ils se proposaient de reconnaître sur une échelle plus étendue. La montagne qui forme l'île peut se diviser en cinq zônes distinguées par leur végétation : la première ou la zône des vins, qui s'étend jusqu'à la hauteur de quinze cents pieds au-dessus du niveau de la mer, renferme un grand nombre de productions des tropiques. On y trouve des dattiers, des plantins, des cannes à sucre, des figuiers indiens, des girofles, mêlés aux arbres à fruits de l'Europe. L'arbre à pain d'Otahïti, la cannelle des Moluques, le café d'Arabie et le cocotier de l'Amérique s'y cultivent avec succès. La deuxième zône, qu'on peut appeler celle des lauriers, embrasse la partie basse de l'île ; des chênes, des châtaigniers et un grand nombre d'arbres toujours verts couronnent les hauteurs qui conduisent au volcan. A une élévation de cinq mille cinq cents pieds au-dessus de la mer, commence la troisième zône, entièrement occupée par une vaste forêt de pins. Les quatrième et cinquième zônes, couvertes de bruyères alpines et de plantes herbacées, se trouvent situées à la même hauteur que les sommets les plus inaccessibles des Pyrénées. Alors commence la région stérile et nue du pic, qui n'a pas moins de neuf lieues carrées. Vues de cette élévation, les régions inférieures s'abaissent et s'aplatissent considérablement, de telle sorte que l'île ressemble à un immense amas de matières torréfiées, bordées tout autour par une maigre ligne de végétation.

Le piton ou pain de sucre qui forme le sommet du pic est un petit cône couvert de cendres volcaniques et de fragments de pierre-ponce, si escarpé qu'il serait impossible de parvenir jusqu'à son extrémité supérieure sans les restes d'un ancien courant de lave qui ont résisté aux ravages du temps et qui servent d'échelons aux voyageurs. MM. de Humboldt et Bonplan furent très-surpris de trouver le sommet du piton si

étroit qu'ils pouvaient à peine s'y asseoir commodément ; le froid était très-vif, et le vent d'ouest soufflait avec violence ; mais la richesse, la variété et l'étendue de la vue qu'ils avaient sous les yeux les récompensèrent amplement de leurs fatigues et de leurs peines. La transparence de l'air rendait le panorama beaucoup plus vaste et beaucoup plus net qu'il ne l'eût été sous un climat plus froid. Par un beau temps, on peut, du haut du pic, découvrir presque tout l'archipel des îles Fortunées, et M. de Humboldt calcula que l'œil embrasse une surface du globe égale au quart de l'Espagne. Nos voyageurs descendirent sans danger au fond du *caldera* ou du cratère ; le volcan, éteint probablement depuis des milliers d'années, n'est plus aujourd'hui qu'une solfatare d'environ cent pieds de profondeur, exhalant toutefois par les fissures de ses côtés des vapeurs chaudes qui font monter à cent soixante degrés le thermomètre placé dans ces fissures. Les deux savants redescendirent sains et saufs rapportant de leur voyage une bouteille d'air recueilli au sommet du pic pour faire des expériences chimiques.

Au mois de juillet suivant, MM. de Humboldt et Bonplan arrivèrent au port de Cumana dans l'Amérique du Sud, et ils passèrent quelques semaines dans cette ville à vérifier leurs instruments, à former des collections botaniques et à examiner les traces du grand tremblement de terre du mois de décembre 1797. M. de Humboldt détermina par des observations astronomiques la longitude et la latitude de Cumana, placée sur la plupart des cartes au moins à un demi-degré au midi de sa véritable position. Jusqu'au commencement du siècle actuel, toute la côte de la Terre-Ferme avait été trop rapprochée du sud ; le courant voisin de l'île de la Trinité et qui se dirige vers le nord, trompant les navigateurs dans leurs calculs, leur faisait croire qu'ils se trouvaient beaucoup plus éloignés du nord qu'ils ne l'étaient réellement. Les habitants de Cumana n'ont pas de plus grand plaisir que de se baigner dans les eaux du Manzanarès, rivière parfaitement limpide et pure qui traverse la ville. Quand on se rencontre le matin, on ne se demande pas : Quel temps fait-il ? mais bien : Les eaux du Manzanarès sont-elles fraîches aujourd'hui ? Des sociétés tout entières, vêtues d'habits fort légers,

s'asseoient sur des chaises disposées en cercle à l'endroit le plus frais du courant; elles y passent la veillée, servies par des noirs qui viennent leur apporter quelques verres de limonade ou leur présenter des cigares. Hommes et femmes se livrent ainsi aux plaisirs de la conversation au milieu de la rivière, sans s'inquiéter des petits crocodiles ou *bavas* qui deviennent de plus en plus rares et qui n'attaquent presque jamais l'homme, ni des dauphins du golfe qui remontent le fleuve pendant la nuit et qui effraient cependant quelquefois les baigneurs, en soufflant de l'eau par leurs évents.

De la péninsule d'Araya et des Lagunes salées des côtes voisines de Cumana, nos voyageurs se rendirent au travers de forêts de palmiers et de fougères arborescentes aux missions des Indiens situées dans les montagnes de l'intérieur. Les forêts devenaient de plus en plus épaisses, et la végétation de plus en plus vigoureuse à mesure qu'ils approchaient du couvent de la vallée de Caripé, qu'a rendue à jamais célèbre la fraîcheur extraordinaire de son climat, et plus encore la grande *Cueva* ou caverne du Guacharo. Dans un pays où le peuple aime tout ce qui est merveilleux, une caverne qui donne naissance à une rivière et qui est habitée par des milliers d'oiseaux nocturnes dont on emploie la graisse pour assaisonner la plupart des mets dans les missions, est un sujet inépuisable de conversations et de discussions sans fin.

La caverne, que les naturels appellent une *mine de graisse*, ne se trouve pas située dans la vallée de Caripé elle-même, mais à une distance de trois petites lieues à l'ouest-sud-ouest. Elle s'ouvre dans la paroi verticale d'un rocher et forme à son entrée une voûte de quatre-vingts pieds de large et de soixante-douze pieds de haut. Des arbres d'une hauteur gigantesque couvrent le rocher qui domine cette voûte. Diverses plantes grasses ont pris racine dans les fissures de ce rocher, et des plantes grimpantes, agitées par le vent, pendent et se mêlent en festons devant l'entrée de la caverne. Cette belle végétation n'embellit pas seulement l'extérieur de la voûte, elle orne même le vestibule. Des *heligonias* à feuilles de plantain, de dix-huit pieds de haut, de petits arbres palmiers et des aromates arborescents bordent les rives de la rivière jusqu'à environ quarante ou cinquante pas

au-delà de l'entrée, comme si elle y coulait encore à l'air libre et au soleil. Les voyageurs mesurèrent, à l'aide d'une corde, le chemin qu'ils parcoururent, et ils s'avancèrent à une distance d'environ quatre cent trente pieds sans être obligés d'allumer leurs torches. Quand le jour commença à baisser, ils entendirent au loin les cris rauques des oiseaux nocturnes. Le guacharo est gros comme une poule européenne. Il a un plumage noir bleu-gris, et ressemble par ses mœurs à la vèse-chèvre et à la corneille des Alpes; il est presque le seul oiseau nocturne frugivore que l'on connaisse, et il quitte la caverne à la tombée de la nuit, surtout lorsqu'il fait clair de lune. « On ne saurait, dit M. de Humboldt, se former une idée de l'horrible bruit causé par des milliers d'oiseaux dans les parties obscures de la caverne. Ce bruit ne peut se comparer qu'à celui des croassements de nos corneilles qui, dans les forêts de sapins du nord, vivent en société, et construisent leurs nids au-dessus des arbres dont les sommets se touchent. Les cris aigus des guacharos retentissent sous les voûtes des rochers, et sont répétés par leurs échos dans les profondeurs de la caverne. Ils augmentèrent à mesure que nous nous avançâmes, et la lumière de nos torches de copal effraya tellement tous les oiseaux que ce bruit épouvantable cessa pendant quelques minutes autour de nous; mais nous entendîmes alors dans l'éloignement les cris plaintifs d'autres guacharos perchés au fond d'autres ramifications de la caverne. »

« Les Indiens entrent dans la *Cueva* du guacharo une fois chaque année, vers le milieu de l'été, armés de perches, à l'aide desquelles ils détruisent la plus grande partie des nids. A cette saison plusieurs milliers d'oiseaux périssent ainsi de mort violente, et les vieux guacharos, comme s'ils voulaient défendre leurs couvées, planent au-dessus des têtes des Indiens, en poussant des cris horribles. Les petits qui tombent à terre sont ouverts sur le lieu même. Leur péritoine est revêtu d'une épaisse couche de graisse qui s'étend depuis l'abdomen jusqu'à l'anus, formant ainsi une sorte de coussin, entre les jambes des oiseaux. A l'époque appelé à Caripé, la moisson de l'huile, les Indiens bâtissent à l'entrée et même sous le vestibule de la caverne, des hut-

tés de feuilles de palmiers, puis, allumant alors des feux de broussailles, ils font fondre dans des pots d'argile la graisse des jeunes oiseaux qu'ils viennent de tuer. Cette graisse, connue sous le nom de beurre ou d'huile des guacharos, est à demi liquide, transparente, inodore et si pure qu'on peut la concerver une année sans qu'elle rancisse. Les membres d'une famille indienne, appelés Morocoymas, prétendent, en qualité de descendants des premiers colons de la vallée, être les légitimes propriétaires de la caverne, et devoir jouir du monopole exclusif de la graisse du guacharo. Mais les moines établis parmi eux tiennent peu de compte de leurs réclamations et les obligent à leur fournir de l'huile pour la lampe de l'église.

M. de Humboldt pénétra dans la grotte de Caripé jusqu'à une distance de 1460 pieds, et il reconnut qu'elle conservait toujours sur cette longue étendue la même direction, et presque les mêmes dimensions. A l'endroit où M. Humboldt s'arrêta, la rivière forme une cascade au-delà de laquelle les Indiens ne voulurent pas s'avancer, persuadés qu'ils y retrouveraient les âmes de leurs ancêtres; mais il apprit au couvent qu'un évêque de Saint-Thomas de Guyana avait mesuré environ deux mille cinq cents pieds depuis l'entrée de la caverne jusqu'au lieu où il était allé, sans avoir cependant atteint son extrémité. Les oiseaux nocturnes appelés guacharos ne se trouvent que dans les montagnes de Caripé et de Cumana Con.

Après avoir visité la grotte de Caripé, nos voyageurs retournèrent à la côte de Cumana par les montagnes de Santa-Maria et les missions de Catuaro. Le 4 novembre ils éprouvèrent une petite secousse de tremblement de terre et ils eurent alors l'occasion d'observer le singulier phénomène atmosphérique qui accompagne de pareilles secousses. Ils se rendirent alors par mer à Caracas, où ils arrivèrent le 21 novembre. Grande fut leur surprise de voir, dans le port de la Guayra, les mulâtres libres et les nègres employés à charger les vaisseaux, s'avancer au milieu des flots jusqu'à mi-corps, sans s'inquiéter des goulus de mer dont ce port est presque constamment rempli. « Ce fait, dit M. de Humboldt, semble avoir un certain rapport avec celui que j'ai souvent observé sous les tropiques, relativement à d'autres races d'a-

nimaux qui vivent en société, les singes et les crocodiles, par exemple, dans les missions de l'Orénoque et de la rivière des Amazones. Les Indiens, qui s'emparent si rarement des singes, n'ignorent pas qu'ils peuvent très-facilement apprivoiser ceux qui habitent certaines îles, tandis que les singes de la même espèce, pris sur le continent voisin, meurent de terreur ou de rage, lorsqu'ils se trouvent eux-mêmes au pouvoir de l'homme. Les crocodiles d'un étang des Llanos sont timides, même dans l'eau, et ils s'enfuient à la vue de l'homme. Ceux d'un autre étang, au contraire, attaquent avec une extrême intrépidité tous les malheureux qu'ils aperçoivent. Il serait difficile d'expliquer ces différences de mœurs et d'habitudes par l'aspect des localités respectives dans lesquelles on les observe. Les goulus du port de la Guayra semblent nous fournir un exemple analogue. Ils sont dangereux et altérés de sang humain vers l'île située en face de la côte de Caracas, tandis qu'ils craignent d'attaquer les individus qui nagent dans les ports de la Guayra et de Santa-Martha. Le peuple, qui a toujours recours au merveilleux pour simplifier l'explication des phénomènes naturels, affirme que dans ces deux ports l'évêque donne sa bénédiction aux requins. »

Quoiqu'elle ne soit éloignée que de trois lieues du port de la Guayra, la ville de Caracas se trouve située sur un plateau de montagnes. Le climat est si froid qu'il ne permettrait pas de cultiver le blé, si la culture du café n'était pas préférée. M. de Humboldt fit l'ascension de la montagne à double pic, appelée la *Silla* ou la *Selle* de Caracas. Aucun des habitants de la ville n'était monté au sommet de cette montagne qui n'est cependant pas éloignée. Dans cette excursion, il enrichit sa collection botanique de plantes rares, et il eut l'occasion de renouveler ses expériences sur la transparence de l'atmosphère et la réfraction de la lumière.

De Caracas, nos voyageurs se rendirent à Valencia par les montagnes de Los-Teques, et les rives fertiles du lac de Valencia. Ce lac, appelé Tacarigua par les Indiens, surpasse en étendue le lac de Neufchâtel en Suisse. La variété et la végétation extraordinaire des plantes qui ornent ses rives offrent des attraits irrésistibles au voyageur qui se plaît à étudier la

diversité infinie de la nature : le contraste des vives couleurs de la végétation et la teinte uniforme d'un ciel sans nuage ajoutent un nouveau charme à ce tableau. Mais ce ne sont pas seulement ses beautés pittoresques qui rendent ce lac remarquable ; c'est surtout la diminution graduelle de ses eaux, phénomène dont les savants ont donné des explications différentes. D'après M. de Humboldt, on doit l'attribuer à la destruction des bois dans les vallées voisines, qui a rendu le climat plus sec et transformé les rivières en torrens. De Porto-Cabello sur le rivage de la mer, nos voyageurs se préparèrent à traverser les grandes Llanos ou Steppes de Caracas, comprises entre la chaîne de montagnes qui borde la côte et la vallée de l'Orénoque. En passant une seconde fois dans les vallées d'Aragua, ils s'arrêtèrent à la ferme de Barbula, pour s'y convaincre par eux-mêmes de la vérité des récits qu'on leur avait faits du *palo de vaca* ou arbre-vache, dont les nègres considèrent le lait comme un excellent aliment. Ils reconnurent en effet que les qualités de cet arbre extraordinaire n'avaient point été exagérées. Le *palo de vaca* est un bel arbre qui ressemble au pommier à larges feuilles. Lorsqu'on fait des incisions dans son tronc, il en découle une grande quantité de lait glutineux d'une saveur agréable et balsamique. Ce liquide doux et nourrissant est plus abondant au lever du soleil qu'à toute autre heure du jour. On voit alors les noirs et les naturels accourir de tous côtés avec de grands vases destinés à recevoir le lait. M. de Humboldt déclare que, dans tout le cours de ses voyages, il ne vit aucun objet qui produisît sur lui une plus vive impression que l'arbre-vache. Cet inestimable don de la nature semble n'avoir été accordé qu'aux Cordillères de la côte.

Une descente de mille pieds amena nos voyageurs des vallées d'Aragua dans un grand désert qui s'étend jusque sur les rives de l'Orénoque. « Je ne sais pas, dit M. de Humboldt, si le premier aspect des Llanos excite moins d'étonnement que celui de la chaîne des Andes. » Dans ces vastes et tristes solitudes, tous les objets paraissaient immobiles, la plaine semblait toucher le ciel, et, à la première vue, on l'eût prise pour une mer couverte d'algues marines. Partout où elle était dépouillée de végétation, la terre avait une tempé-

rature de cent vingt degrés. On ne sentait aucun souffle dans l'air, bien que des tourbillons de poussière s'élevassent continuellement au milieu de ce calme apparent. Le sol de ces Llanos est si parfaitement uni qu'un espace de vingt lieues carrées ne renferme souvent pas une éminence d'un pied de haut. Quelquefois cependant des bancs de pierre de quatre ou cinq pieds plus élevés que le reste de la plaine et de trois ou quatre lieues de longueur interrompent cette triste uniformité. On a quelque raison de croire qu'avant la découverte de l'Amérique, les Llanos étaient moins arides, moins sèches et moins désertes. Depuis qu'elles sont habitées et qu'on y fait paître des bestiaux, on met souvent le feu à la savane, afin d'améliorer les pâturages. Des groupes d'arbres épars dont l'ombrage protégeait la végétation contre les rayons brûlants du soleil se trouvent ainsi détruits.

A Calabozo, ville située dans les Llanos, nos voyageurs eurent l'occasion d'examiner le grand gymnote ou anguille électrique que l'on trouve en très-grande quantité dans les confluents de l'Orénoque. Il leur fut difficile toutefois de se procurer quelques-uns de ces poissons, car les Indiens craignent singulièrement la secousse qu'ils peuvent recevoir en les prenant. Ils croient, il est vrai, que les gymnotes peuvent être touchés avec impunité par un homme qui mâche du tabac. Mais leur foi en cette précaution ne va pas jusqu'à les déterminer à en faire l'expérience. Enfin, on proposa de « pêcher avec des chevaux ; » et les Indiens chassèrent aussitôt, de la savane dans un marais, environ trente chevaux ou mulets sauvages. Notre voyageur décrit ainsi la lutte qui suivit : « Le bruit extraordinaire causé par les sabots des chevaux fait sortir les gymnotes de la vase et les provoque au combat. Ces anguilles jaunâtres et livides ressemblant à des serpents aquatiques nagent sur la surface de l'eau et se pressent sous le ventre des quadrupèdes qui viennent troubler leur tranquillité ; la lutte qui s'engage entre des animaux d'une organisation si différente offre un spectacle frappant : les Indiens, armés d'harpons et de longues cannes, entourent l'étang de tous côtés et montent même sur les arbres dont les branches s'étendent horizontalement sur la surface de l'eau. Leurs cris sauvages et leurs

longs bâtons empêchent les chevaux de prendre la fuite et de regagner les rives de l'étang. Les anguilles, étourdies par le bruit, se défendent au moyen de décharges répétées de leurs batteries électriques ; pendant long-temps elles semblent victorieuses ; quelques chevaux succombent à la violence de ces secousses qu'ils reçoivent de tous côtés dans les organes les plus essentiels de la vie, et, étourdis à leur tour par la force et le nombre de ces secousses, ils s'évanouissent et disparaissent sous les eaux. D'autres haletants, la crinière hérissée, les yeux hagards et exprimant la plus vive douleur, cherchent à s'enfuir loin du champ de bataille ; mais les Indiens les repoussent impitoyablement au milieu de l'eau ; ceux en très-petit nombre qui parviennent à tromper la vigilance active des pêcheurs regagnent le rivage, s'abattent à chaque pas et vont s'étendre sur le sable, épuisés de fatigue, tous leurs membres étant engourdis par les secousses électriques des gymnotes. »

En moins de deux minutes cinq chevaux furent noyés. L'anguille, qui a cinq pieds de long et qui se presse contre le ventre des chevaux, fait une décharge sur toute l'étendue de ses organes électriques. Les chevaux ne sont probablement pas tués, mais seulement étourdis, et s'ils se noient, c'est que la lutte prolongée des autres chevaux et de leurs ennemis les empêche de se relever. Lorsque les gymnotes ont dépensé toute leur force électrique, ils s'approchent timidement du bord du marais et on les prend à l'aide de petits harpons attachés à de longues cordes ; si les cordes sont très-sèches, les pêcheurs n'éprouvent aucune secousse en retirant le poisson de l'eau. Divers gymnotes, pris de cette manière, furent examinés avec le plus grand soin par nos voyageurs. Quelques-uns avaient cinq pieds trois pouces de longueur, et les Indiens affirment qu'ils en ont vu quelquefois qui étaient beaucoup plus longs. Le gymnote est le plus large des poissons électriques ; il a une telle force électrique, que M. de Humboldt s'exprimait en ces termes : « Je ne me rappelle pas avoir jamais reçu de la décharge d'une grande bouteille de Leyde une commotion plus épouvantable que celle que j'éprouvai en plaçant imprudemment mon pied sur un gymnote qui venait de sortir de l'eau. »

Après avoir déterminé, au moyen d'observations astronomiques, la position de Calabozo, nos voyageurs descendirent vers l'Orénoque; durant la nuit, ils traversèrent un gué de l'Uritucu, rivière remplie d'une espèce de crocodiles dont l'audace et la férocité sont d'autant plus frappantes, que les crocodiles de la rivière Tisnao, éloignée seulement de huit lieues, se font remarquer par leurs habitudes timides et inoffensives. A San-Fernando nos voyageurs s'embarquèrent sur l'Apure, l'un des affluents de l'Orénoque. Les épaisses forêts au milieu desquelles coulait la rivière étaient peuplées par une multitude innombrable d'oiseaux de diverses espèces, qui, s'envolant tout-à-coup à l'aspect de nos voyageurs, obscurcissaient l'air comme des nuages. Sur le bord de l'eau, le taillis formait une sorte de haie d'environ quatre pieds de hauteur au travers de laquelle les animaux féroces de ce pays, les tigres, les jaguars et les peccari avaient pratiqué des sentiers pour aller boire à la rivière. La nature était redevenue tout-à-fait sauvage et vierge; des bêtes fauves de différentes espèces se succédaient les unes aux autres dans toutes les clairières de la forêt. Le plus grand tigre que nos voyageurs aperçurent et qui surpassait en hauteur les tigres de l'Inde possédés par les ménageries européennes, était étendu nonchalamment à l'ombre d'un beau zamany. Au coucher du soleil les singes commencèrent à pousser des gémissements épouvantables qui se font entendre à une distance de plusieurs milles. Les autres animaux prennent alors l'alarme, et confondent leurs cris divers dans ce concert sauvage. Les tigres, les oiseaux et les singes semblent lutter ensemble à qui produira le bruit le plus terrible. Lorsqu'on demande aux naturels pourquoi les animaux de la forêt font un pareil tumulte à certaines heures de la nuit, ils répondent gaiement qu'ils célèbrent la fête de la pleine lune.

L'Apure est de même que l'Orénoque infesté de crocodiles d'une taille immense, qui ne sont ni des caïmans, ni des alligators, mais bien de véritables crocodiles semblables à ceux du Nil. Quelques-uns ont dix-sept pieds de longueur. L'Apure nourrit aussi un petit poisson de quatre à cinq pouces de long, appelé dans le pays *caribe* ou *caribito*, parce qu'aucun autre poisson n'est aussi friand que lui de sang

humain. Il attaque les baigneurs et les nageurs, auxquels il enlève souvent des morceaux de chair considérables. Dès que l'on est blessé, même légèrement, par l'un de ces animaux, il est difficile de sortir de l'eau sans recevoir d'autres blessures plus graves encore; ces poissons cruels et voraces vivent au fond des rivières, mais, à peine quelques gouttes de sang ont-elles troublé leurs eaux, ils arrivent par milliers à leur surface. Comme personne n'ose se baigner dans les lieux qu'habite ce poisson, le caribito peut être regardé comme l'un des plus grands fléaux de ces climats, où les piqûres des moustiques et l'irritation de la peau rendent l'usage des bains si nécessaire.

Enfin, nos voyageurs atteignirent l'Orénoque, et ils commencèrent à descendre ce fleuve majestueux, qui, en certains endroits, avait trois milles de large à une distance de cinq-cents milles de la mer; ils naviguèrent ainsi jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au Temi, qui vient se jeter dans l'Orénoque du côté du midi, et qu'un portage de peu d'étendue réunit au Cano-Pimichin, l'un des affluents du Rio-Negro. Les forêts des rives du Temi sont souvent inondées à une grande distance, et, pour abréger la navigation, les Indiens ouvrent au travers des arbres des *sendas*, ou sentiers d'eau, de quatre à cinq pieds de large. Ainsi une partie du voyage s'accomplit au milieu d'une forêt d'arbres magnifiques dont la hauteur varie de cent à cent vingt pieds. Des bancs de dauphins d'eau douce entouraient la barque et nageaient au travers de la forêt en lançant au-dessus de leurs têtes ces jets d'eau et d'air comprimé qui leur ont fait donner par les marins le nom de souffleurs. Nos voyageurs furent singulièrement étonnés d'assister à un pareil spectacle, dans le milieu du continent, à trois cents ou quatre cents lieues au-dessus des embouchures de l'Orénoque et de la rivière des Amazones. Il fallut quatre jours pour porter les canots par terre des eaux du Témi dans celles du Cano-Pimichin, par lequel MM. de Humboldt et Bonplan descendirent ensuite dans le Rio-Negro, l'un des tributaires du Maranon et de la rivière des Amazones. Leur but en entreprenant cette pénible excursion, pendant laquelle ils eurent tant à souffrir des piqûres des moustiques, du manque de repos, et d'un long emprisonnement sur un canot étroit, était

de déterminer par des observations astronomiques la position du Cassiquiare, bras de l'Orénoque qui se jette dans le Rio-Negro, et qui établit ainsi une communication entre le premier de ces fleuves et le Maranon. Ils reconnurent que cette jonction a lieu sur les frontières du Brésil et des terres espagnoles, à deux degrés au nord de l'équateur, bien que dans le pays on la suppose généralement placée sous la ligne équatoriale. Passant au nord du Cassiquiare, nos voyageurs entrèrent de nouveau dans l'Orénoque qui, en cet endroit, vient de l'est; et ils eussent recherché les sources de cette grande rivière, si les Indiens Guaica, tribu belliqueuse et douée d'un beau teint, et les sauvages Guajaribes, nation de cannibales cuivrés, n'eussent rendu cette entreprise trop dangereuse. Ils avaient fait alors cent quatre-vingts lieues dans une barque, depuis San-Fernando, sur l'Apuré, jusqu'à San-Carlos sur le Rio-Negro, et lorsqu'ils rentrèrent dans les eaux de l'Orénoque, il leur restait trois cent vingt lieues de navigation pour atteindre Angostura. Ce fut pendant ce voyage qu'ils visitèrent la caverne d'Ataruipo, située dans un lieu ombragé et désert, sur le penchant d'une montagne escarpée. Cette caverne, qui sert de tombeau à une ancienne tribu entièrement détruite aujourd'hui, renferme six cents squelettes rangés avec le plus grand ordre et très-bien conservés. Quelques-uns de ces cadavres sont peints en rouge; d'autres, semblables à de véritables momies, sont vernis avec des résines odoriférantes, et enveloppés dans des feuilles de l'héliconia ou arbre plantain. Enfin ils atteignirent Angostura, fatigués par la longueur du voyage et par tous les inconvénients inséparables de la navigation d'un fleuve sous un climat aussi chaud.

De l'Orénoque, nos voyageurs retournèrent à Barcelona et à Cumana par les missions des Indiens Caraïbes, belle et forte race de sauvages, dont l'extérieur dénote cette supériorité physique qui les rendit autrefois si formidables aux conquérants du Nouveau-Monde. Après avoir visité les parties méridionales de Saint-Domingue et de la Jamaïque, ils se rendirent à Cuba, où ils s'occupèrent à améliorer la fabrication du sucre, à lever le plan des côtes de l'île, et à faire diverses observations astronomiques..

CHAPITRE XVI.

CONTINUATION DES VOYAGES DE M. DE HUMBOLDT.

Arrivée de M. de Humboldt à Carthagène. — Volcanitos de Turbaco. — Santa-Fé de Bogota. — Chutes de Tequendama. — Traditions locales. — Vue du plateau. — Pont naturel d'Icononzo. — Passage du Quindiu. — Un voyage à d'os d'homme. — Visite au volcan Purace. — Arrivée à Quito. — Volcan de Pichincha. — M. de Humboldt entreprend l'ascension du Chimborazo. — Il passe par Riobamba. — Ravages des tremblements de terre. — Chaussée de Yégor. — M. de Humboldt descend la rivière des Amazones. — Il observe l'équateur magnétique. — Il repasse les Andes. — Truxillo. — Il arrive à Lima. — Il observe le passage de Mercure. — Il se rend à Guayaquil. — Il va par mer à Acapulco. — Mexico. — Mines de Moran et de Réal de Monte. — Guanaxuato. — Description de Jorullo. — Volcans de Puebla. — Le coffre de Perote. — Vera-Cruz. — Philadelphie. — Retour en Europe. — M. Bonplan va à Buénos-Ayres. — Il est pris et fait prisonnier par le souverain du Paraguay.

M. de Humboldt avait promis à Baudin de faire partie de l'expédition projetée dans l'hémisphère méridional ; aussi, à peine apprit-il que ses bâtiments étaient partis de France, avec l'ordre de doubler le cap Horn et de toucher sur les côtes du Chili et du Pérou, qu'il quitta immédiatement Cuba, pour traverser l'Amérique du sud, et aller à la rencontre du navigateur français. Ce fut à Quito seulement qu'il sut que l'expédition du capitaine Baudin avait suivi une route différente, et devait entreprendre la circumnavigation du globe, en se dirigeant de l'ouest à l'est.

Au mois de mars de l'année 1801, M. de Humboldt et son ami Bonplan arrivèrent de Cuba à Carthagène, avec l'intention de se rendre à Santa-Fé de Bogota, capitale de la Nouvelle Grenade, et de monter ensuite sur les plaines élevées de Quito. Mais, pour se préparer à ce long voyage et éviter les chaleurs excessives de Carthagène, ils habitèrent pendant quelque temps le beau village de Turbaco, situé sur les hauteurs qui dominent la côte, à une élévation de douze cents pieds au-dessus de l'Océan. Les Indiens qui les accompagnaient dans leurs herborisations leur parlaient sou-

vent d'un pays marécageux, situé au milieu d'une forêt de palmiers, et appelé *les Petits-Volcans*. A en croire les traditions existantes encore parmi eux, ce pays avait été autrefois en flamme, mais un homme très-pieux était parvenu à éteindre ce feu souterrain en l'arrosant avec de l'eau bénite, et, depuis cette époque, le volcan de feu se transforma en un volcan d'eau.

Ces histoires que les naturels racontaient avec tant d'empressement, pour attirer l'attention des étrangers sur les phénomènes de la nature, M. de Humboldt savait bien qu'elles étaient remplies d'exagération et de superstition. Il se laissa néanmoins conduire aux Petits-Volcans, et il fut récompensé de ses fatigues et de sa crédulité par un spectacle beaucoup plus important qu'il ne pouvait l'espérer.

Les *Volcanitos*, ou Petits-Volcans, sont situés à deux milles environ à l'est de Turbaco, dans une épaisse forêt, abondant en baume d'arbres *tolu*. Au centre d'une vaste plaine, s'élèvent dix-huit à vingt petits cônes de vingt à vingt-cinq pieds de hauteur, formés d'une argile grisâtre, et ayant à leur sommet une ouverture remplie d'eau. En approchant de ces petits cratères, on entend par intervalles un son creux, mais très-distinct, et quelques secondes après on voit s'en dégager une grande quantité d'air. Les Indiens affirment que les formes des cônes n'éprouvent aucun changement visible pendant un grand nombre d'années. M. de Humboldt reconnut que l'air qui s'en dégageait était du gaz azote beaucoup plus pur que celui qu'on se procure généralement dans les laboratoires de chimie.

A Santa-Fé de Bogota, située dans une vallée plus élevée que le sommet du Saint-Bernard, nos voyageurs employèrent quelques mois à étudier les richesses botaniques du pays, sa structure minéralogique et ses curiosités principales. Bien qu'elle s'élève à huit mille six cents pieds au-dessus du niveau de la mer, la plaine sur laquelle se trouve bâtie la ville est entourée par de hautes montagnes, et paraît avoir été autrefois le lit d'un grand lac. La rivière de Funzha, appelée communément le Rio-Bogota, qui reçoit toutes les eaux de la vallée, semble s'être frayé un passage au travers des montagnes au sud-ouest de Santa-Fé. Près de la ferme de Tequen-

dama, cette rivière quitte les plaines par un étroit canal qui descend dans le bassin de la rivière Magdalena, et, si l'on bouchait ce passage, tout le plateau de Bogota serait immédiatement inondé. Les Indiens, toujours prêts à attribuer une origine miraculeuse à tous les phénomènes naturels, racontent que Bochica, un héros de leur race, déchira les rochers qui fermaient la vallée, et dessécha ainsi les eaux du lac de Bogota. Cette grande œuvre terminée, il se retira dans la vallée sainte d'Eraca, où il vécut pendant deux mille ans, en s'imposant les pénitences les plus austères.

Bien que la cataracte de Tequendama ne soit pas, comme on le croit généralement en Europe, la plus grande cataracte du globe, elle offre cependant un spectacle sublime au voyageur : à peu de distance de sa chute, la rivière a encore cent soixante-dix pieds de largeur; mais, près de la crevasse qui paraît formée par un tremblement de terre, sa largeur ne dépasse pas quarante pieds. C'est par cette crevasse que toute la masse des eaux réunies dans la vallée de Bogota tombe en deux chutes dans un abîme de six cents pieds de profondeur. La colonne de vapeur qui s'élève au-dessus de la cataracte s'aperçoit de Santa-Fé, c'est-à dire à une distance de cinq lieues. On croit que cette énorme masse de vapeur qui est précipitée par son contact avec l'air froid contribue beaucoup à la fertilité de cette partie du plateau de Bogota. Comme la rivière tombe dans le bassin de la Magdalena qui arrose un pays plus chaud, la végétation de ce bassin offre un aspect entièrement différent de celui de la plaine supérieure. Le voyageur, placé sur les hauteurs, laissant derrière lui une plaine fertile en blé, et se trouvant lui-même entouré de chênes, d'ormes et d'autres plantes qui rappellent à son souvenir la végétation de l'Europe, voit s'étendre à ses pieds une immense contrée couverte de palmiers, de bananiers et de cannes à sucre. Quelques palmiers sont même venus au pied de la cataracte.

Ce fut durant ce voyage qu'au mois de septembre de l'année 1801, MM. de Humboldt et Bonplan passèrent sur lès ponts naturels d'Iconozo. La vallée dans laquelle ces ponts sont situés est l'une de ces profondes et étroites crevasses que l'on ne trouve, pour ainsi dire, que dans les Cordillères, et

dont la grandeur et les pentes escarpées remplissent d'étonnement et d'effroi l'âme du voyageur. Telle est, en certains endroits, la profondeur de ces gorges, que, si on plaçait le Vésuve au fond de leurs abîmes, son sommet dépasserait à peine leur ouverture. Un petit torrent, appelé Rio de la Suma-Paz, descendu de la chaîne orientale des Andes, qui, dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, sépare le bassin de la Magdalena des vastes plaines du Meta, du Guaviare et de l'Orénoque, se fraie un passage au travers d'une crevasse dans le centre de la vallée d'Icononzo ou de Pandi. On ne pourrait le traverser sans les plus grandes difficultés, si la nature n'avait pris soin d'y construire elle-même deux ponts de rochers, regardés avec raison comme la merveille la plus curieuse de ce pays. Toutefois, la route qui conduit à ces ponts naturels est l'une des plus dangereuses et des moins fréquentées des Cordillères, et une passion enthousiaste des beautés de la nature peut seule déterminer les voyageurs à lui donner la préférence.

Après avoir fait deux chutes remarquables, le torrent de la Suma-Paz entre dans une gorge qui fut probablement formée par un tremblement de terre. Un bloc de rocher semble avoir résisté à la secousse qui sépara les deux montagnes, et sert maintenant de pont pour passer d'un côté de la vallée à l'autre. Cette arche naturelle a environ cinquante pieds de long et quarante pieds de large. A son centre, son épaisseur ne dépasse pas huit pieds; enfin son élévation au-dessus des eaux du torrent est de quatre cents pieds. Les Indiens de Pandi ont construit, pour la commodité et la sûreté des voyageurs qui visitent rarement ce désert, une petite balustrade de roseaux s'étendant tout le long de la route. A soixante pieds au-dessous du premier pont, on en trouve un second, auquel conduit un étroit sentier sur le bord du précipice. Trois énormes blocs de rocher sont tombés en cet endroit, de manière à se supporter mutuellement. Celui du milieu forme la clé de la voûte. Le centre du deuxième pont est percé d'une large ouverture par laquelle on découvre le fond de l'abîme : le torrent semble couler dans une caverne obscure, d'où sort incessamment un bruit lugubre, causé par les oiseaux nocturnes qui habitent la gorge, et dont on voit

toujours plusieurs milliers voler sur la surface de l'eau. La profondeur de la vallée empêche de les prendre, et on ne peut même les apercevoir qu'en jetant dans l'abîme des pièces d'artifice pour l'illuminer. Le pont naturel d'Iconônzo est situé à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Les difficultés de la route et de fortes pluies avaient rendu extrêmement fatigant leur voyage à Quito; cependant, MM. de Humboldt et Bonplan ne se reposèrent que fort peu de temps dans cette ville. Leur amour de la science et leur curiosité les ramenèrent bientôt dans la vallée du Magdalena, au milieu de ces forêts qui recouvrent les flancs du Quindiu, montagne des Andes centrales, dépassant les limites des neiges perpétuelles.

La montagne du Quindiu est regardée comme l'un des passages les plus difficiles de la Cordillère des Andes. En effet, dans la saison la plus favorable de l'année, il faut au moins dix ou douze jours pour traverser ses épaisses forêts entièrement inhabitées, et durant ce pénible voyage on ne trouve aucune hutte, on ne peut se procurer aucun moyen de subsistance. A toutes les époques de l'année, les voyageurs ont soin de se munir de provisions pour un mois, car il arrive souvent que la fonte soudaine des neiges et la crue des torrents les empêche tout à la fois de revenir sur leurs pas ou de continuer leur route. Le point culminant du passage du Quindiu est situé à douze mille pieds environ au-dessus du niveau de la mer, et dans certains endroits le sentier qui domine les précipices n'a pas plus d'un pied de largeur. Les voyageurs traversent ordinairement cette montagne à dos d'homme, c'est-à-dire assis dans un fauteuil attaché à l'aide de fortes courroies sur les épaules d'un *carguero*, ou porteur. Bien que peu lucratif et très-fatigant, le métier de carguero est choisi de préférence à tout autre par tous les jeunes gens robustes qui habitent les montagnes des Andes; l'existence vagabonde et indépendante des forêts leur offre plus d'attraits que la vie sédentaire, monotone et contrainte des villes. Dans quelques parties de l'Amérique du Sud un individu devient-il tellement gros et tellement pesant qu'il ne puisse trouver un carguero pour le porter, il se voit privé de la faculté et du plaisir de voyager au-delà des limites de sa vallée natale.

MM. de Humboldt et Bonplan, ne voulant pas voyager à dos d'homme, aimèrent mieux marcher pieds nus. Cette circonstance et la nécessité où ils se trouvèrent de traverser des torrents d'eau glacée rendirent le voyage extrêmement fatigant. Avant d'entrer dans les forêts du Quindiu, leurs guides cueillirent sur les montagnes voisines quelques centaines de feuilles du vijao, plante de la famille des bananiers. Ces feuilles, d'environ vingt pouces de long et de quatorze pouces de large, sont couvertes d'un vernis particulier qui les rend pendant un certain temps imperméables. Cent livres de ces feuilles suffisent pour couvrir une hutte capable de contenir six à huit personnes. En entrant dans la forêt, quelques branches arrachées aux arbres formèrent la charpente d'une tente, recouverte en quelques minutes des feuilles du vijao, et sous laquelle, malgré des pluies violentes et continuelles, nos voyageurs demeurèrent à l'abri durant plusieurs jours dans la vallée de Boquia. Les fatigues de leur voyage au Quindiu furent largement récompensées par la contemplation, la recherche et l'étude de tous les trésors que la nature offre sur cette montagne à ses admirateurs. C'est là en effet que se trouve le palmier, dont le tronc est recouvert d'une poix végétale employée par les naturels pour la fabrication des torches. C'est là que le pic de Tolina s'élève du sein d'immenses forêts où des fleurs sont aussi grandes que des arbres, et où le bambou atteint à une taille gigantesque.

De ces montagnes, nos voyageurs descendirent dans la vallée de Cauca vers l'occident : puis, après s'être reposés pendant quelque temps à Carthago, ils parcoururent la province de Choco, contrée remarquable par la quantité de platine qu'elle fournit au commerce. Après avoir visité ensuite les mines d'or de Quilichao, ils montèrent à Popayan qui, située à une hauteur d'environ six mille pieds au-dessus du niveau de la mer, jouit d'un climat délicieux, bien qu'elle ne soit qu'à 2° 1/2 de l'équateur. Cette ville se trouve bâtie au pied des grands volcans de Sotara et de Puracé, l'une des plus hautes sommités des Andes. Une végétation magnifique orne les plaines environnantes, et au-delà de cette riche verdure, une chaîne de montagnes arides et

sombres qui paraissent avoir été bouleversées par des tremblements de terre, entourent les neiges perpétuelles du volcan.

Le petit village de Puracé doit la réputation dont il jouit aux belles cataractes de la rivière que l'acidité de ses eaux a fait surnommer par les Espagnols *Rio Vinagre*. Ce petit ruisseau, très-chaud vers sa source, est, selon toute probabilité, formé par les eaux provenant des neiges que fond le soufre en fusion dans l'intérieur du volcan. Il fait trois chutes, dont l'une a plus de quatre cents pieds de hauteur. Le Rio Cauca ne nourrit aucun poisson à quatre lieues au-dessous de sa jonction avec le Rio Vinagre.

Nos hardis voyageurs firent l'ascension du cratère du Puracé, qui est rempli d'eau bouillante ; puis ils traversèrent la Cordillère déserte d'Almaguer et le plateau élevé de los Pastos, et, après un voyage pénible de quatre mois, ils arrivèrent à Quito au commencement de l'année 1802 ; ils passèrent alors environ neuf mois à étudier les monuments du pays, sa végétation, la structure de ses montagnes colossales et ses volcans. Ce fut à Quito qu'ils firent la connaissance d'un jeune homme accompli, le fils du marquis de Selvalègre, qui les accompagna dans toutes leurs excursions au Pérou et au Mexique. Deux fois ils montèrent jusqu'au sommet du volcan de Pichincha dans les Andes occidentales, où ils répétèrent leurs expériences sur la constitution de l'air, sur les phénomènes électriques, magnétiques, hygroscopiques et sur les propriétés de l'eau bouillante qui remplit le cratère. Ils visitèrent aussi les volcans d'Antisana, de Cotopaxi, de Tunguragua et du Chimborazo ; et M. de Humboldt, qui mesura les hauteurs de toutes ces montagnes, crut devoir en conclure que la plupart d'entre elles s'étaient singulièrement abaissées, depuis le milieu du dernier siècle : opinion qui coïncide avec les observations des habitants. Il pensa aussi que ces différentes sommités, loin de former un groupe de volcans distincts, constituent une seule masse soulevée en même temps, ou une énorme muraille volcanique s'étendant du nord au midi et occupant, avec ses crêtes, une surface de plus de six cents lieues carrées. Ces montagnes élevées, si éloignées l'une de l'autre qu'elles paraissent aux yeux de

l'homme, ne sont probablement que les différentes ouvertures coniques de la même grande muraille.

Au mois de mai de l'année 1802, M. de Humboldt entreprit l'ascension du Cotopaxi, le plus élevé de tous les volcans des Andes qui ait été en activité à des périodes récentes. Sa hauteur absolue de dix-huit mille huit cents pieds surpasse de plus de huit cents mètres celle qu'aurait le Vésuve placé sur le sommet du pic de Ténériffe; ses éruptions sont fréquentes et désastreuses. Le Cotopaxi est le volcan le plus redoutable du royaume de Quito; les fragments de rocher et les masses de scorie qu'il jette dans les vallées voisines suffiraient seuls pour former une montagne considérable. En 1738 ses flammes s'élevèrent à plus de neuf cents mètres au-dessus du cratère. En 1744, le bruit de ses explosions parvint jusqu'à la Honda, c'est-à-dire à plus de deux cents lieues de distance. Tandis qu'ils séjournaient au port de Guayaquil, éloigné de cinquante-deux lieues du cratère, nos voyageurs entendaient continuellement ses tonnerres souterrains semblables aux décharges d'une forte batterie.

Situé au sud-est de Quito, le Cotopaxi est, quant à son aspect, la plus belle de toutes les sommités colossales des hautes Andes; c'est un cône parfait, revêtu d'énormes couches de neiges qui brillent d'un éclat éblouissant au coucher du soleil, lorsque les ombres des Andes occidentales s'étendent déjà sur le pays situé à ses pieds : le cratère paraît être entouré d'une muraille circulaire qui, examinée avec un télescope, ressemble à un parapet; il est extrêmement difficile de s'élever jusqu'aux limites inférieures des neiges perpétuelles, et M. de Humboldt, après un examen attentif du cône, déclare qu'il serait impossible d'atteindre le bord du cratère.

Le 23 juin suivant, nos voyageurs entreprirent l'ascension du Chimborazo, et, bien qu'ils eussent beaucoup à souffrir de la rigueur du froid et de l'extrême rareté de l'air, ils s'élevèrent cependant plus haut que tous les voyageurs qui les avaient précédés, c'est-à-dire à dix-huit mille cinq cent soixante-seize pieds au-dessus du niveau de la mer, ou trois mille quatre cent quatre-vingts pieds au-dessus du point atteint par Condamine en 1745. Mais le pic le plus élevé du

Chimborazo, dont les séparait une immense crevasse de neige, les dominait encore de treize cent cinquante pieds. A cette élévation, où leur sang s'échappait par leurs yeux et par leurs lèvres à cause de la rareté de l'air, ils firent des expériences sur l'inclinaison de l'aiguille magnétique.

De Quito, M. de Humboldt et ses compagnons se dirigèrent vers la rivière des Amazones, en passant par Lactacunga, Hambato et Riobamba, pays qu'avaient bouleversé complètement le tremblement de terre du mois de février 1797 et les éruptions volcaniques de la même époque. En effet, d'immenses torrents de boue et d'eau descendus des montagnes, se répandant sur les vallées cultivées, y engloutirent environ quarante mille habitants. A Loxa ils firent pendant quelque temps des recherches concernant les arbres des bois voisins, qui fournissent l'écorce péruvienne. Puis ils descendirent de nouveau les hautes Andes pour se rendre à la rivière des Amazones, et pendant ce trajet ils eurent l'occasion d'admirer les magnifiques ruines de la chaussée de Yéga qui conduit sur les chaînes porphyritiques des Andes depuis Cusco jusqu'à Assonay, à une élévation de quatre à six mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Au village de Chamaya ils s'embarquèrent sur la rivière du même nom, qui les conduisit dans le Maranon. La jonction des deux rivières fut déterminée à l'aide de calculs astronomiques, et M. de Humboldt dressa une carte du Maranon d'après des observations scientifiques, depuis le point où il y entra jusqu'à l'embouchure du Rio Napo où Condamine avait commencé ses observations. Ainsi se trouva comblée cette lacune importante de la géographie de l'intérieur de l'Amérique. Durant ce voyage, Bonplan s'occupa à augmenter sa collection botanique.

En retournant au Pérou nos voyageurs traversèrent pour la cinquième fois la grande chaîne des Andes, et ils déterminèrent par 7° de latitude sud la position de l'équateur magnétique, c'est-à-dire la ligne sous laquelle l'aiguille magnétique n'a aucune inclinaison. Ils visitèrent aussi les riches mines d'argent d'Hualguayoc, élevées de plus de douze mille pieds au-dessus du niveau de la mer. De Caxamarca, célèbre par ses ruines, ils montèrent à la ville de Truxillo, dans le

voisinage de laquelle des pyramides désignent l'emplacement d'une ancienne cité péruvienne. Sous l'une de ces pyramides on a découvert, durant le cours du siècle dernier, une immense quantité de monnaie d'or. Traversant ensuite les déserts qui s'étendent le long de la côte au midi du Pérou, nos voyageurs arrivèrent à Lima, où M. de Humboldt eut la satisfaction d'observer avec le plus grand succès un passage de Mercure.

Au commencement de l'année suivante, M. de Humboldt et ses compagnons se rendirent à Guayaquil, où ils remarquèrent surtout la vigueur de la végétation des tropiques. De ce port, un voyage de trente jours les amena à Acapulco, dans la Nouvelle-Espagne. L'immense masse de renseignements locaux que M. de Humboldt parvint à recueillir durant sa résidence d'une année dans ce pays, et que contient son ouvrage intitulé : *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, suffirait seule pour montrer quels furent ses nombreux talents et son infatigable activité. Mais, tandis qu'il contiuuait ses recherches sur l'histoire et les antiquités du Mexique, le caractère et le langage de ses habitants, il trouva encore le temps d'étudier les phénomènes naturels que lui offrait cette intéressante contrée et de déterminer avec exactitude la position géographique de ses principaux pays.

Il examina avec le discernement d'un disciple de Werner les mines de Tasco, de Moran et de Reai del Monte. En 1803 il se rendit avec ses compagnons dans la partie méridionale du royaume, et il visita les mines de Guanaxuato qui surpassent en richesses celles de Potosi. Deux mois furent consacrés à prendre des mesures trigonométriques et à faire des recherches géologiques; puis les voyageurs descendirent dans les plaines de Jorullo, d'où ils firent l'ascension du volcan du même nom et examinèrent son cratère. La formation de ce volcan est peut-être l'une des révolutions physiques les plus extraordinaires dont les annales de l'histoire nous aient conservé une relation positive. Dans l'intérieur du continent, à trente-six lieues de la côte de la mer et à plus de quarante-deux lieues de tout autre volcan en activité, s'éleva tout-à-coup du sein de la plaine, le 29 septembre 1759, une montagne de cendres et de scories de mille

sept cents pieds de haut, entourée de mille petits cônes qui jetaient tous des flammes en même temps ; ces petits cônes, variant de six à neuf pieds en hauteur, s'étendent sur un espace de quatre-vingts milles carrés. Ils ressemblent à autant d'entonnoirs, exhalent une vapeur épaisse et communiquent une chaleur insupportable à l'atmosphère environnante. Aussi les contrées voisines sont-elles très-malsaines.

Du pays fertile de Méchoacan, nos voyageurs retournèrent au Mexique par les hautes plaines de Tolucca, où ils virent un arbre remarquable, le *Cheirostemon*, qu'on suppose être le seul arbre de ce genre existant sur la surface de la terre. A Mexico ils s'occupèrent à mettre en ordre leurs collections de plantes et d'échantillons géologiques, à rédiger leurs observations astronomiques et à dresser l'Atlas géologique pour lequel ils avaient réuni tant de matériaux. Ils quittèrent cette ville au mois de janvier 1804 afin d'aller reconnaître le versant oriental des Cordillères sur lequel ils mesurèrent géométriquement les hauteurs des deux volcans de Puebla, Popocatepetl et Itzaccihuatl. Le premier de ces volcans est constamment en activité, bien que depuis des siècles son cratère n'ait vomi que de la fumée et des cendres. Il a deux mille pieds de plus que les plus hautes montagnes de l'Europe, et il est lui-même la montagne la plus élevée de la nouvelle Espagne. La grande quantité de neige tombée tout récemment n'empêcha pas M. de Humboldt de faire l'ascension du Cofre, plus élevé de mille trois cents pieds que le pic de Ténériffe. Du sommet de cette montagne, on découvre une vue aussi étendue que variée sur la plaine de Puebla, et le versant oriental des Cordillères du Mexique, couvert d'épaisses forêts de liquidambar, de fougères arborescentes et de plantes sensitives. Nos voyageurs purent distinguer le port de Vera-Cruz, le château de St.-Jean-d'Ulloa et les rivages de la mer. Cette montagne doit son nom de Cofre à un rocher nu, de forme pyramidale, qui s'élève sur son sommet comme une tour, à la hauteur de quatre ou cinq cents pieds, du milieu d'une forêt de pins, et qui, vu à une certaine distance, a un aspect singulier et pittoresque. Le pic d'Orizana fut mesuré aussi avec la plus grande exactitude.

Après une résidence agréable dans ces plaines élevées,

nos voyageurs descendirent au port de Vera-Cruz, et ayant échappé heureusement à la fièvre meurtrière qui, à cette époque, y exerçait de si grands ravages, ils arrivèrent sains et saufs à la Havane, où ils avaient en 1800 déposé la majeure partie de leur collection. Ils y demeurèrent deux mois, puis ils s'embarquèrent pour Philadelphie, employèrent quelques semaines à étudier la constitution politique des États-Unis, et au mois d'août 1804 ils retournèrent dans leur patrie. Leurs collections minéralogique et botanique arrivèrent en Europe sans accident, à l'exception d'une très-faible partie embarquée en 1800, et perdue dans un naufrage. La collection des plantes, due principalement à l'infatigable zèle de Bonplan, comprend six mille trois cents espèces.

A son retour en France, Bonplan fut nommé par Napoléon intendant général de ses jardins de la Malmaison ; mais en 1818 il alla à Buénos-Ayres pour y professer l'histoire naturelle. Au mois d'octobre 1820, il entreprit de remonter le Parana dans l'intérieur du Paraguay, mais lorsqu'il fut arrivé à Sainte-Anne, sur la rive orientale du fleuve où il avait établi une colonie d'Indiens et fait une plantation de thé, des soldats envoyés par le docteur Francia, le souverain du Paraguay, fondirent sur lui à l'improviste, détruisirent sa plantation et l'emmenèrent prisonnier. Il fut alors enfermé dans Santa-Maria, et, bien qu'on l'autorisât à exercer la médecine, on lui defendit de quitter le fort. Lorsqu'il demanda pourquoi on le retenait captif, on lui répondit qu'on le punissait d'avoir osé planter l'arbre à thé, qui fournit au Paraguay un article précieux d'exportation. M. de Humboldt écrivit en vain au docteur Francia afin d'obtenir la mise en liberté de son ami, et, sous le ministère de M. Canning, le consul anglais de Buenos-Ayres, employa toute son influence pour parvenir au même but. Ses efforts semblèrent d'abord inutiles. Ce ne fut que long-temps après son arrestation que Bonplan obtint sa liberté, et put revenir en Europe avec une flore presque complète de l'Amérique du sud.

M. de Humboldt, durant le cours de ses voyages dans l'Amérique du sud, détermina à l'aide de calculs astronomiques la position de plus de trois cents pays différents; mais il fit plus que de corriger simplement les cartes de ce conti-

nent. Ses observations embrassèrent toutes les branches de l'histoire naturelle et des sciences physiques, tandis qu'il étudiait en même temps les caractères des peuples et leurs institutions politiques. Aucun autre voyageur n'a fait faire plus de progrès à la géographie physique, aucun n'a réuni un si grand nombre d'observations propres à jeter d'éclatantes lumières sur l'histoire naturelle de notre globe. Son talent d'écrivain est égal à sa science et à son activité. Ses spéculations sont aussi ingénieuses que hardies; il n'invente pas à plaisir des théories imaginaires ou basées sur de simples conjectures; soulève-t-il des problèmes d'une solution difficile, il n'affiche pas un scepticisme outré pour paraître un esprit fort aux yeux du vulgaire; en un mot, il cherche ardemment et sincèrement la vérité. En 1818, ce célèbre voyageur se proposait d'entreprendre une expédition scientifique dans le Thibet et les Indes orientales. Le roi de Prusse lui avait fourni avec une généreuse libéralité tous les fonds et tous les instruments dont il pourrait avoir besoin; mais il renonça à ses projets et se contenta d'aller faire une excursion de peu de durée dans les monts Ourals.

CHAPITRE XVII.

EXTRÉMITÉ MÉRIDIONALE DE L'AMÉRIQUE.

Le Paraguay. — Azara reconnaît les frontières. — Les Pampas de Buénos-Ayres. — Voyage du capitaine Head. — Description des plaines. — Formidable croissance des chardons. — Colonie projetée des Espagnols. — Description de la Patagonie et des Pampas, par M. Falkner. — Déserts de sable. — Les habitants indigènes. — Leurs habitudes vagabondes. — Leurs statuts. — Les côtes de la Patagonie relevées par les Espagnols. — Voyage du capitaine King. — Ses résultats. — Le Nouveau-Shetland du Sud. — Voyage de M. Weddell. — Il examine le nouveau Shetland du Sud. — Il atteint une haute latitude. — Les Nouvelles-Orcades. — La Nouvelle-Géorgie. — Son aspect. — Pêche du veau marin.

Leur passion de l'or qui entraîna sur les traces de Colomb les premiers conquérants de l'Amérique, et leur croyance

erronée que tous les lieux éloignés, déserts, et d'un accès difficile renfermaient d'immenses trésors naturels, les conduisirent bientôt dans presque toutes les contrées du continent de l'Amérique du sud. Les mêmes régions ont été depuis visitées à plusieurs reprises par des voyageurs modernes, qui les examinèrent avec une attention plus intelligente, et qui en firent des descriptions beaucoup plus exactes et beaucoup plus complètes que celles de tous leurs prédécesseurs. Les ouvrages d'Ulloa, de Barrière, de Luccock, de Koster, de Mawe, d'Helm et d'autres, contiennent tous des renseignements précieux concernant les régions tropiques de l'Amérique du sud. Mais l'analyse des relations de ces écrivains dépasse les limites d'un ouvrage qui a plutôt pour objet d'indiquer les premières découvertes des diverses parties du globe, que de suivre dans toutes leurs vicissitudes les progrès successifs de l'histoire de la géographie.

Les travaux de M. de Humboldt et des hydrographes espagnols ont singulièrement corrigé les nombreuses erreurs de la carte des régions équatoriales de l'Amérique. Les discussions que les cours de Lisbonne et de Madrid eurent ensemble pendant quelque temps, concernant les limites méridionales du Brésil, donnèrent naissance à des recherches qui devaient nécessairement faire faire quelques progrès à la géographie. En 1781, don Félix de Azara et quelques autres officiers furent chargés par le gouvernement espagnol de déterminer sur les lieux mêmes, avec les commissaires portugais, les limites de leurs territoires respectifs. L'exécution du traité signé entre les deux cours éprouva d'abord quelques difficultés et quelques retards occasionnés par les réponses évasives des Portugais; mais Azara, qui était doué d'une grande activité et très-bon naturaliste, employait utilement son temps à explorer une partie de l'empire espagnol jusqu'alors très-peu connue. Il dressa de très-bonnes cartes de la Plata et de ses tributaires; il écrivit aussi une description du Paraguay, sèche et imparfaite il est vrai sous le point de vue géographique, mais renfermant des renseignements précieux pour l'histoire naturelle. Le Paraguay, qui se trouvait à cette époque soumis à la juridiction immédiate du viceroi de Buénos-Ayres, avait perdu la prospérité dont il parais-

sait jouir sous le gouvernement des jésuites missionnaires; les nations indiennes abandonnèrent un pays dans lequel elles n'avaient plus aucune importance, car si les jésuites les regardèrent comme des enfants, les officiers espagnols les traitèrent en esclaves. La population et la production du Paraguay diminuèrent sensiblement, et lorsque Azara la visita, cette contrée ne pouvait exciter le même degré de curiosité qu'elle excite aujourd'hui, depuis qu'une révolution extraordinaire en a fait un état indépendant. Lors de la destruction de l'empire espagnol en Amérique, le Paraguay se sépara de Buénos-Ayres, et demeura soumis à don José-Gaspard-Rodriguez de Francia, qui prenait lui-même le titre de directeur, et qui, bien qu'assisté d'un conseil de quarante-deux représentants choisis par le peuple, exerçait en réalité un pouvoir arbitraire. Le docteur Francia est un créole, qui doit évidemment aux jésuites les notions qu'il possède en matière de gouvernement; toutefois, son courage le rend bien digne de commander à un peuple demi-barbare. Au mois d'avril de l'année 1827, l'empereur du Brésil reconnut, dans un traité solennel, l'indépendance du Paraguay et le gouvernement du docteur Francia.

La partie méridionale du continent américain, depuis les limites de la province de Buénos-Ayres jusqu'au détroit de Magellan, n'a été jusqu'alors que peu visitée et n'a trouvé comparativement à d'autres pays qu'un très-petit nombre d'historiens. Ce n'est même que de nos jours que sa carte hydrographique a été dressée avec une exactitude passable. Le capitaine Head nous a donné dans ses *notes* une description animée des Pampas ou grandes plaines, situées à l'ouest et au sud de la Plata. Placé à la tête d'une société qui avait pour but d'exploiter les mines d'or et d'argent des provinces du Rio de la Plata, ce gentleman se rendit au travers des grandes plaines des Pampas aux mines d'or des San-Luis, puis aux mines d'argent d'Uspallata, situées au-delà de Mendoza à mille milles environ de Buénos-Ayres. Ayant laissé ses mineurs et ses inspecteurs à Mendoza, il alla lui-même à cheval à Buénos-Ayres et parcourut en huit jours cet immense trajet. A peine arrivé dans cette ville, ses affaires l'appelèrent au Chili. Retournant alors à Mendoza, il traversa

les Andes pour aller à Santiago. Il fit un voyage d'environ douze cents milles dans les montagnes du Chili, afin de visiter les mines d'or et d'argent, puis traversant de nouveau les Cordillères, il revint à cheval par les plaines à Buénos Ayres. « Il était très-important, dit le capitaine Head, que je me transportasse aussi rapidement que possible d'un lieu dans un autre, et je puis affirmer en vérité que pendant environ six mille milles je courus contre le temps. »

Nous empruntons à l'ouvrage de cet infatigable voyageur la description suivante de ces grandes plaines sur lesquelles il lassa un si grand nombre de chevaux : « Les Pampas, situées à l'est des Cordillères, ont neuf cents milles de largeur, et la partie que j'ai visitée, quoique située sous la même latitude, se divise en plusieurs régions de climats et de produits différents. En quittant Buénos-Ayres, la première de ces régions est couverte, pendant cent quatre-vingts milles, de luzerne et de chardons ; la deuxième région, qui s'étend sur un espace de quatre cent cinquante milles, produit des herbes longues, et la troisième, qui atteint la base des Cordillères, est un vaste bois de petits arbres et de broussailles. Ces deux dernières régions ont presque le même aspect pendant toute l'année ; car les arbres et les arbrisseaux sont toujours verts, et les immenses plaines d'herbes changent seulement de couleur ; de vertes elles deviennent brunes. Mais la première région varie d'une manière extraordinaire pendant les quatre saisons de l'année. En hiver, les feuilles des chardons sont larges et abondantes, et toute la surface du pays prend alors l'aspect d'un vaste champ de navets. Dans cette saison, la luzerne est d'une richesse et d'une vigueur remarquables, et les troupeaux sauvages qui y paissent en toute liberté offrent un spectacle aussi beau qu'intéressant. Le printemps venu, la luzerne disparaît ; les feuilles des chardons s'étendent vers la terre, et la plaine ressemble encore à un champ de navets. Mais en moins d'un mois s'opère un changement extraordinaire. De tous côtés poussent d'énormes chardons qui, atteignant en peu de temps à une hauteur de dix ou onze pieds, et se couvrant de fleurs, bordent des deux côtés la route ou le sentier ; la vue est complètement obstruée ; on n'aperçoit aucun animal, et les tiges de ces

chardons sont si rapprochées l'une de l'autre et si fortes qu'indépendamment des épines dont elles sont armées elles forment une barrière impénétrable. La croissance merveilleuse de ces plantes est tellement rapide qu'une armée ennemie qui ne connaîtrait pas ce pays pourrait se trouver emprisonnée au milieu de ces champs de chardons avant d'avoir eu le temps de s'en échapper. Vers la fin de l'été, le paysage subit un autre changement aussi rapide : les chardons perdent tout-à-coup leur sève et leur verdure; leurs têtes se fanent; leurs feuilles se sèchent et se resserrent; leurs tiges, devenues noires, ne tardent pas à mourir, et la brise des Pampas les secoue l'un contre l'autre jusqu'à ce qu'un ouragan violent les jette tous à terre, où ils se décomposent et disparaissent rapidement. La luzerne pousse de nouveau, et la plaine se couvre d'une magnifique verdure. » La vaste région de l'herbe, qui, ainsi que nous l'avons dit, n'a pas moins de quatre cent cinquante milles, ne renferme pas une seule plante étrangère et vénéneuse, et la région des bois est également extraordinaire : les arbres y croissent dans un ordre si parfait qu'on peut galoper entre eux dans toutes les directions. Le climat des Pampas est soumis à de grandes variations de température pendant l'hiver et pendant l'été. En hiver, il y gèle toutes les nuits; mais la glace a rarement plus de quelques centimètres d'épaisseur. D'un autre côté, les chaleurs de l'été y sont excessives, et le climat des Pampas peut être regardé comme beaucoup plus chaud que celui des pays du midi de l'Europe, la Grèce, la Sicile et Malte, situées à une distance égale de l'équateur. Dans la partie orientale de la plaine et dans la région des chardons et de la luzerne, l'atmosphère est toujours humide, mais cette humidité, qui se fait surtout remarquer à Buénos-Ayres, ne paraît pas nuire à la santé, et « on peut affirmer, dit le capitaine Head, que les Pampas jouissent d'un climat aussi beau et aussi salubre que les parties les plus saines de la Grèce et de l'Italie, sans être jamais sujettes à aucune maladie de nature pestilentielle. Le seul inconvénient de ce climat est le pampero ou vent du sud-ouest, qui, formé par l'air froid des Andes, se précipite sur ces vastes plaines avec une rapidité et une violence auxquelles il est presque impossible de résister; mais aussi,

après l'un de ces ouragans, le temps est toujours très-sain et très-agréable. »

En 1778, le gouvernement espagnol conçut le projet de coloniser les côtes de la Patagonie, et il envoya dans ce but un grand nombre de familles en Amérique. Ces familles, accueillies d'abord dans les ports de Monte-Video, Maldonado et San-Sacramento, devaient être de là dirigées selon les circonstances sur les divers établissements projetés le long de la côte. Azara reçut l'ordre de reconnaître la rive méridionale de la Plata et d'y choisir les positions les plus avantageuses et les plus faciles à défendre. Mais la négligence du vice-roi ou sa mauvaise volonté fit échouer ce projet. Azara, dont l'attention s'était portée principalement sur les contrées voisines des frontières portugaises, contribua peut-être par ses avis à changer la destination des émigrants, qui s'établirent définitivement sur les frontières du Brésil, près des sources de l'Ybicui, où ils fondèrent et bâtirent une ville appelée Esperanza.

La meilleure description que nous possédons de la Patagogie ou du pays compris entre la Plata et le détroit de Magellan est celle de Falkner, chirurgien de marine, qui, ayant été converti par les jésuites, passa environ quarante années dans ce pays. « Sur la frontière espagnole, nous dit-il, le terrain est bas et uni, couvert de longues herbes marécageuses, abondant en armadilles, en daims, en autruches et en chevaux sauvages ; les bois renferment des lions et des tigres. Dans quelques endroits, ces bois ne sont éloignés que de deux lieues du rivage de la mer, tellement bas et rempli de fondrières qu'il est imposible de le suivre. Les premières montagnes que l'on rencontre en voyageant vers le midi se trouvent situées à environ six lieues de la mer et courent à l'ouest sur une étendue d'environ quarante lieues. Elles s'élèvent presque perpendiculairement du sein de la plaine et sont couvertes d'herbes presque jusqu'à leurs sommets, qui forment un parapet de roc nu ; les sommités de ces montagnes sont de petits plateaux où les Indiens vont chasser les chevaux sauvages, après avoir eu soin de boucher les défilés étroits par lesquels ces animaux pourraient s'échapper dans les plaines inférieures. Au-delà de ces montagnes s'étend un

vaste désert de sable appelé par les Indiens Huecuvu-Mapu, ou pays du Diable, désert qu'ils ne traversent jamais; car, si le vent s'élevait tout-à-coup, il les renverserait et les ensevelirait dans le sable. Les montagnes Casuhiti, situées sur la rive septentrionale de la rivière Rouge, sont le commencement d'une grande chaîne réunie aux Cordillères du Chili, et dont diverses ramifications s'étendent jusqu'au détroit de Magellan. Le Casuhiti est lui-même la montagne la plus élevée de la chaîne, car des neiges éternelles recouvrent quelques-uns de ses pics. Plusieurs grandes rivières descendent de ces montagnes dans l'Atlantique. Les principales sont : le Rio Colorado, ou Rivière Rouge, et le Rio de Sauces, ou Rivière des Saules, plus communément appelée le Rio Négro, ou Rivière Noire. Les débordements de cette rivière sont, à en croire Falkner, extraordinairement violents, lorsque les torrents grossis par les pluies et la fonte des neiges descendent du versant occidental des Cordillères; car elle reçoit toutes les eaux qui arrosent une étendue de sept cents milles. A environ vingt lieues au midi de la rivière Noire, toute la côte de la mer jusqu'au détroit de Magellan est un pays aride et nu, inhabité et parcouru seulement par quelques guanacos descendus des montagnes voisines. Pendant une grande partie de l'année, on n'y trouve de l'eau que dans les lacs après de grandes pluies. Les Indiens profitent de la saison pluvieuse pour venir y enterrer leurs morts, visiter les sépultures et recueillir du sel dans le port Saint-Julien ou sur les côtes de la mer. Le territoire occupé par les tribus indiennes à l'ouest de cette région inhabitée consiste, comme l'apprit Falkner, en un certain nombre de vallées renfermées dans des chaînes de montagnes basses arrosées de sources et de ruisseaux qui pendant l'hiver forment des lacs et qui pendant l'été sont entièrement à sec. Aussi, à cette époque de l'année, les naturels émigrent-ils habituellement sur les rives de l'une des grandes rivières du nord. Depuis les frontières du Chili jusqu'au détroit de Magellan, le pays est, d'après toutes les descriptions, montagneux, froid, aride, et dépourvu de toutes les choses nécessaires à la vie. Cependant, à en croire le témoignagne de Byron et d'autres navigateurs, il paraît que plusieurs par-

ties de la côte, dans le détroit de Magellan, se font remarquer par une végétation si forte et si belle qu'elle indique que le sol y est aussi bon que le climat y est favorable. Des forêts dont les arbres atteignaient même à une grande hauteur couvraient l'intérieur des montagnes. Falkner reçut des Indiens des renseignements précieux sur un arbre appelé par eux *Lahual*, et qu'il regarda comme une espèce de sapin. Cet arbre est remarquable par la facilité avec laquelle on peut l'exploiter, son tronc étant naturellement marqué de lignes droites, depuis la racine jusqu'au sommet, de telle sorte que l'on peut le diviser en planches d'une certaine épaisseur, au moyen de coins, beaucoup plus commodément qu'avec une scie.

Les nations indiennes qui habitent ces pays se donnent elles-mêmes les dénominations générales de *Moluches* ou Guerriers, et *Puelches* ou Orientaux. Parmi les premiers, les *Pichunces* ou ceux qui habitent les montagnes du nord sont, d'après Falkner, « les plus braves et les plus gros de tous les Moluches. » Les Espagnols, ayant appris que l'une de leurs tribus habitait Arauco, ont donné par erreur le nom d'Araucanos à tous les Indiens du Chili. Cette nation, que sa résistance courageuse aux Espagnols a rendue célèbre, et qu'ont immortalisée les vers d'Ercilla, se trouve réduite aujourd'hui à une simple poignée d'hommes par ses guerres fréquentes avec les Espagnols, et surtout par l'usage immodéré de l'eau-de-vie, qui a détruit encore un plus grand nombre d'habitants.

Une tribu des *Puelches* ou peuple oriental s'appelle *Tehuelhets* ou plus proprement Tehuel-Kunny, c'est-à-dire hommes méridionaux. Ce peuple, connu des Européens sous le nom de Patagons, est une nation nomade vivant principalement de guanacos, de lièvres et d'autruches, très-abondants en ce pays, et de la chair des juments sauvages lorsqu'ils peuvent en attraper. Ils errent constamment depuis le détroit de Magellan jusqu'aux Pampas de Buénos-Ayres, c'est-à dire sur une étendue d'environ quatre cents lieues. « Les Patagons ou Puelches, dit Falkner avec une grande simplicité, sont robustement constitués, mais je n'ai jamais entendu parler de cette race gigantesque que d'autres voyageurs ont mentionnée, bien que j'aie vu des individus de toutes les

différentes tribus des Indiens méridionaux. » Cependant il nous donne la description du cacique Cangapol, chef doué d'une taille gigantesque et bien proportionnée, nommé par les Espagnols le cacique Bravo. Puis il ajoute : « Cangapol devait avoir sept pieds et quelques pouces de hauteur, car, en m'élevant sur la pointe des pieds, je ne pouvais pas atteindre au sommet de sa tête. Je le connaissais très-bien, et je passai plusieurs jours dans sa compagnie. Je ne me rappelle pas avoir vu un Indien qui eût un pouce ou deux de plus que Cangapol. » Dans une autre partie de son ouvrage, il nous apprend que la taille des Tehuelhets dépasse rarement sept pieds, et que souvent même elle n'atteint pas six pieds. Ces nations indiennes, dont Falkner loue le courage et la bonté, vinrent attaquer Buénos-Ayres, en 1767, avec une armée de quatre mille hommes, et on ne peut douter que, s'ils eussent été bien armés, ils ne se fussent rétablis eux-mêmes dans la possession de ces plaines dont les Espagnols les avaient dépouillés.

Les côtes de la Patagonie ont été relevées en 1782 par les Espagnols, qui examinèrent surtout avec une grande attention le détroit de Magellan. On croyait à cette époque qu'on pouvait trouver plus au nord un autre détroit navigable ; car divers petits canaux existants sur la côte occidentale de la Patagonie n'avaient jamais été explorés, et la côte orientale était presque entièrement inconnue. Ce nouveau voyage de reconnaissance eut toutefois pour résultat de déterminer la continuité de la terre sur la côte occidentale. Il confirma aussi l'opinion des anciens navigateurs que la Terre de Feu, bien que marquée dans les cartes comme une île, est en réalité un groupe de plusieurs îles. En 1826, le capitaine King, qui venait de relever avec un si grand talent les côtes de la Nouvelle-Galles du Sud, fut chargé de reconnaître celles de la Patagonie et de la Terre de Feu. Il est difficile de concevoir une tâche plus dangereuse et plus pénible à la fois que celle de relever une côte aussi dentelée dans la région la plus orageuse de l'univers. Le capitaine King accomplit toutefois la mission qui lui avait été confiée sans éprouver aucun accident, et son travail, qui fit un si grand honneur à son zèle, rendit d'importants services à la science hydrographique.

En effet, on reconnut alors que les Espagnols avaient commis de graves erreurs sur plusieurs points très-importants. La côte occidentale de la Patagonie est bordée par une grande chaîne d'îles que séparent les unes des autres de larges détroits qui avaient d'abord fait naître l'espérance trompeuse de trouver un passage dans l'Atlantique, et le capitaine King reconnut que la ligne continue de la côte, marquée sur les cartes espagnoles derrière ces îles, n'était pas le continent, mais une autre chaîne d'îles égale en étendue au premier archipel. Il trouva aussi que la Terre de Feu est coupée par un beau canal navigable courant presque à l'est et à l'ouest, et auquel il donna le nom de son petit vaisseau, celui de *Beagle*. La sécurité que ses travaux hydrographiques ont inspirée aux navigateurs en leur apprenant dans quel port ils pourront trouver un abri, ne peut manquer d'exercer une influence immense sur la navigation. Pendant long-temps les marins ont regardé comme un voyage périlleux de doubler le cap Horn. Ils craignaient d'approcher d'une côte dentelée, couverte de rochers contre lesquels la mer paraissait se briser avec une violence extraordinaire. Lorsque le vent soufflait fortement de l'occident, ils se voyaient obligés d'aller chercher un asile dans quelques-uns des ports de la côte de la Patagonie. Mais la science a détruit une partie de ces dangers, et les marins pourvus de bonnes cartes, s'ils sont surpris par des vents contraires dans les parages du cap Horn, ont aujourd'hui la certitude d'y trouver un abri et un mouillage sûr sans s'éloigner beaucoup de leur route.

Après le voyage de Cook en 1774, les découvertes antarctiques semblèrent avoir perdu tout leur intérêt. Mais, dans l'année 1818, M. William Smith, commandant du brick *William*, allant de Monte-Vidéo à Valparaiso et se trouvant sous le 62° latitude, découvrit une longue ligne de côtes dont il s'approcha l'année suivante ; c'était une terre aride et nue, couverte de neige, et sur les rives de laquelle se trouvait une grande quantité de veaux marins. M. Smith ayant communiqué sa découverte au commandant de la frégate l'*Andromaque*, alors en rade à Valparaiso, M. Barnesfield fut chargé de reconnaître ces côtes. Il trouva que le *Nouveau-Shetland du sud*, c'est ainsi que ce groupe avait été appelé, se compo-

sait de douze îles principales et d'innombrables rochers s'élevant au-dessus des eaux, et s'étendant entre les 61 et 65° latitude sud et 54 et 65° longitude ouest. Ces îles sont presque entièrement dépouillées de végétation ; mais on y trouve une grande quantité de l'espèce de veau marin appelée Éléphant de mer. Le veau marin, dont la peau sert de fourrure et que jusqu'alors on n'avait rencontré que dans les mers du Sud, y est encore plus nombreux. La facilité d'obtenir dans ces îles une cargaison de ces peaux si précieuses offrait à la marine des tentations trop fortes pour qu'aucun danger pût l'effrayer et l'arrêter, et le Nouveau-Shetland du sud fut bientôt visité par une foule de vaisseaux qui connaissaient à peine leurs côtes. Les veaux marins, habitués à un calme parfait, n'avaient aucune appréhension du danger et restaient parfaitement immobiles tandis que les pêcheurs tuaient et écorchaient leurs voisins. Les éléphants de mer mâles sont des animaux monstrueux qui ont quelquefois vingt-quatre pieds de long et quatorze pieds de circonférence. Les femelles sont d'un tiers moins grandes et moins fortes ; la graisse de trois ou quatre mâles peut remplir une tonne d'huile. La quantité de veaux marins pris sur les côtes du Nouveau-Shetland du sud, durant les années 1821 et 1822, peut s'évaluer à trois cent vingt mille, et la quantité de l'huile d'éléphants de mer, à neuf cent quarante tonnes. Mais, comme on tua indistinctement les mâles et les femelles, la pêche devint très-improductive après la deuxième année. On a cependant calculé que les rives du Nouveau-Shetland du sud pouvaient fournir chaque année cent mille peaux, si la pêche des veaux marins était assujettie à des réglements convenables.

Parmi les voyageurs qui visitèrent le Nouveau-Shetland du sud à l'époque où ce commerce commença à prendre quelques développements, nous mentionnerons surtout M. Weddell, de la marine royale, car son ouvrage sans prétention nous fournit des preuves nombreuses de son intelligence et de son courage. Le 17 décembre 1824, M. Weddell s'embarqua sur le brick *Jane*, de cent soixante tonneaux, accompagné du cutter *Beaufort*, de soixante-cinq tonneaux, commandé par M. Mathieu Brisbane. Ces deux petits navires devaient aller explorer les mers du Sud, afin d'y recueillir

des peaux de veaux marins, et ils étaient approvisionnés pour deux années. Un voyage si long et si dangereux, entrepris avec d'aussi petits bâtiments, et achevé avec une si grande hardiesse, rappelle les temps des Drakes, des Frobishers et des Davis. Après s'être reposé quelque temps au port Sainte-Éléna, sur la côte de la Patagonie, M. Weddell se dirigea vers le sud-est au commencement de janvier 1823, et le 12 du même mois il reconnut les Orcades du sud, groupe d'îles situé environ par 61° longitude sud et 43° ouest, qu'il avait découvert l'année précédente. A l'en croire, cette côte a, s'il est possible, un aspect plus effrayant que celui du Nouveau-Shetland : les montagues de glace, formées dans les baies durant l'hiver, se brisent en morceaux pendant l'été, et leurs débris, ballottés sur les vagues, menacent continuellement les navires des plus graves dangers. Les sommités les plus élevées de ces îles, que terminent en général des pics escarpés en forme de tours, ressemblent beaucoup aux montagnes d'une terre bouleversée par les convulsions de la nature. Les navires côtoyèrent ces îles sur une étendue de plus de cinquante milles ; mais la rareté des veaux marins, des orages et des brouillards continuels les forcèrent bientôt à se diriger vers d'autres parages. M. Weddell se détermina alors à courir au sud jusqu'à ce qu'il eût atteint le 7° de latitude. Des îles de glace couvraient les mers, et par 68° 30', ces glaces devinrent si nombreuses, qu'il fut presque impossible de se frayer un passage au travers de cet archipel flottant. Mais par 70° 26' les glaces disparurent complètement, la température s'adoucit, des bandes d'oiseaux volèrent autour des navires, et on aperçut plusieurs baleines jouer au milieu des flots. A mesure que nos navigateurs s'avançaient vers le sud, la température devint de plus en plus douce, le nombre de baleines augmenta, la mer se couvrit littéralement d'oiseaux d'un beau bleu, et aussi loin que la vue pouvait s'étendre on ne découvrait plus aucune parcelle de glace. Dans des circonstances aussi favorables, M. Weddell s'attendait d'heure en heure à découvrir une terre inconnue ; mais on était au 20 février, époque où l'hiver finit dans ces parages. Il se trouvait par 34° 16' 45" longitude, et il venait d'atteindre le 74° 15' de latitude, quand un bon vent du sud s'étant levé tout-

à-coup, il pensa qu'il serait imprudent de continuer plus longtemps son voyage dans cette direction. « Je désirais vivement explorer les parties sud-ouest de ces parages, dit-il ; mais, réfléchissant que la saison était déjà très-avancée, et que nous avions encore à traverser mille milles d'une mer couverte d'îles de glaces, pendant de longues nuits, et probablement avec des brouillards, je crus devoir profiter de ce vent favorable, et songer au retour. »

Durant ce voyage, M. Weddell avait pénétré dans le cercle antarctique 3° 5', ou deux cent quatorze milles plus avant que le capitaine Cook et qu'aucun autre navigateur. Cette partie de l'Océan, jusqu'alors inexplorée, reçut de lui le nom de mer du Roi-Georges IV. Un fait si digne de remarque, c'est que les obstacles occasionnés par les glaces n'augmentèrent pas à mesure qu'il avançait vers le sud ; au contraire, il navigua dans une mer profonde, ouverte, et sous un climat plus doux. Il trouva aussi que les mouvements de la boussole devinrent aussi lents sous cette haute latitude méridionale, qu'ils l'étaient sous les latitudes septentrionales, ainsi que le capitaine Parry avait eu l'occasion de l'observer dans ses voyages à la recherche d'un passage au nord-ouest.

Les petits bâtiments de nos navigateurs, ayant été séparés par de violentes tempêtes, se retrouvèrent à la Nouvelle-Géorgie, où ils s'étaient donné rendez-vous. Cette île a environ quatre-vingt-seize milles de longueur sur dix milles de largeur. Ses côtes, profondément dentelées, renferment des anses nombreuses et des hâvres sûrs. Des neiges perpétuelles ornent les sommets de ses montagnes ; mais, pendant l'été, une végétation abondante, quoique simple, couvre les flancs des vallées. La seule production naturelle du sol est une herbe commune qui a en général deux pieds de hauteur et qui croît en touffes. La Géorgie du sud fut découverte en 1675 par La Roche ; mais on n'en explora l'intérieur et on n'en détermina la position qu'après le voyage du capitaine Cook, en 1771.

« Je n'ai pas besoin de rappeler au lecteur, dit M. Weddell, les grands avantages que la navigation et la géographie en général ont tirés des découvertes et des recherches de ce célèbre marin ; mais peut-être ignore-t-il à quel point ses

voyages ont été utiles et favorables au commerce de la Grande-Bretagne.

» Ses rapports officiels concernant la Géorgie du sud et le grand nombre d'éléphants de mer et de veaux marins remarqués sur ses côtes donnèrent naissance à diverses expéditions maritimes, qui allèrent chercher des cargaisons d'huile d'éléphants et de peaux de veaux marins. La race de ces animaux est à peu près détruite aujourd'hui; mais des personnes dignes de foi m'ont affirmé qu'à partir du jour où ce commerce a été entrepris, la Nouvelle-Géorgie a fourni aux divers marchés de l'Europe plus de vingt mille tonnes d'huile d'éléphants, et environ un million deux cent mille peaux de veaux marins. J'ajouterai que l'île de la Désolation, découverte également par Cook, a donné des résultats analogues, de telle sorte que le commerce de ces deux îles emploie chaque année plus de trois cents marins, et rapporte un chargement qu'on peut évaluer en moyenne à deux mille tonnes. »

CHAPITRE XVIII.

COTES ORIENTALES DE L'ASIE.

Progrès des Russes. — Voyage de Billings. — Son départ du Kolyma. — Il rencontre Ledyard. — Il visite les îles Aléoutiennes. — Il parcourt le pays des Tshuktski. — M. le baron Wrangel. — Les mers du Japon inconnues. — Travaux de Broughton. — Ambassade russe au Japon. — Voyage de Krusenstern. — Mauvais succès de sa mission. — Relèvements des côtés continués. — Saghaléen. — Golownin va reconnaître les îles Kouriles. — Il est fait prisonnier par les Japonais. — Sa description de Matsmai. — Il parvient à s'échapper. — Il est repris et enfermé dans une cage. — Bonté des Japonais. — Il obtient sa liberté. — Travaux géographiques des missionnaires en Chine. — Ambassades anglaises. — Voyage de l'Alceste et de la Lyre dans les mers de la Chine. — La grande muraille. — L'archipel de Corée. — Erreurs des cartes. — Les îles Loo-Choo. — Caractère aimable des habitants. — Leur intelligence. — Naufrage de l'Alceste.

Si les obstacles en apparence les plus difficiles à surmonter ne peuvent empêcher les hommes actifs et entreprenants d'aller chercher la fortune dans des régions éloignées ou

inconnues, les pays les plus faciles à visiter ne tentent pas même leur curiosité, lorsque ces pays ne leur offrent aucune chance de gain. L'amour du lucre a fait un plus grand nombre de découvertes que celui de la science. Pour n'en citer ici qu'un exemple emprunté à l'histoire de la géographie, les peuples de l'Europe connaissaient assez bien les côtes nord-ouest du Nouveau-Monde, tandis qu'ils n'avaient encore que des notions très-obscures et très-imparfaites sur les côtes orientales de l'Asie. C'était sans aucun doute aux Russes que devait être réservé l'honneur d'un premier voyage de découvertes le long de ces côtes. Mais cette nation n'avait pas encore acquis le degré d'expérience et d'habileté maritimes nécessaire à des navigateurs qui essaient de côtoyer des rivages inconnus. Toutefois, les souverains de la Russie ne fermaient pas les yeux sur leurs véritables intérêts, et comprenaient très-bien les avantages immenses que leur vaste empire pouvait retirer d'une étude consciencieuse de ses limites et de la connaissance des contrées qui le bordaient au midi, surtout dans le voisinage de la mer.

M. Joseph Billings, officier de marine qui avait fait partie de la dernière expédition du capitaine Cook, étant entré au service de la Russie, fut chargé par Catherine II de descendre le Kolyma et de reconnaître la côte septentrionale de la Sibérie depuis cette rivière jusqu'au cap Est. En conséquence, au printemps de 1787, dès que la rupture des glaces eût eu lieu, il s'embarqua dans deux petits bâtiments construits tout exprès pour ce voyage, dans l'un des ports du Kolyma. Mais le fleuve était tellement grossi par la fonte des neiges et des glaces, que ses débordements extraordinaires rendaient la navigation très-dangereuse, et que les deux bâtiments se trouvèrent plus d'une fois poussés par le courant hors de son lit, au milieu des bois voisins de ses rives qui étaient inondées. Après avoir navigué pendant trois semaines environ, au nord et à l'est, et rencontré des masses considérables de glaces, le capitaine Billings pensa qu'il serait imprudent de continuer son voyage. Le point le plus éloigné qu'il atteignit se trouvait situé à cinq lieues au delà du cap *Baranoi-Kamen*. Le capitaine Sarytcheff, qui l'accompagnait, lui demanda la permission de s'avancer à l'est dans une petite bar-

que, mais cette permission lui fut refusée. En retournant à Yakutsk, Billings y trouva, à sa grande surprise, son ancien camarade Jean Ledyard, qui avait exercé les fonctions de caporal à bord de la *Résolution*, dans le dernier voyage de Cook. Ledyard aimait passionnément les aventures, car, bien qu'il ne possédât pour toute fortune qu'une somme d'environ 50 livres sterling, produit d'une souscription faite par sir Joseph Banks, il entreprit de traverser tout l'ancien monde; puis, ayant passé du Kamtschatka en Amérique, de traverser également ce continent à pied dans sa plus grande largeur. Cependant il fut arrêté à Irkootsk, comme un espion, par l'ordre de la cour de Russie; et Billings, qui connaissait parfaitement son caractère et ses intentions, trompant tout-à-coup ses espérances, refusa d'intercéder en sa faveur, car il désirait sans doute se réserver pour lui seul la protection impériale, dont il savait fort bien n'être pas digne.

Billings reçut alors l'ordre de reconnaître les îles de la côte nord-ouest de l'Amérique, et deux bâtiments furent construits à Okotsk pour cette expédition. Au mois de juin 1790, il visita les îles Aléoutiennes, et il eut le mérite, sinon d'étendre considérablement le cercle des connaissances géographiques, du moins de venger les droits de l'humanité, en révélant au monde civilisé la tyrannie et l'oppression avec lesquelles les commerçants russes traitaient les malheureux habitants de ces îles; malgré les efforts faits à cette époque par le gouvernement russe pour arracher ces infortunés au sort affreux qu'ils subissaient depuis tant d'années, les douleurs intolérables de l'esclavage et les souffrances des grandes chasses auxquelles leurs maîtres les occupent constamment, ont détruit presque entièrement la race aborigène de ces insulaires.

De la baie de Saint-Laurent, sur la côte méridionale du détroit de Behring, Billings partit à pied, le 13 août 1790, pour aller parcourir le pays des Tshuktski. Ses instructions lui conseillaient de reconnaître la côte nord-est de la Sibérie, jusqu'à l'embouchure du Kolyma, mais il ne suivit pas, à ce qu'il paraît, les rives de l'Océan, et il ne fit aucune tentative pour lever un plan exact et régulier de tous leurs contours. Son voyage dans ce pays jusqu'alors si peu connu n'eut donc, on peut le dire, aucun grand résultat, et le seul service qu'il

rendit à la science géographique fut de déterminer avec une exactitude passable la longitude du Kolyma. Dans son histoire de l'expédition, Sauer nous donne la peinture suivante du peuple indépendant et brave qui habite le nord-est de la Sibérie : « Nous traversâmes trois villages et nous nous arrêtâmes dans le quatrième afin d'y passer la nuit. Les huttes étaient creusées dans le sol, couvertes de terre, d'une forme carrée, avec une espèce de cheminée au milieu. Quatre grandes pierres formaient le foyer. Nous fumes obligés de faire un marché avec eux pour nous procurer l'eau et le bois nécessaires aux préparatifs de notre souper, et de payer immédiatement la somme exigée. Remarquant notre bon caractère et notre faiblesse, ils s'éprirent d'une belle passion pour les boutons de nos habits, et ils les coupèrent sans cérémonie. Les hommes étaient grands et forts, et les guerriers avaient leurs bras et leurs jambes ornés de figures; les femmes étaient bien faites, au-dessus de la taille moyenne, douces, jouissant en apparence d'une bonne santé, et n'avaient en leurs personnes rien de désagréable. Leur costume se composait de peaux de daims qui recouvraient tout leur corps. Elles portaient leurs cheveux partagés en deux tresses, dont l'une tombait sur leur épaule gauche, et l'autre sur leur épaule droite. Leurs bras et leur visage étaient très-délicatement et très-soigneusement tatoués. » Les Tshuktski ne furent nullement satisfaits de voir les Russes mesurer leur pays, aussi leur enlevèrent-ils toutes leurs mesures et ne leur permirent-ils pas de prendre la moindre note.

Depuis 1818, les Russes ont fait diverses tentatives pour continuer leurs découvertes dans l'Océan septentrional. Le baron Wrangel, officier aussi brave qu'entreprenant, parcourut pendant cinquante-six jours les glaces de ces parages sans pouvoir découvrir aucune de ces îles, que les voyageurs précédents prétendaient avoir aperçues. Il détermina la latitude du cap Nord, et contribua pour sa part à prouver, contrairement à l'opinion admise à cette époque, que les rives de l'Amérique ne s'approchaient pas sur un certain point de celles de la Sibérie.

Mais ce fut surtout dans les mers du Japon et dans les parages des îles Kouriles, que les travaux hydrographiques

des Russes obtinrent les plus importants résultats. De toutes les mers du monde entier, les mers du Japon et de l'archipel septentrional, le long de la côte de Tartarie, sont celles où les Européens ont toujours fait les plus lentes et les plus imparfaites découvertes, tant à cause de la nature dangereuse de ces mers que par un effet inévitable de la jalousie des Japonais qui ne permettent à aucun bâtiment étranger d'entrer et de se réfugier dans leurs ports. La côte de la Tartarie ne commença à être bien connue qu'après le voyage de La Pérouse, qui la côtoya presque entièrement depuis le détroit de Corée jusqu'au midi des îles Kouriles. Neuf années plus tard environ, le capitaine Broughton releva les mêmes côtes, en faisant toutefois des additions précieuses aux travaux du navigateur français. Le capitaine Broughton navigua dans la baie d'Aniwa, golfe ou détroit séparant Saghalien de la Tartarie, et, lorsqu'il eut atteint le 52° de latitude, il aperçut une langue de terre très-basse qui semblait terminer le détroit du côté du nord. D'après les renseignements que lui donnèrent les naturels, La Pérouse avait pensé que Saghalien était une île séparée de la terre ferme de Tartarie par un canal étroit et peu profond; mais M. Broughton paraît avoir reconnu d'une manière à peu près positive que Saghalien ou Tarakai n'est qu'une péninsule.

Dès que le commerce des pelleteries eut appris aux Russes à connaître les avantages qu'ils pouvaient retirer de la position de leurs ports de mer situés le long de la côte orientale de la Sibérie, ils commencèrent à tourner leur attention sur le Japon. Cet empire si riche et si remarquable, qui était demeuré entièrement inconnu à l'Europe jusqu'au milieu du 16e siècle, avait une politique si méfiante et si réservée, que les Européens ne le connaissaient pas aussi bien que, sans cet obstacle presque insurmontable, son commerce, son industrie et sa civilisation eussent dû nécessairement le leur faire connaître. Après l'expulsion des jésuites et des Portugais, les Hollandais seuls obtinrent l'autorisation d'entretenir quelques relations commerciales avec le Japon. Voulant, en conséquence, accaparer le monopole d'un pareil trafic, ils ne rougirent pas de commettre des actes de bassesse odieuse, ne reculèrent devant aucune humiliation et calomnièrent tous

les autres peuples maritimes de l'Europe, afin d'augmenter encore, si cela était possible, l'antipathie que les Japonais manifestaient pour les nations civilisées de l'occident. N'oublions pas de le remarquer ici, aucun peuple aussi entreprenant, aussi généralement adonné au commerce et aussi instruit, n'a fourni moins de matériaux aux géographes que les Hollandais. Tous les renseignements qu'ils se procurèrent sur le Japon, ils les cachèrent avec soin au reste du monde. et nous devons les connaissances encore vagues et imparfaites que nous possédons sur ce singulier empire, au zèle et à l'intelligence d'un Allemand et d'un Suédois, Kœmpfer et Thunberg, qui obtinrent à diverses reprises la permission d'accompagner l'ambassade hollandaise au Japon.

Cependant bien qu'il fût sévèrement interdit aux Européens d'entrer dans les ports de l'empire japonais, il ne paraissait pas prouvé que cette prohibition s'étendît aux Russes, et l'an 1780 l'impératrice Catherine s'empressa de profiter d'une occasion qui se présenta, pour ouvrir des rapports amicaux avec ce pays. Un bâtiment japonais fit naufrage sur les côtes de l'une des iles Aléoutiennes, le capitaine et son équipage furent sauvés par les Russes et conduits à Irkootsk, où ils vécurent environ dix années. A l'expiration de ce terme, le général Pihl, gouverneur de la Sibérie, reçut l'ordre de renvoyer les naufragés dans leur patrie, accompagnés d'un ambassadeur de rang inférieur qui devait porter à l'empereur du Japon les compliments et les cadeaux du général Pihl, au lieu de se présenter au nom de l'impératrice de Russie. Le gouvernement prenait ces sages précautions dans la crainte que l'orgueil excessif des Japonais, trop flatté d'abord, ne soulevât ensuite des difficultés insurmontables. Le lieutenant Laxman, chargé des fonctions d'ambassadeur, arriva en 1793 à Matsmai, l'une des îles les plus septentrionales du Japon. Les Japonais traitèrent les Russes avec une politesse et une attention remarquables, leur rendirent tous les honneurs usités dans leur pays, nourrirent tous les matelots et les officiers du navire pendant tout le temps de leur séjour à terre, et à leur départ les chargèrent de présents. Mais le gouvernement japonais repoussa les ouvertures qui lui furent faites au sujet de l'établissement de relations commerciales

entre les deux peuples. « Le port de Nangasaky était seul ouvert aux bâtiments étrangers, et si les Russes voulaient entretenir quelques rapports avec les Japonais, ils devaient se rendre dans ce port, où il leur serait permis d'envoyer un navire chaque année. » Laxman rapporta cette réponse écrite l'an 1793, et dix années s'écoulèrent avant que son gouvernement songeât à profiter de cette haute marque de faveur qui lui avait été accordée.

Enfin, l'an 1803, la cour de Russie résolut d'envoyer une ambassade au Japon dans le but d'établir des relations plus intimes entre les deux empires. M. Resanoff fut nommé ambassadeur. Il devait d'abord, d'après ses instructions, se rendre au Japon avec les deux bâtiments équipés tout exprès pour cette expédition, puis, le premier but de sa mission atteint, entreprendre un voyage de découvertes. Les capitaines Krusenstern et Lisianskoy, deux jeunes officiers de mérite, instruits et exercés au service de l'Angleterre, furent chargés du commandement des deux bâtiments. Krusenstern, qui avait déjà visité les Indes orientales, répéta souvent à Saint-Pétersbourg que le seul moyen d'établir des relations commerciales entre la Russie et le Japon, c'était d'avoir des vaisseaux capables de doubler le cap de Bonne-Espérance et des marins accoutumés à la navigation de l'archipel oriental, et surtout connaissant parfaitement bien les mers du Japon. Ses vues parurent aussi justes à l'empereur qu'elles étaient hardies, et il se vit placé à la tête d'une expédition qui forme une époque importante dans l'histoire de la marine russe. Le 5 octobre 1803, les vaisseaux russes quittèrent Falmouth, où ils étaient venus s'approvisionner d'instruments, de cartes, de livres, de provisions et d'une foule d'autres objets nécessaires durant le cours d'un long voyage. Le 26 novembre, ils traversèrent l'équateur, et là, après une décharge de onze fusils, ils portèrent un toast à la santé de l'empereur Alexandre, « sous le règne glorieux duquel le pavillon russe flottait, pour la première fois, dans l'hémisphère méridional. »

Les Russes étant arrivés à Nangasaky s'attendaient à se voir traités avec distinction et exemptés des formalités humiliantes imposées aux Hollandais. Ils espéraient surtout qu'en

accompagnant l'ambassadeur à la résidence impériale de Jeddo, ils parviendraient à se procurer des renseignements plus authentiques et plus certains que ceux qu'ils possédaient alors sur ce peuple si extraordinaire. Mais toutes leurs espérances furent cruellement déçues. Les négociations marchèrent avec une lenteur incroyable, et l'ambassadeur, les officiers, et l'équipage durent rester pendant deux mois entiers prisonniers à bord du bâtiment qui les avait amenés. L'ambassadeur obtint, pour des raisons de santé, la permission de se promener sur le rivage, mais une fois à terre ceux qui débarquèrent avec lui ne jouirent pas d'une plus grande liberté; la promenade qui leur fut accordée au bord de la baie avait cent pas de long et cinquante pas de large, et du côté de la terre elle était entourée d'une haute et solide palissade de bambous, défendue à chaque extrémité par un corps de garde. Dix ou quinze bâtiments japonais escortaient et surveillaient sans cesse les chaloupes qui allaient du vaisseau à terre et qui retournaient ensuite au vaisseau. On ne permit même pas aux Russes d'avoir la moindre communication avec les Hollandais. Enfin, après plusieurs mois passés dans cette cruelle incertitude, les Russes apprirent qu'il ne leur restait plus aucune chance d'obtenir une audience à Jeddo; mais qu'un personnage de distinction attendu à Nangasaky pourrait leur éviter les ennuis d'un si long voyage. Lorsque ce plénipotentiaire arriva, quatre jours se passèrent à régler les cérémonies de l'audience, et l'ambassadeur russe ne fut admis en sa présence qu'à la condition de laisser à la porte son épée et ses souliers, et de rester tout le temps que durerait l'audience accroupi sur le plancher ses pieds cachés sous lui, comme si on ne pouvait lui permettre de les exposer à la vue d'un si grand homme. La première entrevue se borna à l'échange de quelques compliments et à des questions de peu d'importance. A la seconde, qui eut lieu avec les mêmes cérémonies, le plénipotentiaire japonais remit à l'ambassadeur russe un papier contenant les ordres suprêmes de sa majesté impériale; il était défendu à tous les vaisseaux russes d'entrer désormais dans les ports du Japon; sa majesté impériale refusait d'accepter les présents qu'on lui avait offerts et même de recevoir la lettre de l'empereur de

Russie. Tel fut, dit le capitaine Krusenstern, le résultat d'une ambassade qui avait fait naître d'aussi grandes espérances. Non-seulement nous n'en retirâmes aucun avantage nouveau, mais nous perdîmes même ceux que nous possédions auparavant, à savoir la permission écrite que Laxman avait obtenue pour un navire de faire chaque année un voyage à Nangasaky.

Après avoir quitté les îles du Japon, Krusenstern côtoya les rives orientales de Saghalien, et se dirigea vers le Kamtschatka, où l'ambassadeur, M. Resanoff, débarqua pour se rendre de là en Europe. Reprenant alors en partie la route qu'il venait de parcourir, il doubla la pointe septentrionale de Saghalien, reconnut que sa côte nord-ouest était une série non interrompue de dunes de sable, et découvrit la côte opposée de la Tartarie. Malheureusement des courants violents causés, d'après sa supposition, par le fleuve Amour ou celui de Saghalien l'empêchèrent de s'avancer au sud aussi loin qu'il l'eut désiré, et il se vit, à son grand regret, contraint de songer sérieusement au retour. Reconnaissons-le toutefois, ce voyage eut pour résultat d'enrichir de plusieurs découvertes importantes et surtout de rendre beaucoup plus sûre et plus parfaite la géographie du golfe de Tartarie, de l'archipel des Kouriles et des côtes du Japon et de Yeso. Les travaux de Krusenstern réunis à ceux de Broughton et de La Pérouse, suffisent aujourd'hui pour nous donner une connaissance assez exacte et presque complète des côtes orientales de l'ancien monde.

Au mois d'avril de l'année 1811, le capitaine Golownin, de la marine russe, reçut de son gouvernement l'ordre d'aller reconnaître les côtes de la Tartarie, situées au nord d'Okotskh, et les îles Kouriles, dont les Japonais possèdent la plus méridionale; mais étant descendu à terre sur l'une de ces îles, il fut fait prisonnier avec deux de ses officiers et quatre matelots et envoyé à Matsmai. La politique ombrageuse et jalouse du gouvernement japonais n'était pas la seule cause de leur arrestation; mais, quelques années auparavant, un capitaine russe avait, sans aucune provocation, attaqué les villages japonais de ces îles, enlevé ou détruit par le feu tout ce qui s'y trouvait, et les habitants voulaient se mettre désor-

mais à l'abri contre le renouvellement de semblables tentatives. Golownin fait remarquer que pendant son voyage au midi, le long de la côte de Chakodade, sur une étendue de plus de cinq cents milles, il vit des villages très-peuplés au bord de chaque golfe ou crique. Durant l'été, les indigènes habitent des huttes de feuilles, construites sur le terrain qui sépare les villages, dont toute la population est alors employée à prendre, à saler et à faire sécher du poisson; ils amassent aussi une espèce de plante marine qui croît en grande abondance sur la côte et que les Russes appellent chou de mer. On étend ces plantes sur le sable pour qu'elles sèchent, puis on les réunit en tas comme le foin, et on couvre ces tas de nattes jusqu'à l'époque où on en charge les bâtiments qui les transportent à Niphon. Les villages kouriles se composent de petites huttes sans jardins ni plantations, et ont une apparence très-misérable; mais les villages japonais présentent un aspect tout différent. Ils occupent un vaste espace, et ils ont des rues régulières, bordées de chaque côté de maisons proprement construites en bois. Chaque maison a un jardin, et plusieurs même possèdent des vergers. La propreté qui règne dans les rues et dans les maisons remplit les Russes d'étonnement. Les habitants sont extrêmement vifs, et le contentement semble peint sur tous les visages.

Les Kouriles méridionaux paraissent être une race d'hommes entièrement différente de celle qui habite les îles réclamées par la Russie. Ils sont forts, bien faits, très-actifs, et doués d'une plus grande beauté que leurs voisins du nord; enfin ils parlent une autre langue. Mais les voyageurs qui nous ont fourni quelques détails sur ce peuple varient et se contredisent presque tous entre eux. La stature gigantesque des Patagons n'a pas donné lieu à un plus grand nombre d'affirmations et de négations que le poil des insulaires Kouriles. Le capitaine Saris, se trouvant à Jeddo, apprit d'un voyageur japonais que les habitants de Yeso avaient le corps tout couvert de poils, comme des singes. Spanberg confirme ce fait en termes positifs, et Broughton remarque, en parlant de ces insulaires, « que leur corps est presque entièrement recouvert de longs poils noirs, et que le même fait s'observe même chez les enfants! Mais, malgré ces témoignages impo-

sants et la difficulté de prouver le contraire, Krusenstern se hasarde à affirmer que les Kouriles ne sont pas plus velus que les autres peuples du globe; car partout où il les vit, il les trouva semblables à des Européens. Cependant Golownin, qui eut de fréquentes occasions d'observer les diverses peuplades de cet archipel, parle des Kouriles velus comme d'une nation distincte et séparée.

Aux environs de Chakodade, une foule immense vint à la rencontre des prisonniers russes, qui furent conduits en prison avec une sorte de pompe *processionnelle*. « Les deux côtés de la route, dit Golownin, étaient garnis de spectateurs, qui gardèrent tous le plus parfait décorum. J'examinais avec une grande attention leurs physionomies, et je ne remarquai pas un seul regard vindicatif ou malveillant; je n'aperçus aucun signe de haine, et personne ne manifesta la plus légère disposition à nous insulter par des railleries ou même par des sourires moqueurs. »

Les malheureux captifs n'avaient plus que de bien faibles espérances de recouvrer leur liberté perdue. Encouragés par la vue de la mer, qu'ils apercevaient depuis les fenêtres de leur prison de Matsmai, ils résolurent de tenter une évasion. Durant les promenades que leurs gardiens leur faisaient faire autour de la ville, ils examinèrent avec soin le pays environnant et les chemins qu'ils pourraient prendre dans leur fuite. En conséquence, la nuit du 23 avril, ils pratiquèrent une ouverture au milieu du mur de leur prison, s'échappèrent par ce trou et se sauvèrent au travers des arbres jusqu'à la colline la plus voisine. L'île de Matsmai est très-montagneuse et presque inhabitée dans l'intérieur. Les fugitifs, qui évitaient les grandes routes et qui erraient sans cesse dans les lieux les plus déserts, souffrirent bientôt cruellement de la fatigue, du froid et de la faim. L'hiver régnait encore au milieu de ces montagnes; mais ils aimaient mieux périr dans les forêts et dans les neiges que de courir la chance de retomber entre les mains des Japonais. Leur projet était de descendre pendant la nuit sur le bord de la mer, de s'emparer d'une grande chaloupe, de s'embarquer sur ce frêle bâtiment, et de s'abandonner entièrement à la Providence. Cependant leurs ennemis exerçaient le long de la côte une surveillance active.

Durant deux ou trois nuits ils visitèrent la baie; mais leurs forces étaient tellement épuisées, qu'ils ne purent parvenir à lancer à la mer les barques tirées sur le rivage. Le bruit qu'ils firent ruina toutes leurs espérances. Cernés dans un petit bois où ils avaient cherché un asile, ils furent obligés de se rendre aux soldats japonais. « Lorsque nous traversâmes leurs villages, dit Golownin, les habitants accoururent de tous côtés pour nous voir; mais, je dois le faire remarquer à l'honneur des Japonais, aucun d'eux ne se permit envers nous la plus légère insulte. Ils semblaient tous avoir pitié de notre malheur, et même quelques femmes versèrent des larmes de commisération, en nous présentant diverses choses à boire et à manger. Tels sont les sentiments de ce peuple que l'Europe civilisée a regardé comme un peuple barbare. »

Cependant, afin d'empêcher les Russes de s'évader une seconde fois, les Japonais les enfermèrent dans de petites cages placées l'une à côté de l'autre dans la même chambre, et presque privées de lumière. La cage de Golownin n'avait que six pas de long, cinq de large, et environ dix pieds de haut. De demi-heure en demi-heure les gardiens venaient passer en revue leurs prisonniers, qui, s'ils dormaient, étaient réveillés pour pouvoir répondre à l'appel de leur nom. Toutefois, ces rigueurs extraordinaires n'eurent pas une longue durée; les Japonais paraissent être aussi humains que leurs principes sont sévères. Enfin, les rapports bienveillants du gouverneur de Matsmai, et les négociations du capitaine Rikord, qui avait capturé un riche Japonais par voie de représailles, déterminèrent l'empereur à accorder leur liberté à Golownin et à ses compagnons, après un emprisonnement de deux années. Le jour de leur délivrance fut une sorte de fête pour les bons Japonais, qui témoignèrent la joie la plus vive, et, conformément au vœu général des habitants, le *bungo* ou gouverneur de l'île ordonna que des prières publiques seraient dites pendant cinq jours dans tous les temples pour supplier le ciel d'accorder un heureux voyage aux prisonniers. Golownin avait eu de nombreuses occasions d'observer l'honnêteté, l'industrie et la civilisation générale de ce singulier peuple. Les Japonais aiment beaucoup la lecture, nous apprend-il, et ils portent toujours des livres avec eux. Pen-

dant long-temps les lectures perpétuelles faites à haute voix par leurs gardiens troublèrent le sommeil des prisonniers. Un académicien indigène profita de la bonne volonté des Russes pour acquérir une connaissance plus étendue des mathématiques et de la philosophie naturelle ; enfin d'autres Japonais s'amusèrent à composer des dictionnaires de la langue russe.

Le gouvernement de la Chine, de même que celui du Japon, a si soigneusement et si rigoureusement évité toute espèce de rapports intimes et réguliers avec les nations européennes, qu'aujourd'hui même nous ne connaissons guère mieux ce pays que nos ancêtres ne le connaissaient il y a deux siècles. Sans doute les ambassades anglaises et russes à Pékin ont rapporté des renseignements importants; sans doute l'histoire de l'ambassade de lord Macartney et celle de lord Amherst, les voyages de Barrow et d'autres, sont aussi instructifs qu'intéressants, mais ces diverses expériences, faites pour établir des relations solides et durables avec ce vaste empire si éloigné de l'Europe, n'ont enrichi la science géographique que d'un très-petit nombre de faits nouveaux. Nous ne connaîtrions que très-imparfaitement les côtes de la Chine, sans les travaux des missionnaires de l'ordre des jésuites, qui, malgré les difficultés que leur ont suscitées les préjugés du peuple, sont parvenus à lever une carte excellente de ce pays.

Toutefois, il faut le reconnaître, l'hydrographie de cette partie du monde doit des progrès importants aux commandants des navires qui transportèrent en Chine l'ambassade de lord Amherst. A peine lord Amherst eut-il été débarqué, que les capitaines des vaisseaux allèrent explorer le golfe de Lea-Tong, dans lequel aucun bâtiment européen n'avait encore pénétré. En approchant de la côte de la Tartarie, sous le 39° 29' de latitude, ils aperçurent la grande muraille de la Chine. Cette célèbre fortification faisait de nombreux détours sur une longue chaîne de collines, et disparaissait à l'horizon au sommet d'une haute montagne éloignée. Les habitants de la côte n'avaient, à ce qu'il parut, jamais vu d'Européens. Un officier, ayant débarqué sur le rivage et s'étant assis à l'ombre d'un arbre, fut aussitôt entouré d'une multitude immense qui l'examinait avec la plus minutieuse attention ; son costume

surtout attirait tous les regards; et les boutons de son habit, ornés d'ancres, plaisaient tellement à ses nombreux admirateurs, qu'ils étaient acceptés avec empressement en échange de divers objets pour lesquels des dollards avaient été refusés. Les femmes, attirées par la curiosité, composaient la majeure partie des spectateurs, elles avaient toutes des petits pieds. Ces Chinois étaient en apparence plus simples et en même temps plus civilisés que ceux des provinces méridionales, auxquels ils ressemblaient d'ailleurs sous tous les autres rapports. Les officiers anglais remarquèrent aussi la propreté des maisons et des jardins, et l'air de confortabilité qu'avaient tous leurs villages, et que n'ont pas toujours ceux des pays les plus civilisés de l'Europe. Le capitaine Maxwell prit la liberté de donner des noms anglais aux îles, baies et caps de ce golfe, auxquels les naturels avaient sans aucun doute donné déjà des noms indigènes. Ainsi nous trouvons la *Leopold's isle*, le *cape Charlotte*, le *Leadenhall passage*, et d'autres désignations semblables sur cette côte si peuplée de la Chine. Ce système ridicule de donner des noms nouveaux aux pays qui en ont déjà un jetterait, si on n'y remédiait pas, une déplorable confusion dans la géographie. Le capitaine Hall avait, à la même époque, côtoyé avec la *Lyre* les rives occidentales et méridionales du golfe de Pe-Che-Le; et les deux navires s'étant retrouvés à l'entrée de la mer Jaune naviguèrent de concert le long des côtes orientales. Ils découvrirent plusieurs îles, qui furent appelées groupe de sir James Hall (*sir James Hall's group*), puis, s'étant ensuite dirigés vers le sud, ils reconnurent que la mer était couverte d'îles aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Les capitaines reçurent alors la visite d'un vieux chef singulièrement curieux et poli, mais, lorsqu'ils se hasardèrent à débarquer sur le rivage, leur hôte s'abandonna au plus violent désespoir, et passant sa main sur sa gorge et fermant les yeux, il semblait vouloir leur dire qu'on lui couperait la tête s'ils ne renonçaient pas à leur projet. Ayant trouvé un morceau de papier dans l'une des chambres du bâtiment, il traça à la hâte quelques mots que les Anglais se firent par la suite traduire à Canton, et dont voici le sens : « Je ne sais pas qui vous êtes! Que venez vous faire ici? »

La baie de Basil, tel fut le nom que reçut ce pays, est située par 30° 9' latitude, et 126° 32' longitude, à cent-vingt milles au moins de la position qu'elle occupait sur les cartes existantes, car les missionnaires s'étaient, à ce qu'il paraît, contentés de simples renseignements verbaux dans cette partie importante de leurs travaux. Les capitaines des deux navires, se dirigeant vers le sud, reconnurent que la mer était couverte d'îles innombrables, toutes élevées bien que peu étendues, et en apparence cultivées. Les habitants montaient en foule sur les plus hautes éminences pour contempler à leur passage les vaisseaux étrangers. Du sommet de l'une des montagnes les plus élevées, on distinguait cent trente-cinq îles; la terre ferme, qui semblait aussi très-élevée, n'était éloignée que d'environ cinquante milles à l'est. Les bras de mer qui séparent ces îles l'une de l'autre, et dont la largeur varie en général d'un à trois et quelquefois quatre milles, paraissaient tous être d'excellents ports, capables d'offrir un asile sûr à tous les bâtiments du monde entier; ils forment, en effet, une chaîne presque infinie de hâvres, communiquant ensemble par d'étroits canaux. Comme toutes ces îles sont habitées, il est probable qu'elles possèdent des sources d'eau fraîche. Ainsi cette expédition eut entre autres résultats celui de constater que la côte occidentale de la presqu'île de Corée avait jusqu'alors été placée sur les cartes cent trente à cent cinquante milles à l'ouest de sa véritable position, et de faire connaître un archipel immense inconnu auparavant; ces îles, qui se touchent pour ainsi dire, ayant toujours, selon toute apparence, été regardées comme une terre continue et comme le continent.

Ayant achevé cet important travail de relèvement, le capitaine Maxwell et le capitaine Hall se rendirent aux îles Loo-Choo ou Lekeyo, sur lesquelles les Européens ne possédaient alors que des notions très-vagues et très-imparfaites. Le capitaine Broughton avait, il est vrai, après la perte de son bâtiment, la *Providence*, en 1797, éprouvé l'humanité de ces insulaires, qui, en même temps, lui témoignèrent un vif mécontentement de le voir séjourner sur leurs côtes. Afin de trouver un prétexte ponr visiter le port de la grande île de Loo-Choo, on remplit d'eau la cale de l'*Alceste*, et on mit les

pompes en jeu comme si le navire avait fait une voie. Les insulaires, touchés de compassion pour le sort de nos marins, envoyèrent à bord plusieurs charpentiers, qui vinrent aider l'équipage à boucher cette voie. Les bâtiments furent ensuite visités par les chefs; des relations amicales s'établirent avec les naturels, et, pendant les cinq semaines qu'ils séjournèrent dans ce pays, les Anglais apprécièrent mieux de jour en jour l'excellent naturel de ses habitants. L'île elle-même est, si nous en croyons les capitaines Maxwell et Hall, l'un des lieux les plus agréables et les plus beaux que l'on puisse trouver sur toute la surface de la terre. Son sol et son climat sont tellement favorisés du ciel, que toutes les productions du règne végétal, celles même qui ne viennent en général que dans des régions très-éloignées, y croissent l'une à côté de l'autre. Là prospèrent ensemble le bananier de l'Inde et le pin de la Norwége, l'orange et le citron, le thé et la canne à sucre. Outre ces avantages, l'île est arrosée par de belles et nombreuses rivières, et offre plusieurs ports parfaitement commodes et sûrs aux navires qui viennent la visiter.

Les naturels de Loo-Choo sont une très-petite race d'hommes; la taille moyenne des hommes n'excède pas cinq pieds deux pouces; les animaux eux-mêmes sont moins grands et moins gros dans cette île que dans tout autre pays. Les bœufs, les moutons et les cochons y subissent une diminution proportionnelle. Les insulaires sont doués d'une beauté égale à celle des habitants du midi de l'Europe, et ils ressembleraient entièrement aux Chinois s'ils avaient les yeux aussi éloignés l'un de l'autre. Ils paraissent fort intelligents, et l'un d'eux fit en très-peu de temps des progrès très-remarquables dans la langue anglaise. Leur politesse est aussi très-frappante, et dégagée de l'insupportable fardeau de toutes les cérémonies qui déshonorent la bonne société de l'Orient.

Durant son voyage à Batavia, l'*Alceste* toucha sur un banc de corail des détroits de Banda. L'ambassadeur et quarante-six autres individus se rendirent à Batavia, dans deux chaloupes, afin d'y réclamer des secours en faveur de leurs compagnons naufragés. La relation de la conduite de ces infor-

tunés, sans cesse menacés par les pirates malais et ne connaissant pas l'époque de leur délivrance, offre un exemple remarquable des bienfaits de la discipline, et fait un véritable honneur à la marine anglaise.

CHAPITRE XIX.

VOYAGES DANS L'HIMALAYA.

Voyage de Webb et de Raper dans l'Himalaya. — Hauteur de ces montagnes. — Mesure de Colebrooke. — Le Dewalagiri. — Le Chumulurée. — Voyage de M. Moorcroft. — Les mesures d'un pundit. — Passage du Niti-Ghaut. — Daba. — Aspect de Gortope. — Lac sacré de Manasarowara. — Caractère général des montagnes. — Villages. — Retour de M. Moorcroft. — De la véritable élévation de l'Himalaya. — Second voyage de M. Webb. — Hauteur de la neige perpétuelle. — Plaines élevées des Undes. — Leurs produits. — Voyage de M. Fraser. — Vent que l'on suppose pestilentiel. — Gangoutri. — Aspect particulier de l'Himalaya.

De toutes les merveilles de la nature, les grandes rivières sont celles qui, aux époques primitives de son histoire, ont excité au plus haut degré la reconnaissanee et l'admiration de l'humanité. Dès les temps les plus reculés, la renommée du Gange s'était déjà répandue sur une partie de la surface du globe ; aussi ne doit-on pas s'étonner que les Anglais, devenus maîtres de l'Inde, aient contemplé avec une curiosité particulière un fleuve qui, dans l'opinion des indigènes, méritait la vénération la plus profonde. Mais où ce fleuve prenait-il sa source ? On ne le savait pas d'une manière positive. Sur la plupart des cartes, il paraissait descendre du nord de la Tartarie, car on pensait que les sources d'un si grand cours d'eau étaient nécessairement situées à une distance immense de son embouchure. Quelques géographes seulement inclinaient à penser qu'il prenait naissance sur le versant méridional de l'Himalaya ou des montagnes neigeuses, qui forment les limites septentrionales de l'Inde.

Ce fut pour résoudre cet important problème que le lieute-

nant Webb, accompagné du capitaine Raper et Hearsay, reçut, en 1808, l'ordre de se rendre à Gangoutri et d'aller examiner le défilé du Gange appelé la bouche de la Vache, lieu que les Indous regardent comme sacré. Le 1er avril de la même année, nos trois voyageurs arrivèrent à Haridwar, où ils eurent le plaisir de voir l'immense multitude d'Indiens des deux sexes que le commerce et la religion attirent tous les douze ans sur ces plateaux. En effet, les marchands se rendent à cette foire non-seulement de toutes les parties de l'Inde, mais encore du royaume de Cachemire et des pays situés au-delà du Punjab et de l'Himalaya; les officiers anglais estimèrent à deux millions leur nombre total. A peine eurent-ils pénétré dans la région des montagnes, que la beauté des paysages alpestres qui se succédaient sans interruption les récompensa de leurs fatigues, et leur fit oublier les dangers qu'ils couraient au bord de précipices affreux, sur des sentiers dont la largeur ne dépassait souvent pas trente centimètres. Les plateaux qu'ils traversèrent successivement étaient couverts des arbres et des plantes de l'Europe, mais des forêts de sapins ornaient les montagnes qui dominaient ces plateaux, tandis qu'au fond des gorges situées au-dessous, à une profondeur d'environ treize cents mètres, la végétation de l'Inde prospérait encore dans le voisinage des montagnes. Parvenus à cette hauteur, ils aperçurent sept ou huit chaînes de montagnes séparées l'une de l'autre, et dominées par les coupoles neigeuses du colossal Himalaya. Après avoir traversé des torrents, sur des ponts de corde, et échappé à tous les dangers d'un semblable voyage, le lieutenant Webb et ses compagnons s'arrêtèrent à un village appelé Baraha, parce que les habitants de ce village leur firent une description véritablement effrayante des périls de la route de Gangoutri; ils se contentèrent donc de charger quelques Indiens pieux d'aller examiner la bouche de la Vache, et de remonter, si cela était possible, jusqu'à sa source. Trois semaines après leur départ, les hommes qui composaient cette petite expédition revinrent à Gangoutri, où ils rapportaient une relation formidable de leurs aventures. La bouche de la Vache n'est, à ce qu'il paraît, qu'un simple bloc de rocher situé dans la rivière, et que sa position isolée a rendu un objet de vénération. Ils avaient remonté le fleuve

à quelques milles au-dessus de Gangoutri, où sa profondeur ne dépassait pas un mètre et sa largeur quinze ou vingt verges ; à l'extrémité supérieure de la vallée qu'il arrosait, et dans laquelle personne n'avait encore pu pénétrer, ses eaux coulaient sous d'énormes flaques de neige. Enfin, ils ne s'étaient arrêtés qu'au point où la neige les avait empêchés de continuer leur voyage.

Le lieutenant Webb et les capitaines Raper et Hearsay revinrent par Serinagour, que douze ans auparavant avait déjà visité le capitaine Hardwicke, le premier voyageur anglais qui ait traversé ces montagnes. Parmi les ponts alpestres qu'ils rencontrèrent durant leur voyage, il en est un qui leur parut singulièrement remarquable et dangereux. En effet, ce pont se compose de quelques cordes jetées au-dessus d'un précipice et auxquelles pend un cerceau. Le voyageur se place dans ce cerceau de manière à ce qu'il supporte son dos, et à l'aide des pieds et des mains il se passe lui-même d'un bord à l'autre. De Josimath nos voyageurs allèrent reconnaître la source de l'Alacananda, l'un des principaux affluents du Gange, et ils parvinrent à remonter cette rivière jusqu'à l'endroit où elle sort des glaciers que personne n'avait visités avant eux. Des neiges perpétuelles recouvraient toutes les montagnes voisines et donnaient au paysage l'aspect d'une région du nord. Quelques pins rabougris se montraient seuls le long des bords de la rivière, mais sur les versants septentrionaux des montagnes, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait aucune trace de verdure. Les habitants de cette contrée montagneuse avaient une figure agréable et un teint coloré; en général ils ressemblaient plus aux Tartares qu'aux Hindous. Quelques-uns d'entre eux avaient amassé des richesses considérables en faisant un commerce de transit, c'est-à-dire en transportant du Thibet à l'Inde de l'or, du bezoard, du musc, du sel et du borax. Dans ces vallées éloignées et presque inaccessibles des montagnes neigeuses, nos voyageurs trouvèrent de nombreux temples ou autels, d'autant plus vénérés qu'il est plus difficile de les atteindre, et où se rendent sans cesse des troupes d'Hindous, bien que plusieurs centaines de ces pieux pèlerins périssent annuellement au milieu des neiges.

La grande chaîne de l'Himalaya fut traversée pour la première fois dans sa partie la plus élevée par M. Moorcroft, qui avait entrepris ce pénible voyage avec le double but de se procurer des échantillons de la laine dont on fait les châles de Cachemire, et de reconnaître le lac sacré de Manasarowara, que tous les habitants de l'Indoustan vénèrent si profondément. Au village de Josimath, situé à une assez grande distance dans les montagnes, M. Moorcroft loua un *pundit* comme compagnon de voyage, à la condition que le pundit ferait toujours en marchant des enjambées de quatre pieds, de telle sorte qu'en comptant les enjambées de son compagnon, M. Moorcroft connaîtrait avec exactitude la distance qu'il aurait parcourue. Nos voyageurs côtoyèrent d'abord les rives du Dauli, torrent qui se jette dans l'Alacananda. Les vallées étaient couvertes de forêts de pins, au-dessus desquelles apparaissaient les neiges perpétuelles des sommités les plus élevées. L'étroitesse des sentiers, la raideur des pentes, et des avalanches continuelles de neiges et de pierres causaient de vives alarmes à M. Moorcroft et à ses compagnons. Dans ces passages difficiles, les moutons et les chèvres sont les seuls animaux dont on puisse se servir comme bêtes de somme.

Après un voyage pénible de sept jours, depuis son départ de Josimath, M. Moorcroft arriva à Malari, petit village situé au milieu des montagnes. Les maisons étaient bâties en pierre, et des fleurs et des peintures mythologiques ornaient, selon la mode des Hindous, tous leurs étages supérieurs. Ce village forme l'habitation d'été d'une petite horde qui fait un commerce de transit entre le Thibet et l'Inde, transportant des marchandises à dos de moutons et de chèvres. Pendant l'hiver elle descend sur les plaines situées au pied du versant septentrional des montagnes.

Enfin, nos voyageurs arrivèrent à Niti, sur la frontière de l'Inde, où d'instantes prières et d'interminables négociations purent seules leur faire obtenir l'autorisation de passer outre. Ce fut dans ce pays qu'ils éprouvèrent pour la première fois cette difficulté de respirer que cause toujours à des hauteurs aussi élevées la rareté de l'air. Durant l'espace de vingt-quatre heures, la température y subissait aussi

des variations remarquables. L'après-midi, le thermomètre s'élevait à 80°, et la chaleur devenait presque insupportable; le jour fini, le froid était très-vif. A peine nos voyageurs, partis de Niti, eurent-ils commencé à monter le Ghaut, ou passage de montagnes, que leur respiration devint de plus en plus courte et embarrassée. Ils ne pouvaient plus faire quatre pas de suite sans s'arrêter pour reprendre haleine et pour se reposer. Le sang jaillissait des lèvres de M. Moorcroft, et il avait de tels vertiges qu'il craignait à chaque pas une attaque d'apoplexie. Au sommet du col qui sépare l'Hindoustan du monde septentrional de l'Asie, un simple tas de pierre désigne la frontière, et du milieu de ces pierres s'élève un poteau, auqeul pendent de nombreuses pièces de draps, offrandes pieuses des pèlerins qui ont traversé ce passage. Du point le plus élevé on descend par des pentes successives dans un pays stérile et nu, entièrement dépourvu des grandes beautés qui caractérisent le versant méridional de la montagne.

Deux jours après leur départ de Niti, nos voyageurs arrivèrent à Daba, ville située au sommet d'un rocher trop escarpé et trop étroit pour que la neige puisse s'y amasser, et en même temps abrité contre les vents froids. Quoique M. Moorcroft eût pénétré dans ce pays sans permission, il fut reçu avec civilité par le gouverneur de Daba. Il vit dans le collége des Gelums ou des moines Shaman la plus grande collection des divinités des Hindous qu'il eût vue jusqu'alors. Le lama ou chef du collége le traita avec une grande bonté, et saisissant à son départ le pan de sa robe de coton, « Je vous en prie, lui dit-il, que je vive dans votre mémoire aussi pur et aussi blanc que cette robe. »

Au sortir de Niti, l'expédition parcourut pendant quelque temps des vallées bordées de chaque côté par des montagnes, sur les sommets desquelles il tomba souvent de la neige. Cinq jours leur suffirent pour se rendre à Gortope, village qui avait l'aspect d'un camp tartare, car il se composait d'un petit nombre de tentes noires, construites avec des couvertures et des cordes de crin. Les plaines voisines de ce village étaient couvertes d'une multitude si prodigieuse de chèvres, de moutons et de yaks ou bœufs de Tartarie, que nos voya-

geurs estimèrent leur nombre total à plus de quarante mille. Comme M. Moorcroft se présentait en qualité de marchand, et qu'il paraissait décidé à offrir un bon prix de la laine fine, on le traita avec une certaine considération. Il obtint sans peine la permission d'aller visiter le lac de Manasarowara, mais à la condition désagréable qu'il s'en retournerait par le même chemin, c'est-à-dire par le passage de Niti. Les marchands tartares de Ladak lui donnèrent sur la géographie de ce pays peu connu des renseignements qui ne coïncident nullement avec les indications des cartes européennes, mais qui ne sont pas assez précis pour nous déterminer à corriger nos cartes. Dans le premier moment de son arrivée, il crut que la rivière de Gortope était l'Oxus, et quelques heures de réflexions et les informations plus positives qu'il prit à ce sujet lui firent par la suite regarder cette rivière comme l'une des branches principales, et peut-être même comme la branche principale de l'Indus.

Le 5 août suivant, nos voyageurs arrivèrent sur les bords du lac sacré de Manasarowara, le plus vénéré de tous les lieux de pèlerinage que fréquentent les Hindous, cette race d'hommes doués d'un penchant si singulier pour la rêverie et la vénération. Ce lac a environ quinze milles de long et onze de large. Ses rives, bordées de rochers escarpés que dominent de hautes montagnes couvertes de neiges perpétuelles, présentent un coup d'œil magnifique. M. Moorcroft fut prié, par charité sans doute, d'entrer dans l'un des nombreux couvents construits de distance en distance au bord de l'eau. La longueur et les fatigues du voyage avaient tellement ruiné sa santé qu'il se vit dans l'impossibilité physique de faire le tour du lac pour s'assurer qu'aucune rivière n'en sortait du côté oriental; car ses observations personnelles lui prouvaient qu'il n'avait aucun écoulement apparent au nord, au midi et à l'ouest. Il chargea en conséquence deux Hindous d'aller reconnaître l'angle qu'il ne pouvait visiter lui-même, et ces Hindous lui affirmèrent à leur retour qu'aucun cours d'eau ne sortait du lac sur la rive orientale. Mais un géographe qui prend en considération la grandeur de ce lac situé dans une contrée où l'evaporation doit être très-peu abondante, et la douceur de ses eaux, ne peut pas ajouter une foi

entière à des renseignements dont l'authenticité ne repose que sur la déclaration d'un Hindou.

Le 8 août, l'expédition quitta le lac et commença à songer au retour. Tous les villages que M. Moorcroft traversa dans ces régions avaient une position et un aspect entièrement semblables; ils étaient tous situés au bord de précipices escarpés et dominés par d'autres rochers plus élevés qui leur servaient d'abri. Des fleurs et des images grotesques ornaient presque toutes les maisons, dont l'extérieur offrait ainsi un aspect singulièrement pittoresque au milieu de ces grandes et sauvages montagnes. La saison pendant laquelle le passage de l'Himalaya est praticable touchait à sa fin, et M. Moorcroft, dont les fatigues du voyage avaient gravement altéré la santé, retourna en toute hâte à Daba par la même route qu'il venait de parcourir quelques semaines auparavant.

Jusqu'à l'époque des voyages de M. Webb et de M. Moorcroft, l'attention du monde savant ne s'était jamais occupée de la hauteur extraordinaire des montagnes de l'Himalaya. La grande élévation que ces voyageurs atteignirent au-dessus des plaines de l'Inde, et les immenses chaînes de montagnes neigeuses qui s'élevaient encore devant eux les unes au-dessus des autres, les frappèrent d'une stupéfaction profonde et les autorisèrent à supposer que les coupoles glacées de l'Himalaya avaient une hauteur au moins égale à celle des principaux sommets des Andes. Le colonel Crawford les avait mesurées en 1802, et bien qu'ils n'eussent pas été publiés à cette époque, les résultats de ses travaux, connus du monde savant, venaient de lui révéler l'existence de ce grand système de montagnes. Des observations faites par le colonel Colebrook, depuis les plaines de Rohilcund, à cent quarante-quatre milles de distance, leur donnaient une élévation d'environ vingt-deux mille pieds; mais ces calculs paraissent plutôt trop faibles qu'exagérés. Durant son voyage à la source du Gange, le lieutenant Webb fit diverses observations sur le pic remarquable appelé Jamunavatari, situé près de la source du Jumna et dominant la plupart des montagnes de la première chaîne de l'Himalaya. Le résultat de ses observations donna à ce pic une élévation de vingt mille pieds au-dessus du plateau sur lequel il se trouvait alors, et qui était

lui-même élevé de cinq mille pieds environ au-dessus des plaines. Cependant, comme tous ces calculs lui paraissaient trop vagues et trop imparfaits pour satisfaire la critique, il résolut de mesurer avec l'exactitude mathématique la plus minutieuse la hauteur du *Dewalagiri*, ou la montagne blanche, et il reconnut que le sommet de cette montagne avait une élévation absolue de vingt-sept mille cinq cents pieds.

Le témoignage de tous les voyageurs qui ont visité l'Himalaya confirme les résultats de ces diverses observations scientifiques. Ces chaînes immenses de montagnes s'élevant les unes au-dessus des autres produisirent sur eux une impression beaucoup plus vive, sous le rapport de leur hauteur, que celle que leur eût fait éprouver le spectacle sublime d'un pic isolé s'élançant du sein des eaux de la mer pour aller se perdre dans les nuages. Dans sa description des paysages des environs de Nepaul, le colonel Kirkpatrick raconte que la première chaîne des montagnes déjà hautes cependant de quatre mille à six mille pieds ne semble être qu'une chaîne de petites collines, si on la compare aux colosses énormes qui la dominent, et qui n'ont pas moins de vingt mille pieds au-dessus de la vallée élevée elle-même de quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Ces calculs approximatifs furent confirmés par les observations mathématiques du colonel Crawford sur huit des principaux sommets de l'Himalaya, dont la hauteur varie de quinze à vingt-quatre mille pieds. Mais toutes ces montagnes doivent céder la prééminence au pic de Chumulari, situé près des frontières du Boudhtan et du Thibet. En effet, la distance immense à laquelle ce grand roi des montagnes de l'Asie est visible dans les plaines de l'Inde a fait supposer que son sommet s'élevait d'au moins trente mille pieds au-dessus du niveau de l'Océan.

Cependant, quoique tous ces calculs eussent en quelque sorte une précision mathématique, certaines personnes conservaient encore des doutes sur l'élévation véritable des montagnes de l'Himalaya. Le monde savant hésitait à reconnaître l'exactitude parfaite d'observations qui pouvaient avoir été plus ou moins influencées par cette tendance naturelle de

l'esprit humain à croire trop implicitement au grandiose et au merveilleux. La ligne de la neige perpétuelle, objectait-on, est trop élevée au-dessus des vallées pour que ces vallées puissent avoir l'élévation qu'on leur attribue. On supposait ensuite que dans ces climats la limite des neiges devait être à une hauteur de treize mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et ce principe ne s'accordait nullement avec les récits des voyageurs qui, à cette élévation, représentaient les montagnes de l'Himalaya couvertes de magnifiques forêts de pins gigantesques. Mais, au lieu de juger péremptoirement des observations scientifiques d'après les lois supposées de la nature, n'était-il donc pas plus rationnel de profiter des observations existantes pour chercher à découvrir ces lois. Il y a un demi-siècle, on n'ajoutait aucune foi aux indications des hauteurs fournies par le baromètre, et on préférait de beaucoup les mesures mathématiques, et cependant on a depuis abandonné complètement les angles pour reprendre le baromètre. Dans un second voyage, M. Webb alla jusqu'au Niti-Ghaut, dont il fixa la hauteur, à l'aide d'observations barométriques, à seize mille huit cent quatorze pieds. Ce col est peut-être le plus élevé de l'univers entier, bien qu'on n'y trouve pas de neige, et que les rochers qui le dominent de trois cents pieds n'en conservent jamais pendant l'été. Ainsi que M. Moorcroft, le lieutenant Webb parle avec admiration des belles forêts de pins, de cyprès et de cèdres qui recouvrent les pentes si élevées de ces montagnes sur lesquelles l'homme éprouve tant de difficultés à respirer. M. Webb attribue la hauteur des limites de la neige perpétuelle dans les montagnes de l'Himalaya à la grande élévation du plateau d'où s'élancent vers le ciel leurs derniers sommets. Comme la chaleur de notre atmosphère a pour cause principale la radiation de la surface de la terre, il s'ensuit que la proximité et l'étendue des plaines environnantes doivent faire subir des modifications importantes à la température d'un lieu élevé. Ces observations nous semblent réfuter d'une manière satisfaisante les objections soulevées par quelques savants au sujet de la grande élévation des montagnes de l'Himalaya, qui peuvent en conséquence être regardées avec certitude comme la plus haute chaîne de montagnes du monde entier.

Mais les anomalies que ces grandes montagnes semblent présenter, lorsqu'on les contemple du côté du midi, deviennent insignifiantes, si on les compare aux démentis que les vastes plaines qu'elles dominent donnent aux théories de la science. Le plateau le plus élevé connu en Europe sous le nom de petit Thibet, et appelé par les Hindous les Undes ou la région de la laine, n'aurait, à en croire certaines suppositions, pas moins de quinze mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et cependant, loin d'être recouvert de neiges perpétuelles, comme le prétendrait la théorie, il fournit pendant toute l'année les plus beaux pâturages du monde à d'innombrables troupeaux. Quelques lieux favorisés de cette plaine élevée produisent une espèce de blé avec la farine duquel les indigènes font leur pain. L'été est très-court sur ce plateau, à peine s'il dure deux mois; mais, dès que la neige disparaît, la végétation pousse avec une vigueur extraordinaire, et les rayons brûlants du soleil mûrissent en peu de temps tous les fruits. Il n'est donc pas étonnant que la limite des neiges éternelles soit plus élevée dans l'Himalaya que dans les Andes; car le plateau de Los Platos, l'un des plus hauts plateaux des Andes, est à cinq mille pieds au-dessous de celui d'où s'élancent vers le ciel les derniers sommets de l'Himalaya.

Un autre voyageur anglais entreprit aussi une excursion dans ces contrées de l'Asie si curieuses et si peu connues, qu'avait déjà visitées MM. Webb et Moorcroft; M. Fraser ne s'était, il est vrai, muni d'aucun instrument, ni proposé d'enrichir la science de faits nouveaux et d'observations utiles; mais il nous a donné une relation pleine d'intérêt et très-amusante des habitudes industrieuses des habitants de l'Himalaya, de leurs plus singulières coutumes et surtout du l'usage presque général de la polyandrie dans toutes ces montagnes. « On voit très-souvent, nous dit-il, quatre ou cinq frères épouser et posséder en même temps la même femme commune à tous. » Lorsqu'il atteignit la source de Jumna, située au pied du Jamunavatari, dont M. Colebrook évalue la hauteur à vingt-cinq mille cinq cents pieds, M. Fraser se trouvait au cœur de la plus haute chaîne de l'Himalaya; et cependant, même à cette élévation, il ren-

contrait, à des distances très-rapprochées, des villages situés dans les positions les plus romantiques et les plus effrayantes et entourés de neige de tous côtés. M. Fraser parle, en outre, de blé que l'on y cultivait, de sentiers ombragés d'arbres et émaillés de fleurs, et des plus magnifiques châtaigniers qu'il ait jamais vus. De la source du Jumma, il résolut de se rendre directement par les montagnes à Gangoutri. En vain ses guides lui représentèrent ce voyage comme très-dangereux; en vain ils s'efforcèrent de le faire renoncer à son projet, et ils lui affirmèrent qu'un vent pestilentiel soufflant des montagnes privait le voyageur imprudent de l'usage de ses sens; il refusa de les écouter et se mit en route. Le lendemain de leur départ, ils atteignirent les dernières limites de la végétation; les bruyères et les genièvres avaient disparu complètement; mais des fleurs des couleurs les plus éclatantes s'élevaient de tous côtés au milieu des flaques de neige. Parvenus à cette hauteur, les Hindous commencèrent à se plaindre des effets du vent empoisonné. « Je ne croyais pas, dit M. Fraser, qu'en s'élevant à une certaine hauteur, on pût éprouver une telle fatigue, et surtout qu'on respirât avec tant de difficulté; mais, malgré les assertions de nos guides, et quoique la neige fût en divers endroits couverte de fleurs, je ne m'aperçus point que ces fleurs exhalassent des odeurs pestilentielles. » Qu'on ne l'oublie pas, au moment où la rareté de l'air lui causait d'aussi vives souffrances, M. Fraser était encore à quelque mille pieds au-dessous de la sommité la plus voisine. Cependant, la grandeur et la magnificence des paysages qui environnent Gangoutri le dédommagèrent amplement de ses fatigues, et la vénération profonde avec laquelle les Hindous adorent cette source de leur rivière sacrée ajoutait encore un nouveau charme et un intérêt plus vif à ces scènes sublimes de la nature. M. Fraser n'avait pas, il est vrai, l'instruction et les talents nécessaires pour mesurer les hauteurs des montagnes neigeuses, mais il traça pourtant une description aussi intéressante qu'animée de leur aspect sauvage et étrange, de leurs gorges profondes et sombres, et de leurs obélisques de pierre qui se dressent vers le ciel au milieu de vastes champs de neiges éternelles. « La chaîne de l'Himalaya offre, dit-il, un caractère tout particulier : les

voyageurs qui l'ont vue seront forcés d'en convenir; elle ne ressemble, en effet, à aucune autre chaîne de montagnes, car, vues d'un point élevé, leurs sommités aux formes fantastiques, leurs aiguilles d'une hauteur si prodigieuse, causent un tel étonnement à l'étranger dont elles attirent les regards, qu'il se croit parfois la victime et le jouet d'un mirage trompeur. »

CHAPITRE XX.

VOYAGES DE BRUCE.

Bruce nommé consul à Alger. — Ses voyages sur la côte de Barbarie. — Le lion nourriture habituelle des Arabes. — Ville pétrifiée de Ras-Sem. — Balbeck et Palmyre. — Réception de Bruce au Caire. — Il remonte le Nil. — Voyage dans le désert. — Jidda. — La montagne des émeraudes. — Commerce. — Montagne de Taranta. — Ruines d'Axum. — Beefsteaks vivants. — Bruce arrive à Gondar. — Il est reçu à la cour. — Ras-Michel. — Il visite les cataractes d'Alata. — Dissensions civiles. — Entrevue de Bruce et de Fasil. — Bruce est nommé gouverneur de Geesh. — Son voyage aux sources du Nil. — Le lac Asana. — Superstition du peuple. — Description des fontaines. — Joie de notre voyageur. — Ses mérites. — Sa vanité.

De toutes les relations de voyage que nous possédions aujourd'hui, celle dont ce chapitre renfermera l'analyse est sans aucun doute l'une des plus agréables et des plus instructives. Nul voyageur ne posséda à un plus haut degré l'assurance et le courage nécessaires pour se faire respecter des nations sauvages; nul ne fut doué par la nature d'un plus grand talent d'observation et n'avait acquis, en outre, des connaissances plus générales; nul peut-être n'eut à souffrir davantage de cette répugnance instinctive avec laquelle l'espèce humaine accorde aux voyageurs le privilége de colorer un peu la vérité afin de donner quelque intérêt à leur récit.

Jacques Bruce, descendant d'une riche et honorable famille du nord de l'Angleterre, conçut dès sa jeunesse le projet d'aller découvrir les sources du Nil, et de résoudre ainsi cet

important problème qui, depuis les temps les plus anciens, occupait si vivement l'attention du monde savant. Il parcourut d'abord une partie de l'Europe, et, s'étant arrêté en Hollande, où florissait encore l'école de Erpenius et de Schultens, il y apprit l'arabe et l'éthiopien, les mathématiques et l'astronomie pratique. En 1762, on lui offrit le consulat d'Alger qui était alors vacant; il l'accepta avec empressement, et se rendit bientôt à son poste, muni d'une excellente collection des instruments nécessaires pour observer le passage de Vénus, et bien déterminé à apprendre la langue arabe telle qu'on la parlait alors, car il ne connaissait encore que la langue écrite.

Cependant il n'exerça pas long-temps les fonctions de consul. Une dispute qu'il eut au commencement de l'année 1765 avec le dey le contraignit à donner sa démission. En quittant la régence, il entreprit dans l'Orient un voyage auquel sa résidence à Alger l'avait complètement préparé. Il débarqua d'abord sur tous les points de la côte de Barbarie, où il espérait trouver quelques vestiges de l'antiquité. A Hydra, le Thunodunum des anciens, près des frontières des royaumes d'Alger et de Tunis, il rencontra une tribu arabe appelée les Fils du Père des Troupeaux, qui avait conservé son indépendance, et qui formait une sorte de confrérie religieuse et militaire, son chef étant considéré comme un saint. Les règlements de cet ordre obligent tous les membres à se nourrir journellement de la chair de lion; aussi sont-ils tous d'intrépides et d'habiles chasseurs. Leur courage et les services qu'ils rendent à la contrée qu'ils habitent en détruisant les bêtes fauves les a fait exempter de tout tribut. Bruce mangea lui-même de la chair de lion, qu'il trouva maigre, dure, musquée et d'une saveur désagréable.

A *Jibbel Aurez*, notre voyageur fut étrangement surpris de voir les montagnes habitées par une tribu qui avait des yeux bleus et un beau teint. Il regarda cette race sauvage et indépendante comme un dernier débris des anciens Vandales. Des huttes construites avec de la boue et de la paille lui servaient d'habitations.

De *Jibbel Aurez*, Bruce, qui se laissait peut-être entraîner par un trop grand penchant pour le merveilleux, se rendit à

Ras-Sem après avoir traversé Arsinoé et Barca, dans le but avoué de s'assurer de la vérité d'une tradition très-répandue en Afrique et même en Europe concernant l'existence d'une ville pétrifiée au milieu du désert. Les habitants de Ras-Sem, racontait-on, au grand étonnement de tous les esprits crédules, conservaient encore les mêmes attitudes qu'ils avaient au moment où ils furent atteints par la vengeance divine. Un consul français de Tripoli promit une forte récompense à quelques Arabes qui lui racontaient un jour cette histoire, s'ils pouvaient lui procurer un de ces hommes pétrifiés; mais, après de longs délais et des hésitations calculées, ils lui rapportèrent enfin une statue mutilée qu'ils avaient sans doute trouvée parmi d'autres ruines le long de la côte. Après avoir failli périr dans le port de Bengazi, Bruce visita les îles de Rhodes, de Crète et de Chypre, puis il se rendit à Sidon avec l'intention d'explorer les montagnes du Liban et l'Anti-Liban. Il visita ensuite les ruines vénérables de Baalbeck et de Palmyre, et, tandis qu'il hésitait sur la direction future de ses voyages, les conseils du docteur Russell, dont l'histoire d'Alep est bien connue, le déterminèrent à donner la préférence à l'Abyssinie. Différents bruits avaient, à ce qu'il paraît, circulé en Angleterre concernant ses projets de voyage et son intention de visiter les sources du Nil. Vivement contrarié par cette nouvelle, il affecta d'abord de renoncer à son projet favori. Mais il est certain qu'il ne songea jamais sérieusement à prendre une semblable résolution.

A l'époque où Bruce visita l'Égypte, ce pays n'était pas aussi accessible pour les étrangers qu'il l'est aujourd'hui. Les chrétiens se voyaient exposés à de violents outrages et à toutes sortes d'insultes, et il leur fallait tout à la fois beaucoup de courage et d'adresse pour faire face et échapper aux dangers dont ils étaient sans cesse menacés; heureusement pour Bruce, lorsqu'il arriva au Caire, le secrétaire d'Ali-Ben, le pacha d'Égypte, nommé Risk, gouvernait complètement son maître, et ce ministre tout-puissant avait une passion extraordinaire pour l'astrologie. Les instruments de Bruce, qui furent ouverts et examinés à la douane, lui donnèrent une si bonne opinion de leur possesseur qu'il lui promit à

l'instant même la protection immédiate du bey. Une pareille marque d'amitié de la part d'un homme aussi cruel et aussi perfide n'était pas de nature à causer un bien vif plaisir à notre voyageur ; mais, quand il apprit que le secrétaire s'informait avec avidité de sa connaissance des astres, il comprit le mystère qui l'avait d'abord effrayé, et toutes ses craintes se dissipèrent.

Bruce logeait, au Caire, dans le couvent de Saint-George, où il eut le bonheur de retrouver un vieil ami, un prêtre grec, qui lui avait appris le grec à Alger. Son ex-précepteur s'était, depuis leur séparation, élevé à la seconde dignité de l'église grecque en Égypte ; non-seulement il donna à son ancien élève une foule de renseignements et de conseils précieux sur son voyage projeté ; mais il lui procura des lettres de recommandation adressées à tous les principaux dignitaires de l'église grecque, soit en Égypte, soit en Abyssinie.

Le 12 décembre 1768, Bruce s'embarqua au Caire pour remonter le Nil. La misère et le déréglement de la population lui causèrent d'abord une plus vive impression que la fertilité et l'abondance du sol ; mais le quatrième jour le paysage lui parut plus remarquable. Le Nil avait un mille de large, une profondeur considérable et un courant rapide. Ses bords étaient couverts de villages, tous ombragés de beaux palmiers verts, mais offrant cet aspect monotone qui fatigue en Hollande les yeux des voyageurs. A un village appelé Rhoda, il vit les ruines magnifiques de l'ancienne ville d'Antinoüs, bâtie par Adrien. Malheureusement, il n'en avait pas entendu parler pendant son séjour au Caire, et il ne s'était, en conséquence, pas muni des passeports et des recommandations nécessaires pour pouvoir les visiter en sûreté. S'étant informé du caractère du peuple qui habitait ces ruines, il apprit que la population d'Antinoüs se composait de *très-mauvais* Turcs, de *très-mauvais* Maures et de *très-mauvais* Chrétiens, et qu'on avait vu tout récemment parmi eux quelques diables dont les mœurs, plus sages et plus tranquilles que celles des habitants mortels, trahissaient seules l'incognito. A une faible distance de Denderah, il aperçut le premier crocodile, et il ne tarda pas à en découvrir plusieurs centaines, étendus sur les îles comme des troupeaux de moutons.

Les habitants de Denderah font cependant baigner et boire tous leurs animaux domestiques dans les eaux du fleuve, et ils les y laissent souvent pendant des heures entières. Les femmes qui viennent chercher de l'eau se baignent quelquefois aussi dans le Nil, et jamais elles ne sont attaquées par les crocodiles.

Remontant toujours le fleuve, Bruce arriva bientôt à Furshout, où il visita un couvent de moines italiens. Cette ville, qui contient environ dix mille habitants, est située sur une vaste plaine cultivée, et couverte de blé et de plantations de cannes à sucre. Comme une forte pluie tomba sans interruption pendant toute la nuit, les habitants, en proie à la plus vive anxiété, déclarèrent à notre voyageur qu'ils craignaient que leur ville ne fût détruite. Il pleut très-rarement dans cette partie de l'Égypte. Les devins, sommés d'expliquer ce phénomène, répondirent qu'il annonçait la dissolution du gouvernement, prophétie qui s'accomplit en effet peu de temps après.

Le 16 février 1796, Bruce, s'éloignant du Nil, se mit en route avec une caravane pour se rendre, en traversant le désert, à Kenné, le Cœne Emporium de l'antiquité. Près d'un puits appelé Birambar, ou le puits des Épices, il eut l'occasion d'observer les habitations singulières des Azaizy, pauvre tribu arabe : leurs huttes sont faites de terre à poterie d'une seule pièce et dans la forme d'une ruche; la plus grande n'a pas plus de dix pieds de hauteur et six pieds de diamètre. La route traverse une plaine ouverte, bornée à l'horizon par des collines de sable et de gravier fin ; on n'y rencontre aucune trace d'aucune créature vivante ; on n'y aperçoit pas même d'antilopes ou d'autruches, ces habitants ordinaires des déserts les plus affreux. A l'une des stations, la caravane s'augmenta de vingt Turcs de la Caramanie, que la noblesse de leur tournure, leur gravité et leur propreté, faisaient aisément distinguer des Arabes. Ils venaient d'être pillés et assez maltraités par une bande d'Arabes. Dès qu'ils apprirent qu'un Anglais voyageait avec la caravane, ils s'empressèrent de rechercher son amitié en qualité de concitoyens ; car, si nous en croyons Bruce, les Turcs pensent que la nation anglaise est originaire d'un district appelé Caz-Dagli, sur les frontières de la Caramanie ; aussi se prétendent-ils toujours

les parents des Anglais qu'ils rencontrent, surtout lorsqu'ils ont besoin de leurs secours.

Bruce raconte ensuite qu'en allant de Terfoowey à Cosseïr, il vit plusieurs montagnes nues de jaspe, de granit et de marbre d'une grande variété de couleurs, mais principalement rouge et vert. Il supposa, en conséquence, que la mer Rouge avait tiré son nom de quelques-unes de ces collines, qui s'étendent jusque vers ses bords, et dans lesquelles le marbre rouge prédomine. A Cosseïr, il s'embarqua sur un petit bâtiment arabe dont les planches étaient cousues ensemble. L'objet de son voyage était d'aller visiter une île appelée par les Arabes la montagne des Émeraudes, nom qui offrait des attraits irrésistibles à un voyageur si passionné pour le merveilleux. Il y trouva quelques cristaux verts, connus en Orient sous la désignation générale d'émeraudes; mais, comme ces cristaux n'étaient pas les véritables émeraudes des lapidaires européens, il s'efforce de faire perdre à cette montagne merveilleuse le titre immérité que les Arabes lui avaient donné.

Jidda, qu'il visita ensuite, présentait un aspect si misérable, que l'activité de son commerce et la manière dont se faisait ce commerce lui causèrent une vive surprise. Les Anglais expédient à crédit des cargaisons précieuses à des marchands arabes ou turcs, qu'ils ne connaissent pas; ces opérations ont lieu et sont réglées par l'entremise de certains courtiers, dont la probité ne repose en apparence sur aucune garantie. « Ces courtiers indiens ne sont ni des mahométans ni des chrétiens, mais ils jouissent de la confiance des peuples des deux religions. Assis sur un tapis, ils prennent un châle indien dont ils recouvrent leurs épaules, ainsi que d'une serviette, et qu'ils étendent par dessus leurs mains, puis ils parlent en même temps de différentes choses, de l'arrivage des bâtiments de l'Inde ou des nouvelles du jour, comme s'ils ne s'occupaient en aucune manière d'affaires sérieuses. Pendant vingt minutes environ, ils se touchent mutuellement les doigts, qui restent cachés sous le châle, et le marché se conclut ainsi, sans qu'un seul mot ait été prononcé concernant l'objet vendu, et sans qu'on se soit servi ni de plume ni d'encre pour en rédiger les clauses.

Jidda est l'un des lieux les plus malsains d'une côte remar-

quable par son insalubrité. A l'est de la ville, au sortir de la porte, commence un affreux désert, où les Bédouins se sont construit des huttes avec des paquets de joncs. Ces Bédouins alimentent Jidda de lait et de beurre. La ville doit son importance aux avantages de sa position sur le bord de la mer. Les marchandises de l'Inde qui sont débarquées dans son port s'expédient à la Mecque, d'où elles se dispersent ensuite sur tous les points de l'Orient.

Malgré les lettres de recommandation que le gouverneur de Jidda lui avait données pour le naybe de Masuah, Bruce n'échappa pas sans peine à la rapacité peu scrupuleuse de ce chef; mais sa fermeté et des circonstances heureuses lui permirent enfin de quitter ce pays, et de continuer son voyage dans l'Abyssinie. La route qu'il suivait traverse d'abord une plaine étroite et nue, de laquelle il aperçut les trois chaînes sucessives des montagnes de l'Abyssinie; la première composée de collines ardues, couvertes entièrement de broussailles; la seconde plus élevée, plus escarpée, plus sauvage et plus aride; la troisième, ligne non interrompue de pics et d'aiguilles qui seraient regardés comme très-élevés dans tous les pays de l'Europe. Après cette description modérée, notre auteur ajoute inconsidérément: « Une masse prodigieuse, la montagne de Taranta, domine tous ces sommets. Cette montagne est probablement l'une des plus hautes du globe; sa dernière pointe, presque toujours cachée dans les nuages, ne devient visible que lorsque le ciel est parfaitement pur; en tout autre temps, des brouillards et d'épaisses ténèbres perpétuelles la dérobent aux regards des voyageurs. Les éclairs, le tonnerre et l'orage sillonnent, ébranlent et ravagent ses flancs escarpés. »

En descendant la montagne de Hamhamon, il vit quelques huttes de la tribu de Hazorta, qui, pour toute nourriture, boit le lait de ses troupeaux. Tous les bestiaux broutaient les branches des arbres et des broussailles, au lieu d'aller paître sur les gras et beaux pâturages des côteaux voisins du fleuve. Le câprier atteint, dans ce pays, à la hauteur de l'orme anglais.

D'immenses troupeaux d'antilopes traversèrent la route de notre voyageur, pendant qu'il gravissait les collines situées

au pied de la montagne de Taranta ; des hyènes, qui les poursuivaient, accoururent aussitôt autour de la caravane, et parvinrent enfin, après l'avoir long-temps suivie, à enlever un âne. Bruce raconte, avec son ostentation habituelle, les difficultés qu'il éprouva pour transporter son quartier et ses autres instruments au-dessus de la montagne Taranta. A l'en croire, la plaine qui forme le sommet de cette montagne est peut-être l'une des plus élevées de l'univers entier. Et cependant elle produit de l'excellent froment, bien que la paille de ce froment n'ait pas plus de quatorze pouces de hauteur. Les habitants de ce plateau différaient, sous le double rapport du teint et du caractère, de ceux des vallées ou des plaines inférieures. Des troupeaux magnifiques paissaient sur les collines ; les vaches étaient complètement blanches ; de larges fanons tombaient jusqu'à leurs genoux, et elles avaient des cornes blanches et un long poil soyeux.

Dixan, la première ville que l'on rencontre au pied du versant abyssinien du Taranta, est une ville assez considérable, dont la double population chrétienne et mauresque se divise en deux parties égales. Ses habitants ne connaissent qu'un seul commerce, celui des enfants ; car Dixan est le grand marché où tous les brigands et les voleurs d'enfants de l'Abyssinie viennent vendre les produits de leur criminelle industrie. A Adowa, Bruce vit une riche et belle filature de coton, et il fut reçu avec une bonté et une hospitalité remarquables par un marchand abyssinien nommé Janni, auquel il apportait, il est vrai, des lettres de recommandation. — On fait chaque année trois récoltes dans les environs de cette ville. Et cependant, malgré tous les avantages du sol et du climat, les fermiers abyssiniens restent toujours pauvres et misérables. Après avoir quitté Adowa, notre voyageur traversa les ruines d'Axum, l'ancienne capitale de l'Abyssinie. Il entra alors dans une contrée tellement riche et pittoresque, que son aspect seul eût suffi pour le récompenser des fatigues de son voyage. Ce fut pendant son séjour sur cette terre fortunée qu'il lui arriva une aventure, dont la relation provoqua la risée des incrédules, et fit bien plus douter de sa véracité que ne l'eussent fait des fictions plus graves : « Peu de temps après avoir perdu de vue les ruines de cette ancienne capitale

de l'Abyssinie, nous aperçumes, dit-il, trois voyageurs chassant une vache devant eux. Ces voyageurs avaient presque pour tout costume des peaux de chèvre noire sur leurs épaules, et ils étaient armés de lances et de boucliers; du reste, ils ressemblaient à des soldats. La vache paraissait trop maigre pour être tuée, et il nous sembla qu'elle venait d'être volée; mais, d'une part, un pareil vol ne nous regardait pas, et, de l'autre, de tels délits se commettaient souvent alors, dans un pays si long-temps ravagé par la guerre. Tout-à-coup ces trois hommes arrêtèrent la vache, et lui assénèrent sur la tête un coup si violent, qu'elle tomba à terre. Mais ce n'était encore là que le commencement des souffrances de la pauvre bête : l'un de ses bourreaux s'assit à califourchon sur son corps, et lui tint la tête par les cornes; un second lia ensemble, avec la corde, ses pieds de devant, tandis que le troisième, qui tenait un couteau à la main, au lieu de le lui plonger dans la gorge, lui ouvrit le ventre près des jambes de derrière, et lui fit une profonde blessure à la partie supérieure de la croupe. » M. Bruce s'éloignait pour ne pas être témoin d'un pareil spectacle; mais apprenant que ces trois hommes ne voulaient pas tuer la vache, sa curiosité l'emporta sur sa sensibilité, il revint sur ses pas, et il vit avec étonnement les bourreaux enlever de la croupe de leur victime deux morceaux de chair plus épais et plus longs que des beefteaks ordinaires. La peau n'avait pas été coupée; les voleurs la rabaissèrent sur la blessure, l'attachèrent solidement à l'aide de petites épingles, recouvrirent le tout d'un emplâtre de terre, contraignirent la vache à se relever, et la chassèrent de nouveau devant eux. — Ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut, cette histoire si invraisemblable a trouvé un grand nombre d'incrédules. Quelques écrivains, au contraire, se sont imaginé que les Abyssiniens aimaient beaucoup la viande crue, et qu'ils s'en procuraient toujours de la même manière. Mais un acte isolé de cruauté ne doit pas être pris pour un usage ordinaire, et si Bruce a été réellement témoin du fait qu'il raconte, il n'en faut pas conclure nécessairement que les Abyssiniens aient l'habitude d'enlever ainsi des tranches de chair à des animaux qui vivent encore.

La route de Gondar, la capitale de l'Abyssinie, traverse la

montagne de Lamalmon, qui, malgré sa hauteur, est couverte de magnifiques champs de blé. Les montagnards de ce district sont actifs et industrieux. Ils ont conservé leurs mœurs primitives, et ils jouissent d'un plus grand *comfort* que tous les autres Abyssiniens. Aussi, les habitants des basses terres attribuent-ils leur supériorité générale à leur connaissance de la magie. Sur les plaines situées au-dessous du Lamalmon, se cultivaient alors quelques plantations de cannes à sucre qui y avaient été semées. La province de Woggora, voisine de celle de Gondar, est l'une des plus fertiles de l'Abyssinie; et cependant, malgré leur triple récolte annuelle, les habitants sont pauvres et misérables. Des quantités prodigieuses de grosses sauterelles, des armées de rats et de souris, les ravages de la guerre, qui se font plus cruellement sentir dans les environs de la capitale que partout ailleurs, et surtout les vices d'un gouvernement barbare, telles sont les causes principales de la misère du peuple dans un pays si fertile.

Lorsque Bruce arriva à Gondar, le roi et Ras-Michel, gouverneur de la province, venaient d'en partir, et les autres personnages de distinction, à qui il était recommandé, avaient suivi la cour. Aussi eût-il éprouvé peut-être quelque embarras sans la bonté de ses compagnons mauresques qui lui donnèrent d'excellents conseils sur la conduite qu'il devait tenir. Son ami Janni avait aussi écrit d'Adowa à un noble aussi riche qu'influent, nommé Ayto-Aylo, pour l'informer qu'un étranger de distinction, qu'il lui recommandait, se rendait dans la capitale. Le soir même de son arrivée à Gondar, Bruce reçut la visite d'Ayto-Aylo, et les politesses d'usage achevées, il reconnut, à sa grande satisfaction, que son hôte comprenait parfaitement le tigré et l'amharic, les deux langues naturelles de l'Abyssinie, et qu'il connaissait un peu l'arabe. Ayto-Aylo entendait en effet cette langue lorsqu'on la parlait devant lui, mais il ne savait ni la lire ni l'écrire et il la parlait lui-même fort mal. Du reste, il y avait à Gondar des interprètes pour toutes les langues. Après avoir soutenu pendant quelque temps la conversation en mauvais arabe, Bruce et Ayto-Aylo employèrent le dialecte tigré qui, depuis que Michel avait usurpé le souverain pouvoir, était tout-à-fait devenu à la mode. Aylo fut étrangement

surpris d'entendre Bruce parler si bien ce dialecte, et il s'écria qu'il ne devait avoir aucune crainte et que son entreprise ne pouvait pas manquer de réussir.

A l'époque où Bruce arriva en Abyssinie, de violentes commotions politiques agitaient ce royaume. Michel, le gouverneur de Tigré, ayant massacré le roi, usurpa le souverain pouvoir, bien qu'il permît à un jeune enfant inexpérimenté d'occuper le trône, et, afin d'augmenter son influence, il épousa Ozoro Esther, la fille de la reine-mère. Notre voyageur fut présenté à cette dame comme un Franc et un médecin, car les mahométans pensent d'ordinaire que tous les Francs sont des médecins. Chargé par elle de donner des soins à ses enfants, qui étaient tous attaqués de la petite vérole, il prescrivit dès le principe la tempérance, la propreté et une ventilation bien ménagée. Ces remèdes si simples guérirent tous les malades confiés à ses soins, et les femmes de la famille royale, qui conservaient seules, à ce qu'il paraît, une influence stable au milieu de ces révolutions, lui en témoignèrent la plus vive reconnaissance. Ce fut alors qu'il obtint l'honneur d'être présenté au terrible Ras-Michel. « C'était, dit-il, un vieillard maigre, dont les cheveux blancs frisés formaient un nombre infini de petites boucles très-courtes; sa figure soucieuse et grave n'exprimait pourtant aucun sentiment de déplaisir; ses yeux vifs et perçants semblaient souffrir du contact de l'air extérieur. Il me parut avoir environ six pieds, bien que son boitement ne me permît pas d'évaluer avec une exactitude parfaite la hauteur de sa taille. Il eût fallu être bien mauvais physionomiste pour ne pas reconnaître en lui, à la première vue, un homme capable et intelligent; chacun de ses regards exprimait un sentiment ou une pensée, aussi n'avait-il pas besoin, pour se faire comprendre, d'autre langage que du langage des yeux, et certes il parlait fort peu. » Notre voyageur obtint par la suite du jeune roi une grande marque de faveur, car il fut nommé gouverneur de la province de Ras-el-Feel. Cet emploi, qu'il n'avait ni recherché ni désiré pour lui-même, il s'empressa de le transmettre à un de ses amis nommé Yasine.

Les fêtes grossières de la cour abyssinienne altérèrent sensiblement la santé de Bruce, et il s'estima le plus heureux

des hommes, lorsqu'après de longues et instantes prières il obtint enfin la permission de la quitter pour aller faire une excursion aux sources du Nil. Tel avait toujours été le but principal de son voyage, mais les Abyssiniens ne pouvaient pas comprendre la nature de son enthousiasme. L'Iteghe, ou la reine-mère, essaya par tous les moyens possibles de le retenir à Gondar. Elle traita son projet d'aller à la source du Nil d'une folie fantastique, indigne d'un homme instruit et intelligent; elle lui conseilla avec chaleur de rester dans son palais de Koscam, pour y attendre le résultat des dissensions qui agitaient le royaume. « Voyez, lui disait-elle, comme chaque jour nous fournit des preuves de la perversité et de l'inconstance de la nature humaine. Vous êtes parti de Jérusalem, vous avez traversé les états de plusieurs rois aussi vils que perfides, vous vous êtes exposé aux maladies mortelles des climats chauds du midi, et tout cela pour voir une rivière et une fondrière, dont vous ne pourriez emporter aucun fragment dans votre pays, quand bien même elles seraient aussi précieuses que vous le dites, et vous êtes mécontent si je vous dissuade de tenter une pareille entreprise, dans laquelle vous périrez vraisemblablement, sans que vos parents et vos amis puissent jamais savoir où, quand et comment vous avez péri; et moi, la mère de plusieurs rois qui ont occupé le trône de ce pays pendant plus de trente années, je n'ai qu'un seul désir, qu'une seule pensée qui me poursuit et la nuit et le jour, c'est d'abandonner tout, patrie, parents, fortune, amis, afin d'aller à l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem, et de demander ensuite l'aumône pour vivre durant le reste de mes jours. »

Malgré ces conseils et ces reproches, Bruce partit le 4 avril 1770 pour aller visiter les sources du Nil, et il atteignit bientôt le lac Tsana. Ce lac, le plus grand de toute l'Abyssinie, a quarante-neuf milles de long et environ trente-cinq milles de large. Toutefois, son étendue varie selon les saisons. Les Abyssiniens, qui, Bruce l'avoue avec aigreur, sont très-menteurs, prétendent que le lac Tsana renferme quarante-cinq îles, mais il réduit ce nombre à onze. Il vit sur les rivages de ce vaste bassin un grand nombre d'hippopotames; les uns nageaient à peu de distance des bords; les

autres, qui venaient de paître, se promenaient d'un pas tranquille; mais, effrayés à la vue des étrangers, ils plongèrent et disparurent sous les eaux.

Quelques jours de marche amenèrent notre voyageur à la chute d'Alata, appelée dans l'Abyssinie la seconde cataracte du Nil. Le fleuve, dont la largeur est en cet endroit d'un demi-mille et qui était alors considérablement grossi par les pluies, tombe en une seule masse d'eau d'une hauteur de quarante pieds avec une force et un bruit vraiment terribles. Jérôme Lobo prétendait s'être assis sur une arche naturelle entre le rocher et la chute d'eau; Bruce affirme que Lobo a trompé la crédulité publique; car, à l'en croire, l'eau touche partout le rocher et, se brisant contre sa base, rejaillit ensuite en colonnes d'écume blanche. Mais peut-être, bien que Bruce dise la vérité, Jérôme Lobo ne mérite-t-il pas d'être accusé de mensonge. Il y a quelques années on allait derrière la chute principale du Niagara, maintenant cela n'est plus possible. Or les eaux n'ont-elles pas pu, à Alata comme au Niagara, détruire certains blocs de rochers qui leur imprimaient une direction contraire à celle qu'elles ont prise aujourd'hui? Du reste, Bruce n'imite-t-il pas l'exemple de Lobo? est-il plus véridique et plus raisonnable que son prédécesseur, dont il blâme sans cesse l'exagération et le mensonge? « La cataracte d'Alata, dit-il, offre un spectacle si magnifique que des siècles ajoutés à la plus grande longueur de la vie humaine ne pourraient pas en effacer le souvenir de ma mémoire : elle me frappa d'une sorte de stupeur; j'oubliai complètement tout ce qui pouvait m'occuper sur la terre... »

L'explosion d'un ouragan politique interrompit alors le voyage de Bruce. Fazil, chef de la tribu Galla, prit les armes contre Michel, sous le pretexte de venger la mort du dernier roi, et une partie de la noblesse abyssinienne se joignit à lui. Les deux armées ennemies ne tardèrent pas à se rencontrer; Michel fut défait et prit la fuite; les insurgés élurent un nouveau roi, et Fazil devint maître de Gondar. Bruce, qui ne voulait pas renoncer à son voyage aux sources du Nil, se vit contraint de venir présenter ses hommages à ce souverain demi barbare. Lorsqu'il pénétra dans sa tente, il trouva Fazil assis sur un coussin recouvert d'une peau de lion; une

autre peau de lion était étendue comme un tapis à ses pieds; un morceau de calicot semblable à une serviette sale entourait sa tête; la tente ne renfermait aucun autre tapis ou coussin, seulement une couche de paille très-mince recouvrait çà et là le sol. Les manières de Fazil étaient aussi grossières et aussi communes que son extérieur, et Bruce, que son courage rendait souvent imprudent, s'il faut ajouter une foi entière à son récit, eut avec le nouveau souverain une très-vive altercation au sujet de son voyage projeté aux sources du Nil. Cependant ils déjeûnèrent ensemble le lendemain matin; leur repas se composait de miel, de beurre et de bœuf cru à discrétion. Quelques présents apaisèrent le courroux de Fazil, et non-seulement il permit à son convive d'aller visiter les sources du Nil, mais il lui confia le gouvernement d'Agow Geesh, district dans lequel ces sources sont situées. Enfin, Bruce manquait de guides et son hôte lui en fournit. « Écoutez-moi, lui dit-il, vous voyez ces sept individus (jamais Bruce ne vit de monstres plus effrayants), ce sont les chefs de la tribu Galla, des sauvages si vous le voulez, mais ils n'en sont pas moins vos frères; vous pouvez parcourir leur pays comme s'il vous appartenait, sans qu'aucun homme ose vous faire le moindre mal. » Il parla ensuite dans leur langue naturelle à ces sept individus, qui lui répondirent par un hurlement sauvage et qui se frappèrent la poitrine en signe d'assentiment. Ce ne fut pas tout encore; Fazil donna à Bruce son propre cheval bridé et sellé, qu'il devait conduire devant lui comme une espèce de passeport, car dans la tribu Galla le cheval du chef est aussi respecté que le chef lui-même.

Ainsi pourvu de tout ce qui lui était nécessaire pour son voyage, Bruce atteignit enfin le Nil à un endroit où il n'avait plus que deux cent soixante pieds de largeur. Grande fut sa joie de reconnaître que les Agows établis sur ces rives vénéraient encore la divinité du fleuve. Ils ne voulurent pas permettre aux divers individus qui composaient la petite caravane de traverser le Nil à cheval, et ils insistèrent même pour qu'ils ôtassent leurs souliers. Après avoir surmonté tous les obstacles que lui suscitèrent ses guides, Bruce parvint enfin au but si désiré de son voyage. A peine lui eut-on désigné

du doigt la place où le Nil prend sa source, qu'il y courut en toute hâte, et il ne s'arrêta, épuisé et haletant, mais ivre de bonheur et de joie, que sur une petite île de gazon vert, sans doute un ouvrage des hommes, car elle avait la forme d'un autel. C'est du milieu de cette île que sort la principale source du fleuve. «J'étais enfin parvenu, s'écrie-t-il dans l'exaltation du triomphe, à ce lieu qui avait défié le génie, l'intelligence et le courage de tous les peuples anciens et modernes durant l'espace de plus de trois mille ans. Des rois avaient essayé de le découvrir à la tête de leurs armées, et toutes ces expéditions ne se distinguèrent entre elles que par le chiffre total de leurs victimes; toutes elles échouèrent sans exception. Renommée, richesses, honneurs, ces souverains promirent tout pendant une longue série de siècles à ces myriades d'individus qu'ils gouvernaient, et cependant il ne s'était pas encore trouvé un seul de leurs sujets capable de satisfaire leur curiosité, de venger l'humanité des affronts qu'elle subissait depuis si long-temps et d'enrichir d'une découverte si désirée la science de la géographie. »

Tandis que notre voyageur s'abandonnait ainsi à son enthousiasme et s'efforçait d'inspirer à Strates, son esclave grec, les sentiments qu'il éprouvait, des paysans observaient à une certaine distance les gestes et les grimaces de ce pauvre diable. « Il a été mordu par un chien enragé et il a perdu la raison,» leur dit alors Weldo, le guide galla.—« L'eau du Nil le guérira infailliblement, répondirent les paysans; mais il faut qu'il en boive à jeun. » Ce singulier remède pour l'hydrophobie est sans doute une invention de notre voyageur.

Après nous avoir donné ces détails, Bruce fait une description minutieuse des trois fontaines qu'il appelle les sources du Nil. Les Agows, habitants de ce district, contemplaient ces sources avec une vénération égale à celle du voyageur anglais. Ils sacrifient chaque année une génisse noire à la fontaine principale, et après l'avoir soigneusement purifiée avec l'eau du fleuve, ils la distribuent en parts réglées aux chefs des tribus qui mangent la chair et réduisent les os en cendres. Ils ôtent toujours leurs chaussures lorsqu'ils approchent de ce lieu vénéré; ils ne se baignent jamais et ils ne lavent jamais leurs habits dans les eaux de la rivière sacrée;

mais ils se rendent à cet effet sur les bords d'un petit ruisseau qui se jette plus bas dans le Nil. Notre voyageur détermina, par des observations astronomiques, la position précise de ces sources, et ses expériences barométriques le convainquirent que la plaine d'où elles sortent a une élévation d'environ deux milles au-dessus du niveau de la mer.

Une fois le but de son ambition atteint, Bruce ne songea plus qu'au retour, mais les divisions intestines qui désolaient ce pays l'empêchèrent pendant quelque temps de partir. Enfin cependant il parvint à se rendre en Égypte par Sennaar et par les déserts de la Nubie. Ce pénible et dangereux voyage dura onze mois, mais ses tourments et ses fatigues cessèrent à Syène en Égypte, et, le 10 janvier 1773, il arriva au grand Caire, où il trouva sans peine toutes les facilités désirables pour retourner en Angleterre.

Bruce eut le mérite d'avoir entrepris le premier un long et périlleux voyage à ses propres frais, et uniquement dans un but scientifique; il attira de nouveau l'attention du monde savant sur un problème dont on avait cherché la solution durant un si grand nombre d'années; mais à l'époque de leur publication, la relation de ses voyages ne trouva d'abord que des incrédules, et cette première impression fâcheuse commençait à peine à s'effacer lorsque les faits principaux qu'elle contenait furent entièrement confirmés par le témoignage d'autres voyageurs plus modernes, et surtout par lord Valentia et M. Salt. Sans doute Bruce n'invente jamais des mensonges pour amuser ses lecteurs, mais, on doit le reconnaître, il écrit avec une légèreté et un orgueil qui lui nuisent beaucoup dans l'esprit de ses lecteurs. A chaque page de son livre il se pose en héros, et ses rodomontades n'ont d'autre effet que de le rendre ridicule et de lui faire perdre toute confiance. Il se vante surtout d'avoir découvert les sources du Nil, mais il a grand soin de ne pas rappeler au souvenir de ses lecteurs que le Nil, dont on avait toujours inutilement recherché l'origine, était le *Bahr El Abiad* ou le Fleuve Blanc, descendant de l'Occident, et, comme il le reconnaît lui-même dans le cours de son récit, ce fleuve surpasse de beaucoup en grandeur le *Bahr El Azergue*, ou le Fleuve Bleu, qui vient de l'Abyssinie et dont il a exploré

les sources. Il s'efforce aussi de cacher au public et de se cacher à lui-même que les sources du Bahr El Azergue avaient déjà été visitées avant lui par d'autres voyageurs, et entre autres par un Portugais nommé Payz, qui décrit dans les mêmes termes les montagnes de Geesh, le sacrifice annuel d'une vache en l'honneur de la rivière, et la cataracte d'Alata. Ainsi donc, si Bruce ne trompa point la crédulité publique, lorsqu'il prétendit avoir visité les sources du Nil, il eut toujours le tort très-grave de dérober à la connaissance de ses lecteurs tous les faits qui étaient de nature à diminuer l'éclat d'une découverte que, selon ses propres expressions, n'avaient jamais pu faire les plus grands héros de l'antiquité.

CHAPITRE XXI.

VOYAGES DE MUNGO PARK.

Société africaine. — Ledyard. — Lucas. — Houghton. — Mungo Park se décide à entreprendre un voyage au Niger. — Sa réception à la cour du roi de Bondou. — Il est forcé d'offrir son habit en cadeau. — Son entrevue avec les femmes du roi. —Bonté et gaîté des nègres. — Le lotus. — Mungo Park est fait prisonnier par les Maures. — Ses souffrances et sa fuite. — Son voyage dans le désert. — Première vue du Niger. — Sego. — Chant des femmes noires. — Bambara. — Beurre végétal. — Mungo Park est obligé de voyager à pied. — Son arrivée à Silla. — Renseignement concernant la géographie de l'intérieur. — Retour forcé. — Infortunes. — Rencontre d'une kafila. — Mungo Park arrive sur le bord de la mer. — Il entreprend un second voyage. — Expédition mise en déroute par des abeilles. — Puits d'or. — Maladies pendant la saison pluvieuse. — L'expédition s'embarque sur le Niger. — Sa réception à Bambara. — Mungo Park construit une barque à Sansanding. — Eta de l'expédition. — Descente du fleuve. — Mort de Mungo Park et de ses compagnon s.

La seconde moitié du XVIIIe siècle forme l'une des époques les plus remarquables de l'histoire de la géographie. Jamais peut-être les différents peuples du globe n'entreprirent autant de voyages de découvertes; jamais surtout les résultats de ces voyages ne préoccupèrent plus vivement l'attention publique. Dans ce mouvement général de tous les esprits, l'Angleterre se distingue d'une manière particulière. Tandis

que nos vaisseaux tentaient de s'ouvrir des voies nouvelles sur toutes les mers, une société, qui prit le titre d'association africaine, se constitua à Londres, en 1778, dans le but d'envoyer à ses frais des hommes hardis et intelligents explorer les contrées jusqu'alors inconnues de l'Afrique centrale. De la formation de cette société date une ère nouvelle pour l'histoire du continent africain.

Le premier voyageur de l'association africaine était ce même individu qui, comme nous l'avons raconté dans un précédent chapitre, avait essayé de se rendre par terre au Kamtschatka, avec l'intention de traverser le continent américain jusqu'aux États-Unis. Ledyard, ainsi se nommait cet individu, arriva au Caire au mois d'août 1778, et s'occupa pendant quelque temps à recueillir des renseignements près des marchands d'esclaves, et à se familiariser avec les mœurs du peuple. Il se préparait à se joindre à une caravane pour aller à Sennaar, d'où il comptait se diriger à l'ouest vers le Niger, lorsqu'il fut subitement atteint d'une maladie bilieuse qui l'emporta en peu de jours.

M. Lucas, le successeur immédiat de Ledyard, avait habité seize années Maroc, et il savait parfaitement l'arabe. L'association ayant accepté l'offre de ses services, il partit de Tripoli, au mois de février 1789, avec la caravane qui se rendait dans le Fezzan, province située au milieu même du grand-désert. M. Lucas nous a donné une excellente description de la capitale de cette province, nommée Morzouk, et ses habitants lui fournirent en outre des renseignements très-précieux concernant les pays de l'intérieur.

Cependant, les difficultés presque insurmontables que présentait un voyage au travers du désert de Sahara déterminèrent l'association à chercher une autre voie pour parvenir dans l'intérieur de l'Afrique, et l'attention de ses principaux membres se porta naturellement sur les districts populeux qui avoisinent la Gambie. On crut qu'en prenant cette nouvelle route on parviendrait plus promptement et plus sûrement jusqu'aux contrées qu'arrose le Niger. En 1791, le major Houghton se rendit à Bambook par le pays de Mandingo. De Bambook il se dirigea sur Tombouctou, mais à Jarra ou Yarba il fut

dévalisé et massacré par les Maures, où, si l'on en croit d'autres récits, il y mourut de la dyssenterie.

Les tristes résultats des expéditions de Ledyard et de Houghton ne découragèrent point l'association africaine. Elle trouva toujours, en effet, des voyageurs assez hardis pour tenter de nouveau une entreprise si évidemment dangereuse. Un Écossais, nommé Mungo Park, qui avait déjà visité les Indes orientales, éprouvait depuis long-temps le plus vif désir d'explorer des contrées inconnues; en conséquence il offrit volontairement ses services à l'association. africaine, qui, connaissant son courage et son intelligence, s'empressa d'accepter une proposition aussi avantageuse.

Le 21 juin 1795, M. Park arrivait à Jillifrée, sur la rive septentrionale de la Gambie. De là il se rendit à Pisania, où il résida quelque temps dans la maison du docteur Laidley, apprenant la langue mandingo, étudiant les productions et les coutumes du pays, et s'efforçant de recueillir des renseignements sur la géographie de l'intérieur auprès des marchands d'esclaves, qui, peut-être par jalousie commerciale, le voyaient avec un vif mécontentement entreprendre un pareil voyage. Ce fut le 2 décembre de la même année qu'il se mit en route, accompagné de deux esclaves noirs nommés Demba et Johnson. Demba, jeune homme vif et intelligent, connaissait quelques-unes des langues de l'intérieur; quant à Johnson, il avait été esclave à la Jamaïque et il savait l'anglais. Sa suite se composait en outre de deux *slatees* noirs, ou marchands d'esclaves, et de deux nègres, dont l'un exerçait la profession de forgeron et retournait dans son pays natal, après avoir été plusieurs années au service du docteur Laidley. Tous ces individus témoignaient à leur chef le plus profond respect, et plus d'une fois leur esprit et leur bonne humeur firent oublier à M. Park les fatigues de la route. Les nègres allaient à pied, chassant leurs ânes devant eux. M. Park montait un petit cheval plein de courage et d'ardeur; son bagage se composait de provisions pour deux jours, d'un petit assortiment de grains de verre, d'ambre et de tabac, qui devait lui servir à se procurer des provisions nouvelles, de quelques habits, d'un parapluie, d'un sextant de poche, d'une boussole, d'un thermomètre, de deux paires de pistolets et de deux fusils.

Trois jours après leur départ de Pisania, les voyageurs arrivèrent à Medina, capitale du Woolli, ville de mille habitants, entourée de murailles de terre et d'une palissade de pieux pointus et de broussailles épineuses. Le vieux roi reçut Mungo Park avec une franche cordialité; mais il lui donna le conseil de renoncer à un voyage si dangereux. Toutefois M. Park ne se laissait pas facilement effrayer. Il prit à son service trois chasseurs d'éléphants qui devaient l'accompagner en qualité de guides dans les déserts compris entre Woolli et les frontières du Bondou, et il se remit bientôt en route. A peine fut-il arrivé à Fatteconda, capitale de ce dernier royaume, qu'on lui intima l'ordre de se rendre immédiatement en la présence du roi. Redoutant la rapacité bien connue de ce monarque, il eut soin d'emporter avec lui les présents qu'il lui destinait, c'est-à-dire un peu de poudre, d'ambre et de tabac et son parapluie; mais il mit son bel habit bleu afin d'être plus sûr de le conserver. Le roi, qui regardait tous les blancs comme des marchands, fut étrangement surpris d'apprendre que M. Park ne désirait acheter ni des esclaves ni de l'or, et que la curiosité seule lui avait fait entreprendre un pareil voyage. Les présents lui causèrent de vifs transports de joie, surtout le paraplnie, qu'il ouvrit et qu'il referma plusieurs fois de suite, à la grande admiration de ses courtisans. Ses premiers transports calmés, il commença un long panégyrique des hommes blancs, vantant leurs grandes richesses et leur humanité; puis il fit un éloge magnifique de l'habit bleu de M. Park, n'oubliant pas les boutons jaunes qui lui plaisaient beaucoup, et il finit par déclarer que, si on lui cédait cet habit, il le porterait dans toutes les cérémonies publiques et qu'il instruirait l'univers entier de la générosité de son ancien possesseur. Park comprit qu'une pareille demande équivalait à un ordre, et se débarrassant avec une affliction profonde de son bel habit bleu il le déposa aux pieds du roi qui, en reconnaissance de ce don, lui fournit toutes les provisions dont il pouvait avoir besoin, et l'exempta des droits de douane.

Le lendemain matin, on vint prévenir notre voyageur que les femmes du roi désiraient le voir. « Je ne fus pas plutôt entré, dit-il, dans la cour réservée à ces dames, que le sérai

entier m'entoura : les unes me demandaient des médecines, les autres de l'ambre ; toutes voulaient absolument se faire saigner ; car, en Afrique, la saignée passe pour le spécifique le plus puissant. Elles étaient au nombre de dix ou de douze, la plupart jeunes et jolies, et portant sur leurs têtes des ornements d'or et des grains d'ambre. Elles se moquèrent de moi avec gaîté et avec esprit, mais surtout de la blancheur de ma peau et de la proéminence de mon nez. — Ce n'est pas la nature qui vous a créé ainsi, disaient-elles ; on vous a fait blanchir, quand vous étiez enfant, en vous baignant dans du lait, et on a donné à votre nez sa forme actuelle en le pinçant et en le tirant tous les jours, jusqu'à ce qu'il eût acquis les dimensions voulues. — Quant à moi, je n'essayai point de leur prouver le contraire, et je leur adressai plusieurs compliments sur la beauté africaine. Je vantai la couleur huileuse et éclatante de leur peau, et la dépression charmante de leurs nez ; mais elles me répondirent que les flatteries, ou, selon leurs propres expressions, que la bouche de miel n'était pas estimée dans le Bondou. Toutefois, en échange du temps que j'avais bien voulu leur donner, ou de mes compliments, qui, malgré leur incrédulité apparente, parurent leur causer un véritable plaisir, elles nous offrirent du miel et du poisson, qu'elles envoyèrent à notre logement. »

Au-delà de Fatteconda, la route traversait un pays tellement infesté de voleurs, que les guides jugèrent prudent de voyager la nuit. Aucune parole ne fut prononcée pendant cette partie du voyage, et les hurlements des bêtes féroces troublaient seuls les solitudes silencieuses des forêts. Çà et là des loups et des hyènes glissaient comme des ombres au travers des arbres. A Joag, la première ville que rencontra la petite caravane, le magistrat vola à M. Park la majeure partie de son bagage. Assis devant la porte d'une maison de cette ville, il s'amusait à mâcher quelques brins de paille, lorsqu'une vieille esclave lui demanda en passant s'il n'avait pas dîné. Il ne lui répondit rien d'abord, car il ne la comprenait pas ; mais l'interprète ayant appris à cette vieille femme que les agents du roi avaient dépouillé son maître de tout ce qu'il possédait, elle déposa à terre le panier qu'elle portait sur sa tête, et offrit à l'étranger malheureux quelques

poignées de fruits. Le lendemain matin notre voyageur partit de Joag avec le neveu du roi de Kasson, qui s'était offert à le conduire dans cette dernière ville. Le soir du même jour, il atteignit Samee, sur les bords du Sénégal, charmant ruisseau au lit de sable et de gravier.

Lorsque la petite caravane approcha de Jumbo, la ville natale du forgeron dont M. Park était accompagné, une foule d'habitants vinrent à la rencontre de leur concitoyen, qu'ils conduisirent dans la ville en chantant et en dansant devant lui. Un musicien, qui marchait en tête de la procession, chanta, en vers improvisés, les vertus du forgeron, et exhorta ses amis à célébrer son retour par un festin somptueux. M. Park, que ce spectacle intéressait vivement, s'était d'abord retiré à l'écart pour le contempler à son aise. Alors le forgeron raconta ses aventures, et il parla souvent de la bonté de l'homme blanc. Enfin au moment où il terminait son récit, il montra du doigt M. Park à tous les assistants, et s'écria : « Regardez-le ! » La vue de l'étranger causa d'abord une telle surprise à ces braves gens, qu'ils tremblaient de tous leurs membres ; mais le forgeron leur fit comprendre que son compagnon de voyage n'était nullement méchant ; et M. Park passa une journée entière à rire, à boire et à causer.

De Jumbo, notre voyageur se rendit ensuite à Kasson. Le roi de cette ville lui fit non-seulement un accueil favorable, mais il lui donna un guide pour Kemmou, capitale du Kaarta. Les guerres qui désolaient à cette époque l'intérieur de l'Afrique rendant la route directe impraticable, il fallut, de toute nécessité, aller passer par le royaume mauresque de Ludamar. Ce fut au commencement de ce voyage que M. Park vit pour la première fois les habitants du pays récolter les *tomberongs*, ou les fruits du *rhamnus-lotus*. Ces tomberongs sont de petites baies farineuses, d'une couleur jaune et d'un goût délicieux. Les naturels en font une espèce de pain. Après les avoir exposées d'abord pendant quelques jours au soleil, ils les écrasent légèrement dans un mortier de bois, jusqu'à ce que la partie farineuse ait quitté le noyau. Délayant ensuite cette farine dans de l'eau, ils en forment de petits gâteaux qui, séchés au soleil, prennent le goût et la

couleur d'un excellent pain d'épice. Le *rhamnus-lotus* se trouve sur la côte septentrionale de la Barbarie, et on ne peut douter qu'il n'ait été la nourriture principale des *Lotophagi* de l'antiquité.

Arrivé à Jarra ou Yarba, M. Park envoya l'un de ses domestiques, Johnson, porter tous ses papiers à la Gambie, et il se dirigea vers la ville mauresque de Benown. Cette ville se composait d'un grand nombre de tentes, disséminées sans ordre ni régularité sur une vaste étendue de terrain, et séparées l'une de l'autre par des troupeaux de chameaux, de vaches et de chèvres. Les Maures traitèrent Mungo Parck avec la plus révoltante brutalité. Le chef, vieil Arabe morose, l'examina attentivement de la tête aux pieds ; mais il ne daigna pas lui adresser la parole. Les femmes furent plus curieuses et moins réservées : elles lui firent une foule de questions, vidèrent ses poches, déboutonnèrent son gilet pour contempler la blancheur de sa peau, et comptèrent même les doigts de ses mains et de ses pieds, comme si elles doutaient qu'il fût un être humain. On le logea dans une hutte où l'on eut soin de placer un cochon sauvage afin de le tourmenter. Le chef maure Ali lui prit ses habits, ses instruments, et tout ce qui lui appartenait; mais ce vieillard commença à éprouver quelques craintes superstitieuses, lorsqu'il remarqua que l'aiguille magnétique se dirigeait toujours vers le grand désert. Pour lui expliquer ce phénomène, M. Park lui dit que sa mère habitait un pays très-éloigné au-delà des sables du Sahara, et que tant qu'elle serait vivante l'aiguille de fer se dirigerait toujours du côté de ce pays, et le guiderait vers elle; mais qu'après sa mort elle lui indiquerait, au contraire, le lieu de sa sépulture. Le vieux roi fut alors doublement étonné. Après avoir contemplé pendant quelque temps la boussole avec une attention marquée, il la rendit à son propriétaire, ne voulant pas conserver en sa possession un instrument aussi dangereux.

La position cruelle de notre voyageur ne commença à s'améliorer que du jour où il fut présenté par Ali à la reine. Fatima, ainsi s'appelait la reine, était une femme arabe qui avait de longs cheveux noirs et une corpulence remarquable. Quoique la vue d'un chrétien l'eût d'abord fort scandalisée, elle

apprécia bientôt l'intelligence du malheureux prisonnier, et contribua, par tous les moyens qui étaient en son pouvoir, à adoucir les rigueurs de sa captivité. Grâce à ses sollicitations, M. Park obtint la permission d'accompagner Ali dans un voyage qu'il fit à Jarra. Pendant leur séjour en cette ville, le roi de Kaarta s'approcha, à la tête d'une armée, pour punir ses habitants rebelles, qui prirent aussitôt la fuite dans le plus grand désordre; et Park, profitant de cette confusion générale, parvint à s'échapper. Grande fut sa joie, lorsqu'il se trouva seul au milieu des déserts, à l'abri désormais des poursuites de ses ennemis. Il n'avait aucune espèce de nourriture; il ne savait pas même où il trouverait de l'eau; mais peu lui importait de souffrir la faim et la soif! Ces privations n'étaient rien auprès de celles dont il venait de se délivrer. Il se dirigea à l'est-sud-est au travers des forêts; mais, épuisé bientôt de fatigue et de soif, il tomba sur le sable dans un état d'insensibilité complète. Vers le soir cependant une pluie violente ranima un peu ses forces abattues; il parvint à se relever et à se traîner jusqu'à un village habité par des noirs, et où une vieille femme charitable lui donna quelque chose à manger. Bientôt après il entra dans le royaume de Bambara. Les nègres le prirent pour un Maure, et, le voyant réduit à une si affreuse misère, et obligé de plus à chasser son cheval devant lui (car le pauvre animal ne pouvait plus porter son maître), ils lui demandèrent avec ironie s'il revenait de la Mecque.

Il voyagea alors avec une bande de Kaartans fugitifs, s'attendant de moment en moment à voir le Niger. Enfin, l'un des nègres cria : *Geo-affilli!* (voyez l'eau!) et il aperçut avec une joie indicible ce but de son voyage, ce fleuve si longtemps cherché, étincelant aux rayons du soleil levant, aussi large que la Tamise à Westminster, et coulant lentement à l'est. « Je courus sur le rivage, dit-il dans son récit, et ayant bu de l'eau du Niger, j'adressai de ferventes prières au souverain maître de tout l'univers pour le remercier d'avoir couronné de succès mes efforts. » Sego, la capitale du Bambara, dans laquelle il venait d'arriver, etait une grande ville d'environ trente mille habitants. Ses maisons sont bâties en terre. quelques-unes ont deux étages, et un badigeon blanc orne

presque toutes les façades. Les nombreux canots qui sillonnaient le fleuve, et l'activité bruyante de ses habitants, donnaient à cette ville un certain air de civilisation que notre voyageur ne croyait certes pas trouver dans le cœur de l'Afrique. Tandis qu'il attendait une occasion pour traverser le fleuve, il reçut un message du roi, qui le priait de renoncer à ce projet, et qui refusait de le voir avant de connaître les motifs de son voyage. Le porteur de ce message donna même à M. Park le conseil d'aller se loger dans un village voisin qu'il lui désigna. Mais aucun des habitants de ce village ne consentit à le recevoir. Tous ceux dont il implorait la pitié le regardaient avec un étonnement mêlé d'effroi, et il se vit obligé de passer la journée entière assis à l'ombre d'un arbre, sans boire ni manger. Il craignait même d'être également contraint de dormir en plein air, quoique le voisinage fût infesté de bêtes féroces. Heureusement cette crainte n'était pas fondée; mais laissons-le raconter lui-même comment une femme charitable (où ne trouve-t-on pas de tels anges de bonté !) vint le tirer enfin de cette pénible situation.

« Après le coucher du soleil, au moment où je me préparais à passer la nuit dans les branches d'un arbre, et où je venais de débrider et de desseller mon cheval, afin qu'il pût paître en liberté, une femme, qui revenait de travailler aux champs, s'arrêta pour me regarder : remarquant mon air fatigué et abattu, elle m'adressa plusieurs questions auxquelles je répondis en peu de mots; alors elle jeta sur moi un regard de pitié, prit ma selle et ma bride, et me dit de la suivre. M'ayant conduit dans sa cabane, elle alluma une lampe, étendit une natte à terre, et m'offrit un asile pour la nuit. S'apercevant ensuite que j'avais faim, elle sortit après m'avoir prévenu qu'elle allait me chercher quelque chose à manger. En effet, elle revint quelque temps après avec un beau poisson, qu'elle fit rôtir sur des cendres, et qu'elle me servit pour mon souper. Tous les devoirs de l'hospitalité étant alors accomplis, ma digne bienfaitrice me désigna du doigt la natte étendue à terre, et m'assura que je pouvais dormir sans crainte. Puis, s'adressant à d'autres femmes de sa famille qui n'avaient pas cessé un seul instant de me contempler, muettes et immobiles d'étonnement, elle leur ordonna de se remettre à l'ouvrage et

de filer leur coton. Ces femmes travaillèrent pendant une partie de la nuit, chantant, pour abréger le temps, diverses chansons, dont l'une fut improvisée, car j'en étais le sujet. L'une des plus jeunes ouvrières la chanta seule ; les autres se bornaient à répéter en chœur une sorte de refrain. L'air était doux et plaintif. Quant aux paroles, en voici la traduction exacte :

CHANSON.

« Les vents soufflaient avec violence, et des torrents de pluie tombaient. Le pauvre homme blanc, fatigué et abattu, vint s'asseoir sous notre arbre. Il n'avait pas une mère pour lui porter du lait : il n'avait pas de femme pour moudre son blé. »

CHŒUR.

« Ayons pitié de l'homme blanc : il n'a pas de mère qui lui apporte du lait ; il n'a pas de femme pour moudre son blé. »

Le seul présent que M. Park pût faire le lendemain à cette brave femme, furent quatre boutons de cuivre de son gilet.

Le roi de Bambara refusa d'accorder une entrevue à M. Park. Peut-être craignait-il de se brouiller avec les Maures. Quoi qu'il en soit, il fit ordonner à notre voyageur de quitter à l'instant même Sego ; mais, en même temps, il lui envoya 5,000 cauris (environ 25 francs), désirant, disait-il, secourir un blanc dans le malheur. Les nègres de ce pays sont, à ce qu'il paraît, doués d'excellentes qualités, bons, hospitaliers et communicatifs. Quelques années de paix et un bon gouvernement suffiraient pour les civiliser. La grande ville de Kabba, où M. Park ne tarda pas à arriver, est située au milieu d'une contrée aussi belle que fertile, et entièrement cultivée, ressemblant beaucoup d'ailleurs à certains comtés de l'intérieur de l'Angleterre. Tous les habitants s'occupaient à récolter les fruits de l'arbre appelé *shéa*, avec lesquels ils font leur beurre végétal. Le *shéa* est à peu près semblable au chêne de l'Amérique, et son fruit a la forme et l'apparence d'une olive espagnole. Le beurre que produit le noyau de ce fruit se conserve non-seulement pendant toute l'année sans sel ; mais il est plus blanc, plus dur et plus savoureux que le meilleur beurre fait avec du lait de vache.

Aussi, ces précieuses qualités et son extrême abondance le rendent-elles l'un des articles principaux du commerce intérieur de l'Afrique.

Après avoir quitté Kabba, M. Park, continuant son voyage, traversa d'abord de nombreux villages de pêcheurs, puis il arriva à Sansanding, place commerciale importante, mais dont la population se composait presque entièrement de Maures, qui traitèrent notre infortuné voyageur avec leur insolence et leur brutalité ordinaires. De grandes barques chargées de marchandises, et portant des mâts, naviguaient en cet endroit sur le fleuve. La bonté du nègre chez lequel il logeait dédommagea M. Park des insultes des Maures. Cet aubergiste hospitalier ne voulut recevoir pour tout paiement qu'un *saphie* ou charme. « Si le saphie d'un Maure est bon, disait-il, celui d'un homme blanc doit être nécessairement meilleur. » M. Park satisfit à sa demande, et lui écrivit la prière du Seigneur sur une planche de bois très-mince.

Au-delà de Sansanding, la plaine qu'il fut obligé de traverser était infestée de bêtes féroces. Plusieurs fois il aperçut à son grand déplaisir d'énormes lions tapis dans les broussailles voisines de la route. Mais à la crainte et aux alarmes succéda tout-à-coup une joie calme et tranquille, lorsqu'il aperçut Modibou, beau village situé sur les bords du Niger. Le cours du fleuve a dans cet endroit une largeur majestueuse; il forme plusieurs grandes îles couvertes de verdure, retraite paisible des foulahs et de leurs troupeaux, qui se mettent ainsi à l'abri des ravages des bêtes fauves. Cette contrée présente, à ce qu'il paraît, l'un des plus charmants paysages du monde. Le lendemain matin, M. Park partit pour Kea, et sur la route des voleurs le dépouillèrent de tout ce qui lui restait encore. Ils ne lui laissèrent que les haillons déguenillés dont il était couvert. La fatigue, la maladie et le découragement ôtaient à M. Park la force de marcher, mais son cheval devenait de plus en plus incapable de le porter. A six milles environ de Modibou, le pauvre animal tomba de faiblesse, et son maître reconnut avec désespoir qu'il ne pourrait plus se relever. « Je m'assis pendant quelque temps, dit-il, à côté de cet infortuné compagnon de mon voyage; mais, voyant que tout espoir était perdu, je lui ôtai sa selle et sa bride, je pla-

çai une grande provision d'herbe devant lui. Je contemplai alors avec une compassion bien douloureuse ce pauvre animal qui gisait là étendu tout pantelant à mes pieds... Bientôt peut-être, me disais-je en moi-même, je tomberai et je périrai ainsi de fatigue et de faim... »

Le *Dooty* ou le premier des magistrats de Kea, village de pêcheurs, lui fit un accueil fort peu aimable; heureusement un pêcheur consentit à descendre avec lui le fleuve dans son canot. Vers le soir, il arriva à Silla, grande ville située sur la rive méridionale du Niger, où il fut entouré jusqu'à la nuit par une immense multitude de nègres stupéfaits d'étonnement. Le jour même de son arrivée dans cette ville, il éprouva une légère attaque de fièvre, et, lorsqu'il réfléchit à sa situation, il perdit tout courage, et il désespéra de revoir jamais sa patrie. En effet, il ne possédait pas une obole, il était à peine couvert de haillons, l'inimitié des Maures le menaçait sans cesse des plus grands dangers, et il avait encore un voyage de plusieurs centaines de milles à faire à pied pour atteindre la Gambie; il prit alors la résolution de ne pas s'avancer plus loin du côté de l'Orient. En conséquence, il s'efforça de recueillir auprès des marchands d'esclaves tous les renseignements possibles concernant les pays qu'arrose le Niger. A deux journées de marche de Silla se trouvait, lui dit-on, la ville de Jenni, bâtie sur l'une des îles du fleuve, et contenant un plus grand nombre d'habitants que Sego. A deux autres journées de marche, le Niger se jette dans un grand lac appelé *Dibbie* ou le lac sombre. Ce lac est si large que les bateaux qui le traversent de l'ouest à l'est perdent la terre de vue pendant un jour entier. Au sortir de ce lac, le Niger se divise en plusieurs bras, dont les deux principaux se réunissent à Kabra, port de Tombouctou, après avoir formé une grande île nommée Jinbala. Tombouctou n'est qu'à une journée de marche de Kabra. Enfin il faut dix jours pour aller par terre de Jenni à Tombouctou.

Si l'on ajoute une foi entière aux renseignements recueillis alors par notre voyageur, Tombouctou est une ville mauresque. Houssa, la capitale du royaume du même nom, située plus à l'est, ville plus grande et plus peuplée que Tombouctou, appartient aussi aux Maures. Aucun des marchands qu'il

consulta ne put lui apprendre où et comment se terminait le Niger. Ils décrivirent tous la longueur de son cours en termes vagues et hyperboliques, disant que, dans leur opinion, il allait jusqu'aux extrémités du monde.

A son retour de Silla, M. Park eut le bonheur de retrouver son cheval; mais les difficultés de tout genre qui lui restaient à surmonter étaient beaucoup plus grandes qu'il ne l'avait imaginé d'abord. On se méfiait chaque jour davantage de ses intentions. Il fut obligé d'éviter Sego et de suivre les bords du Niger, souvent au risque de se noyer dans des marais profonds, de mourir de faim ou d'être dévoré par des bêtes féroces. Une forte fièvre causée par la fatigue, par l'anxiété, par toutes les privations qu'il supportait, le retint pendant plusieurs jours à Wonda. A son départ de ce pays, il récompensa la bonté un peu froide de son hôte par le don de son cheval. Le pays qu'il traversa ensuite souffrait cruellement de la famine, et il ne dut sa nourriture quotidienne qu'à la charité des nègres qui eux-mêmes mouraient presque de faim. Heureusement il rencontra une *kalifa* ou caravane d'esclaves que leurs maîtres conduisaient à la Gambie, et le *slatee*, ou le marchand d'esclaves, consentit à le nourrir pendant toute la durée du voyage, à la condition de recevoir une indemnité convenable dès qu'ils auraient atteint la côte. Parmi ces esclaves il reconnut un homme qui lui avait donné l'hospitalité à Karankalla. Le pauvre nègre lui dit en soupirant : « Mes jambes n'étaient pas enchaînées alors. » Le 5 juin, M. Park arriva à Jindey, où il avait quitté le docteur Laidley dix-huit mois auparavant.

Les souffrances que M. Park avait éprouvées dans sa première expédition ne purent pas ébranler son courage et le décider à passer dans l'inactivité et le repos les dernières années de sa vie. A son retour en Angleterre, il se lia avec un individu de bonne famille qui avait souvent visité, en qualité de marchand, l'embouchure du fleuve Congo et les côtes voisines de cette embouchure. D'abord ils se racontèrent mutuellement leurs aventures et leurs découvertes, puis, après de longues conférences, ils arrivèrent à cette conclusion que le Niger faisait d'immenses détours dans l'intérieur de l'Afrique, et venait se jeter dans la mer par l'embouchure

du Congo. M. Mungo Park s'apprêtait en conséquence à remonter le Congo, lorsqu'en 1804 le gouvernement anglais le mit à la tête d'une nouvelle expédition destinée à explorer le cours du Niger. Il se proposa alors de se rendre dans le Bambara par la route qu'il avait suivie lors de son premier voyage. Arrivé à sa destination, il devait construire deux barques longues de quarante pieds et larges de huit pieds, avec lesquelles il descendrait jusqu'à Wangara, et de Wangara à la mer par le Congo. Afin de pouvoir mettre ce plan à exécution, il demanda trente-six Européens, dont six ouvriers et trente soldats, des ânes pour transporter les bagages, des outils pour construire les barques, de plus des marchandises, et de nombreux articles de peu de valeur qui serviraient de présents ou d'objets d'échange. Le gouvernement s'empressa de lui accorder tout ce qu'il demandait, et on lui promit une forte récompense en cas de succès.

M. Park arriva à Gorée le 28 mars 1805; après avoir employé quelques semaines en préparatifs, il partit de Pisania sur la Gambie le 27 avril suivant. L'impatience qu'il éprouvait de commencer pendant la saison des pluies un voyage si pénible et si dangereux doit être considérée comme la cause principale de tous ses malheurs subséquents et du triste résultat de l'expédition. En traversant le désert de Tenda, la petite caravane eut le malheur de troubler le repos d'un immense essaim d'abeilles, qui, s'élançant hors de leurs ruches, mirent leurs assaillants en déroute. Au milieu de la confusion générale le feu se communiqua aux herbes sèches du désert et menaça de consumer les bagages; de telle sorte que pendant une demi-heure environ un essaim d'abeilles faillit mettre un terme à l'expédition. Plusieurs bêtes de somme moururent des suites de leurs piqûres; aucune ne se retira saine et sauf du combat. Le 8 juin, nos voyageurs furent assaillis par un violent ouragan, qui leur annonçait le commencement de leurs malheurs, car dans ce pays de semblables tempêtes précèdent d'ordinaire le retour des pluies périodiques. En quelques instants toute la contrée qu'ils traversaient se transforma en un vaste marais, la chaleur devint insupportable, et trois jours après la petite caravane ne comptait pas moins de douze malades. Les nègres instruits des malheurs des blancs,

sachant en outre qu'ils transportaient avec eux d'immenses richesses, et qu'ils étaient incapables de les défendre, accoururent aussitôt sur leurs traces pour essayer de les massacrer et de les dévaliser.

Parvenu enfin au district montagneux de Konkodou, M. Park eut l'occasion de visiter quelques mines d'or, et d'y observer les procédés à l'aide desquels les naturels recueillent et préparent ce précieux métal. Le district de Konkodou, richement cultivé, lui sembla le pays le plus pittoresque qu'il eût vu durant ses deux voyages, mais les ravissantes beautés de cette terre favorisée du ciel ne pouvaient l'empêcher de songer avec une douleur toujours croissante à l'état déplorable auquel l'expédition se trouvait alors réduite. La moitié des hommes qui la composaient étaient malades, et gisaient étendus sur la route, refusant d'avancer. Plus les forces des Européens s'affaiblissaient, plus celles des naturels semblaient s'accroître, plus ils devenaient hardis et entreprenants. Loin de les guérir ou de les soulager, chaque jour aggravait les maux et la détresse de nos infortunés voyageurs. M. Park lui-même subit le sort de ses compagnons, mais, bien que la fièvre ne l'eût pas épargné, son enthousiasme soutenait encore son courage au milieu de ses souffrances. Aussi, lorsque le 27 juillet il aperçut au sud-est la chaîne encore éloignée des montagnes, « certain que le Niger baignait la base méridionale de ces montagnes, il oublia sa maladie, et il ne songea plus qu'aux moyens de gravir leurs sommets bleuâtres. » En ce lieu mourut le dernier des quarante ânes qui faisaient primitivement partie de l'expédition. Chaque jour on enterrait ou on abandonnait deux ou trois hommes. Le 19 août, M. Park atteignit le point le plus élevé de cette chaîne de montagnes située entre le Niger et les bras éloignés du Sénégal; du haut de ces sommités il aperçut une fois encore le « Niger roulant son immense masse d'eau au travers de la plaine. » Mais la joie que dut lui causer ce spectacle était troublée par les plus tristes et les plus douloureuses réflexions. Sur les trente-huit hommes partis avec lui de la Gambie, trente-un avaient déjà succombé; il ne lui restait par conséquent plus que sept compagnons, tous malades, et ne conservant aucune espérance de se guérir. Dans cette

cruelle conjoncture il loua un canot pour descendre le fleuve, dont la largeur variait en cet endroit de un à deux milles, et dont la rapidité était de cinq nœuds à l'heure. Les naturels de ce pays appellent le Niger le *Joliba* ou la grande rivière. M. Park craignit pendant quelque temps qu'on ne lui permît pas de traverser le royaume de Bambara. Incapables, à ce qu'il paraît, de comprendre les motifs d'aussi dangereuses expéditions, les naturels se méfiaient sans cesse de tous ceux qui étaient assez hardis pour les entreprendre. Mais Park sut lever avec adresse les scrupules du premier ministre du roi. « Vous savez, lui dit-il, que les blancs sont un peuple commerçant, et qu'ils fabriquent eux-mêmes les divers articles que les Maures et les habitants de Jenni apportent à Ségo. Si vous parlez d'un bon fusil? qui l'a fait? Un blanc. Nous vendons aux Maures tous les objets sortis de nos manufactures; les Maures les apportent à Tombouctou, où ils les revendent à un prix beaucoup plus élevé. Les habitants de Tombouctou les revendent plus cher encore aux marchands de Jenni, et vous les achetez moyennant des sommes énormes aux marchands de Jenni. » Ces arguments, soutenus par un magnifique présent de deux fusils à deux coups et de divers autres articles, valurent à nos voyageurs la faveur de la cour et la permission de construire une barque à Sansanding. Trois vieux canots réunis ensemble formèrent bientôt un petit bâtiment d'environ quarante pieds de long et seize de large, qui reçut le nom de *Joliba Schooner de Sa Majesté.* Toutefois, avant que ce bâtiment fût achevé, M. Park eut le malheur de perdre son parent et son compagnon, M. Anderson. Il se trouvait pour la seconde fois seul et sans ami au milieu des déserts de l'Afrique.

Le 17 novembre 1805, notre hardi voyageur s'embarqua à Sansanding pour descendre le fleuve. Sa suite se composait alors de quatre Européens, le lieutenant Martin et trois soldats. Isaac, son domestique nègre, apporta ses lettres et son journal à la Gambie, mais jamais depuis on ne reçut aucune nouvelle de cette dernière expédition.

Si l'on en croit les renseignements recueillis plus tard par le capitaine Clapperton, Mungo Park et ses quatre compagnons seraient descendus de Tombouctou jusqu'à une ville

nommée Boussa. Le sultan de Yaourie, auquel ils envoyèrent quelques présents, leur offrit de leur fournir des guides pour diriger leur barque au travers des rochers qui à peu de distance de la ville obstruent la navigation du fleuve. Mais, au lieu d'accepter cette offre, ils se mirent en route au milieu de la nuit. Peu de temps après leur départ, leur frêle embarcation se brisa contre les rochers. Les habitants des deux rives les assaillirent alors à coups de flèches, et les deux hommes blancs se noyèrent dans les eaux du Niger. D'après la même relation, quelques livres et diverses liasses de papiers furent retrouvés sur les débris de la barque, et l'un de ces livres est, dit-on, encore aujourd'hui en la possession du sultan de Yaourie.

CHAPITRE XXII.

VOYAGES DE DENHAM ET DE CLAPPERTON.

Hornemann. — Son sort. — Adams visite Tombouctou. — On ne croit pas à sa relation. — Expédition du capitaine Tuckey. — Arrivée au Congo. — La cataracte de Yellala. — Aspect du fleuve. — Résultat fatal de l'expédition. — Voyages du major Peddie, du capitaine Campbell, de M. Ritchie. — Leurs conséquences désastreuses. — Denham et Clapperton traversent le grand désert. — Le lac Tshad. — Arrivée à Kouka. — Le sheikh el Kanemy. — Expédition à Mandara. — Angornou. — Mort du lieutenant Toole. — Clapperton va à Kano. — Aspect du pays. — Arrivée à Sokatou. — Le sultan Bello. — Sa méfiance. — Ses promesses. — Sa carte du Niger. — Renseignements concernant Mungo Park. — Retour de Denham et de Clapperton. — Mort de M. Tyrwhit. — Second voyage de Clapperton. — Il se rend à Sokatou depuis Benin. — Il est mal reçu. — Sa mort. — Résultat de ses voyages. — Le major Laing atteint Tombouctou. — Il meurt assassiné. — Voyages de Caillé. — Sa description de Tombouctou.

La fin malheureuse de la seconde tentative de Mungo Park aurait dû, selon toutes les probabilités, singulièrement effrayer le courage et refroidir le zèle des plus hardis et des plus entreprenants voyageurs. Il n'en fut rien cependant. L'attrait de l'inconnu, l'espoir du succès, la passion des aventures déterminèrent bientôt d'autres Européens à braver les dangers de toute espèce dont les menaçaient le climat, les éléments et les hommes dans ces contrées du tropique. En

1798, un Allemand, nommé Frédéric Hornemann, homme instruit et distingué, offrit ses services à l'association africaine qui les accepta. Voulant essayer d'atteindre le Niger du côté de l'Orient, il se joignit, au mois de septembre de la même année, à la caravane qui va du Caire dans le Fezzan. Après avoir envoyé en Europe une excellente description de cette ancienne route de caravane, il se rendit de Mourzouk à Tripoli, puis retourna dans la capitale du Fezzan avec l'intention bien arrêtée de continuer son voyage de l'intérieur. Il quitta en effet Mourzouk peu de temps après, mais depuis son départ de cette ville on ne reçut de lui aucune nouvelle. Seulement le major Denham apprit qu'il était allé jusqu'à Nyffé sur le Niger, où il mourut d'une maladie causée par le climat.

Cependant, malgré tous ces revers, le but principal de toutes les expéditions européennes dans l'intérieur de l'Afrique fut enfin atteint pour la première fois en 1811. Un matelot, nommé Adams, ayant fait naufrage sur la côte d'Afrique, tomba bientôt entre les mains des Maures qui, après une longue série d'aventures inutiles à raconter ici, le conduisirent à Tombouctou. Son séjour dans cette ville fameuse et inconnue jusqu'alors des Européens dura six mois; au bout de ce temps ses maîtres le ramenèrent sur la côte au travers du désert, et le consul anglais de Mogadore paya sa rançon. De retour en Angleterre, Adams habitait Londres dans la détresse la plus profonde, lorsque le hasard instruisit de ses aventures un gentleman qui prenait un vif intérêt à toutes les découvertes géographiques. Ce gentleman fit venir Adams chez lui, l'interrogea sur tout ce qu'il avait vu durant son voyage et publia le résultat de cet interrogatoire. Mais la description de Tombouctou ne répondit nullement à l'idée qu'on s'était faite de cette cité si long-temps cherchée, et on douta bientôt de la véracité de son auteur. Cependant les objections sur lesquelles s'appuyaient les doutes étaient plus spécieuses que solides. La relation d'Adams commence en 1810, disaient les incrédules, et on sait d'une manière positive que le naufrage de son bâtiment n'eut lieu qu'en 1811. Mais pourquoi regarder une simple erreur de date comme un mensonge? pourquoi surtout ne pas ajouter foi à toutes les autres parties de cette relation? On prétendait encore qu'à en

croire leurs dépositions, il n'avait jamais été séparé de ses compagnons d'infortune durant sa captivité chez les Maures; mais un récit dont l'invention supposerait des connaissances très-étendues et une imagination vraiment surprenante ne mérite-t-il pas une plus grande confiance que les déclarations de matelots toujours prêts à mentir, si leurs mensonges doivent être agréables à ceux qui les interrogent et leur rapporter par conséquent quelques petits profits.

Lorsqu'à la fin de la dernière guerre le gouvernement anglais fit tant et de si grands efforts pour étendre le cercle des connaissances géographiques, l'intérieur de l'Afrique attira de nouveau l'attention du monde savant. L'opinion erronée qui égara Park dans sa dernière expédition avait encore à cette époque de nombreux partisans, et on résolut de remonter, aussi loin que cela serait possible, le fleuve Congo. En conséquence, une expédition partit en 1816 pour aller mettre ce projet à exécution. Cette expédition était commandée par le capitaine Tuckey, marin distingué; un botaniste éminent, M. Smith et plusieurs autres savants en faisaient partie. Les vaisseaux qui la composaient atteignirent l'embouchure du Congo dans les premiers jours de juillet et commencèrent à remonter le fleuve. Mais le courant devenait si rapide à mesure qu'on avançait, qu'il fallut bientôt abandonner les bâtiments et continuer le voyage avec les chaloupes; à cent cinquante milles environ de la mer la fameuse Yellala, cataracte ou rapide qui occupait presque tout le lit du fleuve, arrêta de nouveau l'expédition; force fut d'abandonner les barques à leur tour et de marcher le long du rivage. Quelques milles plus loin on trouva le Yellala ou la grande cataracte, qui, en réalité, n'est qu'un rapide, mais un rapide assez fort pour rendre toute navigation impossible. Près de ces espèces de cataractes, le Congo avait un lit très-étroit, et la masse totale de ses eaux ne paraissait pas considérable, mais, à vingt milles au-dessus du Yellala, il devient un fleuve magnifique, large en certains endroits de trois et quatre milles, et offrant tout le long de ses rives des paysages aussi pittoresques que variés. Malheureusement le jour même où un rayon de succès semblait luire sur l'expédition, ses malheurs commençaient, la fièvre n'épargna personne. Lors-

qu'on était déjà à deux cent quatre-vingts milles de la mer, il fallut songer au retour. « Terrible marche, s'écrie le capitaine Tuckey, plus cruelle et plus désastreuse pour nous que la retraite de Moscou pour l'armée française. » M. Smith le botaniste, M. Cranch le zoologiste, M. Tudor le géologue, et M. Galwey, jeune savant distingué qui accompagnait l'expédition en qualité de volontaire, moururent tous avant d'avoir atteint le bâtiment, et le capitaine Tuckey lui-même ne survécut pas à ses compagnons. Ainsi se termina cette malheureuse tentative faite pour explorer le cours du Congo et retrouver sa jonction prétendue avec le Niger.

Une seconde expédition commandée par le major Peddie, et partie à la même époque que la première, devait se rendre sur les bords du Niger en suivant la route ordinaire de la Gambie, et remonter ce fleuve jusqu'à ce qu'elle rejoignît le capitaine Tuckey. Au mois de novembre 1816, cette expédition, composée de cent hommes et de deux cents animaux domestiques, débarqua à Kakundy sur le Rio-Nunez. A peine le major Peddie eut-il mis pied à terre qu'il fut saisi par une fièvre violente; il mourut quelques jours après. Le capitaine Campbell, chargé alors du commandement de l'expédition, parvint à atteindre les frontières des Foulahs; mais les naturels, vivement inquiets et effrayés de voir une troupe si considérable d'hommes blancs pénétrer dans leur pays, les empêchèrent d'aller plus loin. Tous les bestiaux ayant péri, nos infortunés voyageurs se virent contraints de retourner à Kakundy, où le capitaine Campbell mourut bientôt après de fatigue et de désespoir. Le lieutenant Stokoe, qui lui succéda, devint à son tour victime des influences meurtrières du climat.

Tandis que ces diverses expéditions essayaient de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique par l'occident, le gouvernement anglais songeait à profiter des dispositions bienveillantes du pacha de Tripoli. Au mois de mars de l'année 1819, M. Ritchie, accompagné du lieutenant Lyon, se rendit de Tripoli dans le Fezzan avec l'intention de se joindre à l'une des caravanes que le pacha envoie chaque année jusque dans le Soudan pour se procurer des esclaves; mais le climat de Moursouk devint fatal à M. Ritchie et altéra tellement la santé de M. Lyon, que cet intrépide voyageur ne put dépasser les

frontières méridionales du Fezzan. Il revint, en conséquence, à Tripoli avec de nombreux renseignements sur les divers pays situés au-delà du désert.

Malgré le triste résultat de cette dernière tentative et les dangers presque certains dont étaient menacés tous les voyageurs qui essayaient de résoudre le grand problème de la géographie de l'Afrique, une expédition nouvelle partit de Tripoli pour se rendre par le désert dans le Bornou, route qui, à en croire les affirmations du consul anglais, ne présentait pas plus de difficultés sérieuses que celle de Londres à Édimbourg. Le major Denham, le lieutenant de marine Clapperton et le docteur Oudney, chirurgien de marine assez instruit en histoire naturelle, furent chargés de cette mission périlleuse. Ils arrivèrent le 8 avril 1822 à Mourzouk, capitale du Fezzan, où ils eurent le bonheur de faire la connaissance de Bou Khaloum, riche marchand qui se préparait aussi à traverser le désert pour se rendre dans le Bornou, et qui s'offrit à leur servir de guide. Durant une excursion qu'il entreprit à l'ouest de Mourzouk, le docteur Oudney eut l'occasion d'étudier les mœurs des Tuaricks, belle race d'hommes dont le territoire se trouve compris dans les limites du désert et qui a un profond mépris pour les habitants des villes. Le 9 novembre suivant, nos voyageurs, quittant Mourzouk, commencèrent leur traversée du désert. Entreprise sous les auspices les plus favorables, cette traversée s'accomplit sans aucun accident fâcheux. Le 5 février, nos voyageurs eurent le bonheur d'apercevoir le lac Tshad, ce vaste réservoir des eaux du Bornou. Le major Denham courut en toute hâte le lendemain matin sur les rives de ce lac, qu'il trouva couvertes d'une multitude immense de poules d'eau de toutes espèces. Sa présence ne causa aucune alarme à ces animaux. Ce lac nourrit une si grande quantité de poissons que pour en prendre il suffit d'entrer dans l'eau jusqu'à une certaine distance et de les chasser devant soi sur le rivage.

Le 17 février, la caravane arriva à Kouka, capitale du Bornou; nos voyageurs attendirent avec une certaine anxiété à la porte du palais, et sans descendre de leurs montures, qu'on eût réglé à l'intérieur les cérémonies de leur réception. Enfin, ils furent admis en la présence du sheikh el Kanemy.

Ce dictateur du Bornou, que des nécessités politiques avaient investi d'un pouvoir illimité, les reçut dans une petite chambre obscure, assis sur un tapis, vêtu avec simplicité d'une robe bleue et d'un turban de cachemire ; son extérieur était agréable, sa physionomie expressive et son sourire bienveillant ; il paraissait alors âgé de quarante-cinq ou de quarante-six ans. D'abord il interrogea nos étrangers sur le motif de leur voyage. « Nous sommes venus, lui répondirent-ils, tout exprès pour voir ce pays et pour rapporter à nos concitoyens une description exacte et fidèle de ses habitants, de ses produits et de son aspect général, car notre sultan désire connaître toutes les diverses parties du globe. » A une seconde entrevue, ils lui offrirent les présents du gouvernement anglais ; le sheikh parut très-satisfait d'apprendre que le roi d'Angleterre avait entendu parler de lui et du Bornou ; se retournant alors vers l'un de ses courtisans : « Voilà, lui dit-il, la conséquence de notre victoire sur les Begharmis. » A ces mots, un chef qui s'était distingué dans la guerre à laquelle le roi venait de faire allusion, demanda aux voyageurs anglais s'ils avaient aussi entendu parler de lui, et ceux-ci s'empressèrent, comme on le pense bien, de lui répondre par l'affirmative.

Des huttes furent alors construites pour les Anglais près de la demeure royale, et on les traita avec une hospitalité particulière aux peuples de l'intérieur de l'Afrique. En outre des nombreux présents de jeunes bœufs, d'immenses quantités de blé et de ris, d'outres de cuir remplies de beurre et de jarres de miel, on leur donnait chaque matin de la viande cuite dans du riz et de délicieux gâteaux de farine de froment. Le marché de la ville, où s'assemblaient souvent plus de quinze mille personnes, leur offrait un spectacle aussi nouveau que curieux. En effet, la plupart des costumes africains et tous les produits de la nature et de l'industrie des pays voisins s'y trouvaient réunis.

Le vieux sheikh gagnait encore à être connu. Plus leur séjour se prolongeait et plus les officiers anglais appréciaient son intelligence et sa bonté. Les fusées que ses hôtes tiraient de temps à autre pour l'amuser lui causaient des transports de joie inexprimables, et de plus, elles inspiraient dans son

opinion une terreur salutaire à ses sujets. Hillmann, le charron qui accompagnait le major Denham, lui construisit une voiture sur laquelle il plaça un petit canon en cuivre apporté de Tripoli. On lui apprit ensuite les premières manœuvres de la cavalerie légère; aussi fut-il bientôt convaincu de la grande supériorité de ses hôtes; mais sa joie ne connut plus de bornes lorsqu'on lui fit cadeau d'une tabatière à musique, dont les airs l'avaient charmé, et qu'il n'espérait pas obtenir. Toutefois, malgré son extrême bonté, il conservait encore un reste de méfiance; le bruit courait dans la ville que les étrangers voulaient bâtir des vaisseaux sur le lac Tshad, et prendre possession du pays. Les Africains croient que les Anglais habitent toujours sur l'eau. En conséquence, le sheikh ne permit pas au major Denham et à ses compagnons de s'éloigner de Kouka, et il leur refusa péremptoirement l'autorisation de continuer leur voyage dens le Soudan et les pays arrosés par le Niger.

Cependant une occasion se présenta bientôt d'aller visiter les pays situés au midi de Kouka. Bou Khaloum désirait faire avec sa suite arabe une promenade militaire dans les diverses contrées habitées par des nègres païens, afin d'y ramasser des esclaves, et après de longs pourparlers il finit par obtenir la permission de se rendre à Mandara. Le major Denham résolut d'accompagner, à quelque prix que ce fût, cette expédition; le sheikh lui refusa d'abord son consentement; mais il le lui accorda ensuite, et il lui donna même une escorte composée de ses plus braves et de ses plus fidèles soldats. Cette petite armée de maraudeurs alla attaquer un ennemi capable de punir sa témérité. Bien qu'ils feignissent de la protéger, le sheikh de Bornou et le sultan de Mandara l'avaient vraisemblablement conduite eux-mêmes à sa perte. Les Felatahs, qui habitent les montagnes du midi de Mandara, repoussèrent sans peine les Arabes et leurs auxiliaires; Bou Khaloum mourut de ses blessures, et le major Denham, dépouillé même de ses habits, ne s'échappa que par miracle des mains des vainqueurs, et parvint à rejoindre les débris dispersés de l'armée détruite. Une connaissance superficielle d'environ deux cents milles fut le seul fruit de cette expédition, dans laquelle il risqua sa vie et l'honneur de son pays.

A son retour, il visita Birnie, l'ancienne capitale du royaume, dont le sultan le traita avec la profusion extraordinaire de l'hospitalité africaine. De Birnie il se rendit à Angornou, la vallée la plus étendue et la plus peuplée du Bornou, et située à quelques milles seulement des bords du lac Tshad. Angornou est mieux bâtie que Kouka, car la plupart de ses maisons ont quatre murs de boue ; sa population s'élève, dit-on, à trente mille habitants, et, dans les temps de paix, son marché hebdomadaire est fréquenté par quatre-vingt mille et même cent mille personnes.

La santé de nos voyageurs s'altéra sensiblement pendant la saison des pluies. Mais, d'un autre côté, ils profitèrent habilement de leur séjour forcé à Kouka pour s'insinuer dans les bonnes grâces du sheikh. Le 21, un Anglais, le lieutenant Toole, apporta à Kouka la nouvelle que M. Tyrwhit, chargé par le gouvernement de venir se joindre à l'expédition, était retenu par des fièvres, et qu'il se mettrait en route dès qu'il serait guéri. M. Toole entreprit au mois de janvier de l'année suivante une excursion autour du lac Tshad ; mais il ne put résister aux effets pernicieux du climat, et il mourut le 26 février. Quant à M. Tyrwhit, il n'arriva que le 19 mai, porteur de riches présents pour le sheikh, qui lui permit de résider dans le Bornou en qualité de consul.

Mais il est temps de nous occuper maintenant des anciens compagnons du major Denham. Le 14 décembre 1823, le capitaine Clapperton et le docteur Oudney étaient partis pour Kano, ville du Soudan, la Ghana d'Edrisi et des autres géographes arabes. Le docteur Oudney, dont la santé était depuis long-temps altérée, ne put pas supporter les fatigues du voyage, et il mourut le 12 janvier. Malgré son état de maladie et le chagrin que lui causa la triste fin de son ami, le capitaine Clapperton ne renonça pas pour cela au projet d'étudier la topographie du Soudan. Le pays qu'il parcourut était couvert, bien cultivé et parsemé de nombreux villages. Mais Kano, le grand marché du royaume de Houssa, lui fit éprouver un vif désappointement ; il se la représentait en effet, d'après les descriptions des Arabes, comme une ville d'une grandeur surprenante, et il trouva des maisons éloignées de plus d'un quart de mille des murailles et formant

sur divers points des groupes séparés entre eux par de vastes réservoirs d'eau stagnante. Cependant il acheta au marché un parapluie anglais, et il remarqua surtout les boutiques des cuisiniers établies près de la boucherie ; ces boutiques se composaient simplement d'un feu de bois entouré de brochettes de bois à l'aide desquelles les marchands faisaient rôtir de petits quartiers de viande. Au-delà de Kano, le pays devint de plus en plus beau et cultivé ; les bestiaux étaient magnifiques, et quelques bosquets disséminés çà et là sur les collines donnaient au paysage l'aspect d'un parc anglais.

Enfin, le capitaine Clapperton atteignit Sokatou, résidence du sultan Bello. Une nombreuse escorte vint à sa rencontre. Voulant inspirer aux naturels une haute opinion de l'importance de sa mission, il revêtit son habit de lieutenant orné de galons d'or, il mit un pantalon blanc et des bas de soie. Enfin, pour compléter son costume, il s'affubla de pantoufles turques et d'un turban. Bello l'attendait assis sur un petit tapis, entre deux colonnes qui supportaient le toit d'une cabane couverte de chaume et assez semblable à un *cottage* anglais. C'était un bel homme d'environ quarante-quatre ans, vêtu d'une robe de coton bleu et d'un turban blanc dont le châle lui cachait le nez et la bouche, selon la mode turque. Il contempla avec une admiration enfantine tous les présents qui lui furent offerts, surtout la boussole et le télescope. « Tout cela, dit-il au capitaine Clapperton, est merveilleux, mais vous êtes encore la plus grande curiosité. » Pendant tout le temps que dura son séjour à Sokatou, on lui servait journellement sur des plats d'étain fabriqués et poinçonnés à Londres quelques-uns des mets de la table du roi, et une fois on lui apporta un morceau de viande dans une cuvette de manufacture anglaise.

Le sultan éprouvait un vif désir de savoir si le roi d'Angleterre consentirait à lui envoyer un consul et un médecin, qui habiteraient désormais sa capitale, et des marchands qui feraient le commerce avec son peuple, et si son royaume renfermait quelques productions naturelles qui pourraient faire l'objet d'un trafic. A l'en croire, la rivière Quorra, c'est ainsi qu'il appelle le Niger, se jette dans la mer à Funda ; et il offrit de donner au roi d'Angleterre une certaine étendue de

terrain le long de la côte, pour qu'il y bâtît une ville et que les marchandises étrangères remontassent ainsi par le fleuve jusqu'à Sokatou. Il parla plusieurs fois de Mungo Park, et raconta qu'il avait possédé pendant quelque temps un fusil double trouvé sur les débris de la barque dans laquelle périt cet infortuné voyageur. Cependant, bien que le sultan reconnût que les Anglais étaient une nation merveilleuse, il ne sembla jamais satisfait des réponses faites à son éternelle question : « Quels sont les motifs qui vous ont déterminés à venir ici? » Les Maures lui apprenaient qu'après avoir visité l'Inde en qualité de marchands, les Anglais s'étaient ensuite rendus maîtres de tout le pays, et il craignait que ses nouveaux hôtes n'eussent de semblables desseins sur l'intérieur de l'Afrique. Il renouvela toutefois ses offres d'amitié. Il pria M. Clapperton de lui envoyer d'Angleterre quelques livres arabes et une carte du monde; et, en reconnaissance de ces dons, il promit sa protection à tous les savants qui désireraient visiter ses domaines.

A son retour, M. Clapperton traversa Kashna, ville autrefois considérable, mais alors ruinée à demi, et le 8 juillet, il arriva à Kouka, où dix jours plus tard arriva le major Denham, qui venait d'achever le tour du lac Tshad. Le 16 août 1824, nos voyageurs quittèrent Kouka, et le 25 janvier de l'année suivante, ils arrivèrent à Tripoli. M. Tyrwhit, le consul qu'ils avaient laissé à Kouka, ne survécut pas longtemps au départ de ses amis : il mourut le 22 octobre.

Les renseignements obtenus du sultan Bello concernant le cours et l'embouchure du Niger, et surtout le désir que ce monarque avait manifesté d'établir des relations commerciales avec la nation anglaise, rendaient encore plus positives et plus fortes les espérances de tous les voyageurs qui tentaient de découvrir dans l'intérieur de l'Afrique des pays jusqu'alors inconnus. M. Clapperton se mit donc à la tête d'une expédition nouvelle, et il résolut de se rendre directement à Kouka en partant du golfe de Bénin, car cette route, qui était évidemment la plus courte, n'avait été suivie par aucun de ses prédécesseurs. Comme il supposait que le Niger se jetait dans la mer sur cette partie de la côte, il espérait le remonter depuis son embouchure jusqu'à sa source, et résou-

dre ainsi un problème qui avait occupé pendant tant de siècles l'attention des géographes. Toutefois, lorsqu'elle arriva sur la côte, l'expédition dut renoncer au projet de remonter le fleuve, dont l'embouchure était entourée de marais pestilentiels. Le 7 septembre 1825, le capitaine Clapperton, accompagné du capitaine Pearce et du docteur Morrison, partirent de Badagry et se dirigèrent vers l'intérieur de l'Afrique. Mais, avant la fin de ce mois, la mort avait déjà privé le capitaine Clapperton de ses deux compagnons, et il ne resta plus à notre infortuné voyageur que son fidèle serviteur Richard Lander. Les habitants du royaume du Yarriba, éloigné de soixante milles environ de la côte, lui prodiguèrent de nombreuses preuves de respect, de bonté et d'affection. Eyeo ou Katunga, la capitale de ce royaume, a quinze milles de circonférence; mais cette vaste enceinte renferme tant de champs et d'espaces vides, qu'il est impossible d'évaluer avec exactitude le chiffre total de sa population.

Les obstacles principaux que M. Clapperton dut surmonter pendant son voyage lui furent suscités par la jalousie des princes africains, qui ne permettaient qu'avec peine à leurs voisins de lui accorder les marques de faveur dont ils se plaisaient à l'accabler. Cependant notre voyageur visita Boussa, ville d'autant plus intéressante pour lui qu'elle avait été en quelque sorte témoin de la fin tragique de Mungo Park. Malgré les ravages de la guerre et les révolutions politiques auxquels ces royaumes africains sont continuellement exposés, le pays que traversait Clapperton lui parut généralement bien peuplé et cultivé. Le territoire de Zegzeg, couvert de magnifiques moissons et de riches pâturages, produisait le plus beau riz de toute l'Afrique. La population de sa capitale Zaria s'élevait environ à cinquante mille habitants, et son enceinte renfermait d'immenses jardins et de vastes champs de blé.

Enfin, après avoir fait un voyage très-intéressant, le capitaine Clapperton arriva à Sokatou, mais, à son grand étonnement, le sultan le reçut fort mal et ne parut nullement charmé de le revoir. Bello avait appris en effet que son hôte était porteur d'un présent destiné au sheikh du Bornou, et comprenant, entre autres articles, six mousquets; comme la

guerre venait d'éclater entre le Bornou et le Soudan, un pareil cadeau devait naturellement éveiller ses soupçons. Le bruit courait parmi le peuple que les Anglais se proposaient de subjuguer les nations de l'Afrique, et que Clapperton était un espion; plusieurs des conseillers du roi opinèrent même pour qu'on le mît immédiatement à mort. Clapperton pouvait sortir sans peine avec un peu de temps et d'adresse de cette position embarrassante; il eut en outre repris bientôt l'empire qu'il exerçait jadis sur l'esprit du sultan. Mais cette réception lui causa un tel désappointement et un si violent chagrin, que sa constitution, affaiblie par de nombreuses fatigues et minée par la douleur, devint dès lors incapable de résister aux influences pernicieuses du climat: il tomba malade, et, après avoir long-temps souffert, il expira le 13 avril. Sa mort affligea sincèrement le sultan Bello, qui permit à Lander de célébrer avec toute la pompe possible les funérailles de son malheureux maître.

Ce triste devoir accompli, Lander obtint du sultan toutes les facilités désirables pour retourner dans son pays. Mais il résolut de se rendre à Funda, espérant qu'en suivant cette route il parviendrait à découvrir l'embouchure du Niger. Déjà il avait atteint la latitude de cette ville, lorsqu'il fut arrêté par quatre cavaliers envoyés à sa poursuite pour le conduire en la présence du roi de Zegzeg. Il se vit alors forcé de renoncer à l'exécution de son projet et de retourner à Badagry, sur la côte, où il arriva le 21 novembre 1827.

Les découvertes faites dans l'intérieur de l'Afrique par le capitaine Clapperton dépassent de beaucoup, sous le double rapport de leur étendue et de leur importance, celles de tous ses prédécesseurs. Le 24° de latitude était la dernière limite qu'avait atteinte au midi le capitaine Lyon; mais le major Denham, dans son expédition à Mandara, parvint jusqu'au 9° 15' latitude, ajoutant ainsi 14° 3|4 ou neuf cents milles aux pays découverts par les Européens. Hornemann, il est vrai, avait déjà traversé le désert, et s'était avancé au midi jusqu'à Niffé par 10° 1|2 latitude; mais nous ne possédons aucune relation de son voyage. Dans sa première expédition, Park atteignit Silla par 1° 34' longitude ouest, éloigné de onze cents milles de l'embouchure de la Gambie. Enfin,

Denham et Clapperton, depuis la côte orientale du lac Tshad (17° longitude) jusqu'à Sokatou (5° 1l2 longitude), explorèrent ciuq cents milles de l'est à l'ouest dans le cœur de l'Afrique ; de sorte que quatre cents milles seulement demeuraient inconnus entre Silla et Sokatou; mais, dans son second voyage, le capitaine Clapperton obtint des résultats dix fois plus importants. Il découvrit, en effet, la route la plus courte et la plus commode pour se rendre dans les contrées si populeuses de l'Afrique centrale, et il put se vanter d'avoir été le premier voyageur qui compléta un itinéraire du continent africain depuis Tripoli jusqu'à Benin.

Tandis que Clapperton achevait son second voyage, le major Laing, officier de marine qui s'était distingué dans la guerre d'Ashantée, essaya d'aller à Tombouctou. Parti de Tripoli, il traversa le désert au sud-ouest, en suivant la route de Ghadamis. Une bande féroce de Tuaricks attaqua le kafila dont il faisait partie. Notre infortuné compatriote reçut vingt-quatre blessures, et fut laissé pour mort; mais, grâce aux soins de ses compagnons, il se guérit comme par miracle et continua son voyage. Le 18 août 1826, il accomplit le but principal de sa mission; en d'autres termes, il atteignit Tombouctou, qu'il habita pendant un mois. Ses lettres datées de cette ville nous apprennent qu'elle a quatre milles de circonférence, qu'elle est peuplée et florissante, et que ses habitants lui fournirent de précieux matériaux pour la géographie de l'Afrique centrale. Le major Laing partit de Tombouctou avec un marchand maure nommé Bamboushi qui devait le conduire jusqu'à Sego; mais, le troisième jour de leur voyage, ce misérable massacra au milieu du désert l'infortuné voyageur qu'il s'était engagé à protéger, car il connaissait la valeur des papiers de sa victime. On assure que ces papiers furent transportés à Tripoli, et que les intrigues égoïstes d'un individu attaché au consulat français de cette ville ont seules empêché les personnes qui les possédaient de les faire parvenir au gouvernement anglais.

Depuis la mort du major Laing, Tombouctou fut encore visitée par un Français, nommé Caillé. Ce jeune homme, dont l'éducation avait été très-bornée, mais qui éprouvait un vif désir de parcourir des régions inconnues, se réunit d'abord

à l'expédition malheureuse du major Gray, à la suite de laquelle il pénétra, en 1818, jusqu'à Boudou. Ayant ensuite habité pendant quelque temps les établissements européens de la Gambie et du Sénégal, il acquit uue connaissance si parfaite de la langue et des mœurs des Maures, qu'il se décida à entreprendre seul un voyage dans l'intérieur de l'Afrique. En conséquence, il partit de Kakundy, le 19 avril 1827, avec une petite caravane de Mandingous. Il était habillé comme un Arabe, et il avait la tournure et la démarche d'nn musulman; il n'excita pas le plus léger soupçon. Le 20 avril 1828, il entrait dans la ville de Tombouctou. « Mais, dit-il, le spectacle qui s'offrait à ma vue ne répondit pas à mon attente; en effet, cette ville tant vantée ne me parut d'abord qu'un amas de maisons beaucoup plus petites et moins peuplées que je ne me l'imaginais. Son commerce n'est pas aussi considérable qu'on le croit généralement. On rencontre seulement dans les rues des chameaux venant de Kabra. Tombouctou est habitée par des nègres de la nation Kissour, qui forment sa population principale; elle n'a aucune muraille, elle est ouverte de tous côtés, et elle peut contenir dix mille ou douze mille habitants, y compris les Maures. » Caillé demeura environ quinze jours à Tombouctou, puis il retourna, par le grand désert, à Maroc, et le 18 août 1828, il arriva à Tanger après un pénible et dangereux voyage de quatorze semaines. On a élevé quelques doutes sur l'authenticité de sa relation, mais il paraît que ces doutes ne sont pas fondés. S'il manquait d'une instruction suffisante, Caillé, il faut le reconnaître, eut du moins le courage et la force nécessaires pour entreprendre un semblable voyage; malheureusement ses descriptions sont toujours vagues et incorrectes. Il peut, sans contredit, se vanter d'avoir été l'un des premiers voyageurs qui visitèrent Tombouctou. Cependant son voyage ne rendit que de très-faibles services à la science de la géographie.

Dans l'Afrique méridionale les missionnaires du cap de Bonne-Espérance ont singulièrement étendu le cercle de nos connaissances, mais les régions centrales du continent, depuis le Soudan jusqu'au Mozambique, et depuis l'Abyssinie jusqu'au Congo, demeurent encore complètement inconnues. Espérons qu'il se trouvera bientôt un voyageur qui, suivant

l'exemple du grand navigateur Cook, fera de la conservation de sa santé l'objet principal de ses soins, et qui au lieu de courir perpétuellement en avant sans s'inquiéter des saisons, de la fatigue et des maladies, se contentera d'avancer beaucoup plus lentement et par conséquent beaucoup plus sûrement. Ce n'est que lorsqu'on mettra en pratique le fameux proverbe italien, *che va piano, va sano, che va sano, va lontano*, qu'on parviendra à se soustraire aux influences dangereuses de ce climat trop souvent meurtrier, et à compléter enfin la géographie encore si vague et si incomplète du centre de l'Afrique.

CHAPITRE XXIII.

EMBOUCHURE DU NIGER.

Problème du cours du Niger. — Nouvelle expédition confiée à Richard Lander. — Son frère John l'accompagne. — Leurs instructions. — Départ de Plymouth. — Arrivée à Bagadry. — Voyage par terre de Bagadry à Katunga. — Katunga. — Le roi Mansolah. — Boussa. — Renseignements sur le sort de Mungo Park. — Ses papiers. — Espérances déçues. — Navigation sur le Niger. — Yaourrie. — L'autruche déplumée. — Retour à Boussa. — Consultation de l'eau noire. — Le soleil traînant la lune à travers les cieux. — Départ. — Adieux des naturels. — Lever. — Patashie. — Navigation sur le fleuve. — Bajiebo. — Zangoshie. — Rabba. — Egga. — Navigation de nuit. — Une mouette. — Kacunga. — Craintes. — Jonctions du Chary ou Tshadda et du Niger. — Débarquement. — Effroi des naturels. — Situation périlleuse des voyageurs. — Bocqua. — Atta. — Damuggo. — Dangers et pillage. — Palabre. — Sentence. — Eboe. — Le roi Obie. — Le roi Boy. — Brass. — Le capitaine Lake. — Ses infamies. — Arrivée des deux frères en Angleterre. — Seconde expédition. — Mort de Richard Lander.

Le temps approchait cependant où l'association africaine allait recueillir le fruit de ses efforts et du noble dévouement des divers voyageurs dont les chapitres précédents résument les principales découvertes. Ce pays si long-temps inconnu, l'intérieur de l'Afrique, l'Europe civilisée commençait enfin à l'explorer et à le connaître; ce fleuve mystérieux nommé le *Niger*, qui depuis tant de siècles avait donné naissance à un si grand nombre de conjectures, il était découvert, on l'avait

vu, il coulait de l'ouest à l'est; on savait aussi d'une manière positive, qu'il ne se réunissait pas au Nil, qu'il ne se perdait pas dans un grand lac intérieur, mais qu'après avoir coulé à l'est pendant un certain temps, il changeait de direction et venait se jeter à l'est dans l'Océan Atlantique. Mais quels pays traversait-il pour se rendre à la mer? Sur quelle partie de la côte mêlait-il ses eaux à celles de l'Océan? Tel était le problème important qu'il restait encore à examiner et à résoudre; telles furent les grandes découvertes faites par les deux frères Lander.

Mungo Park avait aperçu pour la première fois le Niger à Ségo; puis, s'étant embarqué à Sansanding, sur un bateau construit tout exprès par lui et ses infortunés compagnons, il avait péri à Boussa. Le fleuve qui passait à Boussa était donc bien certainement le même fleuve qui arrosait les villes de Ségo, de Sansanding et de Tombouctou. D'un autre côté, Clapperton, débarqué à Badagry dans le golfe de Benin, s'était rendu à Sokatou par terre en traversant Boussa. En conséquence, pour connaître entièrement le cours du Niger et pour trouver son embouchure, il fallait s'y embarquer à Boussa et le descendre jusqu'à la mer. Cette mission, non moins périlleuse que difficile, le gouvernement anglais résolut de la confier à Richard Lander, l'intelligent et fidèle domestique de Clapperton, qui, après lui avoir rendu les derniers devoirs à Sokatou, était revenu en Angleterre avec les papiers et les instructions de son malheureux maître et ami. Bien qu'on ne lui allouât aucun salaire et qu'on ne lui promît aucune récompense, John Lander s'offrit de lui-même à accompagner son frère.

Le 9 janvier 1830, nos deux voyageurs mirent à la voile à Plymouth, à bord du brick l'*Alerte*, capitaine Tyson, pour Cap-Coast-Castle, où ils arrivèrent le 22 février après une traversée de quarante-deux jours. Le 19 mars suivant ils jetaient l'ancre dans la rade de Badagry, d'où ils partirent à la fin du même mois pour se rendre à Katunga par terre selon leurs instructions. Ils suivirent une route très-rapprochée de celle qu'avait parcourue Clapperton, passant ainsi que lui dans d'innombrables villages et dans des villes importantes. Nous mentionnerons surtout parmi ces villes, Jenni, Egga, La-

tou, Jabou, Asinara, Bohou, l'ancienne capitale du pays, Nama, etc.

Enfin, le 13 mai, nos voyageurs arrivèrent à Katunga, précédés d'une escorte que le roi Mansolah avait envoyée à leur rencontre, et qui se composait de quelques individus à pied et à cheval, couverts de guenilles. Suivant l'usage, ils firent halte sous un arbre, près des portes de cette capitale du Yarriba, jusqu'à ce que leur arrivée fût notifiée au roi et à ses eunuques. Mais, las d'attendre, ils se rendirent à la résidence d'Ebo, chef des ennuques, et le personnage du royaume le plus influent après le roi. Mansolah, qui les admit ensuite en sa présence, les reçut si bien, qu'il autorisa, par une ordonnance, Ebo à décapiter immédiatement tout individu qui se permettrait de les importuner contre leur gré. Ils habitaient la case où Clapperton avait logé. D'abord ils craignirent que Mansolah ne les retînt trop long-temps à Katunga et ne les renvoyât sur la côte. Aussi, d'après les conseils d'Ebo, ne lui parlèrent-ils pas du but de leur voyage, et lui dirent-ils seulement qu'ils allaient à Boussa chercher les papiers de Mungo Park. Heureusement leurs craintes ne se réalisèrent pas. Quoique Mansolah se conduisît moins bien envers eux que envers Clapperton, il les laissa partir huit jours après leur arrivée, et le 17 juin, nos voyageurs aperçurent enfin la ville de Boussa, située en terre ferme et non sur une île du Niger, comme l'avait dit le capitaine Clapperton. A dix heures du matin, le 17 juin, ils entrèrent dans cette ville par le côté de l'ouest, et ils se rendirent immédiatement auprès du roi et de la *midiki*, ou reine, « qui avaient le matin même donné des larmes à la mort de Clapperton. » — « Le lendemain matin, dit Richard, nous visitâmes le fameux Niger ou Quorra, qui coule au pied de la cité, à un mille environ de notre résidence. L'aspect de ce célèbre fleuve nous a grandement désappointés. Des roches noires et arides s'élevaient au centre, occasionnant à la surface de forts bouillonnements et des courants qui se croisaient. On nous dit qu'à quelques milles au-dessus de Boussa la rivière était divisée en trois branches par deux petites îles fertiles, et qu'au-delà elle coulait unie et sans interruption jusqu'à Funda. Ici, le Niger, dans sa partie la plus vaste, n'a guère qu'un jet de pierre de largeur. Le

rocher sur lequel nous étions assis domine l'endroit où périrent Park et ses compagnons....»

Malgré son ardent désir de recueillir quelques renseignements sur le sort de Mungo Park ainsi que sur ses livres ou papiers qui pouvaient être restés à Boussa, Richard Lander n'osa d'abord faire aucune question à ce sujet. Il s'enhardit cependant, et pria le roi de lui remettre ou de lui montrer les livres ou papiers de son infortuné compatriote. Le roi lui répondit qu'à l'époque de la mort de M. Park, il était, lui, tout petit enfant, et qu'il ne savait ce qu'étaient devenus les effets du voyageur; mais, vers le soir, le tambour de la cour, l'un des personnages les plus influents du pays, donna à nos voyageurs le conseil d'insister davantage, et leur raconta qu'un livre avait été sauvé du canot de M. Park. Effectivement, le roi vint bientôt les voir suivi d'un homme qui portait sous son bras un gros livre enveloppé dans un morceau d'étoffe de coton. « Nos cœurs battaient de joie et d'espérance, dit Richard Lander, tandis que l'homme développait lentement ce livre, car à son format nous avions jugé que ce devait être le journal de M. Park; mais notre désappointement a été grand lorsqu'en ouvrant le livre nous avons découvert que ce n'était autre chose qu'un vieil ouvrage nautique du dernier siècle. Le roi et le propriétaire du livre parurent aussi mortifiés que nous..... Notre curiosité une fois satisfaite, le propriétaire replaça très-gravement le livre dans son enveloppe, car il le regarde comme une espèce de talisman. Ainsi plus d'espoir de retrouver dans cette ville les livres et les papiers de M. Park. »

Le 28 juin, les deux frères Lander quittèrent Boussa, et, se dirigeant vers le nord, ils remontèrent la rive droite du Niger, à cheval, jusqu'à la petite ville de Kagogie. Là, ils s'embarquèrent sur un canot, envoyèrent leurs chevaux par terre à Yaourie, car les canots du pays sont trop faibles pour porter un poids aussi lourd. Une navigation de trois jours, difficile seulement en certains endroits, les amena dans le port d'un petit village où leurs hommes et leurs chevaux les attendaient, et d'où ils se rendirent, en quelques heures, à la ville de Yaourie, située à huit milles environ au nord nord-est de la rive orientale du Niger.

Le sultan de Yaourie, qui régnait depuis trente-neuf ans., se montra beaucoup plus rapace que tous les autres souverains ou gouverneurs des autres villes déjà visitées par nos voyageurs. Non-seulement il ne leur fournit pas les provisions dont ils avaient besoin, mais il cherchait évidemment à les retenir pendant un temps indéfini. « Ainsi, dit Richard Lander, il a fait arracher du corps d'une autruche vivante une certaine quantité de plumes qu'il nous a données, et persuadé qu'il suffisait d'en accroître le nombre pour offrir un fort agréable cadeau à notre gracieux souverain, il nous a déclaré qu'il nous fallait attendre que le plumage de l'autruche eût repoussé, et que l'on pût faire subir la même opération à la partie de son corps intacte; le temps, assurait-il, étant trop rigoureux pour qu'on pût enlever à l'oiseau toutes ses plumes à la fois; de plus, selon lui, pour accélérer leur croissance, il fallait frotter la peau de l'animal avec du beurre, ce qui exigeait environ deux cent quatre-vingt-huit livres de beurre et ne coûtait pas moins de 2,000 cauris, somme qui entrerait en déduction de celle qu'il nous devait, car, disait-il, ces frais-là ne pouvaient le regarder. » Malheureusement pour nos voyageurs la dernière expédition avait inondé le pays d'aiguilles; ils eurent de la peine à placer au quart de leur valeur celles qu'ils apportaient avec eux, et que les naturels leur rendirent bientôt en se plaignant de ne pouvoir les enfiler, faute de trous. « Effectivement, dit Richard, elles justifiaient de cette façon l'annonce du fabricant, qui les garantissait pour ne jamais couper le fil. » Les boutons de leurs habits devinrent alors leur meilleure et leur unique ressource.

Cependant, à leur grande surprise et à leur complète satisfaction, un messager du roi de Boussa vint à Yaourrie s'informer de l'inexplicable conduite du sultan, et exiger que les Anglais fussent immédiatement relâchés. Il leur apportait, en même temps, l'heureuse nouvelle que le roi de Boussa leur accordait la permission, qu'ils lui avaient demandée par écrit, de descendre le fleuve jusqu'à la mer, et consentait à leur procurer un canot pour aller à Funda, en supposant que la route de terre ne fût pas sûre. Nos voyageurs se hâtèrent donc de revenir à Boussa, après cinq semaines d'un emprisonnement forcé. Le roi, charmé de les revoir, les accueillit avec la

plus franche cordialité; mais, avant de leur donner un canot, il voulut demander au *Beken rouah* (l'eau sombre ou l'eau noire) s'il serait prudent et sage aux hommes blancs de s'embarquer sur ce fleuve, et le *Beken rouah* promit de porter les hommes blancs sains et saufs jusqu'à son embouchure; mais nos voyageurs furent retenus encore long-temps à Boussa ou dans les environs par une visite forcée au roi de Wowou, la difficulté de se procurer une barque, et les retards des messagers que le roi avait envoyés aux principaux sultans des bords du fleuve.

La nuit du 2 septembre, il leur arriva une aventure qui mérite d'être racontée. « Vers onze heures du soir, dit Lander, nous étions couchés et profondément endormis sur nos nattes, quand un cri de détresse, poussé par d'innombrables voix, accompagné d'un horrible cliquetis et d'un mélange de bruits assourdissants, que le calme de la nuit rendait encore plus effroyables, nous éveilla en sursaut. Avant que nous fussions remis de notre surprise, le vieux Paskoe, hors d'haleine et l'air épouvanté, se précipita dans la hutte, et nous dit d'une voix tremblante, — que le soleil traînait la lune à travers les cieux. — Curieux de connaître l'origine de cette étrange et ridicule histoire, nous courûmes dehors, à moitié habillés, et nous découvrîmes qu'il y avait éclipse totale de lune. Une quantité de gens s'étaient réunis dans notre cour, et, persuadés que le monde touchait à sa fin, et que ce n'était là que — le commencement des douleurs, — ils nous apprirent que les prêtres mahométans, personnifiant le soleil et la lune, avaient dit au roi et au peuple que l'éclipse était causée par l'obstination et la désobéissance du plus petit de ces deux astres. Selon eux, la lune, dégoûtée depuis long-temps du sentier qu'elle avait à parcourir dans le ciel, ce qui n'était pas étonnant, vu que ledit sentier était rempli de ronces, d'épines, et obstrué de mille façons, avait épié une occasion favorable, et avait, ce soir-là même, abandonné son ancienne route pour entrer dans celle du soleil; elle n'avait cependant pas pu faire beaucoup de chemin dans cette nouvelle voie, sans que le soleil se fût aperçu de cette innovation; accouru de suite vers elle, il l'avait masquée et enveloppée de ténèbres, pour punir cette insubordination, forçant la coupable

à regagner ses propres domaines, et lui interdisant de répandre sa lumière sur la terre. — Toute fantastique que fût cette explication, elle avait été accueillie avec une foi explicite par le roi, la reine, et presque tous les habitants de Boussa. L'effroyable bruit que nous entendions, car il se continuait avec un redoublement d'énergie, était le résultat des efforts des naturels assemblés, qui espéraient ainsi, en effrayant le soleil, le forcer à regagner sa propre sphère et à laisser la lune éclairer paisiblement le monde comme autrefois. »

Ce ne fut que le lundi, 20 septembre, que nos voyageurs prirent définitivement congé du roi de Boussa, et de la Métiki. Pour se rendre au Niger, il leur fallut traverser une double haie de naturels qui, à genoux sur leur passage, pleurant et levant les mains au ciel, leur adressaient les adieux les plus affectueux. Enfin, à neuf heures et demie, ils arrivèrent au bord du fleuve, où deux canots les attendaient. Deux heures après ils étaient embarqués, et, remerciant le Tout-Puissant de l'évidente protection qu'il leur avait accordée jusqu'alors, ils le suppliaient de ne pas les abandonner, et de favoriser leur entreprise jusqu'à la fin. Le roi de Nyffé leur avait envoyé son fils, qui devait leur servir de guide jusqu'à Rabba. Le soir du même jour, ils s'arrêtèrent dans une ville située sur une belle et grande île, nommée *Patashie*, où ils durent attendre le canot acheté au roi de Wowou. Mais le roi de Wowou leur répondit que ce canot se trouvait à *Lever*, ville située à vingt milles au-dessous de Patashie. Ils descendirent donc à Lever, où ils ne trouvèrent pas le canot promis et payé, et ils se virent forcés, pour continuer leur voyage, de voler ceux que leur avait prêtés l'excellent chef de Patashie. Le 4 octobre, après de nouveaux retards, ils se remirent en route, et, emportés par le courant, perdirent bientôt de vue la ville de Lever, ou Layaba, son chef insolent et trompeur et ses misérables habitants.

Près de Lever, les bords du Niger s'élèvent d'environ quarante pieds au-dessus du niveau de l'eau, et sont à peu près perpendiculaires. La rivière, profonde et libre de tous récifs, se dirige presque droit au sud; sa largeur varie d'un à trois milles. Nos voyageurs s'arrêtèrent d'abord à *Bajiébo*, grande et spacieuse ville, située sur la rive droite ou occidentale;

puis à *Litchi*, place importante, habitée par les Nyffëens sur la rive opposée, et à *Madjie*, éloignée de trente milles de Bajiébo. Ce fut quelques minutes après avoir quitté cette île, et en en dépassant une autre, qu'ils aperçurent, sortant du milieu des flots, un roc élevé de deux cent quatre-vingt-un pieds de hauteur, nommé le mont *Kesa* ou Kesy, et très-vénéré des naturels; car, selon la tradition, un génie bienveillant en fait sa demeure habituelle et favorite. Quelques milles plus loin, débarqués à l'île Bili, ils y reçurent la visite du roi des Eaux-Noires, souverain de l'île Zangoshie, et le lendemain, 7 octobre, ils arrivèrent à Zangoshie, ville bâtie sur l'île de ce nom, et située en face de Rabba, la seconde ville des Fellahs, après Sokatou, sous le double rapport de la population et de la richesse. Jusqu'alors la navigation avait été agréable et facile. Les rives du fleuve offraient des paysages aussi variés qu'enchanteurs, et ses eaux étaient, en certains endroits, couvertes de canots qui luttaient de vitesse avec celui de nos voyageurs. « Mais, dit Lander, les sales huttes de boue et les indolents naturels souillent de leur aspect le pays qu'ils habitent, et l'âme se resserre ici à la vue d'une si belle nature, au lieu de s'épanouir. »

Le souverain de Rabba, Mallam-Dendo, mécontent des présents qu'il avait reçus, déclara d'abord que, si on ne lui donnait pas des choses plus utiles et d'un autre prix, il exigerait leurs fusils, leurs pistolets et leur poudre, avant de permettre aux hommes blancs de quitter Zangoshie. Mais le don de la tobé de Mungo-Park, que Lander avait recouvrée, le jeta dans de tels transports de joie, qu'il se déclara l'ami et le protecteur éternel des Européens, et qu'il ordonna au magia, ou roi de Nyffé, son vassal, de les bien traiter. Le 16 octobre, nos voyageurs, abandonnant les canots volés au chef de Patashie, dirent adieu au roi des Eaux-Noires, montés sur une mauvaise pirogue que ce monarque rusé leur avait vendue fort cher, et munis de pagaies volées, car personne ne voulait leur en vendre, à quelque prix que ce fût, ils descendirent pour la première fois le fleuve sans l'assistance des étrangers.

Jusqu'à Egga, aucun événement extraordinaire ne signala leur navigation. Une nuit seulement, ils furent obligés de

rester sur les eaux du fleuve, n'ayant pas trouvé de lieu convenable pour débarquer, et, assaillis par une horrible tempête, ils faillirent périr victimes des ébats nocturnes des hippopotames. Le Niger coulait presque toujours à l'est et au sud-est, et sa largeur variait de deux à huit milles. Le courant était si rapide, que la barque faisait parfois quatre ou cinq milles à l'heure. Le 19 octobre, ils passèrent devant l'embouchure de la rivière *Coudounia*, que Richard Lander avait traversée près de Cuttup, dans son premier voyage, et à midi, le même jour, derrière un immense marais coupé de petits canaux et de criques, ils aperçurent une grande et belle ville de plus de deux milles de longueur, située à environ trois milles des bords de la rivière. C'était Egga, dont le vieux chef les reçut de la façon la plus amicale, et dont les habitants, très-curieux de voir des hommes blancs, vendaient déjà des toiles et des draps de Benin et du Portugal, ce qui fit supposer à nos voyageurs qu'il existait des communications actives entre Egga et la côte.

Egga a une étendue prodigieuse et une population immense, mais, comme presque toutes les villes des bords de la rivière, elle est souvent inondée. Pendant le séjour qu'y firent nos voyageurs, les eaux du Niger couvraient la moitié de la ville. Les naturels se bâtissent des demeures dans des lieux si incommodes et si malsains, parce que, en général, le sol y est très-fertile et produit abondamment, presque sans culture, toutes les denrées nécessaires à la vie. Bien qu'il fût âgé de plus de cent ans, le chef d'Egga était encore si fort et si actif qu'il voulut danser en présence des hommes blancs, et « les frapper, comme il le dit lui-même, de surprise et d'admiration. »

Effrayés par les récits que les habitants d'Egga leur faisaient des dangers de la navigation du Niger, les hommes qui avaient jusqu'alors accompagné nos voyageurs refusèrent de les suivre, et manifestèrent l'intention bien arrêtée de retourner au Cap-Coast-Castle, en suivant la même route qu'ils avaient prise pour venir à Egga. Cette espèce de révolte n'eut heureusement pas de suites sérieuses, et le 22 octobre les deux frères quittèrent Egga en la saluant de trois coups de mousquet. Quelques milles plus loin, ils virent une

mouette, présage presque infaillible que la mer n'était pas éloignée, et qu'ils touchaient au terme de tant de fatigues et de tourments.

Ils passèrent ensuite successivement devant de nombreux villages ouverts et bien bâtis, et une ville considérable dont ils ne purent savoir le nom. Le fleuve était couvert de canots qui approchaient souvent très-près de celui des hommes blancs. Basses et marécageuses dans les environs d'Egga, ses rives devinrent peu à peu plus élevées, plus riches et plus fertiles. Les habitants de la ville de Kacunga, capitale d'un état indépendant du Nyffé, où ils s'arrêtèrent le soir du même jour, furent aussi alarmés, aussi curieux, aussi convaincus de la supériorité des hommes blancs, aussi bienveillants que ceux d'Egga. Toutefois ils ne négligeaient rien pour effrayer nos voyageurs et pour les empêcher de pousser plus avant. Les renseignements qu'il recueillait de tous côtés sur les riverains du Niger au-dessous de Kacunga déterminèrent Lander à ne continuer son voyage que de nuit, et à charger de balles et de chevrotines les quatre fusils et les deux pistolets qui lui restaient. Résolu à vendre chèrement sa vie, il s'abandonna de nouveau au courant du fleuve, en remettant son sort aux mains de Dieu. « Ils passèrent ainsi devant plusieurs villes considérables qu'ils évitèrent avec soin. Durant cette nuit, le cours de la rivière changea plusieurs fois de direction; de sud, il devint sud-est, puis sud-sud-ouest.

Le 25, à cinq heures du matin, nos voyageurs se trouvèrent presque en face d'une rivière considérable venant de l'est et se jetant dans le Niger. A son embouchure, cette rivière, qui était le Tschadda, avait de trois à quatre milles de largeur, et une ville considérable s'élevait sur ses bords. On la nomme Cuttumcurrafi. Après avoir failli être brisés contre un rocher par la force du courant, Lander et ses compagnons, épuisés de faim et de fatigues, se hasardèrent à débarquer sur la rive droite, dans un lieu qui, bien qu'inhabité, avait été visité récemment. La trouvaille de trois ou quatre douves d'un baril de poudre les remplit d'espérance et de joie, car elles leur semblaient la preuve la plus irrécusable que les naturels du voisinage entretenaient des relations avec les Européens, et par conséquent avec la mer. Tout près de

là était le fameux marché de Bocqua, et la rive opposée faisait partie du royaume de Funda. Cependant les naturels, effrayés par trois hommes de la suite de Lander, qui s'étaient introduits dans le village pour y chercher du feu, arrivèrent bientôt en grand nombre, diversement armés de fusils, d'arcs, de flèches, de coutelas, de crochets de fer, de longs fers de lances et d'autres instruments de destruction. Le sang-froid et la présence d'esprit des deux frères surent prévenir la lutte qui semblait inévitable. S'avançant vers le chef de cette bande de forcenés, Richard et John lui tendirent la main. Il se jeta à leurs genoux, fondit en larmes, déclara que les hommes blancs étaient les enfants du ciel tombés des nuages, et leur demanda pardon. « Il est heureux pour nous, dit Richard dans sa relation, que nos figures blanches et notre conduite calme aient si fort imposé à ce peuple... Une minute plus tard, nos corps eussent été hérissés d'autant de flèches qu'un porc-épic a de dards. »

Les renseignements que nos voyageurs obtinrent du chef de Bocqua étaient des plus favorables. « Le fleuve conduisait en dix jours à la mer, et sa navigation n'offrait aucun danger. Seulement, les habitants de ses rives n'avaient pas une bonne réputation. » Suivant les conseils de leurs nouveaux amis, ils passèrent devant la grande ville d'Atta sans s'y arrêter, se reposèrent malgré eux à Abbacaza, où le Niger se divise en plusieurs bras, et dont le chef se montra très-avide, refusèrent en deux ou trois endroits de débarquer pour satisfaire la curiosité des naturels, qui accouraient par centaines dans l'eau afin de les mieux voir, et ils essayaient d'éviter le grand



village de Damuggo, lorsqu'ils furent étrangement surpris de s'entendre héler en anglais par un petit homme revêtu d'une veste de matelot de leur pays. En vain ils firent force de rames : atteints par une douzaine de canots, ils se virent contraints à revenir sur leurs pas pour présenter leurs respects au roi. Le chef les reçut bien, leur envoya du rhum parmi d'autres provisions, ordonna la célébration de réjouissances publiques pour fêter leur arrivée, et leur promit tout ce qu'ils pourraient désirer. Enfin, bien qu'il les retînt jusqu'au 4 novembre, il leur fournit un autre canot, des rameurs et un guide. Les fétiches consultés prédisaient que les hommes

blancs seraient assaillis de mille dangers avant d'atteindre la mer.

Cette sinistre prédiction ne tarda pas à se réaliser. Afin de n'être pas trop retardés par la lenteur des nègres, les deux frères s'étaient embarqués dans deux pirogues différentes. Après avoir dépassé une branche du Niger qui coulait vers l'ouest, ils furent arrêtés et pillés complètement par de longs canots de guerre, surmontés de pavillons semblables aux pavillons européens, remplis d'équipages nombreux et armés chacun d'une pièce de quatre ou de six amarrée à sa proue. Conduits à Kirri, un palabre ou grand conseil se tint sur leur sort. Heureusement pour eux, des prêtres mahométans parlèrent en leur faveur, et, après une journée de discussions et de délibération, le palabre rendit l'espèce de jugement suivant : « Les effets pris aux hommes blancs leur seront rendus. Le noir qui a commencé les hostilités perdra la tête, en expiation de sa faute. Quant aux hommes blancs, ils seront conduits demain à Obie, roi du pays d'Eboe, qui les interrogera et qui prononcera sur leur sort. » La première partie de cette sentence fut exécutée aussitôt. « On nous rendit, dit Richard, notre boîte de pharmacie et notre malle de livres qui avaient été retirées de l'eau ; mais nos habits, le fusil à deux coups de M. Park, nos mousquets, épées ou pistolets, ainsi que les armes de nos hommes, sont volés ou submergés. Les dents d'éléphant, quelques objets d'histoire naturelle, notre boussole, nos thermomètres, mon journal, le memorandum de mon frère, les notes, les livres de croquis, quelques cahiers du journal de John, sans compter nos cauris et nos aiguilles, il ne reste pas trace de tout cela ; heureux encore de nous retrouver nus, dépouillés de tout et à la merci des barbares ! »

Deux journées de navigation amenèrent les prisonniers à Eboe, résidence du roi Obie. Le fleuve avait changé de direction ; il ne serpentait plus autant, et ses rives devenaient si basses et si régulières, que l'on ne pouvait nulle part distinguer la plus petite élévation qui rompît leur ligne monotone. Mais les naturels, se persuadant que si les hommes blancs osaient regarder les eaux du Niger, cette témérité aurait pour conséquence inévitable la destruction de toute la

flottille, non-seulement les forcèrent à rester couchés dans le canot, mais les couvrirent de nattes. Cependant, lorsque les brouillards dont on les accusait d'être les auteurs se furent dissipés, nos voyageurs obtinrent la permission de revoir le Niger. Leur canot se trouvait alors sur une immense nappe d'eau, une espèce de lac, à l'ouverture d'une forte rivière coulant à l'ouest et formant un bras considérable du Niger. Une autre branche partant du même point descendait au sud-ouest, tandis que la petite flottille poursuivait sa route au sud-est, dans le principal lit du fleuve, le tout formant trois rivières d'une prodigieuse grandeur dont les bords sont bas, marécageux et complètement couverts de palmiers. Une heure plus tard, vers midi, le lundi 8 novembre, un des hommes du canot des prisonniers, natif d'Eboe, s'écriait : « Voilà mon pays! »

A Eboe, de nouveaux malheurs les attendaient : le roi, jeune homme à la physionomie éveillée, à l'air intelligent et affable, les reçut, il est vrai, avec cordialité; mais il ne leur fit donner que des provisions insuffisantes, et il résolut de ne les laisser partir qu'après avoir touché le prix de leur rançon. Privés de toutes ressources, ils se virent obligés de mendier; mais autant eût valu, disent-ils, adresser leurs prières aux pierres et aux arbres : ils se fussent épargnés du moins l'humiliation d'un refus. Après avoir été pris pour des demi-dieux et traités, en conséquence, avec une vénération universelle, ils se trouvaient rangés parmi les êtres les plus dégradés et les plus misérables. D'abord, les gens de Bonny et ceux de Brass, qui étaient alors à Eboe, se disputèrent l'avantage de conduire les deux Anglais sur la côte, dans l'un ou l'autre de ces royaumes. Enfin, ceux de Brass l'emportèrent, parce que le roi *Boy*, frère aîné du roi *Gun*, offrit de payer à Obie tout ce qu'il demandait pour la rançon de ses prisonniers, espérant que le tout lui serait rendu par le capitaine du brick le *Thomas*, alors à l'ancre dans la première rivière de Brass. Le prix de la rançon était vingt barres ou vingt esclaves, et le roi Boy demandait en outre quinze barres ou quinze esclaves, plus un tonneau de rhum, pour sa peine et ses risques et périls. Richard Lander fit un billet de trente-six barres sur le capitaine Lake, commandant du brick le

Thomas; « trop ivre de joie, en ce premier moment, pour réfléchir, dit-il, à une demande aussi exorbitante. »

Le canot du roi Boy ne contenait pas moins de soixante personnes, dont quarante rameurs. Comme les canots de guerre d'Obie, il était muni d'une pièce de quatre amarrée à la proue, d'une grande quantité de coutelas, de mitraille, de provisions, etc. Le 12 novembre, nos voyageurs voguèrent de nouveau sur les eaux du fleuve, qui n'avait plus qu'un mille et demi environ et qui coulait au sud-ouest. De grands villages éloignés l'un de l'autre de deux à trois milles ornaient ses rives inondées. Le 14, à sept heures du soir, le canot quitta la rivière principale en se dirigeant vers la ville de Brass, à travers un petit bras courant dans une direction sud-est, à l'est du grand bras dont il sortait. Le même jour, à huit heures et demie du soir environ, Richard Lander eut la joie inexprimable de sentir les effets de la marée. Le lendemain, il vit dans la ville de Brass un homme blanc, le capitaine d'un shooner espagnol, alors à l'ancre dans la rivière Brass, pour prendre une cargaison d'esclaves.

Brass, la plus sale et la plus affreuse de toutes les villes du monde, se divise en deux villes contenant environ mille habitants chacune, et reconnaissant, l'une la domination du roi Jacket, l'autre, celle du roi Forday. Un autre endroit nommé par les Européens « la Ville des Pilotes, » à cause du nombre des pilotes qui l'habitent, est situé à l'embouchure de la première rivière de Brass (la rivière *Nun* des Européens) et à une distance de soixante à soixante-dix milles. Cette dernière ville reconnaît l'autorité des deux rois, s'étant peuplée, dans l'origine, de leurs sujets.

Le roi Forday, ayant fait venir les étrangers en sa présence, exigea qu'ils lui payassent quatre barres, ou sinon, ajoutait-il, il ne leur permettrait pas de sortir de ses états. A l'en croire, ce tribut lui était dû par tous les hommes blancs qui venaient à Brass. Richard Lander fut donc obligé de faire un second billet sur le capitaine du navire anglais, et le lendemain 17 novembre, il partit pour se rendre à l'embouchure de la rivière, laissant son frère en otage. Le lendemain à sept heures du matin, il rentrait dans la branche principale du Niger (la rivière Nun), qui courait du nord au sud, et un

quart-d'heure après il découvrait, à quelque distance devant lui, deux vaisseaux à l'ancre, le négrier espagnol, dont il avait vu le capitaine à Brass, et le brick anglais.

Le but de sa mission était dès-lors rempli, mais ses malheurs ne touchaient pas encore à leur fin. Le plan et les limites de cet ouvrage nous défendent de nous étendre longuement sur les événements qui suivirent. Qu'il nous suffise de dire que le capitaine du brick anglais refusa de donner un seul penny à ses compatriotes, et ne voulait pas même attendre l'arrivée de John Lander; heureusement le mauvais temps l'empêcha d'exécuter ses odieux projets. Malgré sa fureur, le roi Boy laissa partir John Lander, et le 24 novembre les deux frères eurent le bonheur de se retrouver réunis, après avoir couru les plus grands dangers. Le navire sur lequel ils s'étaient engagés comme matelots pour obtenir un passage passa enfin la barre de la rivière avec beaucoup de peine, et le 1er décembre il était en vue de Fernando-Po. Les frères Lander séjournèrent sept semaines dans cette île, s'embarquèrent à bord du *Caernarvon* pour Rio-Janeiro, et le 9 juin suivant ils arrivèrent à Portsmouth. Le lendemain même, Richard Lander remettait à lord Goderich, secrétaire-d'état au département des colonies, la relation de sa découverte. Empressons-nous de l'ajouter ici, aussitôt l'arrivée des deux voyageurs, le gouvernement anglais expédia au Cap-Coast-Castle l'ordre de payer sans délai au roi Boy les sommes qui lui avaient été promises. Quant au capitaine Lake, il fut abordé à un mille de l'île de Fernando-Po par un corsaire qui pilla son navire et força l'équipage à *marcher sur la planche*; c'est-à-dire à la mer sur une planche arrangée de manière à faire la bascule.

Ainsi donc le problème géographique qui, pendant tant de siècles, avait si vivement préoccupé l'attention du monde savant et donné lieu à tant de conjectures différentes, se trouvait définitivement et complètement résolu. Le Niger, ou, comme l'appellent les naturels, le Dioliba ou le Quorra, ne se réunit pas au Nil, ne se perd ni dans les sables des déserts, ni dans les eaux du lac Tschad; il se jette dans l'Océan par une grande quantité de bras, sur la côte du golfe de Guinée, à l'endroit même de cette côte connue sous le nom de cap For-

mose. La gloire de cette découverte, prévue il est vrai par la science, appartient tout entière aux frères Lander. La vaste étendue de pays qu'ils avaient traversée depuis Yaourie jusqu'à la mer, était complètement inconnue avant leur voyage, dont la relation, traduite en français et publiée à Paris par l'éditeur de cet ouvrage (1), offre le plus vif intérêt. Le premier prix annuel de 50 guinées que le roi d'Angleterre avait mis à la disposition du président et du conseil de la société royale de géographie, fut adjugé à Richard Lander, comme chef de l'expédition, le 14 novembre, par le président, lord Goderich ; et, quelques jours après, l'association africaine se réunit et s'incorpora à la société royale de géographie.

Que si nous résumons maintenant les données partielles que la science a pu recueillir jusqu'à ce moment sur le cours si long-temps mystérieux du Niger, nous le voyons parcourir une étendue de huit cent cinquante lieues, recevant dans les pays qu'il arrose une foule de noms divers, signifiant pour la plupart la *rivière* ou la *grande rivière*. Ainsi que nous l'avons déjà dit, les principaux sont ceux de Dioliba et Quorra.

Laing a déterminé le gisement de la source du Niger par une latitude de 9° 25' nord, et une longitude de 12° 5' à l'ouest du méridien de Paris ; elle jaillit au pied du mont Loma, sur les limites du Kouranko, du Kissi et du Sangara ; les informations des indigènes lui attribuent une direction vers le nord, puis vers l'est, ce qui s'accorde sans difficulté avec la position de la ville de Couroussa, où Caillé l'a traversée pour la première fois, et d'où il l'a suivie pendant une quinzaine de milles ; puis son cours est inconnu jusqu'à Bamakou, mais à partir de ce point jusqu'à Silla, deux petites journées au-dessus de Geny, Mungo Park en a donné le relèvement, et depuis Geny la navigation de Caillé fournit un tracé continu jusqu'à Tombouctou. De là jusqu'à Yaousie, sur un espace de plus de trois cents lieues, le cours du Niger est à peu près inconnu. Dans l'analyse qui précède, nous l'avons descendu, avec les frères Lander, de Yaourie à l'Océan.

(1) A Paris, chez Paulin, libraire-éditeur, rue de Seine, 33. 3 vol. in-8°. — [illegible] francs les trois volumes.

Cependant des négociants de Liverpool songèrent à profiter de la découverte de Lander, et à établir des relations commerciales avec les habitants des rives du Niger. Une compagnie équipa deux navires à vapeur, le Quorra et l'Alburka. Richard Lander s'engagea dans cette expédition, mais son jeune frère resta en Angleterre. Il n'entre point dans le plan de cet ouvrage d'analyser la relation publiée par MM. Laird et Oldfield. Partis de Liverpool vers la fin de juillet 1832, les deux bateaux à vapeur remontèrent le Niger jusqu'à Bocqua, mais l'expédition eut les résultats les plus déplorables. D'une part, on ne fit aucun commerce, et de l'autre, les fièvres décimèrent les équipages. Enfin Richard Lander, qui avait déjà descendu et remonté plusieurs fois le fleuve, fut blessé mortellement, le 27 janvier 1834, par des naturels embusqués dans des buissons, et il expira, le 5 février suivant, à Fernando-Po.

Au moment où nous mettons sous presse (décembre 1840), l'Angleterre prépare une nouvelle expédition, composée de trois bâtiments à vapeur, et confiée au capitaine Trotter.

CHAPITRE XXIV.

PASSAGE AU NORD-OUEST.

Problème du passage au nord-ouest. — Expédition de John Ross sur la *Victoire*. — Il retrouve les débris abandonnés de la *Fury*. — Quatre hivers dans les glaces.— Découvertes de l'expédition. — Son retour en Angleterre. — Voyage du capitaine Back à la recherche du capitaine John Ross. — La rivière Back. — Résultats. — Expédition du capitaine Back sur la *Terror*.— MM. Peter William, Dease et Thomas Simpson. — Leurs découvertes. — Solution du problème.

Après le grand problème de l'embouchure du Niger, deux grands problèmes encore préoccupaient les géographes contemporains, savoir : le passage de l'Océan Atlantique dans le grand Océan, par le nord-ouest, et l'existence de terres antarctiques; et, comme le premier, ces problèmes aussi ont obtenu de notre temps une solution certaine.

Ce n'est point à dire qu'autour de ces questions générales

une foule de questions particulières n'exigent encore beaucoup de travaux complémentaires : le Niger se dégorge dans le golfe de Guinée par une multitude de bouches, dont une seule encore est explorée; le passage au nord-ouest n'est point tracé le long de rivages complètement reconnus; les terres antarctiques n'ont été vues que par intervalles plus ou moins rapprochés, sans qu'on ait de suffisants indices de leur continuité ni de leur profondeur. Mais, sur chacun de ces thèmes, la question principale est vidée.

On vient de lire, dans le précédent chapitre, comment les frères Lander avaient heureusement rempli leur mission quant au Niger. Il nous reste à raconter les voyages plus ou moins nombreux qui, se soudant bout à bout, offrent ainsi l'histoire successive des tentatives faites, soit au nord de l'Amérique, soit vers le pôle austral; mais ces voyages à travers les glaces ont, par leur nature même, une sorte de sécheresse et de monotonie qui a dû nous rendre très-sobre de développements, dans l'analyse que nous en allons présenter. Ce sont les résultats surtout que nous voulons signaler, et trop souvent la relation des efforts par lesquels ils ont été obtenus n'est, pour le lecteur, qu'une fastidieuse répétition d'événements qui se reproduisent sans cesse avec la triste nudité des lieux qui leur servent de théâtre. Là où il n'y a ni hommes, ni animaux, ni parure végétale, mais toujours et partout la mer ou la terre couvertes de glaces séculaires, l'intérêt est peu varié. Nous avons dû, par une rédaction rapide, sauver du moins au lecteur l'ennui d'une longue uniformité.

Le capitaine John Ross avait essuyé, au retour de son expédition de 1818, le reproche d'avoir manqué du zèle, de la résolution et de la perspicacité qui sont indispensables pour un voyage de découvertes; il s'était en effet alors engagé à peine dans le détroit de Lancastre, et s'était hâté de revenir en Angleterre en déclarant que de hautes terres fermaient le passage vers l'ouest; tandis qu'après lui Parry alla par ce même détroit s'enfoncer dans la mer Polaire jusqu'à plus de cinq cents milles vers l'occident, et montrer ce que pouvait faire une courageuse persévérance. De nombreuses expéditions avaient depuis lors été effectuées, et chacune avait fourni à la géographie son contingent de découvertes.

Le capitaine Ross brûlait de réhabiliter, par une glorieuse campagne, sa réputation de marin intrépide et capable ; à défaut d'une mission du gouvernement, il obtint l'armement par souscription du bâtiment à vapeur *la Victoire*, avec lequel il partit, le 25 mai 1829, pour la baie de Baffin. Pendant quatre années complètes l'Europe fut sans aucune nouvelle de lui, et l'on était à son égard dans les plus sinistres appréhensions, lorsqu'il revint enfin riche à son tour de découvertes. Il avait, par les détroits de Lancastre, de Barrow et du Prince-Régent, pénétré jusqu'au point où quatre ans auparavant Parry avait été forcé d'abandonner le navire *Fury*, entr'ouvert par le choc des glaces ; ce navire était maintenant englouti par les flots, mais les canots et les provisions étaient conservés sur la plage. Continuant sa route au sud, en longeant les rivages occidentaux, il descendit jusqu'au 78° de latitude, et s'établit, le 1er octobre, pour hiverner, dans une petite anse qu'il appela hâvre *Félix*, en l'honneur de M. Félix Booth, principal armateur du navire la *Victoire*; on apprit là de quelques Esquimaux, que les terres qu'on avait reconnues formaient une grande presqu'île liée au continent d'Amérique, et séparant les deux mers. Le capitaine James Clark Ross, neveu du chef de l'expédition, partit, en avril 1830, pour aller faire le relèvement de ces côtes. Il explora soigneusement les contours du golfe qne dessinait la mer occidentale entre la terre de *Boothia*, c'est-à-dire la grande presqu'île déjà parcourue à sa rive occidentale, et la terre du Roi-Guillaume, au sud, en tirant vers l'ouest, jusqu'à cent cinquante milles du cap Turnagain de Franklin ; il releva ensuite les contours du golfe opposé formé par la mer orientale. Sur la rive occidentale de l'isthme, par 70° 5' de latitude boréale et 99° 12' de longitude à l'ouest de Paris, il constata l'insensibilité complète de la boussole et le maximum d'inclinaison de l'aiguille aimantée, indices caractéristiques du pôle magnétique. En novembre, on ne parvint à faire remonter le navire que de quelques milles au nord, où l'on s'établit de nouveau pour hiverner, en un port qu'on appela hâvre du Shériff. Le froid fut, cette année là, d'une rigueur excessive.

L'été de 1831 fut employé à des reconnaissances au moyen desquelles on s'assura qu'il n'existait, dans le nord de la sta-

tion, à une assez grande distance, aucune communication entre les deux mers. Dans l'automne on fit avancer le navire de quatorze milles seulement, jusqu'à un nouveau hâvre qu'on appela port de la Découverte : un autre hiver rigoureux vint faire évanouir toute espérance de sauver le navire de la prison de glace où il était enfoncé. On se construisit alors à terre une hutte d'où l'on ne put bouger avant le 1er août 1832 ; à cette époque, on alla, dans les canots, jusqu'à l'île de Léopold, en face du détroit de Barrow ; et après avoir reconnu l'impossibilité de franchir ce détroit, qui offrait une masse impénétrable de glaces, on fut obligé de regagner l'endroit où étaient restées déposées les provisions de la *Fury*, seules ressources que l'on eût pour passer un nouvel hiver. On y arriva le 7 octobre, et l'on se construisit une cabane avec des nattes sur lesquelles la neige vint former un toit de sept pieds d'épaisseur ; et l'on vécut ainsi, au milieu des plus dures privations et de souffrances inouïes, jusqu'au 8 juillet 1833, époque à laquelle on alla regagner à pied les chaloupes abandonnées à six journées plus au nord ; les malades s'étant un peu remis, et l'été ayant enfin ouvert un passage à travers les glaces, le long du rivage, on put s'y engager le 15 août ; en deux jours on traversa le détroit du Prince-Régent, on gagna celui de Barrow, et après avoir été retenu six jours, le long de la côte, par un vent impétueux, on débouchait, le 26 août, du détroit de Lancastre dans la mer de Baffin, quand on eut la joie d'apercevoir un navire au large : c'était l'*Isabelle*, que le capitaine John Ross avait commandé lui-même en 1818, et qui venait à sa recherche. Les restes de l'équipage de la *Victoire* furent ainsi recueillis et ramenés dans leur patrie.

Le gouvernement anglais ne s'était pas borné à inviter ses baleiniers à rechercher les traces de l'expédition de Ross, afin de lui porter secours ; une autre expédition avait été disposée pour aller, par la voie de terre, tenter de retrouver la première au milieu des glaces, où l'on devinait qu'elle se trouvait emprisonnée. Le commandement en fut confié au capitaine Georges Back, qui avait été un des compagnons les plus intrépides du capitaine Franklin, dans ses deux voyages de 1819 et de 1825.

Parti de Liverpool le 17 février 1833, il se rendit à New-

York, et, traversant le continent américain, il atteignit, le 8 août, le fort Résolution sur les bords du lac de l'Esclave; de là il fit quelques excursions préparatoires, découvrit de nouveaux lacs, divers cours d'eau, et enfin, la Thloni-Teho Deseth ou grande rivière aux poissons, dont il devait, à la saison suivante, suivre le cours vers le nord-est, jusqu'à la mer intérieure où l'on supposait Ross détenu par les glaces. Il n'avait point encore quitté ses quartiers d'hiver, quand il reçut d'Angleterre la nouvelle du retour inattendu de Ross, avec la carte des découvertes de celui-ci, et l'ordre de donner suite à son entreprise dans un but désormais purement géographique.

Back se remit en route le 7 juin 1834, et avec un canot transporté par terre, il s'embarqua sur le grand fleuve qu'il avait découvert et auquel les géographes se sont, avec toute justice, accordés à donner son nom; il le descendit dans une longueur de six cents milles à travers des lacs et des cataractes; et le 29 juillet il en atteignit l'embouchure, par 68° 13' de latitude septentrionale, et 97° 24' de longitude à l'ouest du méridien de Paris; c'était l'extrémité de la rive occidentale qu'on appela Pointe-Ogle. Là on fut arrêté par les glaces; on s'avança encore d'une quinzaine de milles vers l'ouest, et d'une hauteur on aperçut au couchant des montagnes auxquelles on donna le nom de la Reine-Adelaïde; au nord, des terres dont on appela les saillies Pointe-Booth et Pointe-James-Ross; enfin, à l'est, la mer formant un vaste champ de glaces. Quelques indices semblaient révéler un courant venant du nord-ouest. La rigueur de la saison empêcha de pousser plus loin les reconnaissances; on revint au lac de l'Esclave pour y passer l'hiver, et l'on retourna en Angleterre au commencement de 1835.

Le capitaine Back fut envoyé par mer en juin 1836, sur le navire la *Terror*, afin d'aller, par la voie de la baie d'Hudson, tenter un passage de la baie de Répulse ou de celle de Wager au détroit du Prince-Régent, et ensuite lier ses dernières découvertes tant à celles de l'expédition de Ross qu'à celles de l'expédition de Franklin; mais il ne put dépasser l'île Southampton; après avoir été pris et ballotté dans les glaces pendant six mois, et avoir éprouvé de grosses avaries,

il effectua à grand'peine son retour, en septembre 1837, sans avoir pu mouiller l'ancre une seule fois dans tout le cours de cette périlleuse campagne de seize mois.

Il était réservé à deux autres voyageurs de combler les lacunes qui laissaient interrompue la ligne des côtes boréales du continent américain, entre les portions reconnues par Franklin, et d'une part, à l'ouest le cap Barrow de Beechey, d'autre part, à l'est la Pointe-Ogle de Back. Ces nouveaux voyageurs sont : MM. Peter William, Dease et Thomas Simpson, tous deux officiers au service de la compagnie de la baie d'Hudson.

Partis le 1er juin 1837 du fort Chipeweyan, sur les bords du lac Atabasca, ils arrivèrent en six jours au grand lac de l'Esclave, et descendant la rivière Mackenzie, ils atteignirent le 9 juillet la mer Polaire, encombrée de glaces à travers lesquelles ils s'avancèrent vers l'ouest, en longeant la côte jusqu'à un cap (situé par 71° 3' de latitude et 156° 46' de longitude occidentale), auquel ils donnèrent le nom du gouverneur de la compagnie, Georges-Simpson. La glace ne leur permit pas de pousser plus loin leur route par eau.

M. Thomas Simpson se détermina alors à continuer à pied la reconnaissance de cette côte; il partit le 1er août avec une petite escouade de cinq hommes, emportant des armes, des munitions, des vivres, un petit canot de toile huilée pour le passage des rivières, les instruments d'observation indispensables, et quelques objets destinés à faire des présents aux naturels. Le sol qu'on parcourut était déprimé, boueux, coupé fréquemment de criques salées. Enfin, le 4 août on atteignit la Pointe-Barrow, jusqu'où s'était avancé en 1826, en venant de l'ouest, M. Elson, l'un des compagnons de Beechey.

Ainsi, depuis le détroit de Behring, la côte américaine sur la mer glaciale se trouvait relevée sans interruption sur une étendue de soixante degrés en longitude. Il restait à explorer la portion restée inconnue entre le cap Turnagain et la Pointe-Ogle. C'est la tâche que se proposèrent les deux voyageurs pour la campagne suivante, et ils revinrent, en attendant, prendre leurs quartiers d'hiver au lac du Grand-Ours.

Le 6 juin 1838, ils firent leurs dispositions de départ, et

gagnant la rivière Coppermine, ils purent s'y embarquer le 22 du même mois; ils descendirent ses terribles rapides avec toute la force du courant, et le premier juillet ils dressèrent leur tente sur le bord de la mer. Il leur fallut attendre jusqu'au 17 que la glace leur livrât passage; ils s'avancèrent alors péniblement le long de la côte, et ils mirent douze jours à atteindre le cap Barrow; là, ils furent obligés de faire un grand détour en suivant la courbure du rivage, pour gagner le cap Turnagain, où ils arrivèrent le 9 août et trouvèrent des glaces infranchissables; après dix jours d'attente on perdit toute espérance de faire avancer davantage les canots, et M. Simpson prit le parti d'aller, comme l'année précédente, faire à pied, à la tête de quelques hommes, une reconnaissance de ce littoral glacé.

Il partit le 20 août, et il s'avança à l'est jusqu'à un grand promontoire qu'il appela cap Alexander, ayant au nord, pendant toute sa route, la vue d'une grande terre, à laquelle il donna le nom de la reine Victoria; il suivit encore quelque temps le rivage qui tournait au sud-est, jusqu'à un point dont il détermina la position par 68° 44' de latitude septentrionale et 108° 25' de longitude à l'ouest de Paris; c'était le 25 août. Après l'érection, en cet endroit, d'un pilier de reconnaissance, il rétrograda pour venir retrouver les chaloupes restées prises dans les glaces; il les rejoignit le 29 août; et le 31, se frayant, avec effort, une route de retour, les deux voyageurs regagnèrent la rivière Coppermine, qu'ils parvinrent à remonter, et ils allèrent prendre leurs quartiers d'hiver, remettant à l'année suivante la continuation de leur exploration.

Le 22 juin 1859, ils revinrent sur la rivière Coppermine, la descendirent, et attendirent, près de son embouchure, la rupture des glaces, qui n'eut lieu que le 3 juillet; ils ne purent d'abord avancer qu'avec une extrême difficulté, et ils ne doublèrent le cap Alexander que le 28; ils se trouvèrent alors dans une grande baie semée d'îles innombrables, où leur route fut très-embarrassée. La côte reprenait ensuite au nord: ils la suivirent jusqu'à un détroit auquel ils ont laissé leur nom, et qui les conduisit à l'embouchure de la grande rivière de Back, où ils arrivèrent le 12 août.

Ils venaient ainsi de constater la séparation de la terre Boothia, à l'égard du continent américain, sur la rive gauche de la grande rivière de Back : ils résolurent de vérifier dans quel rapport de position elle se trouvait à l'égard des terres de la rive droite. Traversant dans ce but l'embouchure de ce fleuve, ils donnèrent le nom de cap Britannia à la pointe faisant face à celle d'Ogle. Ils poussèrent ensuite au nord-est, et, surpris le 20 août par un orage, ils se réfugièrent à l'entrée d'une petite rivière par 68° 28' de latitude et 95° 27' de longitude occidentale.

Arrivés à ce point, ils jugèrent ne pouvoir, sans imprudence, continuer dans cette campagne le cours de leurs découvertes, et ils se bornèrent à examiner, autant que leur vue pouvait atteindre, la configuration des terres qui se dessinaient autour d'eux. Le rivage où ils avaient abordé se poursuivait à l'est, et paraissait ensuite tourner au sud, d'où l'on semblait autorisé à conclure que là était le grand golfe parsemé d'îles, que les Esquimaux avaient signalé à de précédents voyageurs, et qui ne serait séparé que par un isthme peu considérable des baies de Répulse et de Wager. Au nord-est, quelques terres leur parurent devoir être considérées comme les extrémités méridionales de la *Boothia* de Ross.

La saison devenait rigoureuse. Une tempête qui commença le 29 août dura sept jours entiers ; il fallait presser le retour. En revenant à l'ouest, on avait déjà reconnu la terre dont la pointe occidentale avait reçu de Back le nom de Maconochie ; on visita aussi une grande île, puis la terre de Victoria, qu'on suivit pendant plus de cent cinquante milles. Enfin le 15 septembre, on se retrouva à l'entrée de la rivière de Coppermine ; le 24, on atteignit le Fort-Confidence, et le 14 octobre, nos deux officiers rentrèrent définitivement dans leurs quartiers d'hiver.

Le passage de l'Atlantique dans le grand Océan par le nord-ouest, si long-temps cherché, a donc été reconnu et constaté par les derniers voyages que nous venons d'analyser. Cependant, il reste à faire encore la reconnaissance du golfe de Boothia, afin de pouvoir tracer la limite continue du continent sur la mer glaciale : c'est la mission

qu'eût accomplie, en 1837, l'intrépide capitaine Back sur le navire la *Terror*, si les glaces ne lui eussent pas barré complètement le chemin. M. Simpson s'est proposé lui-même, pour achever, dans une nouvelle campagne, le relèvement de cette côte ; ses précédents succès étaient en quelque sorte la garantie d'un succès à venir : peut-être ce travail est-il déjà effectué, cet important résultat obtenu.

CHAPITRE XXV.

TERRES ANTARCTIQUES.

Expédition et découvertes du capitaine Bellingshausen et du lieutenant Lazarew. — Les terres de Pierre Ier et d'Alexandre Ier. — Voyage de Foster. — Sa mort malheureuse. — Le lieutenant Kendal. — Le *Tuba* et le *Lively* sous les ordres de M. John Biscoe. — Terre d'Enderby. — Voyage du capitaine Morrell. — Voyage du lieutenant James Kemp. — Voyage et découvertes du capitaine Balleny. — Les îles Balleny et la Sabrina. — Expédition de Wilkes. — La baie du Désappointement. — Expédition de M. Dumont d'Urville. — Découvertes de la terre Louis-Philippe, du canal d'Orléans, de la terre de Joinville et de la terre Adélie. — Expédition de James Ross. — Résultats. — Conclusion.

Le nom de régions antarctiques pourrait à la rigueur être considéré comme exclusivement applicable à cette portion du sphéroïde terrestre qui se trouve placée au voisinage le plus immédiat du pôle austral, et qui, délimitée par le cercle polaire, reçoit vulgairement la dénomination très-peu exacte de *zone* glaciale.

La géographie ne se montre point si rigoureuse dans sa nomenclature, et si elle accorde une page aux terres antarctiques, elle comprend volontiers dans ce cadre toutes les terres qui sont au voisinage immédiat du cercle polaire, soit au dedans, soit au dehors ; et peut-être n'est-il pas déraisonnable d'élargir cette limite jusqu'à y faire entrer ces îles perdues si loin des continents, qu'on ne peut méthodiquement les y rattacher, telles que les terres auxquelles sont restés les noms de Kerguelen, de Marion et Crozat, du Prince-Édouard, de Bouvet, de Sandwich, de Nouvelle-Géorgie,

et à l'opposite ceux de Macquarie, de Campbell et d'Auckland.

Mais si l'on veut ne se préoccuper que des plus nouvelles découvertes, on jugera inutile d'étendre si loin une délimitation qu'il convient d'ailleurs de tenir, le plus possible, rapprochée du pôle dont ces terres empruntent le nom. Le parallèle de 60° a, sous ce rapport, l'avantage de séparer les découvertes contemporaines de celles qui ont une date moins récente.

C'est en dedans de cette limite que William Smith découvrit en 1818 les Sud-Shetland, reconnues ensuite avec lui par le lieutenant Barnesfield ; que Botwell découvrit en 1820 les Sud-Orkneys, revues en 1822 par Weddell ; que Palmer et d'autres intrépides chasseurs de phoques entrevirent au loin, à la même époque, les terres qu'on désigna sous les noms de *Palmer* et de *la Trinité*.

Ce n'était là qu'un prélude aux découvertes antarctiques plus avancées qui se sont en dernier lieu accomplies, et qui se poursuivent encore au moment où j'écris : découvertes qui semblent confirmer la conjecture, je n'ose dire le rêve, de Desbrosses, de Buffon, de Dalrymple, sur l'existence d'un grand continent austral faisant un symétrique contrepoids aux terres ramassées dans l'hémisphère boréal.

Jetons un coup d'œil rapide sur les expéditions maritimes dont les résultats, successivement accumulés, sont venus faire pressentir de longs rivages rocheux là où depuis Cook on s'était habitué à ne supposer qu'une mer glacée.

Le 3 juillet 1819, les deux vaisseaux russes le *Vostok* (l'Orient), commandé par le capitaine Bellingshausen, et le *Mirni* (le Paisible), sous les ordres du lieutenant de vaisseau Lazarew, partirent de Cronstadt et firent route pour les mers antarctiques. Le 15 décembre ils reconnaissaient l'île de Georgia, et, prenant au sud-est, ils découvrirent, le 22, l'île volcanique de Traversay, qui lançait de la fumée, et dont ils déterminèrent la position par 52° 15' de latitude australe, et 27° 21' de longitude à l'ouest du méridien de Paris. Puis, contournant la terre de Sandwich, ils coururent à l'est l'espace de quatre cents milles sur le parallèle de 60° ; mais à partir du méridien de 10° à l'occident de

Paris, ils firent route presque droit au sud, sans difficulté, l'espace de six cents milles jusqu'au parallèle de 70°, où une barrière de glace les empêcha d'aller plus loin; de là ils se dirigèrent à l'est, le long du cercle polaire, jusqu'au 41° de longitude orientale, où la glace les força de revenir au nord; ils laissaient alors à quarante milles de distance, sans l'apercevoir, une grande terre dont la découverte était réservée à un baleinier à qui le déplacement des glaces ouvrirait, douze ans plus tard, une issue praticable : Bellingshausen et Lazarew, après être redescendus jusqu'au parallèle de 62°, reprirent leur marche à l'est l'espace de quatorze cents milles; après quoi, parvenus au 85° de longitude, le 5 mars 1820, les vaisseaux laissèrent porter sur Port-Jackson pour s'y réparer.

L'été suivant fut employé à parcourir l'Océan Pacifique, et le capitaine Bellingshausen, dans le cours de cette campagne, enrichit la géographie de la découverte de dix-sept îles nouvelles. Revenu à Port-Jackson, il en repartit le 31 octobre pour explorer encore les mers antarctiques.

Faisant voile au sud, il reconnut les îles Macquarie, coupa le parallèle de 60° par 160° de longitude orientale, et poursuivit sa route vers l'est entre les parallèles de 64° et 68°, aussi loin que le 95° de longitude occidentale; puis, le 9 janvier 1821, il atteignit la latitude de 70°, son point le plus avancé vers le sud, à trois cents milles seulement à l'est du méridien sur lequel Cook avait lui-même, le 30 janvier 1774, atteint sa plus haute latitude australe. Le jour suivant l'expédition russe découvrit, par 69° 30' de latitude et 92° 20' de longitude occidentale, une île qui reçut le nom de Pierre Ier : c'est la plus méridionale des terres connues jusqu'à présent. A 15° plus à l'est, et presque sur le même parallèle, on découvrit une autre île qui fut appelée du nom d'Alexandre Ier; l'eau se montrait décolorée et plusieurs indices de terre furent aperçus dans tout l'espace compris entre ces deux îles; en sorte que l'on peut croire, sur l'autorité du savant amiral de Krusenstern, que ces îles se rattachent à une grande terre continue, qui, peut-être, se prolonge assez loin pour rejoindre au nord-ouest celle que l'américain Palmer avait entrevue. De là Bellingshausen reprit au nord, longea les Sud-Shetland, revit la Nouvelle-Géorgie en février, et

rentra à Cronstadt en juillet, après deux années complètes de navigation, n'ayant perdu que trois hommes sur les deux cents matelots qui formaient les équipages des deux bâtiments.

En 1828 le capitaine Henri Foster fut chargé par l'amirauté d'Angleterre de faire en différents lieux des observations du pendule pour déterminer la figure de la terre. Cette expédition, qui dura trois ans, se termina par un accident bien funeste : le 5 février 1831, le capitaine Foster, descendant dans un canot la rivière de Chagre, tomba dans l'eau et se noya. Sur le vaisseau le *Chanticleer*, qu'il commandait, était embarqué, comme second, le lieutenant de vaisseau Kendal, à qui nous devons le récit de l'excursion qu'ils firent, presque au début de leur longue campagne, vers les terres antarctiques.

Partis de l'Anse-Saint-Martin, près du cap Horn, et faisant route droit au sud, ils se trouvèrent, le 5 janvier 1829, en vue des Sud-Shetland, apercevant, à travers d'épaisses brumes, les rochers noirâtres de l'île Smith; surpris par un vent violent, accompagné d'un brouillard très-dense, et ballottés au milieu des courants et de l'obscurité, ils ne purent reconnaître leur position que le surlendemain matin, 7 janvier, au retour du beau temps : ils se trouvaient alors dans le détroit de Barnesfield, à soixante-cinq milles dans le sud-est de l'île Smith, ayant eux-mêmes à leur sud-est une grande terre montagneuse, que déjà ils avaient pu entrevoir la veille. Le *Chanticleer* était entouré de baleines, de pingouins et de pétrels qui semblaient se hâter de mettre joyeusement à profit le peu de beaux instants que leur laissait le triste ciel de ces parages désolés.

Dans l'après-midi se trouvant au voisinage d'un promontoire, Foster et Kendal résolurent de descendre à terre pour en prendre possession; ils abordèrent à grand'peine, déterminèrent leur position à 64° 45' de latitude australe et 64° 5' de longitude occidentale, ramassèrent des échantillons de syénite dont le sol est composé, et une petite quantité de neige rouge semblable à celle des régions arctiques; puis ils se dirigèrent sur l'île Déception où ils arrivèrent le lendemain; et, après y avoir séjourné deux mois entiers, ils en repartirent le 8 mars pour regagner le cap Horn.

Le 14 juillet 1830 partirent de Londres deux navires, le brig le *Tuba* et le cutter le *Lively*, appartenant à MM. Enderby frères, et réunis sous le commandement de M. John Biscoe, de la marine royale britannique, avec la double mission de se livrer à la pêche des phoques et d'explorer les mers australes à de hautes latitudes. L'expédition, après avoir touché aux îles Malouines, en repartit le 27 novembre pour se diriger vers la terre de Sandwich, dont, le 1er janvier 1831, elle doublait la pointe septentrionale.

Arrivé au parallèle de 59°, on rencontra des glaces compactes qui empêchèrent d'aller vers le sud-ouest, où étaient de grands indices de terre; Biscoe prit alors à l'est jusqu'à 9° 34', de longitude occidentale; et le 16 janvier, coupant le parallèle de 60', il courut au sud-est jusqu'à 68° 51' de latitude et 10° de longitude orientale, observant dans l'intervalle divers indices du voisinage des terres, tels que la décoloration de l'eau, la présence de certains oiseaux et un vent soufflant par bouffées du sud-sud-ouest. Les glaces ne lui permettant pas de s'élever à de plus hautes latitudes, il poursuivit sa route vers l'est en se rapprochant du cercle polaire. Enfin le 27 février, par 65° 57' sud et 45° de longitude orientale, il vit très-distinctement une terre d'une étendue considérable, montagneuse et couverte de neige, à laquelle il imposa le nom d'*Enderby;* tous ses efforts eurent dès lors pour objet d'y aborder, mais elle était complètement entourée de glaces qui en défendaient l'approche. Sur ces entrefaites, un coup de vent inattendu vint séparer les deux navires et les entraîna vers le nord-est; le *Tuba* reprit ensuite sa route vers le sud-est, ayant encore long-temps en vue la même terre, qui offrait d'est en ouest une étendue de plus de deux cents milles. Mais le mauvais temps et l'état déplorable de la santé de son équipage forcèrent le capitaine Biscoe à laisser porter sur la terre de Van-Diemen, où il ne fut rejoint que plusieurs mois après par le *Lively*.

Il repartit avec ses deux navires pour une nouvelle campagne d'exploration au commencement de janvier 1832 et se dirigea au sud-est; le 14, étant par 56° 26' sud et 138° 8' de longitude occidentale, il vit beaucoup d'oiseaux et de fucus à la surface des eaux, et plusieurs bouffées de neige arrivé-

rent aussi de la partie du sud ; le 51, vers le parallèle de 65° et le méridien de 120° on apercevait dans le sud-ouest des nuages constamment bas et épais comme s'il y eût eu là une terre ; mais des symptômes de tempête empêchèrent de le vérifier, et il fallut s'éloigner en courant au nord-est. Le 12 février, par 66° 27' de latitude sud et 84° 10' on vit de nouveau des albatros, des pingouins, des baleines ; le 15 on revit la terre dans l'est-sud-est, mais à une grande distance : et le lendemain on reconnut que c'était une île, qui reçut le nom d'*Adélaïde*. On s'assura bientôt qu'elle faisait partie d'une chaîne d'îles courant de l'ouest sud-ouest à l'est nord-est au devant d'une terre haute et continue que l'on a depuis appelée terre de Graham, tandis que le nom de Biscoe est resté attaché à la chaîne d'îles. Le navigateur descendit sur la grande terre pour en prendre possession dans les formes, et il détermina la position d'une haute montagne, qu'il appela mont William, par 64° 45' de latitude sud, et 66° 11' de longitude à l'ouest de Paris. Puis il toucha au Sud-Shetland où il fut menacé d'un naufrage ; il relâcha ensuite aux îles Malouines, où le *Lively* se perdit, et il retourna enfin dans sa patrie.

Un autre voyage est à citer, dont on a révoqué en doute l'exactitude, bien que la découverte qui en a été le résultat n'ait rien que de très-conciliable avec les déterminations obtenues par les navigateurs qui, avant ou après, ont exploré ces mers.

Le capitaine américain Benjamin Morrell, de New-York, qui déjà avait fait en 1829 et 1830, à bord du navire l'*Antarctique*, une excursion dans les mers australes, entreprit, en 1855, une campagne dans les régions polaires du sud. Il coupa le parallèle de 60° par 113° 40' de longitude orientale, trouva la mer ouverte, et courut hardiment au sud jusqu'au-delà du cercle polaire ; puis, profitant du vent d'est qui suivant tous les navigateurs domine par cette latitude, il parcourut le 116° de longitude sans rencontrer d'obstacle digne d'être mentionné, et passa à deux cents milles dans le sud de la terre d'Enderby. Il prit alors au nord-ouest pour aller faire du bois à la terre de Sandwich ; après quoi il remonta vers le pôle, et atteignit le parallèle de 70° 30' sur le méri-

dien de 42° à l'ouest de Paris; ce fut son point extrême de ce côté; la mer était libre et peu de montagnes de glace se trouvaient en vue. De là, reprenant sa route vers le nord, il découvrit une vaste terre qu'il appela *sud-Groenland*, dont il longea la côte orientale et doubla l'extrémité septentrionale en allant regagner le cap Horn.

A la même époque s'exécutait encore un autre voyage, dont il n'a été publié aucune relation et dont les résultats seulement sont inscrits sur les cartes de l'amirauté anglaise. Il s'agit d'une campagne du lieutenant James Kemp, de la marine royale britannique. Arrivé en octobre 1833 à la terre de Kerguelen, il en repartit pour s'avancer droit au sud jusqu'au parallèle de 59°; il prit alors au sud-est et ne tarda point à rencontrer, vers 70° de longitude orientale, des apparences de terre; il poursuivit sa route dans l'est jusque vers le méridien de 73°, pour revenir ensuite à l'ouest; et de nouvelles apparences de terre se firent encore remarquer vers le parallèle de 61° et le méridien de 71°. Enfin, au mois de décembre, parvenu à 66° de latitude et au 57e degré de longitude orientale, il aperçut distinctement dans le sud une terre qui peut-être se rattache à celle d'Enderby, dont elle n'est séparée que par un intervalle de moins de deux cents milles. Kemp fit alors route au nord-ouest et en janvier 1834 il repassait le parallèle de 60° sous le méridien des îles Crozat pour regagner des latitudes plus tempérées.

Les découvertes incontestées de Biscoe, les récits de Morrell, les indices recueillis par Kemp, firent naître des conjectures très-divergentes sur l'existence d'un grand continent antarctique ou au contraire sur la possibilité de naviguer dans ces mers au-delà d'une première barrière de glaces agglomérées le long de quelques îles échelonnées vers le cercle polaire. La controverse fait aisément naître le désir de vérifier les faits sur lesquels elle s'appuie; et trois gouvernements, provoqués par le zèle de leurs marins, préparèrent des expéditions ayant mission spéciale d'aller explorer les régions australes. Les États-Unis choisirent le lieutenant Wilkes, la France le capitaine d'Urville, et l'Angleterre le capitaine James Ross, pour cette tâche périlleuse. Mais pendant que ces expéditions officielles se préparaient, un baleinier anglais

préludait, pour ainsi dire, aux découvertes réservées à ces habiles marins.

Au commencement de l'année 1839, le navire l'*Elisa-Scott*, commandé par le capitaine Balleny, sillonnait en effet les mers antarctiques, et ajoutait quelques points nouveaux à ces indications éparses qui font pressentir l'existence de grandes terres polaires australes, partagées en masses nombreuses, plus ou moins considérables.

Prenant son point de départ à l'île Campbell, au sud de la Nouvelle-Zélande, Balleny s'éleva immédiatement vers le sud. Le 7 février, il avait atteint 67° 7' de latitude australe, par 164° 25' de longitude à l'ouest du méridien de Paris; faisant route alors vers l'occident, il aperçut, le 9 au matin, beaucoup de pingouins; à onze heures, il remarqua une bande noire à l'horizon, dans le sud-ouest; à midi, c'était déjà une apparence de terre; à six heures du soir, on la distinguait parfaitement bien; à huit heures, on n'en était plus qu'à cinq milles; au coucher du soleil, on reconnut que c'étaient trois îles séparées, d'une étendue assez considérable, celle de l'ouest étant la plus longue. Elles ont reçu le nom d'*îles Balleny*. Le lendemain, de bonne heure, on essaya d'y arriver; mais on s'aperçut qu'elles étaient complétement entourées de glaces, et que la mer formait une masse solide, sans aucun passage; la position de l'île du milieu fut déterminée à 66° 44' sud, et 162° 25' de longitude orientale. Le 11 février, on voyait encore la terre, haute et couverte de neige, restant à l'ouest-sud-ouest; le 12, on l'avait au sud-sud-est, à environ dix milles. On porta dessus, et entrant dans un canot on essaya d'approcher; mais au pied de hautes falaises verticales il y avait à peine une plage de trois ou quatre pieds, et l'on eut de l'eau jusqu'à la ceinture pour aller y recueillir quelques échantillons de pierres ou plutôt de lave; car cette terre est volcanique, et les explorateurs virent même distinctement de la fumée s'élever du sommet de ces montagnes.

Le 2 mars à midi, l'*Elisa-Scott* se trouvait sur le parallèle de 65° par une longitude estimée de 120° 24'; on entrevit le soir une apparence de terre, et l'on mit en panne. Le lendemain matin, on porta vers le sud, mais on ne put

parvenir à pénétrer dans la direction du sud-ouest, où la glace, complètement arrêtée, paraissait appuyée sur une terre placée derrière. On donna à celle-ci le nom de *Sabrina*. On se trouvait à 65° 10' de latitude et 116° 10' de longitude orientale. Le capitaine Balleny ne put pousser ses vérifications plus loin en cet endroit, et il reprit la route du nord.

Le gouvernement des États-Unis d'Amérique, ayant résolu d'envoyer une grande expédition de découvertes dans les mers australes, mit sous les ordres du lieutenant Charles Wilkes une division de quatre bâtiments, le *Vincennes*, le *Peacoek*, le *Porpoise* et le *Flying-Fish*, avec plusieurs conserves, et lui accorda tous les instruments d'observation propres à rendre le voyage fructueux pour la science.

Partie au mois de septembre 1838, l'expédition, après avoir touché à Madère et à Rio-Janeiro, arriva le 19 février 1839 au Port-Orange, dans la Terre-de-Feu; le lieutenant Wilkes, y laissant sa division, alla, sur le *Porpoise*, tenter une exploration préparatoire des glaces, et il s'avança jusqu'au parallèle de 70°, par une longitude occidentale d'environ 102°; il courut de très-près le danger de rester bloqué dans les glaces, et jugea prudent de remettre à l'année suivante une tentative plus hardie. Il rejoignit sa division au Port-Orange, et se porta à Valparaiso, où il arriva le 15 mai; de là, il se rendit au Callao, puis aux îles Sandwich, et se trouva, à la fin de l'année, à Sidney, prêt à cingler vers le sud.

L'expédition appareilla le 24 décembre, et se dirigea vers le pôle; on navigua d'abord de conserve; mais le 3 janvier 1840, deux des bâtiments se séparèrent et disparurent au milieu d'un épais brouillard. Le *Vincennes* et le *Porpoise* touchèrent à l'île Macquarie, et continuèrent ensuite leur route au sud, à travers les glaces, jusqu'à 64° 11' de latitude australe et 162° 33' de longitude à l'est de Paris; on était alors au 11 janvier; le *Porpoise* disparut ce jour-là par un brouillard intense, et le lieutenant Wilkes poursuivit seul, avec le *Vincennes*, le but de son exploration, laissant les autres bâtiments libres de leurs mouvements pendant la campagne.

Le 16 janvier, il revit le *Peacock* par 155° 23' de longitude orientale, et 65° 26' de latitude sud; il le rencontra encore

le 19, par 132° 7' de longitude et 66° 20' de latitude; ce jour-là même, dans la matinée, on avait aperçu la terre au sud et à l'est: les phoques, les pingouins, ainsi que la décoloration de l'eau, étaient autant d'indices de son voisinage; mais une barrière insurmontable de glaces en défendait l'approche, et le *Vincennes* chercha vainement une issue en longeant la banquise vers l'est jusqu'à 143° 10' de longitude et 67° 4' de latitude; on croyait apercevoir des indices de terre à l'est et à l'ouest, mais on se trouvait enfermé dans une baie de glaces infranchissables, qu'on appela, pour ce motif, *baie du Désappointement*. Les observations de l'aiguille aimantée donnaient à penser que l'on n'était pas éloigné du pôle magnétique. Le 28, après avoir été forcé de rétrograder jusqu'à treize fois, le *Vincennes* s'avança encore au sud, sous le méridien de 138° 10' est, jusqu'à 66° 35' de latitude, et l'on aperçut de nouveau la terre devant soi. Un orage obligea encore à rétrograder, mais le 30 on put revenir vers la terre, hérissée de glaciers et de roches noires volcaniques, ayant une étendue d'environ soixante milles dans la direction du sud; le vent était si impétueux qu'il y eut impossibilité d'aborder, et l'on essuya encore une fois un fougueux ouragan.

Le 12 février, on distingua de nouveau des montagnes dans le lointain; mais on ne put en approcher davantage: on se trouvait alors à 109° 40' de longitude orientale, et 64° 57' de latitude. On continua de cingler vers l'ouest; le 13, à midi, par 105° 25' de longitude, et 65° 11' de latitude, la mer était tranquille et la terre en vue. Le commandant Wilkes poussa à travers les glaces et le lendemain il s'était rapproché jusqu'à trois ou quatre milles du rivage; mais la barrière de glaces ne pouvait être franchie, et il se borna a recueillir sur quelques îles de glaces de nombreux échantillons de sable, de pierre, de quartz, dont quelques-uns pesaient bien cent livres: c'est mieux que la terre elle-même n'eût pu donner sous l'épaisse couche de glace et de neige qui la couvre. On était par 65° 57' sud, et 105° 20 de longitude orientale: la côte présentait une étendue de soixante-dix milles.

Le 17 février, par 95° 10' de longitude, sur le parallèle de 64°, on aperçut encore la terre à une grande distance au sud-

ouest. Le vaisseau était comme emprisonné dans les glaces, qui tournaient au nord, puis à l'est. Il fallut louvoyer pendant quatre jours entiers pour sortir de ce golfe, et, le 21 février, le *Vincennes* reprit la route du nord pour regagner Hobart-Town, après avoir relevé, d'ouest en est, de nombreux indices de terre, qui, dans l'opinion du commandant Wilkes, sont des points divers d'un seul et même continent antarctique, ayant bien une étendue de soixante-dix degrés en longitude.

L'expédition française, sous les ordres du capitaine Dumont d'Urville, disposée sur une moindre échelle, ne comptait que deux bâtiments, l'*Astrolabe* et la *Zélée*, cette dernière commandée par le capitaine Jacquinot.

Après avoir touché à Rio-Janeiro, et être allées consacrer un mois à des travaux hydrographiques dans le détroit de Magellan, les deux corvettes prenaient, le 11 janvier 1838, leur point de départ de la terre des États, pour se diriger, au sud-est, vers la région où Weddell avait pu, en 1823, sans être arrêté par les glaces, s'élever à la plus haute latitude australe qu'ait encore atteinte aucun navigateur; mais, le 22 janvier, arrivées à 64° de latitude et 47° 30' de longitude occidentale, elles furent arrêtées par une barrière de glaces compactes, qui s'étendait, du sud-ouest au nord-est, à perte de vue. On suivit cette banquise, à un ou deux milles de distance, l'espace de deux cent quarante milles, jusqu'auprès des îles Orkneys, où l'on s'arrêta une semaine pour des reconnaissances hydrographiques. Le 2 février, le capitaine d'Urville prit de nouveau la route du sud. Dès le 4, par 62°, il retrouva la banquise; mais comme il crut apercevoir un espace moins encombré, il y lança les deux corvettes, et ne tarda pas à se trouver emprisonné dans des glaces de plus en plus resserrées, et que l'abaissement de la température menaçait de souder complètement. Il fallut des efforts inouïs pour échapper au danger, en brisant, à coups de pioche, les glaces qui arrêtaient les navires, sur une largeur de deux milles, qu'on mit huit heures à franchir à force de voiles et de cabestan. Après s'être dégagées de leur prison, les deux corvettes prolongèrent la banquise, d'ouest en est, l'espace de trois cents milles sans trouver d'issue, jusqu'à ce qu'arrivées au 35° de

longitude, le 15 février, et voyant la barrière de glace prendre la direction du nord vers les îles Sandwich, l'expédition gouverna à l'ouest, alla compléter la géographie des Orkneys, refaire celle de la partie orientale du Shetland, et tenter encore une pointe au sud, vers ces terres inconnues, vaguement indiquées par les pêcheurs de phoques, qui, après la découverte de Smith, étaient allés visiter les parages du Sud-Shetland, et avaient apercu des rivages neigeux, qu'ils désignaient sous les noms de terre de Palmer et terre de la Trinité; Foster y avait abordé en 1829 en un seul point; Biscoe, en 1822, avait vu dans le sud-ouest la terre de Graham, et Morrell, en 1838, avait signalé dans le sud-est son Groënland austral. Le 27 février 1838, dans une longue bordée poussée au sud à travers de nombreuses glaces, l'expédition française attaqua ces terres mystérieuses dans la portion intermédiaire que nul navigateur n'avait vue; et malgré les obstacles réunis de la brume, des glaces et d'un temps presque toujours mauvais, dans l'espace de huit jours environ, on parvint à tracer leur configuration exacte sur une étendue de cent vingt milles à peu près, entre le parallèle de 63° et 64°, et les méridiens de 58° et de 62° à l'ouest de Paris. Ces terres, que couronnent d'immenses pitons, sont couvertes de glaces éternelles d'une épaisseur indéfinie; sans les rochers noirâtres mis à nu par la fonte des neiges, qui forment leurs limites à la côte, on aurait souvent peine à les distinguer d'avec les glaces nombreuses qui les accompagnent. La principale de ces terres reçut le nom de Louis-Philippe; on appela canal d'Orléans l'espace qui la sépare de la Trinityland, et l'on nomma terre de Joinville les parties les plus orientales que l'on eût reconnues. Les deux corvettes traversèrent ensuite le détroit de Barnesfield, et se rendirent au Chili, où elles arrivèrent le 7 avril.

Reparti de Valparaiso au mois de juin, le capitaine d'Urville, traversant toute l'Océanie, mouillait, le 1er janvier 1839, à Guam dans les Mariannes; puis il s'engagea dans le grand archipel d'Asie, arriva en octobre à Batavia, et de là se rendit à Hobart-Town, d'où il appareilla, le 1er janvier 1840, pour une nouvelle exploration antarctique.

La navigation fut pénible jusqu'au 17 janvier. Alors, par

62° et 63° de latitude australe, les glaces devinrent nombreuses ; le 19, quelques pingouins se montrèrent autour des navires, et le soir, par 66° de latitude, on aperçut à l'horizon une terre, sous l'aspect d'une longue ligne brune. On ne put en approcher que le 21 à une distance de dix milles par 66° 30' sud et 138° 21' de longitude ouest : elle se présentait alors comme un immense ruban de terre s'étendant à perte de vue du sud-sud-est à l'ouest-sud-ouest, haut de deux à trois cents toises, entièrement couvert de glace et de neige. Cette terre fut appelée *Adélie*. Quelques personnes de l'expédition allèrent en canot en prendre possession et y recueillir des échantillons de roches. Les observations de l'aiguille aimantée indiquaient le voisinage du pôle magnétique. On continua d'avancer à l'ouest, mais le 23 des barrières de glace forcèrent les deux corvettes de s'éloigner en louvoyant vers le nord ; le 29 janvier, ayant tenté de revenir vers la terre, on se vit encore arrêté par la banquise ; mais le lendemain on retrouva la terre par 64° 30' sud et 129° 54' de longitude orientale, et on lui donna le nom de côte Clarie. Après l'avoir suivie l'espace de vingt lieues, on retomba sur une banquise, et l'on prit le parti de mettre le cap au nord pour rallier Hobart-Town, où l'on arriva le 17 février.

On en repartit le 25, et l'on se porta à la Nouvelle-Zélande, pour en compléter l'hydrographie, puis à la Nouvelle-Guinée, dont on constata que la Louisiade n'était séparée par aucun détroit ; on fit une soigneuse reconnaissance de celui de Torres, non sans péril pour les deux corvettes qui furent entraînées sur un récif de coraux, d'où elles ne purent se dégager qu'avec des avaries considérables. Le 20 juin elles arrivèrent à Timor, touchèrent ensuite à Bourbon, à Sainte-Hélène, et rentrèrent enfin à Toulon le 6 novembre.

Quant à l'expédition australe anglaise sous les ordres du capitaine James Clark Ross, aucune nouvelle n'est encore parvenue de ses travaux.

Et maintenant que nous avons tour à tour raconté les voyages et les découvertes successivement accomplies au voisinage du cercle polaire antarctique, par Bellingshausen, Foster, Biscoe, Morrell, Kemp, Balleny, Wilkes et d'Urville, essayons de nous rendre compte du résultat général de leurs explora-

tions. Nous verrons, vis-à-vis de la pointe d'Amérique, se dessiner les rivages d'un petit continent commençant à l'ouest vers l'île Pierre Ier de Bellingshausen et se terminant vers l'est au Nouveau-Groenland de Morrell, sur une longueur de neuf cents milles, ayant à son extrémité septentrionale la terre de Joinville, puis en se reportant de proche en proche vers le sud, la terre de Louis-Philippe, celle de la Trinité, celle de Palmer, celle de Graham et la prolongation présumée que jalonne l'île Alexandre Ier.

Au sud de l'Australie, les rivages aperçus par les explorateurs offriraient une contiguité successive de près de dix-sept cents milles depuis l'île Balleny jusqu'aux derniers indices signalés par Wilkes, ayant pour jalons principaux les terres Adélie et Clarie de d'Urville, et la terre Sabrina de Balleny. Cependant, il ne faut pas se dissimuler que, si les récits du capitaine Morrell sont reconnus dignes de confiance, ils détruisent à la fois la double hypothèse de la continuité de ces rivages et de la profondeur des terres, puisqu'il aurait traversé auprès de la terre Sabrina cette prétendue ligne de rivages, et qu'il aurait couru à une petite distance au-delà de cette même ligne.

Quant à la terre d'Enderby, elle se lie aisément à celle que Kemp a entrevue; mais la supposer jointe aux précédentes à travers un espace de neuf cents milles entièrement inconnu, ce serait pousser trop loin une hypothèse absolument conjecturale, dont il est plus sage de s'abstenir. C'est aux résultats futurs des explorations dirigées vers ces parages que nous devons réserver le privilége de remplir ces lacunes.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

INDEX.

A.

B.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

N.

O.

Q.

R.

S.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE ET ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

LIVRE V.

FIN DE LA TABLE ET DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

